

Les Bobelins, ou la vie aux de Spa en 172 ... / ouvrage attribué au Baron de Pöllnitz et édité pour la première fois chez P. Mortier à Amsterdam en 1735.

Contributors

Pöllnitz, Karl Ludwig, Freiherr von, 1692-1775.
Mortier, P.

Publication/Creation

Spa : J. Goffin, 1873.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/tk56kdsk>

License and attribution

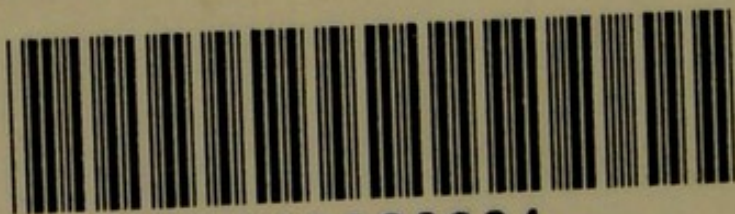
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



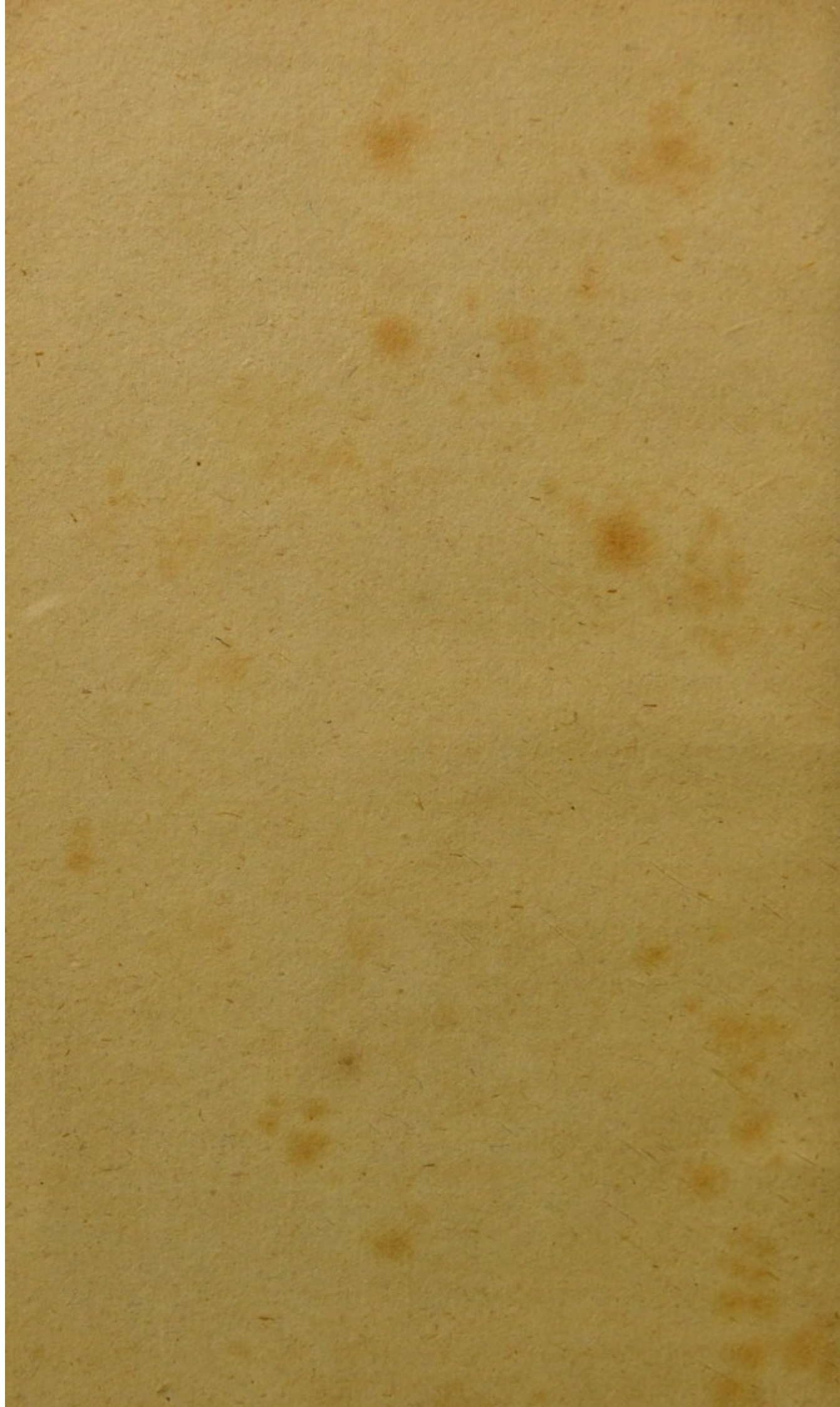
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

1 PR. 382 (2)



22101098334





31
Boebelins
LES BOBELINS

OU

LA VIE AUX EAUX DE SPA

EN 172..

OUVRAGE ATTRIBUÉ AU
BARON DE P...

ET ÉDITÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

chez P. Mortier, à Amsterdam.

EN M. DCC. XXXV.



SPA,
IMPRIMERIE DE J. GOFFIN,
48, AVENUE DU MARTEAU, 48.
1873.

Amsterdam
8/10/12

LES BOBELLINS

DE

LA VIE AUX EAUX DE SPA

1773



176 382 (2)

1773
IMPRIMERIE DE A. QUET
25, RUE DE LA HARPE, 25

AUX LECTEURS.

Nous avons changé le titre primitif de cet Ouvrage « *Les Amusements aux Eaux de Spa* » en celui de « *Les Bobelins ou la Vie aux Eaux de Spa en 172.* », parce que ce livre en nous disant ce qu'était, à cette époque, la première des villes d'Eaux, nous donne, avec une grande page de son histoire, une image saisissante de la Société qui la fréquentait alors.

A l'heure présente, cette reproduction, sous un autre titre, rajeunit la pensée qui l'avait dictée et ajoute au travail de l'auteur, outre un caractère historique, un singulier attrait de nouveauté.

Comme les grands changements survenus depuis dans notre littérature n'ôtent à l'œuvre rien de son humour, nous rendons hommage à l'écrivain anonyme en la rééditant textuellement. Seulement, pour nous en tenir à ce qui se rattache aux mœurs et à la localité, nous avons supprimé les histoires des différents personnages dont les aventures ont servi de canevas à plusieurs romans.

L'immense succès qu'eut cet ouvrage lui valut dans

l'autre siècle de nombreuses éditions (*) attestées par les exemplaires restant et l'appréciation des divers commentateurs du pays. Un témoignage éclatant de cette estime si justement méritée se trouve dans les *Nouveaux Amusements*, (**) de J. P. de Limbourg, extraits en partie de ceux-ci (***).

(*) Voici la liste des ouvrages qui nous sont connus :

AMUSEMENS AUX EAUX DE SPA, attribué au Baron de Poellnitz. Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12°, v. m. f.

Le même ouvrage. Amsterdam, 1738, 2 vol. in-12°, d. 2 fy.

Le id. id. 1742, 2 vol. in-12°.

Le id. Traduction hollandaise. Amsterdam, 1735, 2 vol. in-12°, d. r. fv.

LES AMUSEMENS DES EAUX DE SPA. Amsterdam, 1752, 4 vol. petit in-12°, v. fy.

LES AMUSEMENS DES EAUX DE SPA. Traduction anglaise. Londres, 1782, 5 vol. in-32°, v. f. tr. dor.

LES NOUVEAUX AMUSEMENS DE SPA, par de Limbourg. Desoer, 1763, in-12°, d. r. f.

LES AMUSEMENS DE SPA, par de Limbourg. Amsterdam, 1782, in-12°, d. r. f.

LES AMUSEMENS DES EAUX DE SPA. Londres 1802, 4 vol.

(**) Il est vrai qu'un auteur anonyme a publié les amusements de ces Eaux, et les fréquentes éditions de cet ouvrage, tant en Hollande qu'en France, prouvent combien il a été accueilli. (Page 4. J. P. de Limbourg, *Nouveaux Amusements* 1763.)

(***) Lorsque quelques idées de l'ancien ouvrage des Amusements me seront commodes et sembleront convenir pour l'agrément du lecteur, je les glanerai d'autant plus librement qu'il est écrit d'une manière agréable; et qu'il serait inutile de donner des tours nouveaux, souvent moins bons que ceux qui se présentent dans un ouvrage estimable, fait sur un même sujet et dont une bonne partie sera toujours goûtée. Il n'importe pas d'ailleurs que tous les matériaux qui doivent entrer dans cet ouvrage soient nouveaux ou de mon fonds, ou qu'ils soient en partie étrangers et puisés de cette source ou même d'autres traités, etc, (J. P. de Limbourg, *Nouveaux Amusements*, p. 16, 1763.)

En rendant le jour à ce livre disparu de toutes les librairies, nous avons le double but d'être agréable aux descendants des Bobelins, en les initiant au bon vieux temps des distractions de leurs pères et d'être utile aux Spadois par l'enseignement qu'ils pourront en tirer.

Quoiqu'il en soit, les uns et les autres y trouveront d'intéressantes instructions et quelques douces heures d'agréable causerie et de fine raillerie.

Ce n'est donc ni une histoire ni un guide de Spa, ni un roman ni un ouvrage de sciences que nous mettons en mains des lecteurs, c'est simplement un feuillet de la vie des eaux qui plâira par l'allure vive et spirituelle de la phrase, par l'idée philosophique, par quelques charmantes anecdotes, et par les rapprochements et les fréquents contrastes vivants ou morts qui s'offriront à chaque page.

Sous le patronnage de ses qualités seules nous livrons cet ouvrage au public, assuré qu'il en recevra l'accueil dont il fut autrefois honoré.

LES ÉDITEURS.

Spa, le 25 Janvier 1873.

Il ne s'agit pas de tout à la fois de toutes les
choses, nous avons le temps de l'être agréable
aux habitants des colonies, on les laisse en bon
état, sans les déranger de leurs pères et d'être
avec eux quelque part l'enseignement qu'ils peuvent
en tirer.

On ne s'en soucie pas, les uns et les autres y trouvent
quelques-uns des instructions et quelques autres des
causes et de la réflexion.

C'est donc une histoire qui ne se fait pas
en un roman ni un ouvrage de sciences que nous
avons en main des lectures, c'est simplement un
livre de la vie des gens qui nous parait être
et spirituelle de la vie, par l'idée philosophique,
par quelques connaissances et par les rap-
ports et les fréquentes contacts de la vie
qui s'ouvrent à chaque page.

Donc le patronage de ces qualités nous
avons cet ouvrage au public, assuré qu'il en recevra
l'effet dont il fut autrefois honoré.

Les Éditions

Paris, le 25 janvier 1875

LES BOBELINS

ou

LA VIE AUX EAUX DE SPA

en 172..

La réputation des Eaux Minérales de Spa est si généralement répandue, que mon dessein n'est pas d'en relever les vertus, ni les propriétés. Ce détail, qui est uniquement du ressort de la Médecine, tout utile qu'il pourroit être ailleurs, seroit au moins déplacé dans un Ouvrage qui ne promet que de l'amusement. Je ne prétens pourtant pas me dispenser par-là, de faire part au Public des petites observations que j'ai faites sur les lieux, ou des Cures dont j'ai été témoin. Je tâcherai seulement d'éviter le stile doctrinal. Et lorsque l'occasion se présentera naturellement de parler de la qualité des Fontaines, ce sera toujours d'une façon intelligible et à la portée de tout le monde. Aussi le principal but de ce Livre est de donner à ceux que le plaisir ou la santé amènent à Spa, une idée générale des délassemens que l'on peut s'y procurer, en décrivant ceux que j'y ai trouvés.

A juger des plaisirs des autres par les miens, je croi qu'il est peu de Lieux où l'on puisse passer plus agréablement la belle Saison. Les Habitans de Spa sont honnêtes aux Etrangers, de quelque Nation qu'ils soient, et s'empressent à leur procurer mille commodités. Quoiqu'ils se fassent assez bien payer de leurs petits services, on n'a nul regret à la dépense, parce qu'ils les rendent de bonne grâce et d'un air aussi affectionné que si l'on vivoit chez eux en famille. On y est dans une extrême liberté de mœurs, de sentimens et de manières, qui se communiquent d'abord entre tous les Etrangers. Rarement on en abuse. Le commerce que l'on y a les uns avec les autres paroît extrêmement lié et quoiqu'uniquement fondé sur la politesse et la complaisance, on en a banni toute contrainte pour y substituer une cordialité rare.

On y trouve, comme par-tout ailleurs, des Esprits rebours et sauvages. Mais loin de les aigrir ou de les insulter, chacun s'empresse à les tirer de leur Misanthropie. On les regarde même assez généralement avec compassion, et comme des malades incurables, plutôt que comme des objets de risée. Cette sorte de tendresse est d'autant plus naturelle, que presque tous ceux qui viennent à Spa font gloire d'être malades. Ce sentiment y établit une espece de Confraternité entre tous les Buveurs, ce qui les rend plus compatissans pour les travers d'autrui. Si j'en ai vu quelques-uns qui avoient besoin de cette indulgence, j'eus aussi l'avantage d'y trouver de très aimables

personnes de l'un et l'autre sexe, avec qui je liai une société charmante. Nous fîmes connoissance d'abord, et nous nous vîmes pendant toute la Saison, avec autant de franchise et d'attachement que si nous étions nés pour passer toute la vie ensemble. Ces personnes avoient également du mérite et de la naissance. Le plaisir seul et l'amusement les avoit amenés à Spa et mon voyage n'ayant pas d'autre but, nous nous fîmes une étude de nous rendre le régime des Eaux le plus agréable possible. Il sembloit que nous fussions fait les uns pour les autres. La sympathie de nos humeurs, la conformité de nos caractères, avoient établi entre nous cette ouverture de cœur qui fait le charme de la Société. Nous faisons de nos aventures et de nos sentiments un petit commerce de confidences, qui avoit mille douceurs.

Comme c'est sur ces liaisons que roulent tous les plaisirs de Spa, chacun a soin de former sa partie selon son goût. La liberté que l'on y a de s'assortir à son gré, attire peut-être encore plus d'Etrangers en ce lieu, que la vertu merveilleuse de ses Eaux.

Il est vrai que les chemins qui y conduisent, n'annoncent rien de réjouissant. Soit que l'on y arrive du côté de Liège, soit que l'on y arrive du côté d'Aix-la-Chapelle, qui n'en sont éloignées que de six ou sept lieues, il faut traverser des Déserts incultes pour la plupart et presque tous pierreux. Ce ne sont que Montagnes de toutes parts, qui se succèdent les unes aux autres, et à travers lesquelles on a tracé des routes

imparfaites. Les pluies et les orages, qui y sont fréquens, les rendent même assez souvent incertaines par l'éroulement des pierres qu'elles y font rouler. Les Cochers du Pais y sont souvent trompés eux-mêmes après l'Hiver, parce que quelquefois ces chemins se détraquent d'une Saison à l'autre. C'est du moins ce qui arriva à celui que j'avois pris à Liège, et il m'apporta cette excuse, qui me parut assez plausible.

Mais comme tout sert à l'ornement de la Nature, ces Roches si incommodes aux voitures, répandent de loin une espece d'agrément sur la route. Ce sont à la vérité des marbres grossiers, incapables d'être polis. Cependant tout bruts qu'ils sont, ils forment une variété de couleurs qui divertit la vue, surtout après la rosée du matin, ou lorsqu'une légère pluie a enlevé la poussière qui en cacheoit les veines et les nuances. Je ne nie pas que la route (depuis Liège sur-tout) ne soit fatigante. Mais cette peine a bien ses agrémens, et l'on en est à mon avis suffisamment dédommagé par le plaisir de la vue, quand on est sensible à la beauté des Paisages. Pour moi, je fis plusieurs fois arrêter ma voiture pour considerer les charmants points-de-vues que les gorges des Montagnes formoient de tems en tems. J'étois agréablement surpris de voir qu'un Côteau inculte et tout au plus couvert d'une chétive bruyere me paroissoit dans l'éloignement, un Parterre dont l'émail et les compartimens bizarres charmoient mes yeux et qu'un objet qui faisoit un admirable effet

dans la perspective, n'étoit plus qu'un Rocher affreux quand j'en approchois.

Cette alternative d'objets toujours variés ne manque point sur la route. Plus on approche de Spa, plus les chemins deviennent rudes. Ils sont escarpés en quelques endroits et paroissent périlleux. Les Vallons que l'on découvre au dessous ont quelque chose de si précipité que la vue s'en effraye. Les chemins taillés dans la Montagne la plus voisine du Bourg, ont encore cet inconvénient, que les voitures un peu larges ont peine à s'en tirer. Ma Berline en fit l'épreuve. Elle s'enferra si bien entre les deux côtés du Roc, que sans la prudence de mon Cocher qui sut arrêter à tems ses chevaux, elle s'y seroit entièrement fracassée. Cet accident m'apprit que le plus sûr est d'y voyager dans les voitures et avec les chevaux du país. C'est un avis utile à ceux qui y mènent leurs Equipages.

La situation de Spa laisse longtems le Voyageur dans l'impatience de le découvrir. On n'apperçoit le Bourg que lorsque l'on en est à une demi-heure. Il est bâti dans le fond d'un Vallon et extrêmement resserré par les Montagnes qui le pressent de tous côtés. On dirait à voir son assiette que la Nature, jalouse des salutaires Trésors qu'elle y a placés, se soit épuisée elle-même pour en fortifier les avenues ou qu'elle veuille faire acheter les biens qu'elle prodigue, par des périls qui les rendent encore plus doux.

En effet, de quelque côté que l'on y aborde, on

se voit forcé dès qu'on l'aperçoit, de lui rendre une espee d'hommage en mettant pied à terre. La descente du côté de Liège, sur-tout, a quelque chose de si dangereux, qu'il y aurait de l'imprudence à rester dans sa voiture, que l'on ne peut reprendre sans témérité, qu'au bas de la Montagne.

Le premier objet qui se présente, est le seul dont l'approche et le lointain n'ont rien qui charme. Ce sont de misérables Chaumines qui forment un préjugé peu avantageux d'un Lieu si connu par ses plaisirs. Aussi cet amas de mazes, que l'on nomme le *Vieux Spa*, n'en est proprement que le Fauxbourg. Il n'est habité que par de pauvres gens qui lâchent sur les Etrangers des essains d'Enfans, pour leur arracher quelques pièces d'argent à force de cris et d'importunités.

Je ne dissimulerai point, que la pauvreté de ces maisons me prépara à la simplicité de celles qui sont au centre du Bourg. Elles sont toutes de bois, bâties à l'antique, obscures et fort petites. Je ne croi pas même qu'il y en ait plus de deux-cens, quoique l'on m'ait assuré qu'il y avoit dans Spa onze ou douze-cens lits pour les Etrangers. Cependant la perspective est avantageuse à ce petit Bourg qui paroît de loin beaucoup plus grand qu'il n'est. L'Eglise des Capucins et celle de la Paroisse, quoique petites et très simples, placées chacune sur des éminences, y font un fort bel effet. Mais quel qu'il soit, je pense que ce Lieu doit être bien triste en Iliver.

Il étoit sans doute dans son bel éclat quand j'y arrivai. C'étoit le 2 de Juillet de l'année 172.. Je descendis à *la Cour de Londres*. C'est sans contredit l'Auberge la plus vaste et la plus commode de tout le Lieu. Elle est aussi la plus fréquentée. J'y trouvai déjà plusieurs personnes de distinction, et au bout de 15 jours, nous formions une table de 30 couverts. On y sert très proprement, dans le goût François, Anglois et Hollandois. La variété de mets et de ragouts que l'on y trouve et qui est unique en ce Lieu, y rassemble des gens de toutes ces Nations, qui y forment ordinairement la Société la plus brillante.

Comme j'étois arrivé tard et que je me trouvois fatigué, je ne vis personne le jour de mon arrivée. Aussi ne connoissois-je personne. Je passai la soirée à me faire instruire par mes Hôtes de la manière de vivre des Etrangers, de l'ordre des divertissemens, de l'heure des visites, des lieux d'assemblées et de la qualité des personnes qui étoient aux Eaux ; enfin, à me mettre au fait des amusemens que j'étois venu chercher. Après ces questions, je me fis servir à souper dans ma chambre, parce qu'ayant plusieurs Lettres à écrire, je crus devoir m'en débarrasser d'abord, pour n'avoir plus dans la suite qu'à me livrer au plaisir. Ces lettres me menerent fort loin dans la nuit. Je me mis au lit assez tard, bien résolu de reprendre quelques heures de repos sur la matinée.

Cet arrangement prouvoit à merveille combien j'étois novice dans le régime de Spa. Dès que le jour

parut, je me sentis éveiller par un bruit sourd qui partoît de tous les coins de la maison et qui dans un moment se répandit dans tout le Bourg. J'entendois ouvrir et fermer des portes et des fenêtres. On rioit, on causoit, on couroit dans la rue comme en plein midi et à ce bruit confus se joignoient le hennissement des chevaux et le fracas des voitures. Comme j'ignorois la cause de ce mouvement, je ne pouvois comprendre que l'on pût se lever de si bonne heure dans un Lieu uniquement consacré au plaisir et à la santé. Je crus qu'il étoit arrivé quelque accident dans le Bourg. Je luttai quelque tems entre ce bruit et le sommeil, mais il fallut céder à cet incommode fracas. Je logeois sur la rue et presque vis-à-vis la Fontaine. Je me levai, et m'étant mis à la fenêtre, ma surprise fut extrême de voir déjà quantité d'Hommes et de Femmes occupés à boire et à se promener.

Il n'étoit pas encore six heures et cependant je me reprochai ma paresse. En effet, j'avois perdu le plus beau du jour. Je m'en dédommageai à observer le mouvement perpétuel des Buveurs d'eau. Leur gayeté me charmoit. Le déshabillé des Dames avoit quelque chose de si galant, que je me crus dans un nouveau Monde où chacun conspiroit aux plaisirs des autres. Cette troupe de personnes si différentes d'humeur et de qualité, sans doute, me paroissoit animée d'un même esprit. Aussi tous étoient réunis sous une même livrée. Les Dames portoient à leur ceinture une Médaille, que les Mrs. avoient à la boutonnière de

leur habit. J'en ignorois le nom et l'usage, je m'imaginois que ce fût quelque Ordre de Chevalerie badine. Mais j'appris bientôt que c'étoit de petits Cadrans d'yvoire qui marquent seize points, pour indiquer le nombre de gobelets que l'on boit et qui ne vont gueres au dessous de seize, ce qui fait ordinairement deux grosses bouteilles. L'aiguille de ces Cadrans se porte sur chacun de ces points à mesure que l'on quitte le verre. Il est aisé de comprendre toutes les petites folies qui se débitent dans cet exercice. Ce spectacle m'amusa si agréablement, que je passai une heure à le considerer, sans penser à m'habiller. J'appellai cependant mon Valet pour me mettre en état d'y aller prendre un peu plus de part.

Je fus bientôt prêt. Mais comme je me disposais à sortir, mon Valet m'annonça la visite de deux Capucins. C'étoit le R. P. Gardien, qui venoit me féliciter au nom de son Couvent et m'assurer des vœux de toutes leurs Révérences pour le succès de mes Eaux. Ce bon Pere me parut un de ces Moines adroits qui ont blanchi sous le froc et la besace, et qui possèdent par excellence l'art de mendier impunément. Après les premiers complimens, il m'offrit l'usage de leur Jardin et de tout ce qui leur appartenoit. Ce n'étoit pas s'engager à grand'chose. Aussi ne tarda-t-il point à m'insinuer, que je n'y trouverois rien que de très pauvre, que la Saison des Eaux étoit l'unique ressource de son Cloître et que sans les bienfaits des Etrangers, ils n'auroient pas de quoi vivre le reste

de l'année. Nous faisons, me dit-il, comme la Fourmi, qui ramasse dans l'Été de quoi subsister pendant l'Hiver. Ce trait me parut le Commentaire naturel de la visite qu'il me faisoit. Mais me contentant d'applaudir à leur prévoyance, le rusé Moine prévint l'objection que j'allois lui faire sur le Statut de leur Ordre qui leur défend de recevoir ou toucher de l'argent. Il me nomma une vieille Matrone du Bourg, qu'il appelloit, si je ne me trompe, *notre Mere Syndique*, à laquelle les Etrangers remettent ce qu'ils destinent au Couvent. Ce qui m'étonna le plus dans sa conversation, c'est qu'il me nomma plusieurs fois par mon nom et par ma qualité et qu'il me parloit en homme instruit de ce qui me regardoit. Je lui en marquai mon étonnement. Il se contenta d'y répondre en termes généraux, mais avec un air mystérieux qui me fit croire qu'il me connoissoit encore plus particulièrement. Pour éviter sans doute l'éclaircissement, le Drôle me quitta après maintes révérences.

Cet air de connoissance me donna la curiosité de m'informer d'où étoit ce Moine, pour deviner comment je pouvois en être connu. Mes Hôtes ne purent me satisfaire sur ce point, mais ils m'éclaircirent le second. Ils m'apprirent que les bons Peres ont à leurs gages un Garçon adroit dont la fonction est d'observer pendant la Saison l'arrivée des Etrangers. Dès qu'il voit venir une voiture, il la suit jusqu'à la maison où elle s'arrête, et se mêlant parmi les Valets sous prétexte de les aider à transporter les bagages, il lit

exactement les adresses des coffres, puis à l'aide de quelques questions qu'il fait aux Domestiques, il apprend en un moment le nom, la qualité, le païs et jusqu'à la maladie de ceux qui arrivent. Fier de sa découverte, il court instruire ses Maîtres qui diffèrent rarement au lendemain un compliment assorti aux personnes qu'ils visitent. La charité de ces bons Peres est si étendue, qu'elle n'excepte personne. Ils vont saluer également les Chrétiens, les Juifs, les Catholiques et les Protestans de toute Communion. Leur austere vertu s'humanise meme envers les Dames de tout âge et de toutes conditions. Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que les civilités qu'ils prodiguent à tout venant, ne sont pas fort cheres. On en est quitte, en cessant les Eaux, pour un Louis, une Guinée, un Ducat ou deux au plus, que l'on envoie à leur Dépositaire, à moins que l'on ne veuille s'inscrire au nombre de leurs principaux Bienfaiteurs. On peut à ce prix se promener à son gré dans leur Jardin et y donner des rendez vous tout autant que l'on veut.

Après cet éclaircissement, je sortis pour aller à la Fontaine du *Pouhon*, rendre mes hommages à la Nymphé du Lieu. Je m'en approchai avec ce respect curieux, qu'inspirent ordinairement les merveilles de la Nature. Quoique cette Fontaine soit la premiere et la plus célèbre de toutes, j'en trouvai les dehors si simples, que je l'aurois méconnue, sans la foule qui l'environnoit. Elle est dans le coin d'une petite Place obscure à l'entrée. On l'a revêtue d'un marbre brut,

tel à peu près qu'il sort des Montagnes du païs. Le Bâtiment qui la recouvre ne ressemble pas mal à ces petites Chapelles que l'on trouve sur les grand-chemins du Brabant, sur-tout aux environs de Bruxelles. Ce fut du moins le jugement que j'en fis en arrivant.



Ce petit Edifice a précisément la forme d'un Portique, élevé sur une Esplanade d'environ 20 pieds en quarré, entourée d'un appui de pierres de taille, autour duquel les Buveurs se rangent. Ce portique enfin forme une espece de Grotte, au fond de laquelle est la précieuse Source du *Pouhon*, dont les Eaux se transportent dans l'un et l'autre Monde, sans souffrir aucune altération sous la *Ligne*.

Le nom de *Pouhon* que l'on a donné à cette Fontaine, vient, à ce que j'ai su depuis, du mot *pouher*, qui en Langage Liégeois signifie *puiser*. On infere de-là que l'on a appelé cette Fontaine le *Pouhon*, comme qui diroit, le Lieu où l'on puise, le *Puits* par excellence, ou, comme on parloit autrefois, le *Puisoir*.

Cette Fontaine célèbre prend sa source dans une Montagne voisine, qui regarde le Midi, et qui n'ayant aucun ombrage est exposée à toute l'ardeur du Soleil

qui perfectionne la coction des Minéraux dont elle tire ses vertus. Ceci n'est peut-être qu'une conjecture, car l'eau du *Pouhon* paroît sortir immédiatement du Roc même qui est au fond de la Grotte. Les Habitans m'ont assuré cependant que tous les Puits que l'on creuse d'un certain côté, entre la Montagne, qu'ils me montrèrent, et la Fontaine, donnent tous une Eau minérale qui approche beaucoup de celle du *Pouhon*. Ils en concluent que c'est la même veine.

Quoi qu'il en soit, dès que je parus dans la rue, chacun tourna les yeux sur moi, parce que l'on vit à mon air ajusté que j'étois nouveau-venu. Le premier qui m'aborda, étoit un petit homme, encore plus petit Médecin, digne cependant du Siècle de Molière. Il se décoroit du titre de Docteur qu'il ne mérita jamais, et en cette qualité décidait souverainement de l'effet des Eaux sur le nombre des Pillules uniformes qu'il ordonnoit à tout le monde. A l'air important qu'il se donnoit, je le pris d'abord pour un des Magistrats du Lieu. Je ne pouvois en penser autre chose, quand je vis qu'il me signifia les Arrêts, et qu'il m'avertit poliment que je devois quitter mon épée. Il est vrai que pour adoucir le compliment, il me fit remarquer que chacun sans distinction en usoit ainsi. Il me cita des Ducs, des Princes, le Czar enfin, qui, tout Empereur qu'il étoit, s'étoit soumis à cet usage lorsqu'il vint à Spa en l'an 1717. Je l'assurai que je m'y conformerois avec plaisir et que s'il me trouvoit en défaut sur cet article, ce n'étoit que parce que j'igno-

rois l'Etiquette. Je pris cependant la liberté de lui faire quelques questions sur l'origine de cet usage. Il m'apporta pour toute raison que c'étoit pour augmenter la liberté entre les Buveurs, en ôtant cette distinction. D'autres m'ont assuré depuis, que c'étoit par bienséance pour Mr. l'Evêque et Prince de Liège, Seigneur et Souverain du Lieu, en qualité de Marquis de Franchimont. Mais que ce soit coutume ou précaution, l'une et l'autre m'ont paru très sages pour prévenir les accidens inévitables dans un Lieu où la galanterie et la joye se portent à l'excès. Il est sûr que l'on y auroit tout à craindre du commerce de tant de Nations peu amies qui s'y trouvent, si chacun y restoit armé; au-lieu que la chaleur du premier mouvement a tout le tems de se rallentir, quand il faut monter à sa chambre pour prendre une épée.

Quand le Docteur m'eut quitté, j'allai m'inscrire au rang des Buveurs, et je demandai un verre. Deux vieilles Femmes, qui sont comme les Prêtresses de la Nymphe, s'empresserent à m'en présenter. C'est un service qu'elles rendent à tous les Buveurs et qui leur attire de petits présens de chacun. Elles les méritent sans doute, pour le soin qu'elles prennent de tenir la Fontaine nette et pour la garde qu'elles y font depuis quatre heures du matin. Cette Eau petilloit dans mon verre comme le vin le plus fumeux. Elle est extrêmement claire et fait plaisir à voir. Elle a le goût fort approchant de celui d'une eau simple dans laquelle on auroit dissout du Vitriol de Mars. Mais

cette acreté qui rebute les premiers jours, en fait les délices quand on s'y est accoutumé. Le goût de cette eau me révolta d'abord. Cependant pour ne paroître pas moins courageux que les autres je vuidai mon gobelet. A peine l'eus-je pris, que je me sentis cet air de confiance et de liberté que les Eaux donnent à ceux qui y sont initiés. Je me mêlai dans la foule et je saluai les Dames. Elles ne me répondirent que par une révérence.

Elles étoient la plupart Angloises et Flamandes, et marquoient autant de difficulté à s'exprimer en François que j'avois moi-même de timidité pour parler leur Langue. Une d'entre elles qui me parut fort réjouie, rompit la glace et me railla poliment sur quelques grimaces que j'avois faites en goûtant le premier verre. Elle m'invita d'en boire un second avec elles en m'offrant gracieusement des Anis sucrés et des Oranges confites, dont les Buveurs se servent pour combattre le dégoût des Eaux et fortifier l'estomac contre leur froideur actuelle. Je ne demeurai point en reste sur la politesse et regardant cette civilité comme une ouverture de connoissance, j'entrai en conversation par les remercimens que je lui devois.

L'air de liberté qui accompagnoit ses réponses, me fit prendre celle de lui offrir le bras pour continuer la promenade.

Notre premier entretien roula sur les questions ordinaires, sur les Eaux, sur le régime qu'on doit observer et sur-tout sur la nécessité de se divertir,

pour vaincre l'assoupissement qu'elles causent et qui devient mortel à ceux qui s'y livrent. La Dame qui m'expliquoit ses maximes, le faisoit d'un air si gai, que je jugeai que les Eaux lui feroient mieux qu'à personne. Elle n'étoit plus du premier âge, mais elle en avoit encore tout l'agrément. Quoiqu'Angloise, elle n'avoit rien du phlegme des femmes de son país. Avec beaucoup d'embonpoint, elle étoit vive, grande, bien faite, en un mot une grosse réjouie, qui ne cherchoit qu'à se divertir. Avec toutes ces qualités, elle étoit extrêmement sage. Si son humeur badine lui faisoit de tems en tems dire quelques folies, on ne lui en vit jamais faire.

Chemin faisant, elle appella deux de ses Amies qui vinrent nous joindre. Par une suite de sa bonne humeur, elle les invita (en me montrant) à partager la bonne fortune qu'elle venoit de trouver dans la rencontre d'un Cavalier. Ces Dames, quoique moins enjouées, lui firent la guerre sur la conquête qu'elle avoit faite. Tout ce badinage se faisoit en Anglois, et je prenois un plaisir singulier à les écouter en feignant pourtant de ne les point entendre. Insensiblement, nous nous retrouvâmes à la Fontaine. Il y fallut boire encore et elles se divertirent beaucoup de ma répugnance pour le *Minéral* des Eaux. Je me prêtois à leurs railleries par de nouvelles grimaces que j'affectois chaque fois qu'il falloit boire, et je ne prenois jamais le gobelet que je ne m'en fisse auprès d'elles un mérite de complaisance.

Nous arpentames de nouveau la rue qui est l'unique promenoir des Buveurs. Elle est si mal pavée, que la fatigue qu'elle cause fait une partie de l'exercice si nécessaire aux Eaux. Elle a même un désagrément particulier causé par sa situation qui ne la rend susceptible d'aucun agrandissement. Les maisons n'ont pu être tirées au cordeau, parce que le Vallon dans lequel ce Bourg est bâti, tourne autour des Montagnes en forme de demi-lune et que la grande rue conserve la même figure. Elle seroit assez belle si elle étoit droite. Elle est terminée par une petite Place irrégulière qui feroit ailleurs un assez bel effet. Au milieu de cette petite Place on voit une Fontaine d'eau douce dont la structure passe pour la merveille de Spa. Cette Fontaine est élevée d'environ vingt-cinq pieds en forme de pyramide. Elle est entourée d'un treillis de fer, dans lequel on entre par quatre ouvertures que l'on y a laissées. On y monte quelques degrés, pour y pouvoir puiser de l'eau qui tombe en cascade dans les quatre coquilles qui y servent de réservoirs. Ces coquilles sont continuellement remplies par l'écoulement d'un Bassin supérieur, qui reçoit à son tour l'eau qui tombe de la gueule de trois Grenouilles de bronze, posées dans un tas de roseaux de même métal au haut de la Pyramide. Ce groupe est terminé par un *Perron* de plusieurs marches. Ce perron, la pièce principale des Armes de la Cité de Liège, est une marque de sa juridiction, ou plutôt d'une espèce d'association à ses Privilèges. A juger

de la situation de cette Fontaine, on croiroit qu'elle tire sa source du même endroit que celle du *Pouhon*, quoiqu'elle n'ait aucune qualité minérale. On nous assura cependant qu'elle venoit de la prairie de *Bosseprez*, éloignée du Bourg d'un demi-quart de lieue, d'où elle est conduite au Marché de Spa par des canaux souterrains. Nous nous arrêta mes à considérer cette Fontaine, et à examiner les Blasons dont toutes les maisons sont ornées. On y en voit de presque toutes les Familles de l'Europe. C'est l'usage des Habitans de ce Bourg de mettre sur les portes les Armes des Princes ou Seigneurs de marque qui y ont logé, pour donner par là aux étrangers une haute idée de la vertu des Fontaines et des commodités des Auberges. Cette singularité feroit une assez belle décoration et procureroit aux Curieux et aux Généalogistes un petit amusement, si l'on pouvoit s'y promener plus commodément.

Comme je m'étonnois qu'il n'y eût point à Spa de galeries. comme à Aix-la-Chapelle, et qu'on négligeât si fort l'ornement et les commodités d'un Lieu qui ne subsiste que par le concours des Étrangers, la Dame Angloise me prouva que c'étoit moins par négligence, que par politique. Que deviendroient, me dit-elle avec son air badin, les jolies Canes de Spa et les gros souliers de Liège, qui font tout le commerce de ce petit Bourg, si l'on trouvoit ici des chemins unis et des promenades sablées ? Que deviendroient même les Cavaliers timides, si l'âpreté du pavé ne leur four-

nissoit pas le prétexte d'aborder les Dames pour leur offrir le bras ! Je pris cette réponse pour une malice qui me regardoit et j'allois entamer une conversation plus galante, lorsqu'elle s'échappa pour aller avec ses compagnes dans un petit appartement destiné aux Dames.

Je compris que c'étoit pour y observer l'effet des Eaux ; car les Dames et les hommes ont là le privilège de se quitter et de se rejoindre, sans aucunes excuses. J'attendis leur retour auprès de la Fontaine, où je leur présentai un gobelet d'Eau, en les raillant à mon tour sur l'éclipse qu'elles venoient de faire. Elles le vuidèrent toutes trois, à condition que j'en boirois trois à la santé de chacune d'elles. Je m'y soumis humblement, sous promesse qu'elles me donneroient quelque intervalle afin de profiter plus longtemps de leur conversation. Elles me pressoient cependant, parce qu'il étoit neuf heures et qu'ayant bu le nombre ordinaire, elles vouloient se retirer, pour se mettre en état d'aller en visite immédiatement après dîner. Je leur fis une chicane sur leur Arithmétique et m'en rapportai à leurs Cadrans d'yvoire. J'étois sûr de mon fait. En leur donnant successivement le bras, j'avois malicieusement fait rétrograder l'aiguille des Cadrans qu'elles portoient, sans qu'elles s'en fussent apperçu, ensorte qu'ils ne marquoient que 13 ou 14, au-lieu de 16. Nous disputames longtemps sur cette supercherie que je leur avouai enfin, à condition que j'aurois l'honneur de les remener chez elles. Elles

logoient au *Soleil d'Or*, où je les quittai, après avoir obtenu la permission de les y venir voir le lendemain. Étant habillé et n'ayant rien à faire jusqu'à l'heure du dîner, je revins à la Fontaine, chercher à faire quelque nouvelle connaissance.

Il y restait peu de monde, les gens du bel-air s'étoient retirés pour aller à leur toilette, il n'y avoit plus à la Fontaine que des gens que je jugeai peu propres à m'amuser. Après m'y être promené quelque temps seul, j'entrai dans un appartement contigu à la Fontaine et ouvert tout le matin aux Etrangers. C'est une grande salle dans laquelle il y a toujours grand feu, pour la commodité de ceux que les Eaux refroidissent trop. Il est libre à tout le monde d'aller s'y promener et s'y chauffer indifféremment, d'y prendre la place qui lui convient, sans autre rang que celui que prend le premier venu. Comme il étoit tard et qu'il faisoit beau, je n'y trouvai que quelques vieilles Femmes en conférence avec des Moines impotens, qu'elles écoutoient comme des Oracles. Ce n'étoit pas ce que je cherchois ; j'en sortis promptement. En descendant, je trouvai sur le perron un cavalier de bonne mine, qui paraissoit occupé à lire une Inscription placée au-dessus de la porte de ce bâtiment.

Je n'y avois point fait attention ; mais vu son désœuvrement, sa curiosité excita la mienne. Je m'approchai de lui, et feignant de ne la pouvoir lire, pour avoir occasion de lui parler, je le priai de me dire ce que c'étoit. Il me reçut fort civilement et me dit que

c'était un Monument que le Czar avoit donné en mémoire du rétablissement de sa santé par le secours des Eaux de Spa que cet Empereur étoit venu prendre sur les lieux en l'année 1717. Il eut même la bonté de me lire toute l'Inscription et de me prêter sa lorgnette pour en observer les ornemens. Nous primes chacun nos Tablettes et en tirames copie. Quoiqu'il n'y ait rien de précieux en ce Monument que le nom du grand Prince qui l'y a fait placer, il est trop glorieux aux Habitans et aux Fontaines de Spa pour le supprimer. J'ai cru que le Lecteur me sauroit gré de lui en faire part. Le voici.

*Petrus primus D. G. Russorum Imperator,
Pius, Felix, Invictus,
Apud suos Militaris Discipline Restitutor,
Scientiarum omnium, Artiumque Protosator;
Validissimâ Bellicarum Navium
proprio Marte constructâ Classe,
Auctis ultrâ finem Exercitibus suis,
Ditionibus tam avitis quàm bello partis
inter ipsas Bellone flammâs in tuto positâs,
Ad exteros se convertit ;
Variarumque per Europam Gentium
lustratis moribus,
Per Galliam ad Namurcum atque Leodium
bas ad Spadanas Aquas,
Tanquam ad salutis portum pervenit ;
Saluberrimisque, presertim Geronsterici*

*fontis, feliciter potis,
 Pristino robori, optateque incolumitati
 restitutus fuit,
 Anno M. D. CC. XVII. die XXII. Julii
 Revifisque dein Bataris,
 Avitumque ad Imperium reversus,
 Aeternum bocce gratitudinis monumentum
 hic apponi precepit.
 Anno M. D. CC. XVIII.*

En voici la traduction.

*Pierre I. par la grace de Dieu,
 Empereur de Russie,
 Religieux, heureux, invaincu,
 Qui a rétabli la Discipline militaire
 parmi ses troupes,
 Fait éclorre dans ses Etats, toutes les
 Sciences et les Arts
 Armé une puissante Flotte de Vaisseaux,
 par le seul secours de ses lumières,
 Augmenté les Armées presque à l'infini ;
 Et qui ayant mis en sureté ses Royaumes
 et ses Conquêtes,
 même au plus fort de la Guerre,
 A quitté ses Etats pour voyager parmi
 les Etrangers,
 Et après avoir examiné les mœurs des
 différents Peuples de l'Europe,*

*Il s'est rendu par la France, Namur,
et Liège,
En ce Bourg de Spa,
Où ayant pris avec succès ses Eaux
salutaires,
Et particulièrement celles de la Fontaine
de Géronstère,
Il a repris ses premières forces et recouvré
une santé parfaite,
L'an 1717, le 22 Juillet.
Etant retourné dans son Empire par la
Hollande,
Il a fait mettre ici ce Monument éternel
de sa reconnoissance, l'an 1718.*

Cette inscription singulière est gravée en lettres d'or sur une Table de marbre noir qui, avec son piédestal, sa Corniche et le reste aussi de marbre, forment un corps d'Architecture d'environ huit pieds de haut, sur cinq ou six de large. Le tout est surmonté d'un grand ovale d'Albâtre d'Italie, sur lequel sont gravées en bas-relief les Armes Impériales de Sa Majesté Russienne, avec ses quartiers et ses attributs.

La vue de ce Monument nous mena naturellement à des réflexions sur le caractère extraordinaire de ce Monarque, et me fit regretter de n'être point venu à Spa lorsqu'il y étoit. Je suis en effet persuadé que pendant les six semaines qu'il y passa, j'aurois eu lieu de remarquer des singularités curieuses. Je m'en

suis informé aux Habitans et à plusieurs Liègeois qui l'y avaient vu. Tout ce que j'en ai appris se borne à la réception que l'on fit au Czar. Ils me dirent que ce Prince, avant de venir à Spa, en écrivit à l'Electeur de Cologne pour-lors Evêque et Prince de Liège qui lui envoya sa lettre par un de ses premiers Gentilshommes. L'Electeur reçut à Bonn l'Envoyé Moscovite avec toutes sortes de distinctions, en donnant ordre au Chapitre et au Magistrat de Liège de se disposer à recevoir le Czar avec tout l'éclat possible. Il fit partir ses principaux Officiers pour servir le Czar et ne se retint qu'une très-petite Cour. Le Czar venoit par eau. Les Députés du Chapitre et ceux du Magistrat allèrent au-devant de lui sur la Meuse, suivis d'un nombre prodigieux de barques joliment ornées de festons, de guirlandes et de rubans dont quelques unes étoient remplies de trompettes, hauts bois, timbales, cors de chasse et autres instrumens de Musique qui faisoient un concert charmant sur la Rivière. Le quai étoit bordé de boîtes et d'autres pièces d'Artillerie qui tiroient alternativement. Le Czar fut complimenté en Latin par un Chanoine qui lui remit une Lettre de Mr l'Electeur. L'Empereur fit monter le chanoine dans son carrosse et le fit asseoir à son côté. Les Bourgmestres le haranguerent en Langue Hollandoise. Le Prince *Kurakin* leur répondit. Le Czar dîna au Palais où il fut servi dans la magnifique vaisselle que l'Electeur avoit envoyée de Bonn. Mais il voulut coucher à l'Hôtel qu'il s'étoit fait préparer. Il y eut

Concert, Illumination et Feu d'artifice pendant le souper. On arbora ses Armes sur la Maison de Ville et dans les Places publiques. Le Czar partit le lendemain pour Spa, où il retint, pendant son séjour, la Compagnie des Gardes à cheval et quelques autres Troupes que le Prince de Baviere lui avoit envoyées pour sa garde. Il alla plusieurs fois à pied aux Fontaines et en revenoit de même. Il prenoit plaisir à voir travailler aux ouvrages de Vernis et à s'y exercer. Il acheta une quantité prodigieuse de ces bagatelles que l'on vend à Spa, en s'informant curieusement de la manière dont on les faisoit. C'est tout ce que nous en dit un des Officiers de Spa.

Le Cavalier que j'avois abordé me parut plus instruit de l'Histoire de ce Prince. Il m'apprit que le Czar de retour dans ses Etats, mit aussi ses Sujets dans le goût des Eaux minérales. On en découvrit une Fontaine près des Mines d'*Olonitz* et après l'avoir fait analyser et éprouver par *Areskin* son Médecin, il y alla lui-même passer quelque tems pour lui donner la vogue. Il y établit toutes sortes d'Ouvriers en galanteries, comme il en avoit vu aux Eaux de *Pyrmont*, de *Carelsbad* et de *Spa*. Par cette politique il réussit en peu de tems à faire un lieu de commerce et de plaisir, d'un endroit auparavant stérile et désert. L'invention est sûrement d'un Prince habile. Mon nouvel Ami m'en dit quantité d'autres particularités et d'anecdotes que j'ignorois, mais que je ne rapporterai point parce qu'elles ont paru depuis. Je pris un

plaisir singulier à l'entendre. Il avoit la conversation extrêmement douce et spirituelle et l'expression également juste et facile. Il étoit de ces gens dont le caractère aimable se fait sentir à la première vue et pour lesquels on se sent ces penchans invincibles, sans pouvoir s'en rendre à soi même d'autre raison qu'une estime involontaire. Sa physionomie étoit prévenante, ses manières nobles. Je n'y trouvois à redire qu'un air de mélancolie qui paroissoit dans sa démarche et ses façons de parler et qui défiguroit l'enjouement qui lui étoit naturel. Je le soupçonnai d'être malheureux. C'en fut assez pour augmenter l'envie que j'avois de lier connoissance avec lui. J'allois lui proposer une promenade pour l'après-midi, lorsque son Valet et le mien vinrent nous avertir que le dîner étoit servi. Je me sus bon gré d'être logé dans la même Auberge que lui. Nous nous en félicitâmes réciproquement. Je crus même remarquer à l'air de son visage que son compliment étoit sincère et qu'il éprouvoit déjà (comme il me l'a avoué depuis) la force de cette sympathie que le rapport de nos inclinations formoit entre nous.

Nous entrâmes ensemble à l'Auberge où nous trouvâmes déjà tout le monde à table. Nous y primes notre place et quoique j'eusse mon nouvel Ami pour introducteur, on se contenta de me rendre assez froidement ma révérence. La Compagnie étoit composée d'une douzaine de personnes dont la plupart étoient Anglois. Chacun paroissoit uniquement occupé du

soin de son assiette. On y mangeoit avec une présence d'esprit qui m'étonna et le silence de la table n'étoit interrompu que par le cliquetis des cuillères et des fourchettes. Je risquai quelques questions, auxquelles les plus polis même répondirent si laconiquement, que je me crus dans un Réfectoire de Moines. J'attribuai ce silence au froid naturel des Anglois qui sont extrêmement réservés dans les nouvelles connoissances. Mais dès que j'eus pris régulièrement les Eaux pendant quelques jours, je sortis bien-tôt de cette erreur et je devins moi-même en entrant à table, plus Anglois que les Anglois même.

L'étrange appétit que les Eaux causent, est si général, que l'on souffre impatiemment que l'heure du repas se diffère de quelques momens. Pour peu que les Hôtes tardent à servir, le chagrin se répand sur les visages. L'un crie, l'autre gronde. On frappe sur les assiettes. Chacun paroît de mauvaise humeur et malheur en ce moment au Valet qui feroit la moindre étourderie. Les premiers quarts-d'heure que l'on passe à table suffisent à peine pour étouffer les murmures d'un estomac dévorant. C'est ce qui fait que l'on ne parle qu'au roti. Chacun commençant alors à s'éveiller, je tâchai d'engager la conversation et de la rendre générale. Elle ne tarda point à s'animer. Les plus sérieux se déridèrent et on s'excita réciproquement au plaisir et à la galanterie. Comme nous n'avions point de Dames avec nous, il n'y eut sorte de bons contes que l'on n'y fit. Le Gentilhomme François

que j'avois abordé le matin y tint sa partie à merveille. Son enjouement naturel reprenant le dessus me fit comprendre qu'il devoit avoir eu d'étranges chagrins, pour se livrer contre son temperament aux réflexions mélancoliques dont il paroissoit presque toujours occupé. J'appris qu'il étoit Capitaine, par les santés qu'on lui porta. Puis celles que l'on adressa au reste de la compagnie me firent connoître les qualités des autres. Nous avions un jeune Mylord, quelques Anglois, un Conseiller de Bruxelles, des Comtes et des Barons Allemands, et un Chanoine de Liège du nombre de ceux que l'on appelle *Seigneurs Treisfontiers*, tous gens fort aimables et de bonne Société. Nous bumes largement, pour faire connoissance. Et graces aux Allemands et aux petites Ecrevisses que l'on sert régulièrement à Spa, nous restames trois heures à table, sans nous en apercevoir.

Un orage assez violent, qui dura tout l'après-midi, nous ota le plaisir de la promenade que nous avions projetée tous ensemble. Le mauvais tems rompant la partie, tout le monde se sépara. Nous ne restames que trois dans la salle à manger. Il n'y avoit qu'une maison où l'on tint assemblée et je ne connoissois encore personne qui pût m'y présenter. Les Angloises que j'avois vues le matin n'étoient pas chez elles, en sorte que je ne savois trop que devenir jusqu'au soir. Et quoiqu'il ne restât plus que quelques heures jusqu'au souper, cet intervalle m'étoit extrêmement à charge. Le Capitaine François s'apercevant de mon

embarras, me proposa d'aller jouer une partie de Billard. Je reçus cette offre avec reconnoissance, et nous entrâmes au Caffé qui joignoit notre Auberge.

La pluie y avoit ramassé beaucoup de monde. Les deux Billards étoient pris et retenus pour plusieurs parties consécutives. A peine trouvâmes-nous à nous asseoir. Il y avoit deux tables de Jeu. A l'une on tailloit au *Pharaon* avec une fureur incroyable. Il y avoit grand nombre de Pontes, et j'en vis un qui perdit cent-soixante et dix Guinées en moins d'une demi-heure. A l'autre on jouoit aux Dés. C'est le jeu favori des Anglois, celle-ci n'étoit presque occupée que par des gens de cette Nation. Nous nous amusâmes à les regarder. Ordinairement, il y a bon nombre d'Escrocs et de Joueurs de profession dans ces Lieux d'Assemblées. Mon ami François qui étoit déjà depuis huit jours à Spa, m'en montra deux qui jouoient toujours avec un bonheur si constant qu'ils étoient soupçonnés de corriger la Fortune. L'un étoit Italien et l'autre Anglois. Tous deux étoient en longues manchettes et en manches rondes et avoient toute l'encolure de gens experts dans l'art d'*escamoter et de filer la Carte*. Tandis que mon Ami m'en contoit des traits dont il avait été témoin, nous fumes invités de nous intéresser à la *Râfle* d'une magnifique piece d'étoffe d'argent, que l'on avoit mise sur jeu. Celui qui nous en fit la proposition, paroissoit homme de naissance et son compliment avoit l'air le plus civil et le plus désintéressé. Nous eumes lieu d'en douter le lendemain.

Quoi qu'il en soit, nous le remerciames civilement et après avoir causé quelque tems avec nous, il rentra dans la foule des Joueurs, où il fut rappelé. Il sembloit s'intéresser un peu plus que nous à leur fortune.

Dès qu'il nous eut quitté, je demandai à mon Ami, quel étoit cet homme. Je l'ignore, me dit-il, et je meurs d'envie de le savoir. Il m'a joint plusieurs fois avec des prévenances qui me sont suspectes. Je l'ai sûrement vu ailleurs, sa physionomie m'est connue et je ne puis m'en rappeler les circonstances. S'approchant ensuite d'un des Anglois, avec qui nous avions dîné, il lui marqua sa curiosité. L'Anglois, qui étoit homme franc, nous répondit que c'étoit un Baron Prussien, plein d'esprit et de bonnes manières, mais Avanturier du premier ordre. Défiez-vous-en, nous dit-il et évitez-le. Il est dangereux de lui donner entrée. Il ne demande pas mieux qu'à faire connoissance, mais on paye ordinairement la sienne un peu trop cher. Il est si artificieux, que s'il vous conte une fois son Histoire, il vous en coutera quelques Louis.

Il n'étoit alors que six heures et cependant chacun se rassembloit pour souper. C'est à Spa une règle inviolable de souper à six heures et demie, pour pouvoir faire ensuite une heure de promenade, quand le tems le permet. Après chacun se retire, pour être en état de se lever le lendemain au point du jour.

Je croi qu'à cette occasion le Lecteur sera bien aise de voir ici d'un coup d'œil l'ordre des occupations de la journée entre les Buveurs d'Eau. Il me paroît même

nécessaire de l'en instruire une fois pour toutes, afin d'éviter des redites, ou des annotations, qui paroïtroient puériles en tout autre endroit de cet Ouvrage.

Régime des Buveurs d'Eau à Spa.

1. On se lève tous les matins au point du jour.
2. A quatre heures, chacun vient en déshabillé à la Fontaine du *Pouhon*.
3. A cinq au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres Fontaines, montent dans leurs voitures pour s'y rendre.
4. A neuf, tous les Buveurs se retirent pour aller s'habiller.
5. A dix, les Dévots vont à la Messe.
6. A onze, les hommes descendent au Caffé, s'il pleut; ou se promènent dans la rue, si le temps le permet.
7. A onze heures et demie, on se met à table partout.
8. A deux après midi, on va en visite, ou à l'Assemblée chez les Dames.
9. A quatre, on va à la Comédie, ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une Prairie, qui pour cette raison a pris le nom de *Prairie de quatre heures*.
10. A six, le souper dans toutes les Auberges.
11. A sept, une promenade à la *Prairie de sept heures*.

12. A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les Habitans se conforment à cet ordre, comme les *Bobelins*.

La seule exception que l'on peut impunément faire à cette règle inviolable, n'est qu'en faveur des jours de Bals, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit.

Après cette digression qui sert d'introduction à tout ce qui me reste à dire, je reviens à la suite de ma narration. On ne tarda point à se mettre à table, et chacun y fit un personnage bien différent du midi. Comme ce repas suit de près le dîner, il est toujours très léger, et les soupers de Spa ne sont à proprement parler que des collations. L'on n'y sert que des potages, des compotes, des Ecrevisses et des biscuits anisés. Aussi l'on y vient bien moins pour la faim que pour la bonne compagnie, et ce n'est pas à mon avis l'heure la moins intéressante de la journée. On s'y communique les nouvelles que l'on a reçu, on s'y raconte ce que l'on a vu et ce que l'on a appris. On s'y fait part de ce qui s'est passé dans le jour, et la moindre Historiette qui arrive entre les Buveurs d'Eau, attire mille jolies choses que chacun y débite selon son humeur. On peut s'imaginer combien ce petit commerce de nouvelles et d'avantures doit être aimable. Je pense que rien n'est plus propre à charmer l'ennui inséparable de ce Lieu triste par lui-même, que cet air de joye que l'on s'y communique récipro-

quement. Ceux de notre table, qui étoient demeurés au Caffé, nous raconterent les parties qui s'y étoient faites. Nous apprimes que la pièce d'étoffe d'argent avoit été raflée par le Baron de P . . . et les circonstances que l'on nous en dit, nous confirmèrent dans l'idée que notre Anglois nous avoit donnée de cet Avanturier.

Cet Anglois, qui se mommoit Mr. Lake, étoit un homme des plus aimables que j'aye connu. Il avoit voyagé et savoit mille choses curieuses qu'il racontoit avec la meilleure grace du monde. Il nous accoutuma si bien à son badinage, que tout languissoit à notre table quand il y manquoit. Il étoit déjà venu plusieurs fois à Spa et en connoissoit toutes les allures en perfection. Il nous étoit d'une grande ressource dans ces jours sombres et pluvieux, où l'on ne sait que devenir. Aussi je pense qu'un homme d'un commerce si charmant, est un véritable trésor dans ces lieux que l'uniformité des plaisirs rend souvent insipides. D'ailleurs il aimoit la Musique et les Instrumens, et s'y étant perfectionné en Italie, il se faisoit un plaisir d'en régaler la compagnie. Quoique la pluie eût cessé assez tôt, on ne se rendit point à la *Prairie de sept heures*, parce que l'herbe en étoit mouillée. Mr. Lake qui ne cherchoit qu'à réjouir la compagnie, fit venir une Joueurse de Harpe et quelques Violons, auxquels il ne dédaigna point de se mêler. Il nous donna une espece de Concert, qui nous amusa fort agréablement jusqu'à la nuit.

Le lendemain, je me rendis des premiers à la Fontaine du Pouhon. Un moment après, j'y vis arriver mes Dames Angloises. Je courus au-devant d'elles, et j'en fus reçu avec cet air aisé que l'on ne trouve qu'aux Eaux. Elles se divertirent à me faire boire autant qu'elles, et se donnerent le plaisir de m'armer Chevalier de l'Ordre des *Bobelins*, qui en Langage Liègeois signifie *Buveurs*. Nous entrâmes dans une Boutique de galanteries, où je me munis d'un petit Cadran, que les Dames attachèrent avec un ruban à ma boutonnière. J'y pris aussi une Canne vernie, et comme j'en cherchois avec une Devise galante, la plus badine des Dames m'obligea malicieusement d'en accepter une, qui fournit une ample matière à son enjouement. Sur la bequille de cette Canne, étoit représenté un petit Amour, qui embrochoit des Cœurs auprès d'un foyer; et au dessous étoit écrit : *J'en fais des roties*. Cette idée la mit en train de dire tant de plaisanteries, que je ne me souviens pas d'avoir ri de meilleur cœur. Elle me trainoit dans la foule des Buveurs, et faisoit lire ma devise à tout le monde. Mr. Lake s'y trouvant par hazard, voulut l'agacer à son tour. Il lui dit qu'il avoit peine à croire qu'elle fût bien persuadée de ma cruauté, vu qu'elle s'accommodoit si bien de mes assiduités et qu'une connoissance aussi tôt faite sentoît un peu le rendez vous des Eaux. Cette rencontre m'apprit que cette Dame étoit femme de qualité, parce que Mr. Lake la traitoit de *Mylady*. Soit, lui répondit-elle, vous avez beau en être

jaloux, j'aime ce grand Garçon. Je croi devoir l'aimer par charité pour mon sexe puisqu'il fait des rôties des cœurs. je veux l'amuser avec le mien, qui est assez froid et assez vieux pour ne craindre point la grillade. Je balançai quelque tems sur ma reponse. Je pris cependant le parti de lui répliquer sur le même ton, que puisqu'elle me déclaroit son Chevalier, je verrois à m'humaniser avec elle. Mon air goguenard qu'elle aimoit beaucoup lui fit passer sur l'impolitesse d'une réponse. excusable seulement parce qu'elle étoit de son goût. Car son enjouement consistoit à dire agréablement tout ce qu'elle vouloit sans offenser personne. Jamais on n'a mieux possédé qu'elle, l'art de dire une honnêteté brusquement, ou de dire poliment une brusquerie. Les complimens lui déplaisoient, elle n'en faisoit jamais et cependant sa manière d'agir charmoit tout le monde. M'étant avisé de lui en faire un sur sa bonne humeur ; „ Chevalier, me répondit elle, je ne „ croi pas que vous cherchiez à me plaire, je ne vous „ le conseille pas même. Mais si voulez me voir, point „ de complimens. A cette condition, je vois aimerai à „ la folie, tant que nous serons aux Eaux. Pourtant „ si vous vous avisez seulement d'un soupir, adieu „ notre connoissance. „ Et moi, „ Mylady, lui dis-je, „ je vous déclare que si vous cessez un moment d'être „ brusque et badine, je renonce à vos amours et vous „ quitte dans l'instant. „ Je fis ma paix avec elle, au moyen de ce compliment, qu'un Lecteur précieux trouvera peut-être brutal, que m'importe ? Mylady en

fut satisfaite, et nous passames la matinée dans cette galanterie brusque qui nous divertissoit. Je la remenai à son logis, fort impatient du plaisir de la rejoindre l'après-midi.

Je ne manquai pas de m'y rendre à trois heures avec M. Lake qui la connoissoit beaucoup. Elle nous donna du Caffé, puis nous proposa d'aller au Jardin des Capucins, peu éloigné de chez elle. Je lui donnai le bras et M. Lake mena les deux autres Dames. Ce Jardin est la plus jolie promenade de Spa. Il y a deux allées fort belles, quoiqu'elles soient en pente, mais ce qu'il a de curieux, c'est qu'il est l'unique de leur Ordre, où les Dames puissent entrer. On raconte que celui qui en a fait les frais n'en a donné le terrain qu'à cette condition. J'ignore si les bons Peres exécutent aussi scrupuleusement en tout, l'intention du Fondateur. Je sais cependant qu'elle est parfaitement remplie en ce point, et que les Dames y vont aussi librement que dans la rue. Nous en fîmes le tour, et nous nous arrêtames à considérer un Jet-d'eau qui nous frappa. C'est un grand Bassin, au milieu duquel sort une Croix, à laquelle est attachée une image de Christ, qui verse de l'eau par les playes de ses pieds, de ses mains et de son côté. Cette imagination me choqua, ce dont on s'en apperçut. Mylady nous avoua qu'elle en étoit aussi scandalisée et s'en expliqua assez librement devant un des Peres qui s'y promenoit. Elle lui représenta que, quoique Protestante, et par conséquent dispensée d'honorer les Images, elle trouvoit

une indécence extrême à prostituer en quelque sorte celle que Rome honore le plus. Il y avoit en effet une vraie profanation à faire servir la représentation des choses les plus vénérables à réjouir la vue. Elle lui cita cette Loi si fameuse parmi les Catholiques, qui prétend qu'un des premiers Empereurs Chrétiens défendit de peindre ou graver l'image de la Croix sur les pavés des chambres, de peur qu'elle ne fut profanée. Le bon Pere eut beau lui représenter, que c'étoit au contraire pour sanctifier les plaisirs des Buveurs d'eau, et leur rappeler les souffrances du Sauveur, que l'on avoit exposé cet Emblème à leurs yeux. Mylady soutint sa cause avec toute la supériorité que donne la justesse d'esprit soutenue de la raison et fit convenir le Moine, qu'au moins cette Image étoit sujette à des railleries, dont tout le blâme devoit retomber sur l'auteur de cette idée cagotte. Quoique nous fussions tous dans les mêmes principes, nous crumes devoir lui laisser la gloire de les soutenir. Il nous parut même prudent d'éviter la Controverse dans un país où l'on porte le zèle un peu loin pour les rubriques de la Religion. Au reste, nous fumes étonnés de voir un Moine si peu instruit dans sa Religion et une Femme du monde si sure dans les principes de la sienne. Mais ce qui étonnera le Lecteur, c'est que nous allames au Bal, au sortir d'une conversation dévote qui avoit duré près d'une heure. Telle est la vie de Spa, où l'on se croit tout permis, parce que chacun s'y croit malade, et que la joye y est re-

gardée comme le plus sûr remède. Mylady me permit de l'y accompagner, et j'eus l'honneur d'y danser avec elle. La compagnie étoit nombreuse ; c'étoit le Bal public, où chacun a droit en payant. Cependant il n'étoit presque composé que d'Anglois et d'Angloises, du moins ils s'étoient emparés de la Salle et ne dansoient qu'entre eux. La belle Duchesse de... y parut fort brillante, et malgré sa langueur, je reconnus encore de ces traits vifs qui lui ont fait tant de soupirans à la Cour d'Angleterre. Mylady me présenta à elle, et elle me fit la grace de danser avec moi. C'étoit une faveur rare, car la Duchesse étoit aussi fière qu'elle étoit belle. On l'accusoit de ne rendre le salut à personne ; mais l'Histoire de ses hauteurs à l'égard de la Maison Royale, en consolait un peu le public. Peut-être ne lui rendoit on pas justice, et que l'on taxoit de fierté des airs qui étoient une suite naturelle de son indolence extrême. Ce caractère, qui étoit né avec elle, se faisoit sentir jusque dans la Danse. C'est beaucoup dire, car chacun sait que la plupart des Contredanses Angloises sont d'une rapidité à éblouir les spectateurs même. Le Bal dura assez longtemps, et il étoit onze heures quand nous en sortîmes. Nous remenâmes Mylady chez elle, et je revins au logis avec Mr. Lake.

Tout le monde y étoit couché. Nous soupâmes tête à tête, et nous songions déjà à nous retirer, lorsque le Messager de Liège arriva. Il m'apporta des Lettres et parmi celles qu'il avoit pour ceux de notre logis, il

y en avoit deux pour notre Capitaine, dont l'adresse nous apprit que c'étoit le Marquis de G. V.... Son nom m'étoit connu, et comme il est illustre, cette découverte augmenta en moi l'estime naissante que je sentois pour lui et qu'il méritoit parfaitement. Je cessai de m'étonner de ne l'avoir point vu ni au Bal ni aux promenades, parce que j'avois ouï parler de ses malheurs en général. J'engageai M. Lake à m'aider à le divertir, et nous résolûmes de le mettre de nos parties chez Mylady. Je l'abordai dès le lendemain ; nous nous promenâmes ensemble ; je l'engageai même à venir jouer chez Mylady qui fut charmée de son esprit, et qui l'invita à venir quand il lui plairoit.

Après avoir pris congé d'elle, nous nous approchâmes de quelques Dames Angloises, que nous ramenâmes au logis.

Nous trouvâmes la compagnie fort augmentée dans notre Auberge. Pendant que nous étions aux Capucins, il étoit arrivé beaucoup de monde, et il nous étoit échu pour notre part, deux Anglois, un Cavalier Italien, deux Dames et un jeune Brabançon, dont le ridicule nous fournit une Comédie journalière pendant le reste de la Saison. Il se donnoit pour Chambellan de Mr. l'Electeur de Cologne, et s'intituloit le Comte de L... quoique son Pere, qui étoit brave Officier, se soit toujours contenté du simple titre d'honnête homme, qu'il a constamment soutenu. Ce jeune homme débuta par nous faire sa Généalogie, qu'il accro-

choit à toutes les Familles titrées de l'Europe. Il nous entretint de son Equipage, de ses Valets, de sa grande et petite Livrée, et de sa dépense annuelle. Ensuite vint le catalogue de ses bonnes-fortunes. et tout d'une haleine la liste des Fêtes qu'il avoit données aux Eaux d'Aix, et qu'il méditoit de donner aux Dames de Spa. Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, le fortifia dans ses projets. Il feignit de croire fermement toutes les impertinences qu'il venoit de débiter, et lui promit d'être son Introduceur auprès des Dames. Chacun les écoutoit. Nous nous divertissions tous à les entendre et nous nous félicitions de la bonté que cet étourdi avoit de se démasquer d'abord.

Dès qu'on se fut levé de table, nous joignîmes Mr. Lake. pour lui reprocher la cruauté qu'il avoit eue d'entretenir ce jeune-homme dans ses extravagances ; mais il nous assura que nous en verrions bien d'autres et il ne se trompa point. Il se fit même un devoir de charité, d'en pousser le ridicule aussi loin qu'il pourroit, dans l'idée que cela seul étoit capable de le corriger. Pour nous, nous en eumes compassion. Le Marquis, qui avoit un grand usage du monde, nous fit remarquer que ce jeune-homme étoit une espece de *Don Quichotte*, qui s'étoit gâté l'esprit à force de vouloir trancher de l'homme de qualité. C'étoit en effet un de ces Petits-Maîtres manqués. ou, comme on parle à Paris, un Petit-Maître sorti du moule avant d'être achevé, qui joignoit un ridicule naturel, à celui qu'il se donnoit par affectation. Tout étoit composé

chez lui, son air, ses manières, sa démarche, son teint même.

Il parut à la Fontaine dès le lendemain, avec toutes ses graces. Son visage étoit plus enluminé que l'Aurore. Il y avoit placé des mouches avec symétrie. Son habit avoit des paniers aussi larges que ceux des Dames. Il étoit frisé, bichonné, maronné, comme une Actrice d'Opera. Cependant, il appelloit tout cela son deshabillé. Ses deux Valets le suivoient gravement. L'un portoit son gobelet sur une assiette et l'autre tenoit la serviette pour s'essuyer la bouche et les doigts quand il auroit bu. Le Marquis, tout sérieux qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire à ce spectacle. Il vint trouver Mylady et les Dames avec qui j'étois, pour observer ensemble la suite de cette Comédie. Mylady nous proposa de le joindre pour la voir de plus près. Et comme elle avoit l'art de faire bientôt une connoissance, elle félicita le prétendu Comte de L... sur son arrivée. Notre étourdi la regardant déjà comme une Conquête que son mérite lui avoit faite, s'approcha d'un air de confiance pour lui faire une révérence. Mylady la lui rendit à l'Angloise, c'est à dire des plus profondes ; le Comte la lui réitéra à droite, puis à gauche ; nous nous mimes successivement de la partie, pour prolonger la scène des révérences : nous étions cinq, et par conséquent nous en eumes environ trente de compte fait. Elles étoient comiques, et jamais feu Rigaudon de sauteuse mémoire n'en fit de pareilles. Chacun nous regardoit. Et je croi que cette scène

muette n'auroit pas fini si-tôt, si Mylady ne lui eût dit qu'entre gens de condition, on faisoit moins de cérémonies. Il en convint, mais il excusa les siennes sur le commerce qu'il avoit été obligé d'avoir à Aix avec des Bourgeoises, avec lesquelles il craignoit d'avoir gâté ses manieres. J'en suis tout honteux, disoit-il, et je suis sûr que mes Cousins les Princes de Hesse m'en feront la guerre quand ils viendront chez moi. Mylady sentant alors son foible, lui dit qu'elle avoit appris qu'il avoit aussi des Parens à la Cour d'Angleterre et qu'elle croyoit avoir ouï parler de lui, comme d'un Cousin, à la Duchesse de.... Oh ! surement, dit-il, et je compte bien l'aller voir. Je vous y mènerai dit Mylady. Elle est ici : elle a avec elle une jeune Demoiselle Hamilton, qui est fort aimable. Hamilton ! répliqua-t-il ; ah ! c'est ma Cousine ; ma Bisayeule étoit de cette Maison : je veux l'aller voir. Dites-moi, Monsieur, dit Mylady gravement, voyez-vous vos Parens tous les ans ? Oui, Madame, répondit-il. Oh bien, en ce cas je vous plains, répliqua Mylady, car vous devez faire le tour de l'Europe. Le Comte prit le compliment à la lettre, et nous fit un nouveau détail de ses Cousins, dont le moindre étoit surement un Comte, ou un Mylord. Mr Lake, qui se divertissoit beaucoup à le voir, prit un verre d'eau et lui porta la santé du Roi de Suede, qui devoit être aussi son Cousin, comme Chef de la Maison de Hesse et lui proposa de boire à tous les Princes de cette Maison. Je vis le moment qu'il auroit bu à tous les Princes d'Allemagne.

En vérité, lui dit Mylady en le quittant, je croi que Mad. votre Mere a été bien aimable et que Mr. votre Pere étoit bien bon, puisque vous avez tant de Parens distingués. Il y a toute apparence que le Comte ne comprit point cette malice car il n'y répondit que par une révérence, et partit avec son cortége pour aller à sa toilette.

Rien n'étoit plus ajusté que lui, quand il reparut sur l'horizon. Sa frisure étoit toute différente de celle du matin. Son rouge étoit mieux placé, ses mouches rangées dans un nouvel ordre, il avoit un habit de soye plus léger et plus leste. Tout y étoit assorti. Sa bague, ses boutons de manches, le ruban de sa chemise étoient de la même couleur que la doublure de son habit. Et nous l'avons toujours vu scrupuleusement fidele à ce rare assortiment, quoiqu'il ait plusieurs fois changé d'habit. Son Valet, vrai singe d'un tel Maître, l'imitoit au moins dans le coloris du visage et ne manquoit jamais d'essuyer la petite brosse sur ses joues, pour s'égayer le teint.

Ces soins importants ayant occupé le Comte tout le matin, il vint assez tard à table. Nous eumes tous la malice de nous lever, pour nous attirer des révérences et nous en eumes des plus belles. On voulut le servir avec empressement ; mais il n'eut pas le temps de manger si-tôt. Son Valet lui apporta d'abord un grand mouchoir qu'il avait oublié sur sa toilette, ensuite il fut obligé de signer deux ou trois Lettres que son Valet de chambre avoit écrites et qui s'adressoient

toutes à des Comtes et des Barons. Avant de manger, il s'aperçut qu'il n'avoit point sa Tabatiere. On la lui apporta. Mais par un fâcheux contre-tems, on lui donnoit de l'Espagnol, et il vouloit avoir du Râné. Vint la seconde Tabatiere. Elles étoient toutes deux brillantes, et il les rangea aux côtés de son assiette. Il y mit encore un Etui d'or. Après cet étalage, que nous regardions en silence, il prit enfin de la soupe. Au dessert, il nous fit cent jolies choses. Il coupoit des fruits en mille façons différentes, et nous les présentoit, nous faisant remarquer qu'il ne les avoit touchés qu'avec son couteau. En un mot, je crus qu'il vouloit effacer Mylord *Colifichet*. Enfin, pour ne nous laisser rien ignorer de ses graces ni de ses bijoux, il parut inquiet de l'heure qu'il pourroit aller chez sa Cousine la Duchesse.... Il amena la conversation sur l'article des Horloges, pour avoir occasion de tirer une grosse Montre d'or, ornée de petits brillans, avec une longue chaine chargée d'une douzaine de bagues et de cachets à Devise, qui étoient tout autant de faveurs, dont il entama l'histoire.

Le Marquis n'en paroissant pas plus curieux que moi, nous le laissames avec Mr. Lake, et nous allames réjouir Mylady du récit de cette Comédie. Il est cependant certain que ce qui nous avoit diverti d'abord, nous ennuya souverainement dans la suite. Tant il est vrai que le ridicule même a ses bornes, et qu'il cesse de l'être dès qu'il est poussé trop loin ! Quoique ce ne soit ici qu'un petit échantillon de la sotte vanité du

Comte de L.... je me persuade que la plupart des Lecteurs le regarderont comme un portrait d'imagination. Il est cependant d'après nature, et le Marquis nous fit faire à cette occasion quelques réflexions bien judicieuses. On est étonné, disoit-il, quand on lit les Caracteres de Théophraste, de La Bruyere, de Bellegarde, et même les Comédies de Moliere du ridicule que ces Auteurs ont répandu sur certains Personnages de leur tems. Ces Caracteres paroissent outrés et soit amour-propre, soit compassion pour le Genre-humain, on a peine à se persuader que les Hommes soient aussi fous que ces Auteurs les représentent. On se sent au moins un secret panchant à croire qu'ils se sont forgé à plaisir des Héros ridicules, pour divertir leur siecle. Sans doute l'on n'en juge ainsi, que parce que nous ne connoissons plus les Originaux qu'ils ont copiés. Nous aurions nous-mêmes porté ce jugement d'un Auteur, qui auroit mis sur le Théâtre le jeune-homme dont nous parlons, si nous ne l'avions vu ici. Après tout, continua le Marquis, le mépris que nous sentons pour ce ridicule n'a rien qui doive nous étonner. Il est fondé en raison. La Nature a mis dans tous les Hommes un certain caractere de rectitude et de vrai, qui leur rend odieux tout ce qui s'en éloigne. De-là vient qu'on a compassion d'un homme contre-fait, et que l'on se moque d'une figure affectée. La haine que l'on sent naturellement pour l'affectation, va si loin, que l'on pardonne plus volontiers à un Libertin de profession, qu'à un Dévot hypocrite, parce

que l'imagination trouve une espèce d'Héroïsme dans le scélérat. Elle se peint cet homme, grand par des crimes qui sont de lui et elle ne trouve que de la bassesse dans celui qui dérobe des airs étrangers, et qui, de tout ce qu'il imite, n'a rien en propre que le ridicule qu'il se donne. Nous poussâmes assez loin cette conversation, que Mylady égayoit par ses saillies. Quoi qu'il en soit, dit-elle, c'est une trouvaille pour nous que ce Comte ; tirons-en tout ce qui peut nous réjouir. Allons chez la Duchesse de..... où l'on joue aujourd'hui : peut-être l'y trouverons-nous.

Il y étoit effectivement, et dès qu'il nous vit entrer il nous regarda d'un air de protection qui nous divertit. La Duchesse, qui avoit été prévenue par Mr. Lake, lui avoit fait croire que Mylady lui vouloit du bien, et qu'elle ne venoit chez elle que pour lui. Il se confirma dans cette idée, par les douceurs que Mylady lui contoit sur son bon air, sur son ajustement, et sur ses jolies manières. En vérité, Monsieur, lui disoit-elle, votre goût galant se lit sur toute votre personne, et dans un besoin on retrouveroit en vous feu *Céladon*. Ce compliment, qui nous fit tous rire, assura à Mylady le cœur du Comte. Il s'approcha d'elle et lui offrit un Bal. Mylady para le coup adroitement, et le pria de l'offrir d'abord à la Duchesse, qui se trouva en humeur de l'accepter pour le Jeudi suivant, à notre Auberge, dont la salle est assez grande. On se mit ensuite au jeu. Mais le prétendu Comte y fit tant d'étourderies, et y causa tant de distractions, que chacun préféra le

plaisir d'en rire à celui de jouer. Mylady se prêta de si bonne grâce à ses soupirs, qu'elle s'attira des déclarations en forme, dont le style étoit aussi précieux et aussi guindé que les manières de son ridicule Amant. Ce fut une vraie Comédie. M. Lake y faisoit le rôle de Confident. La Duchesse faisoit aussi le sien. Nous étions Spectateurs. Mais l'enjouement de Mylady, qui savoit à propos faire la tendre ou la cruelle, donnoit à cette scene un air d'autant plus réjouissant, que chacun y jouoit dans le naturel. Mylady se lassa cependant de ce jeu, et craignant de ne pouvoir se défaire de cet importun Amant, elle passa dans une autre chambre, d'où elle s'échappa pour retourner chez elle avec une de ses Amies.

Nous n'y restâmes pas longtemps après elle et nous revînmes souper chez nous. Notre Céladon n'y parut pas et je ne sais pourquoi. Peut-être croyoit-il qu'un homme bien amoureux ne devoit pas manger. Son absence donna lieu de rappeler quelques-unes de ses folies, dont nous voulumes réjouir le Cavalier Italien qui étoit arrivé le même jour que lui, et nous passâmes le reste du soir à commenter ses extravagances. Peut-être y en avoit-il un peu à nous, de pousser si loin ce ridicule. Aussi nous nous en fîmes des reproches les uns aux autres.

Avant de nous separer le Marquis demanda ce que l'on feroit le lendemain, parce qu'il avoit entendu dire que la Duchesse se mettroit dans les remèdes. Mr. Lake nous dit qu'il avoit envie de s'aller promener

à *Franchimont*, Château situé à une bonne lieue de Spa. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je pense qu'il y ait rien à voir, mais c'est l'unique Endroit aux environs du Bourg que je n'ai pas encore vu, dans les divers voyages que j'ai faits en ce Pais. Il nous invita d'être de la partie, d'autant que la Duchesse apparemment ne verroit que des Dames ce jour-là. Le Marquis y consentit d'abord, et comme nous étions inséparables, j'acceptai aussi. L'Italien, qui n'étoit pas encore bien lié avec nous, demanda s'il pourroit en être. Il nous avoit paru de trop bonne société, pour l'en exclurre ; aussi nous fimes la partie quarrée. Cet Italien s'appelloit le Signor *Gratiani*. C'étoit un homme d'environ 45 ans. aussi vif encore qu'un jeune-homme de vingt. Il avoit de l'esprit, de la politesse et une passion particuliere pour les Fêtes, la Danse, la Musique et pour tout ce qui s'appelle plaisir et galanterie. Cette dernière qualité seule lui eût tenu lieu de mérite aux Eaux, où l'on a tant besoin de s'égayer. Nous nous promimes beaucoup d'agrémens de notre partie. Dès la nuit nous envoyames retenir des chevaux pour le lendemain. Nous comptons partir dès cinq heures du matin, et nous nous rendimes tous à cette heure au *Pouhon*, pour prendre quelques verres d'eau avant de partir (car c'est-là le Cabaret de Spa). Mylady y étoit, et parut fort étonnée de nous voir déjà bottés : elle nous demanda où nous allions de si grand matin, et quand elle le sut, elle nous fit la guerre sur cette partie furtive, et nous fit quelques reproches de ce

que nous ne la lui avions pas proposée. Le Marquis l'assura que nous serions charmés de l'attendre, si elle vouloit en être. Elle proposa la chose à une Dame qui logeoit avec elle et qui s'offrit à lui faire compagnie. Sur le champ on alla chercher une voiture, et nous partimes sans trop savoir ce que nous ferions à *Franchimont* pendant toute une journée.

Quoiqu'il n'y ait pas plus d'une lieue de Spa, nous fumes près de deux heures en route, parce qu'il faut remonter la Montagne qui est au-dessus du Bourg. Nous eumes fort mince idée de notre partie, quand nous découvrimes le Village ou Bourg de Franchimont, où nous n'apperçumes rien de fort charmant. Il nous arriva même un petit accident, qui nous effraya pour un instant. Le premier cheval de la voiture s'abattit au bord d'un petit Ruisseau, le second suivit cet exemple, et le Cocher qui étoit dessus tomba dans l'eau. Comme nous escortions la chaise, nous fumes à portée de secourir les Dames qui s'effrayoient. Dans la crainte que la voiture ne versât dans les secousses et les efforts que faisoient les chevaux pour se relever, nous en tirames les Dames. Mr. Lake, qui étoit l'auteur de la partie, y accourant avec précipitation, s'engagea dans ses éperons, et tomba dans le ruisseau. Heureusement, il n'y avoit d'eau qu'autant qu'il en falloit pour le mouiller, et nous donner occasion de le railler. Mylady ne l'épargna point. Elle se moqua de lui, et lui dit qu'elle étoit vengée de la belle partie qu'il avoit imaginée. Il s'étoit cependant fait un peu

dé mal à la main, mais il fut le premier à en badiner. Ses habits étoient si mouillés, qu'il fut obligé de prendre celui de son Valet. Dans cet équipage il acheva la route, pendant laquelle nous ne cessâmes de faire des éclats de rire.

En arrivant à Franchimont, nous descendîmes à la meilleure Auberge. Nous la trouvâmes très sale et très mauvaise, et nous n'aurions pas eu de quoi y déjeuner, si le Signor Gratiani ne s'étoit muni de quelque tablettes de Chocolat, que nous fumes obligés de préparer nous-mêmes dans un chaudron. Cet exercice nous divertit beaucoup plus que si nous avions eu toutes les commodités imaginables. Ce prélude nous donna assez mauvaise opinion de notre dîner, et comme nous ne vîmes rien à manger, nous nous contentâmes d'ordonner que l'on nous apprêtât tout qu'il y auroit de meilleur, dans l'idée que ce repas auroit au moins de quoi nous divertir. Il étoit naturel que nous vissions le Château. Nous nous y fîmes conduire. Il est sur une hauteur, bâti et fortifié à l'antique, avec de grosses murailles à créneaux. Ce Château, qui a titre de Marquisat, appartient au Prince de Liège. Ses extensions sont considérables et le rendent limitrophe des Duchés de Limbourg et de Luxembourg. Franchimont fut jadis une Place considérable. Elle a même eu le nom de Ville forte et fermée, mais il y a déjà longtems qu'elle est démantelée. Elle avoit été rebâtie et fortifiée par le fameux Cardinal *Erard de la Mark* Evêque de Liège, qui

mourut en 1538. Elle ne survéquit pas apparemment beaucoup à son Restaurateur, car *Guicciardin*, qui écrivoit environ vingt ans après, n'en parle que comme d'une Place déjà ruinée.

Le Guide qui nous conduisoit, et que nous primes pour un des Officiers du Lieu, nous vanta beaucoup les prouesses des anciens Habitans de Franchimont. Il nous dit que lorsque *Charles le Hardi*, Duc de Bourgogne, étoit venu assiéger Liège, ceux de Franchimont coururent au secours des Liégeois, et les aidèrent à se défendre contre ce prince. En récompense de leur valeur et de leur bonne volonté, nous dit-il, la Cité de Liège accorda droit de Bourgeoisie à nos Habitans, dès qu'elle se vit délivrée de la tyrannie des Bourguignons et fit élever ici son *Perron*, qui est la marque de la Jurisdiction. Il nous dit encore que deux-cens ans auparavant, les Franchimontois avoient pris les armes contre leur propre Evêque *Henri de Gueldres*, qui après avoir abdiqué son Evêché, s'étoit rendu le Tyran de son País. Enfin il nous montra l'endroit où cet Ex-Prélat fut tué en 1285. Il nous raconta cent autres choses de cette espèce, que j'ai oubliées. Mais pour preuve de l'ancienne force du Château de Franchimont, cet homme nous parla d'une couleuvrine que l'on trouva dans les fossés du Château en 1673, et qui portoit le nom et les Armes d'un Bourguemestre de Liège qui en étoit Régent en 1473.

Ces exploits nous donnerent l'idée d'un Peuple inquiet et mutin, et nous cessâmes de nous étonner de

la ruine de leur ville, dont on n'apperçoit plus le moindre vestige. Le Château même, qui est le centre du Marquisat et le siège de la haute Justice, (tant du Bourg de Spa que des autres Lieux qui en ressortissent), n'a rien que de fort commun. On le prendroit plutôt pour un Château Gascon que pour une Place forte. C'est cependant la Prison où l'on garde les Criminels du Marquisat. Au reste ce Château, que l'on honore du titre de Citadelle, en a tous les honneurs. L'Evêque et Prince de Liège y tient un Gouverneur, et il y a une espece de Garnison composée d'une poignée de Soldats. On en a sans doute négligé les appartemens : sans cela, il seroit mal-aisé de comprendre comment le Prince *Ernest* de Bavière auroit pu y tenir sa Cour, et y loger le Duc de Parme avec toute sa suite, lorsque ce Général vint à Spa pour son Hydropisie en 1589, où notre Guide nous dit qu'on l'avoit reçu avec des honneurs extraordinaires.

Après avoir visité le Château, nous descendîmes le long de la Rivière, et nous renvoyâmes notre Conducteur, pour pouvoir causer plus librement. Dès qu'il fut parti, le Marquis nous fit faire quelques remarques un peu malignes sur le caractère général des Liégeois et en tira des preuves, de la narration même de ce Païsan. On ne peut disconvenir, nous dit-il, que les Liégeois, en général ne soient braves, généreux et fins. Je n'ai jamais remarqué chez eux les vices que quelques Ecrivains modernes leur reprochent. Ils ont même de la bonté pour les Etrangers, c'est une justice

que Guicciardin leur rendit il y a deux-cens ans. Mais aussi, ajouta-t-il, il n'y a peut-être point de Peuple plus fier de son origine, que celui de Liège. Ce sont les Gascons des Pais-Bas. Les Habitans de la Capitale se croient tous aussi nobles que Charlemagne. et se disent *Seigneurs et Barons* de la façon de cet Empereur. Il n'est pas, ajouta-t il, jusqu'à ceux des Villages qui, comme vous voyez, se plaisent à raconter les exploits de leurs Grands-peres. La part qu'ils prennent au Gouvernement presque Républicain de la Cité, la facilité qu'ils ont d'élever leurs enfans aux premiers Bénéfices Ecclésiastiques, où la seule qualité de Docteurs de Louvain leur donne droit, contribuent sans doute à nourrir leur vanité. Peut-être aussi que l'affluence de gens de qualité qu'ils voyent venir chez eux tous les ans pour les Eaux de Spa, d'Aix et de Chaud-fontaine, et que le commerce aisé qu'ils ont avec eux, entretient cet esprit vain. Ils en ont cependant été tant de fois punis, qu'ils devroient bien en être corrigés. Je n'ai pas voulu, continua le Marquis, mortifier ce bon-homme par le souvenir de la sévérité avec laquelle le Duc de Bourgogne châtia les Franchimontois en particulier, de l'attentat qu'ils avoient médité contre le Roi de France et lui, avec les Liégeois leurs voisins. C'est une particularité, dit-il, que vous aurez peut-être lue dans Mr. *Fabert*. Je ne la sai point, dit Mylady, et il me semble que ces Messieurs seront aussi aises que moi de l'apprendre.

Vous avez entendu, reprit le Marquis, que ce bon-

homme nous a raconté que les Habitans de Franchimont avoient été au secours de ceux de Liège. En voici le commentaire. Le Duc de Bourgogne, irrité contre les Liégeois pour plusieurs griefs, et en dernier lieu de ce qu'ils s'étoient ligués contre lui avec Louis XI, Roi de France, son ennemi, sut détacher le Roi de leurs intérêts, et l'engager à venir en personne l'aider à les soumettre. Ce fut dans cette circonstance que les Franchimontois secoururent les Liégeois, et qu'ils prirent la résolution d'aller enlever ou massacrer ces deux Princes dans leur Camp. Six cents habitans de Franchimont, des plus déterminés, se chargèrent de l'exécution. Ils marchèrent de nuit, s'insinuèrent dans le Camp, égorgerent les Gardes avancées, forcèrent le quartier du Duc, qui auroit eu peine à se sauver s'il n'avoit été secouru par trois-cens braves Gentilshommes, qui y périrent presque tous. Leur résistance donna le tems aux Princes de sauter du lit, de monter à cheval et de rassurer leur Camp. Aussitôt les six-cens Franchimontois furent envelopés et taillés en pieces. La ville de Liège fut prise d'assaut et brulée. Le Duc donna la vie aux Bourgeois, mais il abandonna tout le Pais de Franchimont où nous sommes, au pillage et à la fureur des Soldats, qui mirent tout à feu et à sang. La sévérité du Duc étoit d'autant plus juste à l'égard de ce Peuple, que rien n'avoit été capable d'humilier les Liégeois. Peu auparavant, c'est-à-dire en 1467, *Gui de Humbercourt* Général du Duc ayant pris Liège, en avoit fait abattre

un pan de muraille, pour faire entrer le Vainqueur par la breche. Le triomphe du Duc avoit été d'autant plus humiliant pour ce Peuple, qu'au rapport de Mr. Fabert, trois-cens des plus notables de Liège, en chemise et nuds pieds, vinrent présenter les clefs de la Ville au Duc et que tous les Liégeois étoient têtes nues, un cièrge à la main, sur le seuil de leurs portes, en signe d'amende honorable, lorsqu'il y fit son entrée. Voilà, dit le Marquis, ce que le Franchimontois auroit dû ajouter à la suite des exploits de ses Ancêtres. Assurément, dit Mylady, le fait est curieux : mais il est si mortifiant pour les Liégeois, que leur vanité ne trouveroit pas son compte à le raconter. Mr. Lake, qui étoit venu tant de fois à Spa, ajouta aux réflexions du Marquis plusieurs traits particuliers sur le caractere des Habitans, qu'il avoit eu occasion de connoître, qui nous auroient fait croire que le Comte de L.... étoit de ce Pais, si nous n'avions su depuis bien positivement qu'il étoit du Brabant.

Après cette conversation, nous allames le long de la Riviere voir prendre des Ecrevisses. et nous retournames à l'Auberge. Nous y trouvâmes le dîner prêt. Mais il étoit si grotesque, que nous nous régalames d'avance du plaisir de manger par dépit, ou par nécessité. Un quartier de Mouton tout vif, et par conséquent fort dur, deux Poulets étiques et grillés, une Bisque mal apprêtée, et une soupe d'herbes aromatiques, composoient le repas. Le pain, le vin, les serviettes, répondirent au reste du dîner. On prétendit

cependant nous régaler superbement, et de mémoire d'homme on n'avoit vu dans l'Auberge de Franchimont un *Inpromptu* si magnifique. Ce premier service auquel on ne toucha que médiocrement, fut relevé par un grand bassin d'Ecrevisses, flanqué d'une compote de cerises cuites avec des Anis, d'un plat de pruneaux bouillis au miel, d'un fromage mou, et d'une salade. Ce bizarre assortiment nous divertit beaucoup. Nous goûtâmes de tout, et nous n'aurions rien mangé sans les Ecrevisses, qui firent notre ressource. Mylady toujours badine en prit occasion d'en faire la guerre au Marquis, et l'accusa d'être la cause de ce mauvais régal. Il faut, lui dit-elle, qu'on vous ait écouté lorsque vous nous racontiez les hauts faits des Franchimontois et nous en sommes châtiés : il falloit garder cette Histoire pour le dessert. En vérité, Madame, reprit M. Lake, on ne peut avoir tous les plaisirs à la fois ; celui de se plaindre et celui d'être bien servi. Vous vous êtes assez moquée de moi lorsque je suis tombé dans l'eau, et il me semble qu'un mauvais dîner n'est pas trop pour expier votre cruauté. Il avoit raison. au moins quant au premier article, car ces petits inconvéniens font le ragoût de ces parties brusquées. En effet, cette promenade ne fut pas celle qui nous divertit le moins pendant notre Voyage de Spa. Nous nous en sommes plus d'une fois rappelé le souvenir avec plaisir et le *Dîner de Franchimont* devint un Proverbe entre nous. Les gens de l'Auberge, qui nous entendoient, s'offensèrent cependant des plaisanteries

que nous en faisons, et prenant réellement M. Lake pour un Valet, à cause de son habit, et nous tous pour les Officiers et Domestiques de la Duchesse qui étoit à Spa, ils dirent assez haut qu'ils avoient plus de peine à contenter les gens de livrée, que des Seigneurs de conséquence. Ce reproche nous divertit infiniment plus encore que le dîner, et pour mieux entretenir nos Hôtes dans cette erreur, nous affectames de supprimer le nom de *Monsieur* en nous parlant. Ce fut une nouvelle comédie, qui nous donna beaucoup à rire. Enfin l'Hôtesse ne pouvant plus tenir contre les railleries que nous faisons de son dîner, vint nous dire tout en colère, qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir à faire à gens comme nous, que jamais elle n'en avoit vu de si difficiles, et que si le Czar Pierre avoit été de notre compagnie, on n'auroit pu nous mieux traiter. C'étoit tout dire. Car le Czar est en grande vénération dans tous ces quartiers-là, depuis son voyage de Spa, et l'on n'y connoit rien qui soit au-dessus de lui. Aussi, pour ne point tourmenter davantage nos Hôtes, nous feignimes de nous rendre à cette raison.

La saillie de cette Femme changeant la conversation, nous donna lieu de parler de ce Monarque, de ses Voyages, de ses Guerres, du renouvellement de son Empire, et de ce point de gloire où il avoit élevé le Nom Rusien par sa prudence et son application. Eh bien, dit Mylady d'un ton moral, admirez la destinée ! Ce Prince si grand, si heureux aux yeux de l'Univers, après avoir tant fait pour la gloire de sa

Maison, a vu son nom s'éteindre de son vivant ; et pour prix de ses fatigues il trouva dans sa propre famille, après ses Voyages, les plus cruels chagrins qu'un Souverain puisse éprouver, puisqu'il se vit obligé de condamner son propre Fils. Avouons, dit-elle, qu'il n'est point de bonheur parfait. Cette réflexion nous rappelant naturellement le sort de l'infortuné Prince *Alexei Petrowitz*, chacun de nous en raisonna selon ses idées particulières, ou selon les Manifestes que le Czar avoit publiés alors.

En quittant l'Auberge M. Lake nous fit remarquer quantité d'Herbes médicinales et aromatiques dont ce terrain est couvert. Il en cueillit beaucoup, dont il conserva les graines pour les semer dans sa campagne. Nous l'aidames à en ramasser, et cet exercice nous valut un Cours de Botanique. De là nous retournames voir prendre des Ecrevisses, et nous en vimes des paniers pleins. La maniere dont ces gens les nourrissent, nous parut fort singuliere. Quand ils veulent les garder, ils répandent dans la cuve où elles sont un pot ou deux de lait doux tous les jours et ces animaux le hument et s'engraissent considérablement. On leur en jeta en notre présence : c'étoit un plaisir de les voir frétiller pour en avoir leur part. Ceux qui les avoient prises nous assurerent qu'avec cette méthode, ils pouvoient les conserver vives et fraiches pendant un mois et plus.

Ces petits amusemens nous menerent jusqu'au soir, et nous repartimes pour Spa fort satisfaits de notre

promenade. Nous trouvâmes le lendemain la Duchesse à la Fontaine. Elle fit la guerre à Mylady sur cette course, qu'elle appeloit une *Equipée*. Nous lui fîmes le détail de notre journée. Elle railla beaucoup Mr. Lake sur son aventure, et nous allions nous remettre en train de dire mille folies, lorsque celles du Comte changerent la scène. C'étoit le jour qu'il devoit donner le Bal à la Duchesse : il nous envoya tous prier à la Fontaine en grande cérémonie. Ce début nous fit augurer qu'avec le Bal nous pourrions avoir la Comédie. Nous ne nous trompâmes pas.

Ce Bal fut précédé d'une partie de Jeu, d'un Souper et d'un Concert. Le Comte envoya dès le matin un magnifique Bouquet à la Duchesse, qui ne fit pas grands frais en parure. Sure de ses charmes, elle y vint dans le plus simple négligé. Elle amena vingt-quatre Dames qui se mirent à table, et qui furent servies par les Cavaliers. Le pauvre Comte, aussi malheureux que ridicule, ne put porter un habit neuf qu'il avoit fait venir exprès de Liège. Le hazard voulut qu'il eût lu le matin dans la Gazette, que je ne sais quel Prince Allemand étoit mort ; et à titre d'Alliance, il crut en devoir prendre le deuil. Il consulta tout le monde sur le cas, et par malice on opina pour le Noir. Il avoit avec lui une Garderobe ambulante dont il tira fort à propos un Petit-deuil assez riche. C'étoit un habit de soye noire, sur une veste de drap d'argent, avec des paremens de même et du linge effilé. Son visage avoit part au Deuil. Le vermillon

dont il l'avoit plâtré, étoit semé d'un escadron de mouches de toutes formes. Il avoit une grande *Lune* sur le front, et s'étoit flanqué l'œil d'un vaste *Croissant*. Mylady en compta six, et elle lui dit avec son air railleur : Je voudrois, Monsieur, que vous en missiez une septieme, pour égaler le nombre des Planetes. Rien n'étoit plus comique que de lui voir ouvrir le Bal dans cet équipage. Il avoit l'air d'un drap mortuaire, et l'on ne pouvoit s'empêcher de rire, de voir cette lugubre Entrée. La Duchesse avoit une robe de toile blanche, et une Baignolette de Point de Malines. Son bouquet, qui pendoit négligemment à son côté, montrait assez le cas qu'elle en faisoit. Son air mélancolique, sa pâleur, son indolence, formoient un coup d'œil qui ne ressembloit pas mal au Ballet des Ombres dans les Champs Elysées. L'ajustement négligé de la Duchesse, et le Petit-deuil du Comte, faisoient dans ce Bal le plus plaisant contraste que j'aye jamais vu. L'air ennuyé de cette belle Dame, et les minauderies étudiées de son Roi de Bal, en rendoient encore le ridicule plus sensible. Tout dansoit en lui, la bouche, les yeux, la tête, les bras ; enfin tout y étoit mesuré, et rien n'y étoit à sa place.

Aussi la Duchesse brusqua le premier Menuet et vint se ranger parmi les spectateurs. Honteuse apparemment de prendre sur elle une partie du ridicule que le Comte se donnoit, elle s'excusa sur sa santé, de danser davantage. Une Duchesse malade d'avoir dansé avec lui, flatoit extrêmement la sotte vanité du

Comte. Il se disposoit déjà à lui donner place dans le Martyrologe des Beautés qu'il avoit fait mourir d'amour. Cependant, pour observer les bienséances, il lui fit présenter des rafraichissemens, tandis qu'il alloit publier la maladie à l'oreille de tous ceux qui étoient au Bal, avec un air de satisfaction qui faisoit deviner à tout le monde le plaisir qu'il en sentoit. La Duchesse s'en appercevant, crut qu'il étoit tems de le tirer d'erreur, et rentra dans la danse. Elle dansa cinq ou six Menuets de suite avec beaucoup de grace, et se retira. Quoiqu'il n'y eût qu'un pas jusques à son logis, elle trouva à la porte la voiture du Comte toute prête à la mener. Elle refusa d'y monter ; mais elle ne put empêcher qu'il ne l'accompagnât jusqu'à sa porte. et il la fit éclairer par quatre flambeaux le long de la rue.

Après tous ces mouvemens, le Comte revint au Bal, et fit circuler de grands bassins de Confitures, de Biscuits et de petites Pâtes sucrées remplies de Devises, qui amuserent assez agréablement la compagnie. Il alloit casser ces petites Pâtes dans les mains des Dames et quand il rencontroit quelques Devises de son goût, il les attachoit sur son habit, et les appeloit des Déclarations d'amour. Les Dames, qui le regardoient comme un homme sans conséquence, se faisoient un plaisir de lui choisir des Devises tendres, et de les lui donner mystérieusement, et il n'y en eut pas une dont il ne se crût violemment aimé. Mylady, plus que toute autre, y faisoit son personnage ; elle

feignit d'avoir trouvé la Devise suivante sous sa main :

*Soyez constamment mon vainqueur
Vous avez su toucher mon cœur*

Elle la lui donna d'un air si tendre qu'il la crut véritablement vaincue, et vint lui conter mille sonnettes. Elle commençoit à s'en trouver embarrassée, et ne crut pouvoir mieux rompre la conversation, qu'en faisant malicieusement appercevoir au Comte que sa frisure étoit dérangée. Sous prétexte d'en remettre une boucle en ordre, elle coula son éventail sur tout un côté de son visage, et en enleva tout le vernis. La danse et la chaleur qu'il faisoit ce jour-là, l'avoient extrêmement échauffé. La sueur avoit détrempé la pommade et la poudre dont il avoit la tête chargée, et en avoit fait des sillons fort dégoûtans sur son visage, qu'il n'avoit osé essuyer. L'éventail de Mylady lui ayant rendu ce bon office, avoit défait en un moment l'ouvrage de la matinée. Il ne s'en apperçut point d'abord, mais étant allé prendre une Dame à danser, il excita la risée de tout le monde. Il ressembloit à l'ancien Dieu Janus, que l'on peignoit à deux visages. Le Comte avoit une joue plus vermeille qu'une pomme d'Apy, et l'autre ressembloit au marbre dont les Peintres se servent pour broyer les couleurs. On y voyoit diverses nuances, qui faisoient l'effet le plus ridicule. Il en rioit le premier, parce qu'il ignoroit qu'il en faisoit les fraix ; et cela même

nous divertissoit davantage. Mais la Dame qu'il vouloit prendre pour danser, l'ayant charitablement averti du désordre de son teint. il partit comme un éclair pour aller y remédier. Il est aisé de penser que ce trait étoit des plus affligeans pour notre beau Narcisse. Nous vîmes la fureur peinte dans ses yeux. C'étoit la seule partie de son visage qui conservât quelque naturel, car il restoit encore assez de plâtre sur ses joues, pour nous dérober sa confusion. Son absence nous donnant la liberté d'éclater, on trouva cette scène infiniment plus divertissante que le Bal. Nous eûmes tout le tems de nous en réjouir, tandis que le pauvre Comte étoit à sa toilette. Une réparation de cette sorte n'étoit pas l'ouvrage d'un moment. Il y employa une heure entière : mais comme il en étoit déjà onze, sans qu'il réparût, chacun se retira chez soi, et nous laissâmes les Violons tout seuls. Cette aventure nous divertit encore pendant quelques jours. Il en essuya de cruelles railleries chez la Duchesse. Et ce qui nous étonna, c'est qu'une chose si propre à corriger ses faux airs, ne fit aucun effet sur lui. Il sembloit même qu'il voulût chaque jour se donner un nouveau ridicule. Il y réussit si bien, qu'il le poussa jusqu'au dernier période, comme nous le verrons dans la suite.

Il y avoit déjà quinze jours que j'étois à Spa, sans avoir vu les Fontaines qui sont aux environs du Bourg. J'en parlai au Marquis et à M. Lake, et je leur proposai d'y mener les Dames. Mylady y engagea la

Duchesse et nous mimes la partie au lendemain. J'eus soin de retenir les voitures les plus commodes que je pus trouver ; mais tous ces préparatifs nous furent inutiles. Un de ces orages, si fréquens dans ces Païs de Montagnes, rompit la partie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu de tonnerre plus affreux que ce jour-là. L'air paroissoit tout en feu, par les éclairs qui se succédoient sans intervalle ; et le bruit du tonnerre multiplié par les divers échos des Montagnes voisines, formoit un mugissement continuel, qui n'avoit rien que d'effrayant. La pluie qui s'y joignit, forma en moins d'une heure un torrent qui traversa le Bourg avec une rapidité étonnante. Nous crumes devoir aller rassurer Mylady contre cette espece de Déluge et j'allai chez elle avec M. Lake et le Marquis. Nous y passames l'après-midi, et comme elle n'étoit pas en humeur de jouer, M. Lake nous raconta quelques traits nouveaux des impertinences de notre extravagant Brabançon. La médisance et la raillerie sont la grande ressource des gens désœuvrés. Cependant, quoique cet étourdi en fût entre nous un chapitre inépuisable, ses folies nous devenoient insipides.

Mais nos valets vinrent heureusement rompre notre conversation et nous avertir que le souper étoit servi. Nous retournames tous trois à l'Auberge, où nous trouvames tout en joye. Le Signor Gratiani y avoit rassemblé toute la Musique du Bourg. La Salle à manger étoit toute remplie d'instrumens et il avoit placé dans les greniers les Haut-bois et les Cors de

Chasse du Prince de Liège, qu'il avoit loués. L'italien avoit imaginé ce divertissement, pour corriger la tristesse que ce jour pluvieux avoit répandue. Il n'est pas en effet de Lieu plus triste que Spa, quand il pleut abondamment. Les Montagnes, qui ont leur agrément lorsque le Soleil les éclaire, deviennent affreuses à la vue, pendant ces orages. Le ruisseau qui traverse le Bourg, s'enfle en peu de tems et souvent se déborde. On peut à peine sortir de la rue, et l'on ne sait que devenir. La Musique et le Jeu sont alors les seules ressources pour bannir la tristesse, que l'on doit éviter sur-tout pendant le régime des Eaux. Tout le monde cependant n'aime pas le Jeu, et le plus grand nombre des Buveurs d'Eau n'en peuvent supporter l'application. Il n'est pas même à conseiller à ceux qui sont sujets aux vertiges, parce que la contention qu'il exige, jointe aux vapeurs que les Eaux envoient à la tête, peuvent causer de grands maux. Cette espèce de Musique bruyante y est préférable, parce qu'elle remue davantage les sens, et qu'elle contribue plus que les Airs languissans, à les réveiller de l'assoupissement naturel que les Eaux produisent. Ce divertissement parut fait exprès pour tirer le Marquis de la langueur dans laquelle le récit de ses malheurs l'avoit replongé. Nous prolongeames ce plaisir assez avant dans la nuit, et nous ne nous séparames qu'après être convenus de nous le procurer souvent.

La pluie avoit si fort gâté les chemins, que nous ne pumes encore exécuter notre partie le lendemain.

Les Prairies où l'on a coutume de se promener, n'étoient pas raffermies et le Jardin des Capucins étoit tellement détraqué, que l'on ne pouvoit y mettre le pied, quoique le tems fut très-beau. Il fallut se contenter d'arpenter la rue. Et comme elle fut l'unique promenade de ce jour-là, et que tous les Buveurs s'y étoient rassemblés nous eumes le plaisir de voir d'un coup d'œil tous les Etrangers qui étoient à Spa. Ce spectacle avoit bien ses agréments. Il y avoit des gens de tout âge, de toute espece, de toute Nation. Des jeunes, des vieux, des infirmes ; des Prêtres, des Abbés, des Moines de tout Ordre et de toutes couleurs. Il y en avoit de Noirs, de Blancs, de Gris, de Bruns, de Barbus, d'autres sans Barbe. Quelques-uns nuds-pieds, d'autres chaussés, mais tous distingués par la forme bizarre de leurs habits, et si satisfaits d'eux-mêmes, qu'il n'y en avoit pas un qui ne crût effacer son confrere en mérite et même en galanterie. La plupart de ces Frocards s'étoient couplés avec de petites Religieuses fort éveillées, pour qui la liberté des Eaux paroissoit un souverain remede ; car le Froc et le Petit-collet ont leurs Petits-Maitres aussi bien que l'Epée, et ne se cèdent en rien du côté du ridicule. Les plus sages d'entre eux se promenoient à l'écart. J'ai remarqué que nous les respections davantage à proportion de ce qu'ils demeuroient dans les bornes de leur état. Et comme j'ai vu parmi eux de très-honnêtes gens, à qui nous rendimes justice, je dois dire qu'il y avoit aussi des Egrillards, qui

auroient mérité cent coups de discipline. Rien n'est en effet plus ridicule que de voir des gens, qui par la singularité de leurs habits et de leurs manières, forment un Monde à part, et sont en contradiction perpétuelle avec le reste des Mortels, vouloir cependant rentrer dans ce Monde qu'ils méprisent, et y briller par les endroits mêmes qui devroient les en bannir. Au reste, cette espece de gens a bien son utilité aux Eaux ; car outre la variété du spectacle qu'ils fournissent, il y en a toujours parmi eux qui régalerent le public de scènes fort divertissantes, comme nous verrons dans la suite.

Mylady prit un plaisir singulier à voir cette confusion de monde. Mais elle admira sur-tout l'empressement de quelques vieilles Catholiques Hollandoises pour s'entretenir avec les Moines. Comme on n'en voit point en Hollande, du moins avec leurs habits religieux, plusieurs d'entre elles prennent le prétexte des Eaux pour avoir la consolation de les voir tout à leur aise. Un Carme, un Capucin, un Recollet leur paroît un Ange ; et heureux le Moine qui le premier frappe leurs yeux. Il est sûr que rien ne lui manquera pendant la Saison, sur-tout s'il a l'air pénitent et mortifié. Nous primes plaisir à écouter un de ces Drôles, qui jouoit son rôle à merveilles. Comme on avoit indiqué le Bal public pour le soir, et que nous avions assez de tems pour nous habiller après midi, nous passames toute la matinée à nous divertir de cette espece de Foire, avec Mylady et ses deux Amies, qui faisoient

notre compagnie ordinaire. Il me semble nous dit-elle agréablement, voir ici l'Europe en son déshabillé. Je me la figure ici comme sur un grand Théâtre, où j'aime extrêmement à la voir jouer la Comédie. Il est vrai, répondit M. Lake, à qui cette idée plut beaucoup, que nous avons ici de tous les Caracteres, et que notre *Spectateur* y auroit beau jeu. En effet, dit alors le Marquis, personne ne se masque ici. Et ce qui me plaît davantage des Pieces que nous nous donnons les uns aux autres, c'est que nous jouons tous dans le naturel : car sans nous flatter, nous y faisons aussi notre rôle, d'une façon plus ou moins ridicule. Nous plaisantâmes quelque tems sur cette idée, qui nous réjouissoit, et le Marquis nous fit faire sur ce sujet des réflexions également judicieuses et spirituelles. L'idée, nous disoit-il, qu'il a plu à Mylady de nous donner de ce concours de personnes qui sont ici, et qu'elle compare à l'Europe dans son déshabillé, me paroît tout à fait juste. Rien ne peut mieux exprimer ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités que chacun laisse entrevoir, et qui offre un vaste champ aux réflexions d'un esprit Philosophe. Nous voyons ici, continua-t-il, des Vices et des Mérites de toute espece. S'il m'étoit permis d'ajouter quelque chose à la pensée de Mylady, je dirois que je regarde la Saison des Eaux, comme un Livre extrêmement utile à qui voudroit étudier le Monde par le Monde même, parce que ces Lieux où l'on se rassemble, forment un tableau abrégé de la partie la plus

intéressante du Monde connu. Il semble que l'Europe se trouve ici par Députés, pour y exposer les Caractères originaux que l'on auroit peine à démêler ailleurs.....Courage, Monsieur, dit Mylady, mon idée gagne trop à votre Commentaire, pour vouloir en contester la solidité. Je suis si fort de votre avis, continua-t-elle, que si j'avois un Fils à faire voyager, je voudrois qu'il fît le tour des Eaux Minérales les plus célèbres, persuadée qu'avec un Guide capable de lui faire observer avec sagesse la variété des Caractères qui s'y trouvent, il tireroit autant de fruit de ce Voyage que de celui du Monde entier.

Le tumulte de ce grand nombre de personnes qui étoient dans la rue, ne nous permettant pas de suivre exactement une conversation si morale, nous allâmes visiter les Boutiques, où l'on vend les Ouvrages de Laque qui se font à Spa. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si galant que ces Ouvrages. Ils imitent si parfaitement les Vernis de la Chine et du Japon, qu'il faut être connoisseur pour ne pas s'y tromper. Mais en quoi les Ouvriers excellent, c'est dans les Miniatures qu'ils peignent sur ces ouvrages, et qui conservent leur éclat et leur coloris sous le vernis, avec autant de netteté que si elles étoient sur le vélin. Nous vîmes des Toilettes de cette espece, que l'on vouloit vendre quinze pistoles, et qui ne contenoient que quatorze pieces. Elles étoient toutes magnifiques, et sur chacune étoient peintes des Métamorphoses d'Ovide, dont les sujets étoient choisis et bien assortis.

On trouve dans ces Boutiques cent sortes de petits meubles galans, comme des Boîtes à Quadrille, des Etuis de Montre, des Paniers de Dessert, des Cannes, des Tabatieres toutes différentes pour le goût, la peinture et la façon. Il y en a à tout prix, selon l'ouvrage et l'Ouvrier. Car tous ne sont pas également bons. Les *Crouets* par exemple, lorsque j'y étois, excelloient pour la Fable et l'Histoire. *Le Loup*, pour le Païsage et les Perspectives et *Dagly*, au Pigeon blanc, faisoit le meilleur Vernis. à l'épreuve de l'eau et du feu. Nous trouvâmes chez ce dernier un goût original pour les Fruits et les figures de la Chine et du Japon, qu'il faisoit dans la dernière perfection, soit en plat, soit en relief. Comme ces petits ouvrages font l'unique commerce des Habitans du Bourg de Spa, tout le monde presque y travaille, et l'on est sûr d'en trouver des Manufactures dans toutes les maisons qui ne tiennent point Auberge. L'affection avec laquelle les Ouvriers reçoivent tous ceux qui les vont visiter, fait que l'on va souvent les voir travailler. Ils sont fort dociles aux avis qu'on leur donne. et ils se conforment avec plaisir aux critiques que l'on fait de leurs ouvrages. Cette liberté qu'ils laissent aux étrangers de les venir voir dans leur Atelier, n'est pas un des moindres amusemens que l'on trouve à Spa.

Nous entrâmes chez une douzaine de ces Ouvriers, et nous y primes tant de plaisir, que nous en aurions sûrement vu bien davantage, si nous ne nous étions pas arrêtés chez l'un d'eux, à consoler une Fille du

voisinage, qui se disoit tourmentée depuis quelques nuits par l'apparition d'un Lutin fort incommode. Comme nous en avions déjà entendu parler, nous nous crûmes obligés de travailler à lui ôter de l'esprit cette imagination ridicule. Après lui avoir dit tout ce que nous crûmes de plus propre à la calmer, sans y pouvoir réussir, nous la regardâmes comme un cerveau blessé, et nous revînmes fort vite à l'Auberge, parce que l'heure du dîner approchoit.

Quand nous fûmes à table et que l'on y eut lié conversation, on y parla beaucoup du Lutin qui tourmentoit la Fille d'une des premières Auberges du Bourg, et l'on en disoit des choses étonnantes. Cette Histoire avoit tellement effrayé deux Dames qui y logeoient, qu'elles en étoient sorties pour venir chez nous. Chacun paroissoit si persuadé de la réalisation de l'Apparition, que nous n'osâmes plus la combattre. Nous eûmes même à ce sujet quelques paroles assez vives avec un bon Prêtre qui mangeoit avec nous, et qui s'échappa jusqu'à nous faire des menaces d'informer l'Evêque et Prince de Liège, du scandale qu'il nous accusoit de donner par nos réflexions incrédules. Cette petite contestation nous obligea à nous retirer un peu plus tôt, sous prétexte de nous aller habiller pour le Bal.

Ce Bal fut très-nombreux. L'humidité que la pluie avoit laissée dans les Prairies, en avoit ramené tout le monde au Bal public. Et comme chaque Cavalier a droit d'y mener une ou plusieurs Dames, en payant

seulement quatre Escalins à la porte, la foule y fut si grande, qu'il ne restoit presque point de place pour danser. Le ridicule Comte de L... y brilla, à son ordinaire, par mille traits d'impertinence. Il voloit de Dame en Dame, et leur faisoit à toutes un compliment banal aussi fade que l'étoit sa figure. Il s'étoit si bien fait connoître, que personne ne s'en offensoit. Les Dames mêmes les plus sérieuses lui rioient au nez, et dès que ses folies leur avoient arraché un petit sourire, il ne manquoit pas d'en faire confidence à la première qu'il rencontroit, et s'en faisoit honneur comme des marques d'une passion naissante pour lui. Mylady fut obligée de danser avec lui, et d'accepter enfin pour le Jeudi suivant, le Bal qu'il lui avoit offert, quoiqu'elle eût été charmée qu'il l'eût oublié. La fatigue que nous avoit causé la longue promenade que nous avions faite le matin depuis quatre heures jusqu'à onze, obligea Mylady de se retirer avant la fin du Bal. Nous la suivîmes.

Nous trouvâmes le lendemain beaucoup moins de monde que de coutume, à la Fontaine du *Pouhon*. La plupart des Buveurs l'avoient quittée pour aller aux autres Fontaines, qui sont hors du Bourg ; car, comme je l'ai déjà insinué, outre le *Pouhon*, il y a encore plusieurs Fontaines minérales, dont les deux plus célèbres sont la *Géronstère* et la *Sauvenière* ; les autres, connues sous le nom du *Tonnelet*, du *Barisart*, du *Wattroz* et de *Nivezé*, sont extrêmement négligées. Ordinairement, et presque toujours, ceux qui doivent

boire des autres Fontaines, s'y préparent en prenant pendant quelques jours les Eaux du *Pouhon*. Parce qu'au rapport des Medecins et des Chymistes, ses Eaux contiennent essentiellement toutes les propriétés des divers Minéraux qui se trouvent dans les autres ; ensorte qu'on la regarde communément comme la Quintessence et l'Elixir des autres Sources. Cette remarque est fondée sur les Indications naturelles que le Sr. *Salpeteur*, Chymiste et Apoticaire de Liège, a confirmées par les Analyses journalieres qu'il fait de ces Eaux. Comme cet homme est dans l'habitude de venir à Spa tous les Etés. depuis plus de quarante ans, et qu'il y a une Boutique assez bien fournie des Drogues les plus nécessaires, on va chez lui comme dans un Caffé et chacun se fait un plaisir de l'écouter. Nous y entrames aussi avec nos Dames. Sa maison, quoique très-petite, est extrêmement commode pour les Buveurs, en ce qu'elle est au coin de la Fontaine, et voisine des petits appartemens nécessaires à l'écoulement des Eaux. Ce bon-homme, qui a passé toute sa vie à l'observation de ces Fontaines, nous en apprit cent choses curieuses. Entre autres il nous dit que le *Pouhon* est un poison mortel pour les Vers, les Insectes et pour tous les Animaux qui y ont du rapport. Il en fit l'expérience sous nos yeux. Il emplit à l'heure même un grand vase de l'Eau du *Pouhon*, il en remplit un autre d'Eau douce, qu'il alla puiser lui-même à la Fontaine au milieu de la Place. Il mit ensuite une petite Anguille très vive dans chacun de ces vases.

Nous les considerames attentivement, la Montre sur la table. Celle qui étoit dans l'Eau minérale, fit autant d'efforts pour s'en tirer, que si elle avoit été dans l'eau bouillante. Après quelques mouvemens, elle y mourut sans y avoir été plus de quatorze minutes. Nous réitérâmes cette expérience sur des Vers de terre et des Grenouilles que nous avions fait chercher à la Prairie par nos Valets. Les Vers qui furent plongés dans l'Eau du Ponthon, y furent tués dans l'instant. La Grenouille y vécut une heure, tandis que les Vers et l'autre Grenouille qui étoient dans l'Eau douce, vécurent jusqu'à midi, et l'Anguille y vivoit encore le lendemain. Cette expérience nous confirma l'utilité souveraine de ces Eaux, dans les maladies *vermiculaires* ; parce qu'il est à présumer qu'elles sont également meurtrières aux Insectes qui s'engendrent dans le corps humain. L'Apoticaire nous fit voir à ce sujet, la figure d'un Insecte extraordinaire, qu'une Demoiselle du Païs de Liège avoit rendu par la voie des urines, quelques années auparavant. Le fait est assez curieux pour trouver ici sa place.

Une Fille de qualité, Mlle Doumal, rendoit depuis plusieurs années, par les urines, une quantité considerable de sang, et sentoit des douleurs de reins fort cuisantes. Ce mal n'étoit pourtant pas continuel, et les accidents qui se suivoient n'étoient pas également violens, mais les intervalles de son mal le lui rendoient encore plus douloureux lorsqu'il revenoit. Sa perte de sang si souvent réitérée, et ses insomnies,

l'avoient tellement épuisée qu'elle étoit d'une foiblesse extrême. Elle avoit consulté tous les Médecins du Pais, qui, faute de bien connoître la nature de son mal, l'avoient accablée de médecines. ou contraires, ou du moins inutiles. L'un d'eux plus équitable, lui avouant ses incertitudes sur sa maladie, lui conseilla d'aller aux Eaux de Spa, et de prendre sur-tout celles du *Pouhon*. La Demoiselle suivit son avis et s'en trouva bien. Les Eaux firent en elle les effets accoutumés, quoique sa foiblesse l'obligeât de les prendre tous les matins au lit. Ses douleurs diminuèrent dès le quatrieme jour, et le septieme elle rendit par les urines l'Insecte dont je joins ici la figure.



Cet Animal ressembloit à un poisson, armé de différentes pointes en forme de nageoires. Il avoit la gueule fort large et la tête armée de deux cornes fort aiguës et suivant les apparences, il s'étoit formé dans les reins de cette Demoiselle, et s'y nourrissoit. Les pointes dont il étoit muni, causoient les douleurs dont la malade se plaignoit, et en ouvrant incessamment les vaisseaux contigus, entretenoient cette perte continuelle de sang dont les urines de la Demoiselle étoient teintes. Les Eaux du *Pouhon*, après avoir tué

cet animal dans sa retraite, eurent encore la force de l'en expulser par les mêmes voyes. Dès ce moment la Demoiselle fut guérie sans retour, et a vécu, à ce que l'on nous dit, plusieurs années depuis. La figure de cet Insecte nous parut si singulière, que je priai l'Apoticaire de me permettre de le dessiner, et il me confia l'Estampe qu'il en avoit. Un prodige de cette espece n'est point oublié à Spa, et il y avoit encore alors quantité de vieilles gens témoins du fait, et plusieurs d'entre eux nous le certifierent.

Ce n'est pas le seul exemple, nous dit *Salpeteur*, que l'on ait de la vertu du *Pouhon* contre toutes sortes de Vers. On lit dans le rare Traité que le célèbre *Henri de Heers*, Médecin de Tongres, a composé sur les Eaux de Spa, un fait pareil, qu'il raconte sur la bonne foi de *Ghérinx*, Médecin de Liège. Une Femme âgée de quarante-six ans souffroit, dit-il, des maux étranges dans le bas ventre qu'elle avoit fort gros. Elle avoit consulté pendant huit ans entiers tout ce qu'elle avoit connu de Médecins habiles, sans trouver le moindre soulagement. On lui conseilla les Eaux de Spa comme une dernière ressource dans les maladies incurables. Elle les prit constamment pendant plusieurs semaines, et elle s'aperçut de leurs bons effets par des évacuations, dont la longue suppression passoit pour la cause principale de son infirmité. Elle rendit ensuite beaucoup d'eau, et jetta enfin par les urines un Ver long d'environ quinze ou seize pouces. Ce Ver avoit la figure d'un Lézard. Il

avoit quatre pieds et la queue longue et pointue. Sa couleur étoit cendrée, mais il paroissoit rougeâtre lorsqu'on le mettoit dans l'eau. Cette Dame continuant toujours l'usage des Eaux, rendit quelques jours après huit ou neuf autres petits Vers de même figure, avec une quantité si prodigieuse de gravier qui s'étoit amassée pendant sa maladie, que son ventre s'affaissa tout d'un coup et qu'elle se sentit soulagée. Le même *De Heers* raconte encore, que par l'usage de ces Eaux, il a guéri un jeune homme de Liège, nommé *D'Ouffet*, qui rendoit des Vers par toutes les voyes naturelles, et qui en jetta seize en sa présence en une seule fois, par les urines. Il ajoute qu'un Insecte s'étant glissé dans l'oreille d'un Païsan endormi sur l'herbe, on n'étoit venu à bout de calmer les douleurs qu'il lui causoit, qu'en faisant couler dans son oreille quelques gouttes d'Eau minérale et que l'acidité de l'Eau y ayant tué l'animal, on l'on retira quelques jours après par morceaux.

Le plaisir que nous primes à la conversation et aux Histoires de notre Chymiste, nous amusa fort agréablement jusqu'au dîner. Comme nous nous étonnions des connoissances qu'il avoit de ces Eaux, et qu'elles nous paroissoient supérieures aux études d'un homme de sa profession, il nous répondit modestement qu'il devoit à Mr. *Nessel*, Médecin de Liège, le peu qu'il savoit ; et qu'il l'avoit appris en suivant ce Docteur dans les opérations qu'il avoit faites sur ces Eaux en 1698. Voici, dit-il, quelle en fut l'occa-

sion. Le grand Tremblement de terre que nous ressentimes le 18 de Septembre de l'an 1692, avoit donné lieu à quantité de personnes de décrier nos Eaux, de débiter qu'elles étoient entièrement changées, et qu'elles avoient perdu leur vertu. On fondeoit cette calomnie sur la confusion que ce Tremblement avoit dû apporter dans les Sources de nos Fontaines, en les mêlant avec des veines d'eau douce et commune. On prétendoit le prouver par de nouvelles crevasses et des fentes qui s'étoient effectivement faites aux Montagnes et aux Rochers, d'où le *Pouhon* prend sa source, environ à une portée de mousquet d'ici. Le malheur des tems et les guerres dont le país avoit été affligé pendant ces dernieres années, ayant rendu les chemins plus dangereux, et les voyages moins sûrs à cause des Partis ennemis, servoient encore à prouver le discrédit de nos Eaux, et l'on concluoit qu'elles étoient moins salutaires parce qu'elles étoient moins fréquentées.

Sur ces considerations, le Sr. *Edmond Nessel*, Médecin de Liège, qui avoit une grande connoissance de nos Fontaines, se transporta ici, pour examiner sur les lieux, si ces bruits avoient quelque fondement réel. Il m'engagea (dit l'Apoticaire) à l'aider dans cet examen, persuadé que je pourrois lui être de quelque secours, et que mon assiduité à venir régulièrement aux Eaux de Spa tous les Etés depuis 15 ou 16 ans, m'auroit rendu plus sensible à la prétendue diminution de leurs qualités. Ce Docteur me fit

L'honneur de m'associer à ses observations. Nous allâmes ensemble à toutes les Fontaines, nous les goûtâmes et nous trouvâmes à peu près les mêmes qu'elles étoient avant le Tremblement de terre. La seule où nous trouvâmes quelque changement sensible, fut la Fontaine du *Pouhon*. Mr. Nessel eut peine à la reconnoître. Mais loin que ce changement fût une alteration de ses qualités, il lui parut évidemment que ses Eaux étoient devenues du double plus minérales qu'elles n'étoient. Nous fîmes même une observation curieuse à ce sujet : c'est que ses Eaux, quoique plus chargées de Minéraux qu'auparavant, demeurent belles et claires en tout tems, au lieu qu'avant le Tremblement de terre, elles étoient sujettes à se brouiller dans les tems d'orage et de pluie.

Nous ne nous contentâmes point de ces observations générales. Nous voulûmes les justifier par la coction, la distillation, la fermentation, l'évaporation des Eaux de chaque Fontaine, et par tous les moyens que la Chymie a inventés pour arracher le secret de la Nature. Nous réitérâmes plusieurs fois nos Analyses, pour n'avoir rien à nous reprocher ; car il est d'expérience que les Eaux Minérales cachent pour ainsi dire leurs qualités en certain tems ; et de-là vient la diversité des observations. Pour nous, il nous parut qu'en général elles avoient les mêmes qualités. Nous y reconnûmes la même quantité de Sels, de Souphre et de Minéraux qu'on y avoit remarqués avant l'année 1692. Nous éprouvâmes même avec la pierre d'Aiman

les rubriques provenues de nos opérations, et nous les trouvâmes également martiales et ferrugineuses. Mr. *Nessel* dressa un Procès-verbal de nos observations, qu'il présenta au Sérénissime Prince Clément de Baviere qui étoit pour lors Evêque de Liège. C'est ce Prince, nous dit-il, dont vous voyez les Armes sur le frontispice de la Fontaine. Son Altesse, convaincue de la solidité des observations de ce Médecin, voulut qu'on les imprimât pour détromper le Public, et fit graver en lettres d'or sous le Chapiteau de la Fontaine du *Pouhon*, l'Inscription ingénieuse que vous y voyez.

Nous sortîmes de sa Boutique pour l'aller lire, car personne de nous n'y avoit encore fait attention. Nous l'expliquâmes à nos Dames qui s'étonnerent que j'en chargeasse mes Tablettes, vu qu'elles n'y trouvoient rien de fort merveilleux. Elle est en effet plus curieuse qu'élégante, parce que voulant en former un *Chronographe*, on a été obligé de s'assujettir à des mots, dont les lettres numerales pussent marquer l'Epoque du Tremblement de terre arrivé en 1692. Il est aisé de le voir en additionnant chaque lettre numerale selon sa valeur, ainsi qu'elles paroissent dans cette Inscription.

A TERRÆ MOTV LONGE VBERIOR,

NI IDIOR, GVSTVQVE

FORTIOR SCATV-

RIVIT.

C'est-à-dire :

Depuis le Tremblement de Terre, cette Fontaine est devenue plus abondante, plus claire, et plus forte au goût.

En cherchant cette Inscription nous en trouvâmes une autre dans le même goût, que je rapporte parce qu'elle contient un Evenement célèbre à Spa par le dommage qu'il y causa. La voici.

POSTRIDIE MARCI AQVA
APPVLIT VSQVE.

C'est-à-dire,

En 1674, l'Eau monta jusqu'à cet endroit, le lendemain de la Fête de S. Marc.

Comme cette Inscription est placée au moins à cinq pieds du rez-de-chaussée, nous en inferâmes que l'inondation avoit été générale par tout le Bourg. *Salpeteur* nous dit que toutes les Salles et Cuisines avoient été sous l'eau, et que lorsque les pluies ou les neiges sont abondantes, le Bourg est fort exposé à ces desastres vers la fin de l'Hiver. Il nous assura même que l'on n'y est pas plus en sureté dans les Etés orageux, et il nous cita une inondation plus récente qui avoit duré plusieurs jours. Celle du mois d'Août 1720. Les pluies continuelles de cet Eté avoient tellement enflé le Ruisseau, qu'il se déborda tout d'un coup, et forma un Torrent si impétueux, qu'il entraîna des éclats de roches, déracina des

arbres et renversa plusieurs maisons du Bourg. On a consacré encore la mémoire de cet événement par le Chronographe suivant :

IN DIE TRANSFIGURATIONIS
CHRISTI FACTA SPADEN-
SIS INVNDATIO.

C'est-à-dire,

Il arriva une grande Inondation à Spa, le jour de la Transfiguration du Seigneur, en 1720.

Assurément, dit Mylady, je croi que c'est ici la région des Chronographes ; je ne sache point en avoir tant ouï parler de ma vie. On jugeroit à cela seul, que le Païs de Liège est un Païs de Prêtres et de Moines, car ces phénomènes littéraires sont les fruits de leur oisiveté. Ne seroit-il pas plus court de marquer tout naturellement l'année, que de fatiguer les yeux des Lecteurs par ce mélange ridicule de grandes et petites lettres qui défigurent les Inscriptions ? Après tout, Madame, dit le Marquis, je ne sai si le Public perdrait beaucoup à en ignorer le contenu, et je ne vois pas l'intérêt que vous prenez à vouloir qu'on eût marqué plus clairement ces petits Evenemens. C'est justement, dit-elle, parce qu'ils n'en valent pas la peine, que l'air mystérieux et savant dont on les a revêtus me déplaît. Il me semble, reprit M. Lake, que Mylady n'aime point que l'on profane les Inscriptions pour les faits communs, et je suis de

son avis par rapport aux deux dernières. Mais je trouve qu'un Tremblement de terre mérite bien que l'on en marque l'époque. Ainsi elle nous passera la première. Il étoit d'ailleurs trop important aux habitans de Spa de rassurer le Public sur la vertu constante de leurs Fontaines, pour laisser ignorer à la postérité qu'elles n'avoient rien perdu de leurs forces dans le Tremblement de 1692. Après avoir un peu badiné sur les raisons d'intérêt que le Gouvernement de Liège avoit eues de placer la première Inscription, nous retournames à la Boutique de *Salpeteur* pour écouter le reste de sa Dissertation. Il en reprit le fil avec plaisir, et nous admirames en lui un trait de modestie et de docilité, rare parmi les demi-savans. Il nous avoua que le célèbre Mr. *Chrouet*, Médecin du voisinage, avoit fait depuis des découvertes bien supérieures à celles du Sr. *Nessel*, sur les qualités de ces Eaux. Quoique ses observations, dit-il, soient toutes contraires à celles que nous avons faites, je les croi plus sûres que les nôtres. Nous avons l'expérience pour nous ; mais il soutient les siennes de tant de raisons si doctes, qu'il me convainc sans me persuader. Il prouve par exemple, dit-il, que l'Eau du *Pouhon* n'est pas vitriolique. Je veux le croire. Cependant je ne puis le comprendre, parce que cette Eau produit tous les symptômes que le Vitriol a coutume de causer. Elle en a tout le goût, elle produit les mêmes effets que lui dans le corps humain, et noircit avec la teinture de Noix de galle.

Bien plus, ajouta-t-il, elle noircit toutes les dents, et si l'on ne prend un soin extrême de les entretenir pendant que l'on boit les Eaux, elles deviennent de couleur d'ardoise en moins d'un mois et se carient.

Mais si ce n'est pas le Vitriol qui fait tous ces effets quelle en est donc la cause, lui dit Mylady, et comment Mr. *Chrouet* l'explique-t-il ? Il prétend, Madame, reprit le bon-homme, que ces effets sont produits par une composition de Souphre, de Terre et de Sel, incorporés naturellement ensemble à cette Eau dans une certaine proportion et que cette composition agit alors par la vertu de ce mélange, sans qu'aucune des parties qui le composent puisse séparément produire le même effet. Il prétend enfin que leur acidité ne vient pas du Vitriol en essence, mais d'un Esprit acide, léger, subtil et pénétrant, qui se renouvelle toujours dans la fermentation intestine de ces Eaux. Il y a cependant, ajouta-t-il, une raison bien forte pour appuyer le Système contraire. C'est que tous les environs de Spa sont remplis de Mines de cuivre et de fer, et qu'entre *Franchimont*, où vous avez été dernièrement, et le village de *Thæux* qui n'est qu'à demi-lieue d'ici, il y a des Mines d'où l'on tire du Souphre et du Vitriol en abondance. Cela supposé, il est plus naturel et plus aisé d'imaginer que le goût vitriolique que l'on trouve dans nos Eaux vient de ce qu'elles passent sur quelques Minieres de Vitriol dont elles demeurent impregnées. L'unique difficulté qui reste, c'est que les dernières Analyses, et sur-tout

celles de Mr. *Chrouet*, n'ont pas découvert le moindre grain de Vitriol. C'est pourquoi ce Médecin, pour en expliquer le goût et l'odeur, les attribue à l'Esprit acide qui produit le même effet. En vérité, Monsieur, lui dit Mylady d'un air ennuyé, voilà qui est trop savant pour moi. Je vous remercie cependant des jolies choses que vous m'avez apprises ; mais il est temps d'aller dîner. Nous nous séparâmes, avec parole de nous retrouver à la Prairie de quatre heures, où notre Italien donnoit une Fête à quelques Dames de Liège.

Cette Prairie, si fameuse parmi les Buveurs d'eau tire tout son mérite de la disette extrême des Promenades de Spa. Tant il est vrai que la rareté fait le prix de la plupart des choses ! Il y a dans l'Univers mille et mille Prairies charmantes dont on parle beaucoup moins, parce qu'elles sont situées dans des lieux plus féconds en agrémens. Mais à Spa, où tout est Roche ou Montagne, le moindre gazon paroît un prodige, et l'on se récrie sur un Pré de quatre ou cinq Arpens, comme sur la plus belle Promenade qui soit au monde. Il est vrai que dans la situation bizarre de ce Lieu, cette Prairie a ses agrémens. On y respire le frais dès trois heures après-midi, parce que la Montagne qui la couvre, la dérobe vers cette heure aux ardeurs du Soleil qui tourne à l'Occident. En même temps que l'on y est à l'ombre, on a le plaisir de voir les bizarres effets, que produisent les rayons du Soleil sur les Montagnes opposées, où l'on apperçoit des échappées de vues admirables.

Cette Prairie a pris le nom de *Prairie de quatre heures*, parce que ce n'est que vers cette heure-là que l'on y trouve le frais. Elle est à cinquante pas du Bourg : on n'y peut aller que par un sentier pierreux, fort étroit, et taillé dans le roc même. Cette Roche, autour de laquelle il faut tourner, a quelque chose d'affreux à la vue. C'est une Carrière d'où les habitans tirent leurs pierres, et que l'on en voit en quelques endroits qui font frémir, parce qu'elles paroissent comme suspendues et prêtes à se détacher. Mais ces choses mêmes font partie des agréments de cette Prairie. Elle est bordée d'un petit Ruisseau qui coule rapidement sur des pierres, qui forment en quelques endroits des Cascades naturelles. Le bruit de ses eaux, joint à l'agitation légère des arbres dont la Montagne est couverte, y entretient continuellement cette espece de murmure si doux, et si précieux aux Amans mélancoliques. Mr. Gratiani y avoit rassemblé tous les Instrumens du Bourg, pour en faire une sorte de Concert public. Il avoit disposé les Cors de chasse à l'un des bouts de la Prairie, et les Hautbois à l'autre extrémité. Ces instrumens se répondoient sans cesse, et se réunissoient de tems en tems d'une façon fort agréable. Dans le bas de la Prairie qui est faite en demi-cercle, il avoit placé une symphonie plus douce et plus régulière, à côté d'un Buffet garni de toutes sortes de rafraichissemens pour les Dames et de vins pour les Cavaliers.

L'assemblée étoit nombreuse, et chacun fut satisfait

de cette galanterie. Mais comme la foule augmentoit, nos Dames proposerent de nous asseoir à l'écart, pour jouir plus tranquillement du plaisir de la Fête. Tout étoit si plein, que nous eumes peine à trouver un endroit commode. Le Conseiller de Bruxelles qui mangeoit à notre table, nous aborda pour nous en indiquer un, et il se joignit à notre Compagnie. Après avoir raisonné quelque tems ensemble sur la situation du lieu où nous étions, et sur la galanterie de l'Italien, le Conseiller demanda à Mylady, si elle avoit ouï parler du Lutin qui avoit désolé une jeune Fille depuis peu de jours. Vraiment, lui dit Mylady, j'ai parlé moi-même à la pauvre Enfant, C'est une petite folle, une visionnaire, qui ne sait ce qu'elle dit. C'est pourtant dommage, ajouta-t-elle, car elle est assez jolie. C'est donc à dire, Madame, répondit le Conseiller, que vous n'ajoutez pas foi à cette Histoire ?... Point du tout, dit-elle. Tout ce que j'en croi, c'est que la Fillette a le cerveau blessé, ou le cœur pris ; car ces sortes d'Apparitions sont souvent des artifices inventés pour cacher des Amourettes. Vous n'êtes point crédule, Madame, reprit le Conseiller ; mais deux de mes Amis qui ne l'étoient pas plus que vous, en ont vu des choses si surprenantes, qu'ils s'en sont convaincus par leurs yeux. Ce sont deux Officiers Hollandois, que vous ne soupçonnerez pas de trop de crédulité. L'un d'eux vient de m'en raconter l'Avanture. Les Dames qui étoient avec Mylady prièrent le Conseiller de leur en faire l'Histoire, et il nous la raconta avec toutes ses circonstances, d'une façon fort agréable.

Puisque vous avez vu, dit-il, Mesdames, la Fille à qui cette Histoire est arrivée, il est inutile que je vous dise qu'elle est jeune et jolie. Cette observation est pourtant nécessaire à mon récit. Car outre que toutes les Héroïnes d'Histoires doivent être aimables, les Lutins de l'espece de celui-ci s'attachent rarement aux laides et aux vieilles. Cette Fille n'est pas aussi de ces caractères crédules à l'excès, et ne paroît pas d'une complexion assez amoureuse, pour faire croire qu'elle voulût jouer ce rôle pour cacher une intrigue. Elle est vive, gaye, et a toujours tenu une conduite fort sage. Elle a perdu sa mère depuis, et elle tient la maison sous les yeux de son Père, qui lui laisse le soin de tout. Il y a toujours eu beaucoup de monde chez eux. Mais comme il en partit il y a quelques jours deux familles entieres, qui étoient venues ici des premières, il n'y restoit plus que six personnes, savoir deux Dames avec leur Femme de chambre, deux Officiers Hollandois, et un Moine (dont je supprime le nom et l'habit, pour ne pas flétrir son Ordre). Ces six personnes sont autant de témoins de cette Avanture.

Il y a cinq ou six jours que cette Fille se plaignit qu'elle avoit été si fort tourmentée pendant la nuit, qu'elle n'avoit pu dormir. Elle disoit qu'elle avoit senti à diverses reprises qu'on tiroit ses couvertures, et que quelque chose de fort pesant s'étoit mis sur son lit. Elle avoit cru d'abord que c'étoit le gros Chien de la cuisine qui s'étoit réfugié dans sa chambre, qui

en est assez proche. Dans cette idée, elle l'avoit appelé comme pour le caresser, sans pouvoir le reconnoître, ni le faire approcher. Fatiguée enfin de cette inquiétude, elle l'avoit menacé d'un ton de colere. Dans le tems qu'elle s'armoit d'un gros bâton qu'elle avoit auprès de son lit, et qu'elle se levoit pour le chasser, elle avoit vu sa chambre remplie d'une si grande clarté, qu'elle s'étoit remise au lit toute tremblante, et qu'au cri qu'elle avoit fait, le *Je ne sai quoi* avoit disparu. Tous ceux à qui elle fit ce conte, s'en moquerent et lui dirent que c'étoit un rêve, ou le cochemar. D'autres lui dirent que c'étoit sans doute un Chat, dont les yeux jettent pendant la nuit des étincelles fort brillantes. La jeune Fille soutint que, soit qu'elle eût rêvé ou non, l'objet de sa frayeur étoit plus gros et plus pesant qu'un Chat. On l'en railla beaucoup et à force de badineries, on vint à bout de l'en faire rire elle-même, et de lui persuader qu'elle avoit rêvé.

La nuit suivante, la Vision revint, mais avec des circonstances plus effrayantes. Elle se sentit éveiller doucement, par un mouvement assez léger. Elle crut même sentir une main dans son lit, et dans le moment qu'elle vouloit s'en saisir pour en arrêter l'indiscrétion, tout son lit fut éclairé d'une lumière subite qui l'effraya au point que l'on peut imaginer. Elle fit aussitôt maints signes de croix sur elle, en fermant les yeux : la clarté disparut, mais ils n'eurent pas la force de chasser le Lutin. La main invisible recom-

mença son manège, d'une façon aussi pressante que hardie. La Fille r'ouvrant alors les yeux, aperçut au pied de son lit une grande Croix de lumière qui paroissoit très ardente, entourée de caracteres épouvantables qu'elle prit pour une écriture magique. Le saisissement que ce spectacle lui causa, lui ôta la force de parler et quand elle l'auroit pu, elle n'auroit osé le faire. Au dessous d'une Image de la Vierge qui étoit au pied de son lit, elle lut ces deux mots, *Tai-toi*, qui étoient écrits en caracteres lumineux et très distincts. Quand tout ceci ne se seroit passé que dans l'imagination de cette Fille, on ne peut disconvenir que ces circonstances ne soient des plus effrayantes : mais ce n'étoit encore que le prélude de ce qu'elle vit ensuite. Réduite à n'oser crier, la pauvre Fille récitait en elle-même tout ce qu'elle savoit de Prières, et se vouoit à tous les Saints de sa connoissance : il n'y eût sorte de Pélerinages qu'elle ne promît ; et oubliant dans son trouble qu'elle s'étoit cachée dans ses draps, elle attribuoit à ses vœux, les ténèbres où elle n'étoit que parce qu'elle avoit fermé les yeux. Elle ne les eut pas plutôt ouverts, qu'elle pensa mourir de frayeur. Elle vit au bord de son lit un Spectre affreux, qui lui parut de la hauteur de la chambre. Cette figure avoit les bras étendus en croix, et la tête toute brillante de lumière : ce qui pouvoit encore effrayer davantage, c'est qu'elle sembloit avoir plusieurs mains ; l'une montroit du doigt la défense de crier, tandis que l'autre agitoit la couverture, sans

que ce Spectre cessât cependant de former une figure de Crucifix. Une Vision si singulière parut à cette Fille une Apparition céleste, et croyant que ce fût un Ange de lumière, elle ramassa ses forces pour se lever et se jeter à genoux. Dans l'instant elle se trouva si étroitement embrassée par le Spectre, qu'elle se crut perdue. Les caresses de cette figure également pétulante et affreuse, ne lui paroissant pas assez célestes, elle lutta longtems pour s'en débarrasser et, se sentant pressée, elle appela du secours en criant de toute sa force. Ses cris ayant réveillé les Dames qui étoient dans la chambre voisine, elles firent lever leur Femme de chambre pour voir ce que c'étoit. Cette Femme, ayant entr'ouvert la porte, apperçut un Spectre tout brillant de lumière, qui lui jetta du feu et de la fumée en lui criant gravement, *Retire-toi, ou tu meurs* Ici finit la seconde Vision.

Vous imaginez bien, Mesdames, l'alarme et la frayeur que cette Histoire répandit dans la maison. Les Dames appellerent du secours, mais personne ne vint. Le Pere dormoit dans un quartier reculé, et les deux Officiers étoient allés se promener à Verviers. (C'est une petite Ville à quelques lieues de Spa). Dès que le jour fut venu, la pauvre Fille sauta du lit, demi-morte, pour raconter son aventure à son Pere. Les Dames en descendant demanderent leur compte, parce qu'elles vouloient quitter l'Auberge. Le Pere, voyant le tort que ce Lutin alloit faire à sa maison, voulut maltraiter sa Fille et la traita de visionnaire.

Les Dames prirent le parti de cette malheureuse, et sur la foi de leur Femme de chambre qui avoit eu sa part de l'aventure, jurèrent qu'il y avoit un Lutin dans la maison, et un Lutin de la plus méchante espece. Le Moine qui logeoit dans la même maison confirma la Vision, et par son témoignage, et par des exemples qu'il cita fort à propos. Vous savez, Mesdames, que ces sortes de gens ont toujours en poche cent Histoires de cette espece, et qu'un Moine rarement combat les Apparitions. Ceux de son ordre surtout y ont un panchant d'autant plus naturel, qu'ils ne doivent la fondation de leurs plus riches Monastères qu'aux Visions de leur Instituteur. La question fut d'expliquer ou de définir celle de cette Fille. Le Moine assura, comme s'il en avoit eu révélation, que ce Spectre lumineux étoit l'Ame de la défunte Mere de cette Fille, qui étant détenue en Purgatoire, venoit demander du soulagement. Il étoit d'avis que l'on eût recours au Messes et aux Prières, et offrit les siennes et son ministère. On alla sur le champ aux Capucins, qui dirent tous la messe à cette intention.

Cependant, quoi que l'Hôte pût faire, les Dames quitterent la maison ; mais sur les instances qu'il leur fit, elles s'engagerent à ne point s'expliquer sur les raisons qu'elles avoient, afin de ne point décrier son Auberge. La Fille de son côté ne pouvoit se résoudre à retourner seule à son lit, et à force de promesses elle engagea une de ses Servantes à coucher avec elle. Ce ne fut qu'après maintes prières, que

le Moine y avoit récitées en présence du Père. La Croix lumineuse reparut cependant. La Servante en fut extrêmement effrayée, et quoique le Spectre ne vint pas les inquieter, elle jura qu'elle en avoit vu assez pour ne s'exposer pas à en voir davantage, et menaça de quitter la maison aussi, si on l'y vouloit forcer. Le Moine s'applaudit de l'éloignement du Spectre, comme si c'étoit déjà l'effet de ses prières. On fit recommencer des Messes : on a même écrit à Liège, pour en demander à plusieurs Couvens. Le Moine de son côté réitera ses prières, et vers le soir alla jeter de l'Eau-bénite dans tous les coins de la chambre.

Par malheur, ses Exorcismes ne firent aucune peur au Lutin. C'étoit un Lutin solitaire et fier, qui apparemment n'aimoit point la compagnie de la Servante. La Fille étoit seule, et comme le Spectre n'en vouloit qu'à elle, il revint cette nuit la visiter, avec un appareil encore plus terrible que les nuits précédentes. La chambre parut en feu de tous côtés, et semée de petites Croix lumineuses, avec quantité d'écritures et de caracteres, parmi lesquels l'importante défense de crier étoit plusieurs fois répétée très-distinctement. Au milieu de cette illumination, la Fille vit le Spectre avec une chemise toute de feu, s'avancer gravement jusqu'à elle. Quand il fut auprès de son lit, il l'appela par son nom, et lui ordonna de lui faire place. La pauvre Enfant déjà demi-morte de peur, sentant que le Lutin s'approchoit d'elle, fit des cris qui éveillèrent

toute la maison. Personne n'osa pourtant sortir. Il n'y eut que son Pere, qui accourut avec quantité de Reliques qu'il avoit empruntées aux Capucins. Si le Spectre en eut peur, c'est ce que j'ignore, mais il étoit déjà disparu lorsque le bon-homme entra, et il ne lui fut donné de voir que les Croix lumineuses et l'écriture, qui paroissoient encore à travers une fumée légère qui remplissoit la chambre.

Le Pere vit ces merveilles, et en fut presque aussi effrayé que sa Fille, qui étoit à demi-morte et sans connoissance dans son lit. Le bon-homme alors courut à la porte du Moine, et le pria de venir à son secours, pour conjurer le Lutin de s'expliquer. Ce dévot Pere s'en excusa, sur ce que la bienséance et sa Règle ne lui permettoient pas d'entrer sans l'habit de son Ordre et fit beaucoup de difficultés d'approcher du lit d'une jeune Fille. Il ouvrit enfin sa porte, et parut très-effrayé de ces phénomènes. Il se prosterna à la vue des Croix lumineuses, et après quelques prières auxquelles le bon-homme répondoit de tout son cœur, il conjura l'Esprit de paroître. Le Lutin n'eut garde. Le pieux Moine attribua sa timidité à la vertu de son sacré Froc, qui a toujours été terrible au Diable. Et il en conclut que cet Esprit étoit un Ange de ténèbres transformé en Ange de lumière, du nombre apparemment de ces Génies si fameux chez les crédules Anciens sous l'infame nom d'*Incubes* et de *Succubes*.

Pendant toutes ces cérémonies, la Fille étoit restée évanouie. Son Pere courut à la cave pour chercher du

vin et le Moine lui ordonna d'apporter avec lui une chandelle bénite, pour observer toutes les traces du Lutin. Dès que la chandelle parut, les Croix lumineuses et les écritures disparurent. La Fille revint aussi de son évanouissement, et raconta toutes les circonstances de la vision, avec ce sentiment de frayeur et de persuasion que la réalité seule de ces objets terribles peut donner. Le Moine, pour la consoler, lui fit valoir la vertu de la chandelle bénite, il fit signe au Pere de la porter sur l'escalier, et aussitôt toutes les Croix reparurent. On lut même sur la cheminée ces mots très-clairement écrits, *Loin d'ici, Profanes*. Le Moine fit assez comprendre que cela ne regardoit que le bon-homme. Et peut-être se seroit-il éloigné, s'il n'eût remarqué aussi quelques étincelles sur l'habit du Moine, pendant que la chandelle étoit éloignée de la chambre. Il craignit qu'il n'arrivât mal au Saint Homme, mais elles disparurent aussi-tôt que l'on y eut mis de l'Eau-bénite. Le Pere de la Fille avoit trop d'obligation au Religieux, pour le laisser exposé à ces symptômes ardens et quelque confiance qu'il lui marquât avoir dans la vertu de son saint Habit, il ne voulut pas le laisser seul. Ils passerent le reste de la nuit ensemble, et le Pere de la Fille se familiarisant à ce spectacle, éloigna plusieurs fois la chandelle bénite, pour se donner la consolation d'en admirer la vertu toute-puissante. Le jour parut enfin, et l'illumination cessa. Le Moine sortit pour aller dire la Messe, et ne revint au logis qu'à l'heure du dîner.

Les Officiers Hollandois, qui étoient revenus la veille de Verviers assez fatigués de la route, qui est extrêmement rude, n'avoient presque rien entendu de tout ce vacarme. L'Hôte même le leur cachoit avec soin, de peur qu'ils ne voulussent aussi le quitter. Mais ils ne tarderent pas à en être informés. Le désordre où ils trouverent au matin la pauvre Fille, après une si fâcheuse nuit, leur donna occasion de la questionner. Elle avoit l'esprit si plein de son aventure, qu'elle la leur raconta bonnement, malgré la défense de son Pere. Heureusement pour elle, le bon-homme la surprit dans son récit, et la présence des deux Officiers arrêta sa colere. Ces Messieurs le rassurerent sur ses craintes, et lui protesterent que loin de vouloir quitter sa maison, ils avoient résolu d'en chasser le Lutin. Ils le prirent ensuite en particulier, pour lui faire sur cet événement toutes les questions que la bienséance ne leur permettoit point de faire à sa Fille. Ils crurent appercevoir quelque chose de louche, à travers les merveilles que le bon-homme leur racontoit, et qu'il étoit prêt d'affirmer. Des Officiers, et des Officiers Protestans, ne sont pas plus crédules que Mylady, sur l'article. Ils se firent conduire à la chambre de la Fille et se firent montrer les endroits où ces merveilles avoient paru. Ils y trouverent en effet des vestiges de Croix, et de caracteres bizarres, qui avoient roussi les Images et la tapisserie. C'étoit de quoi les convaincre de la réalité de la Vision. Ces marques firent pourtant un effet tout contraire.

Le bon-homme, après avoir traité sa Fille de visionnaire, l'étoit devenu plus qu'elle après ce qu'il avoit vu, et s'offensoit de l'incrédulité des Officiers. Leurs doutes se fortifierent par les circonstances qu'il ajouta de l'Inscription qu'il avoit lue sur le devant de la cheminée, des étincelles qui avoient paru sur l'habit du Moine, et de la disparition des figures lumineuses à l'approche de la chandelle bénite. Ces Messieurs feignant de se prêter à la crédulité du bon-homme, demanderent à voir cette merveilleuse chandelle. Il alla la chercher ; mais il fut bien honteux en s'apercevant que dans le trouble où les cris de sa Fille l'avoient mis, il n'avoit pris qu'une chandelle ordinaire. Les Officiers rirent beaucoup de sa méprise, et en profiterent pour lui expliquer leurs soupçons. Ils convinrent avec lui, que l'émotion où sa Fille étoit, la justifioit parfaitement d'avoir aucune part à ce jeu. Le bon-homme s'ébranla et il convint, que dans les principes mêmes de sa Religion. ces Visions ne pouvoient venir de l'Ame de sa défunte Femme, et qu'il y auroit de la folie à penser qu'une Mere revînt de l'autre Monde exprès pour tourmenter sa Famille, ou qu'elle pût se porter aux impudences dont la Fille se plaignoit. Ces reflexions le ramenerent à sa première incrédulité, et il pria ces Messieurs de l'aider à pénétrer un mystere qu'il lui importoit tant d'éclaircir.

Nous touchons au dénouement, Mesdames, dit le Conseiller, et j'oserois bien parier que personne ne le devinera. En vérité, Monsieur, dit une Dame, je ne

sai qu'en penser. Toutes ces lumieres m'effrayent et je croirois presque, qu'il y auroit de la Magie. L'autre fut du même avis. C'est donc de la Magie blanche, dit Mylady. Car à vous parler franchement, je soupçonne un peu votre Moine de n'être pas aussi dévot qu'il affecte de le paroître. Mylady en veut toujours aux pauvres Moines, dit le Conseiller en riant, et je voudrois bien que cette Histoire pût la rendre un peu plus charitable pour eux. J'en doute, dit-elle ; mais voyons... Après cette petite pause, le Conseiller continua son récit :

Les Officiers imaginerent plusieurs projets, dont le plus facile à leur gré fut choisi. Il a réussi comme ils l'espéroient. Ce fut, que le Pere affecteroit un air triste jusqu'à parfait éclaircissement, qu'il laisseroit continuer les Messes comme à l'ordinaire, qu'il feroit coucher sa Fille dans la chambre que les Dames avoient laissée vacante, et que l'un des Officiers iroit se mettre dans le lit où la Fille avoit couché jusques-ici, tandis que le second Officier avec le bon-homme en attendroient l'événement dans la Cuisine. Tout ceci fut tenu extrêmement secret entre eux trois. La Fille même n'en fut avertie qu'hier au soir, et précisément à l'heure qu'elle devoit se retirer. Son rôle en fut plus naturel, car l'idée de ce qui la menaçoit, lui fit verser des larmes pendant tout le soir, et l'on ne pouvoit la résoudre à s'aller coucher. Elle passa cependant dans la chambre vacante, et les Officiers suivirent leur plan. Le Pere, pour mieux cacher sa

défiance, engagea le bon Moine à renouveler ses prières à la porte de la chambre de sa Fille, et à y jeter de l'Eau-bénite. Chacun se retira ensuite, et l'on éteignit toutes les lumières.

Deux heures se passerent dans un grand silence. L'Officier qui étoit dans le lit de la Fille, attendoit impatiemment la Vision. Il commençoit même à croire que le Lutin avoit plus de peur de lui que de l'Eau-bénite, lorsqu'il entendit ouvrir doucement la porte de la chambre. Il affecta un sommeil tranquille, et après avoir entendu faire plusieurs tours dans la chambre, il sentit quelque chose qui vouloit lever sa couverture. Comme il s'en étoit étroitement enveloppé, il fit quelque résistance, qui obligea le Lutin de s'éloigner. Dès qu'il le sentit un peu moins près de lui, il entrouvrit ses couvertures et apperçut toute la chambre en feu, des Croix de lumière, des lettres de feu, et un Spectre horrible, qui paroissoit vomir des flâmes et de la fumée. Cet Officier m'a avoué, que tout accoutumé qu'il est au feu, et tout intrépide qu'il se crut, il en avoit été effrayé d'abord. Il est aisé de le croire, car la véritable Valeur ne consiste pas à éteindre les mouvemens naturels de frayeur, mais à les surmonter. Quoi qu'il en soit, le Spectre après avoir murmuré quelques paroles barbares autour de la chambre, se rapprocha du lit. L'Officier qui l'observoit, prenant alors son tems, lui jetta sur le cou un nœud coulant dont il avoit attaché le bout à l'un des pieds du lit. Puis tirant alors la corde de toute sa force, il terrassa

le Spectre, et se jetta impétueusement sur lui, en jurant que s'il ne parloit, il alloit l'étrangler. Sa chute fut encore plus effrayante que sa figure. Elle fut accompagnée d'éclairs et d'un éclat pareil à celui d'un coup de pistolet, qui remplit toute la chambre de fumée. L'Officier, sans se déconcerter, demeura collé sur lui, et le tenoit à la gorge, car ce Spectre étoit de chair et d'os comme les autres hommes. Il y a même apparence qu'il n'étoit pas aussi courageux qu'il étoit horrible, puisqu'il se démena longtemps pour tâcher de se dérober de dessous l'Officier, qui crioit toujours, en jurant qu'il seroit plus fort que le Diable. Le bon homme et l'autre Officier accoururent au bruit, avec des flambeaux et des armes, et dégagerent au-plustôt le Spectre de dessous son vainqueur dans l'impatience de le voir. Mais quelle fut leur surprise, quand ils reconnurent que ce Lutin si terrible n'étoit autre que le Moine qui jouoit cette farce ! Le motif n'en étoit plus obscur, et il fut aisé de comprendre, même avant son aveu, que toutes ses Lutineries n'avoient pour but que d'effrayer la pauvre Fille, et de profiter du trouble que ses Apparitions lui causoient, pour satisfaire sa lubricité. Le bonhomme qui le comprit d'abord, entra dans une fureur que l'on eut peine à arrêter. C'est donc toi, misérable, lui dit-il, qui décries ma maison et qui deshonoras ma Fille ! Tu périras, malheureux.... Et se jettant aussitôt sur lui, il se seroit porté aux dernières extrémités, si les Officiers ne l'avoient retenu. Peu s'en

fallut qu'il ne lui fit éprouver le sort d'Abailard. Il le méritoit, mais les Officiers, aussi sages que vaillans, l'empêchèrent de faire aucun éclat.

Ce misérable Moine se relevant alors sur ses genoux, demanda pardon de sa faute, et fit en pleurant toutes les bassesses dont une ame aussi corrompue est capable. Il confessa son crime, mais il avoua qu'il n'avoit été commis que dans son imagination et qu'avec toutes ses Apparitions, il avoit perdu sa peine et son repos. Cette scène fut très-divertissante, parce que tout l'attirail auparavant si épouvantable, dépouillé maintenant de la prévention de Lutinerie et vu de près, avoit quelque chose de burlesque. Ce Moine, qui a la taille très haute, s'étoit mis sur la tête une sorte de bonnet de papier pointu, à la *Mandarine*, et avoit passé un bâton dans les manches de sa robe, qui les tenoit étendues en forme de croix. Il avoit une chemise par dessus son froc ; et par les ouvertures des poches qui sont au-dessous de ses bras, il passoit ses mains, dans chacune desquelles il tenoit deux phioles, dont l'une étoit de *Phosphore fulgurant* et l'autre de *Phosphore fumant*, au moyen desquelles il remplissoit tout à son gré de feu et de fumée. Par malheur pour lui, la phiole de Phosphore fulgurant s'étoit brisée dans sa chute. Et comme l'agitation en rend l'ignition très subtile, il lui a brûlé deux doigts de la main droite, dont il restera apparemment estropié.

Les Officiers voulurent que la Fille vît son Lutin

dans cet équipage. C'étoit même une précaution nécessaire pour guérir le trouble de son imagination, et pour en prévenir les fâcheuses suites. Le Moine eut beau prier qu'on lui épargnât cette confusion, il fallut s'y soumettre. Le Pere alla chercher sa Fille. Elle vint toute tremblante, mais sa frayeur se dissipa à la vue de l'état ridicule où étoit son Lutin, elle lui dit mille injures et se donna le plaisir de le souffleter avec sa pantoufle. Le Pere y ajouta quelques gourmades, que les Officiers arrêterent enfin pour le questionner sur la nature de ces merveilleux Phosphores, dont ils voulurent savoir la composition. Le Moine s'en défendit quelque tems. Ce fut sur les menaces qu'ils lui firent de le livrer à la Justice, comme perturbateur du repos des familles, et comme profanateur des choses les plus saintes de la Religion, qu'il leur en promit à chacun deux phioles qui lui restoient dans sa chambre, et qu'il leur donna la clef de son coffre pour aller chercher dans ses papiers la maniere de le composer.

Quand ils se virent nantis de ces pieces, ils lui ôterent la corde du cou, et l'aiderent à se remettre en habit décent. Ils ont même eu la charité de panser sa blessure, et après lui avoir fait les reproches qu'il méritoit, ils lui ont conseillé de sortir au-plustôt des Terres de Liège, de peur que cet éclat ne l'y fit arrêter. Il a suivi leur conseil, et après avoir exactement payé sa dépense, remboursé l'Hôte des frais qu'il avoit faits pour les Messes, et laissé quelques ducats

de dédommagement, il est parti dès quatre heures du matin pour *Stavelo*, petite Ville à trois lieues d'ici, où il sera d'autant plus en sûreté, que le Prince de cette Ville étant Moine, il lui accordera plus facilement la franchise pour conserver l'honneur du saint Habit. Quelque punissable que soit cette Avanture, l'Hôte n'ose cependant la publier, parce que le Païs de Liège étant un Etat Ecclésiastique, il n'est jamais sûr de se faire partie contre les Prêtres et les Moines, qui y sont les Maîtres. Par cette raison même il la tient secrète.

Comme il se faisoit tard on fit excuse à Mylady de l'avoir incommodée si longtemps. Mais elle nous rassura, en nous disant qu'elle n'iroit pas à la Fontaine le lendemain. Cependant nous primes congé et nous nous retirâmes à petit bruit; en effet, l'heure étoit indue à Spa, et notre partie pouvoit passer pour très scandaleuse parmi les Buveurs d'eau.

Mon dessein étoit aussi de rester au lit le lendemain, et de me reposer; mais à mon tour je trouvai un lutin fort incommode. C'étoit ce jeune étourdi dont j'ai déjà parlé, qui revint de Liège au point du jour. Pour le repos de Mylady et le nôtre, cet extravagant étoit tombé amoureux tout à la fois de deux aimables Liégeoises, qui étoient venu passer une quinzaine à Spa. Tant qu'elles y furent, il ne fut occupé que d'elles, et nous nous estimions heureux de ce que par charité pour le Public, elles vouloient bien s'en charger. Ce bonheur dura peu, malheureusement, quoi-

qu'il n'y eût rien que de très innocent dans ce commerce, une vieille Liègeoise empoisonna les assiduités que le comte de L... marquoit pour ces Demoiselles, et elles furent rappelées par leur famille. Ce départ subit fit faire cent extravagances au Comte. Il voulut les ramener, il leur offrit sa voiture, qu'elles refuserent, et quelque chose qu'elles pussent dire ou faire, elles ne purent l'empêcher de les escorter à cheval jusqu'aux portes de Liège, faisant suivre sa voiture à vuide, pour marquer au moins, que c'étoit malgré lui qu'elles en avoient pris une autre.

Il ne s'en seroit pas tenu là sans doute, et il auroit été faire quelque incartade au Père, s'il n'avoit été pressé de revenir pour le Bal qu'il devoit donner à Mylady. Comme pour s'y préparer le soin de sa toilette demandoit sans doute plus de tems qu'il n'en eût falu à un autre, il étoit revenu toute la nuit, et son arrivée avoit mis tout en mouvement dans l'Auberge. Quelque fatigué qu'il dût être de cette équipée, il préféra au plaisir de dormir, celui d'étaler toutes les confitures et les rubans qu'il avoit apportés de Liège pour le Bal. Un Confiturier qu'il en avoit amené exprès commença à ranger le Dessert dès le matin, et le sot Comte y voulut présider, je ne pus résister au bruit qu'il faisoit; ce fracas joint au murmure des Buveurs d'eau qui étoient à la Fontaine, m'obligea de me lever, j'allai trouver Mr. Lake et le Marquis, pour m'en consoler. Dans l'humeur où nous étions, nous concertames tous ensemble de lui faire

une pièce qui jettât sur lui un sanglant ridicule. Le projet que nous imaginâmes fut de mêler un peu d'Opium en dose ordinaire dans une tasse de chocolat, et de la faire prendre à notre Etourdi, persuadés que l'Opium l'endormiroit vers l'heure du Bal. Pour mieux lier la partie, nous le fîmes prier de la part de Mylady de faire commencer le Bal de meilleure heure, sous prétexte que s'étant couchée tard, elle seroit bien aise de se retirer plus tôt. La commission fut ponctuellement faite lorsque le Comte envoya le bouquet. Comme il étoit lui-même fatigué, il fut fort aise de cette attention, qu'il prit pour une politesse de la Reine du Bal.

Un Chanoine de Liège qui logeoit avec nous, et qui étoit également mécontent d'avoir mal dormi, entra dans notre projet. Par une petite vengeance il nous raconta mille folies qu'il avoit vu faire au Comte, qu'il connoissoit de longue main. Je l'ai épargné jusqu'ici, nous dit-il ; mais je vais le démasquer, puisqu'il ne se corrige pas. Ce jeune-homme est marié, et je connois sa femme. Elle demeure à Dusseldorp Nous fumes d'autant plus étonnés de cette découverte, qu'il s'étoit donné jusques-là pour garçon libre, et qu'il affectoit de vouloir passer pour tel. Ce que je vous dit est vrai, dit le Chanoine : un de mes Neveux a étudié avec lui à l'Université de Louvain, et m'a raconté toutes ses extrayagances. En voici, par exemple, un trait singulier qui s'est passé sous mes yeux et que j'ai eu occasion d'examiner juridique-

ment. Ce jeune-homme, étant venu il y a quelques années à Bruxelles pour y passer l'Hiver, au sortir de l'Académie, s'y fit une affaire fort sérieuse avec deux Danseurs de l'Opéra, qu'il déshonora par une Histoire assez mal concertée. Les Danseurs, qui étoient honnêtes-gens dans leur métier, voulant en avoir raison, le cherchèrent par-tout pour le faire expliquer, et débitèrent dans tous les Caffés, que s'il ne se rétractoit publiquement, ils lui appliqueroient une volée de coups de bâton. Le Sire, qui est plus indiscret que brave, crut qu'il étoit plus prudent pour lui de faire la paix avec les deux Acteurs, et eut la lâcheté de leur donner un Ecrit par lequel il détruisoit tout ce qu'il avoit avancé contre eux. Il leur donna même à souper, en signe de réconciliation. Et pour mieux cimenter la paix qu'il venoit de faire, il leur déclara qu'il n'avoit jamais eu de plus forte passion que celle de monter sur le Théâtre. Il leur demanda leur protection pour être admis dans leur Troupe, et jouer dans les petites Pièces qu'ils donnoient quelquefois après l'Opéra. Les Acteurs lui promirent d'en parler au Directeur et à leurs Confrères, et dès le lendemain on lui en expédia le Brevet.

« Le jeune L... qui dans ce tems-là n'avoit pas encore pensé à se *Comtifier*, voulut régaler ses nouveaux Confreres. Il les mena à la *Maison rouge*, où il leur donna un magnifique souper pour célébrer son entrée. On y cassa force verres, tables, chaises et miroirs, enfin on y fit un dégât étrange, le tout à ses dépens.

Dans la chaleur du vin, il devint amoureux d'une Actrice qui avoit couru tous les Théâtres de l'Allemagne. Comme c'étoit une maitresse Coquette, elle lui fit faire bien du chemin en peu de tems. Elle fit la Lucrece, l'accabla de rigueurs et lui donna un jour un soufflet en plein Théâtre, parce qu'il avoit osé badiner avec elle. Le pauvre Godelureau, désespéré de tant de cruautés, crut pouvoir fléchir son inhumaine en lui faisant une promesse de mariage. L'habile Actrice la prit, sans en devenir plus traitable. La Coquette avoit ses vues. Elle n'ignoroit pas que quoique ce jeune-homme eût encore sa Mère, le meilleur de son bien venoit du côté du Père qui étoit mort. Elle lui insinua adroitement, qu'elle avoit tout à craindre de l'engagement qu'il vouloit prendre avec elle, parce que surement il seroit cause que sa Mère le deshériteroit, et qu'elle risquoit de mener avec lui une vie infiniment triste et misérable. Le jeune sot donna dans le panneau, et alla sur le champ chez un Notaire faire une donation totale de ses biens à la Belle, en cas qu'il mourût auparavant de pouvoir ratifier son mariage avec elle. L'Actrice n'étoit point assez dupe pour ne pas sentir l'invalidité de ces deux Pièces. Mais l'usage qu'elle en fit est curieux. Dès qu'elle les eut en main, elle en fit donner secrettement avis à la Mere, bien sûre qu'on ne négligeroit rien pour les retirer, et qu'elle en attraperoit pied ou aile. Elle ne se trompa point dans son projet. La Mère

accourut aussi-tôt à Bruxelles, et obtint un Ordre du Gouvernement pour faire arrêter son fils. L'Actrice de son côté disparut et vint à Liège, pour être en état de faire ses conditions meilleures. Enfin elle rendit la promesse de mariage, à condition qu'on lui feroit un présent de deux-mille francs bien comptés. Le jeune-homme remis en liberté révoqua la donation par un Acte formel, après avoir payé tous les fraix de sa réception au Théâtre. La Mere craignant quelque nouvelle scène l'emmena avec elle, et se hâta de le marier avec une fort aimable Femme, dans l'espérance que l'Hymen pourroit le fixer. Mais elle n'a pu y réussir, et la jeune Femme a été obligée de demander une séparation, à laquelle il a consenti moyennant vingt-mille francs qu'elle lui a donné pour venir faire ici le comte; et de l'air dont il y va, je croi qu'ils ne lui dureront pas longtemps.

Je croi, dit le Marquis, qu'il seroit bon que Mr. le Chanoine eût la bonté d'informer Mylady de l'Histoire de ce jeune-homme, pour lui épargner le regret qu'elle aura d'avoir dansé avec lui si elle vient à le connaître. Bon, bon, dit Mr. Lake, l'affaire est trop engagée pour reculer. D'ailleurs, puisque la Duchesse est dans le cas, elle ne pourra point s'en moquer. Au surplus, je m'en charge. Il me vient dans l'esprit un moyen de la venger et pour peu même que l'Opium fasse son effet. elle en sera délivrée. Puisque ce Drôle, continua-t-il, n'est rien moins que ce qu'il affecte de paroître, et qu'il nous a caché son mariage, il ne

mérite pas qu'on le ménage. Je veux lui en faire l'affront publiquement dès ce soir, de peur qu'il ne trompe ici quelque personne trop crédule. La chose est facile. et nous en aurons le plaisir sans nous commettre. Le grand point est de trouver un Valet qui lui soit inconnu, j'ai votre affaire, dit le Chanoine. J'en ai un qui m'arriva hier au soir, de la part de mon Neveu. Je devois le renvoyer ce matin. mais je le retiendrai et je vous l'offre. Laissez-moi donc faire, dit-il, et je vous promets la Comédie au lieu du Bal. Adieu : je vais trouver Mylady pour l'instruire de son rôle.

La matinée s'étoit insensiblement écoulée dans ces projets et nous nous séparâmes pour aller nous habiller. Le diner nous rappela peu après. Le prétendu Comte n'y parut pas. Sa toilette l'occupoit beaucoup plus sérieusement. Le dîner fut court parce qu'on l'on devoit se remettre à table à cinq heures pour pouvoir commencer le Bal. Nous allâmes voir Mylady ; mais comme elle se défioit de notre sérieux, elle nous envoya chez la Duchesse pour l'amener au Bal. Pendant ce tems-là le Comte de L... étoit allé prendre Mylady, et l'avoit amenée au lieu de l'Assemblée. Nous y arrivâmes avec la Duchesse un moment après. Les Dames se placèrent à table, et l'on servit un souper délicat et somptueux. Il y avoit plus de trente Dames, et un pareil nombre de Cavaliers. Mylady, qui avoit ses desseins, dit que quoique les Cavaliers eussent la politesse de rester debout, elle

étoit sûre que l'on ne trouveroit pas mauvais que le Roi du Bal s'assit, à cause de la fatigue de la nuit précédente. Nous appuyâmes cette attention, et le sot Comte prit place entre la Duchesse et Mylady. On ne manqua point de le faire boire, et de couler encore un demi-grain d'Opium dans un gobelet de Gelée que Mylady lui présenta. Dans le fort de la joye, on lui annonça un Garçon de village qui demandoit à lui parler avec empressement. Il voulut se lever, mais les Dames le prièrent de faire entrer ce valet, à qui il pourroit parler. Il en fit quelque difficulté. parce qu'un Garçon de village sans doute ne flatoit point assez sa vanité. Le Valet (c'étoit celui du Chanoine) fit son rôle à merveilles. Feignant de s'impatier de ces délais, il entra brusquement dans la chambre en criant : « Ne bougez pas, mon Maître, je viens de la » part de votre Mere, vous dire que Madame votre » Femme est accouchée dimanche d'un beau Garçon. » La Mere et l'Enfant se portent bien, et le Petit vous » ressemble comme deux gouttes d'eau.... » Cette nouvelle fut un coup mortel pour notre Etourdi, je croi même qu'il le sentit vivement. Mais outre que le coloris de son visage cachoit son dépit. les divers complimens que toute la compagnie lui fit, lui donnerent le tems de se remettre. Force lui fut accepter les félicitations qu'on lui faisoit, et sans lui donner le tems de respirer, on lui porta les santés de la Mere et de l'Enfant, que l'on but plusieurs fois à grands verres. Il fut un peu plus embarrassé, lorsque les

Dames lui firent la guerre sur ce qu'il avoit caché son mariage. Mais Mr. Lake le tira d'affaires, en proposant de nouvelles santés. Le pauvre Comte n'en refusa aucune, et l'on vit bientôt que le vin et l'Opium commençoient à agir. Ce fut-là le premier Acte de la Comédie.

Le second ne tarda point. et la symphonie qui survint, nous fournit à propos l'Intermède, pendant lequel chacun rioit avec son voisin de la maniere dont le mariage du Comte s'étoit découvert, malgré l'affectation qu'il avoit eue de le cacher. Ceux qui étoient dans la bonne foi, faisoient aussi bien que nous des réflexions fort ignominieuses à ce tendre Epoux. Cependant les Dames demanderent les Violons, et l'on desservit pour débarrasser la salle. Pendant cet arrangement, le Roi du Bal sentit quelque dérangement qu'il obligea de disparaître : on l'attendit quelque tems pour commencer, sans qu'il revînt. Chacun se demandoit où il étoit, et personne ne pouvoit en dire de nouvelles. On mit en quête tous les Valets et les gens de l'Auberge. Enfin on le trouva profondément endormi dans un lieu pareil à celui sur lequel on dit que le fameux Arius périt. Cette découverte fit faire un éclat de rire à toute l'Assemblée, qui lâcha mille plaisanteries sur cette Avanture. Plusieurs de nos Messieurs voulurent se donner le plaisir complet de le voir dans cette posture. Ils trouverent de quoi se divertir dans les grimaces qu'ils lui virent faire lorsqu'il s'éveilla. Ce ne fut pas pour longtems,

car le sommeil le reprit si bien, qu'on fut obligé de le porter sur son lit, où il dormit jusqu'au lendemain. La compagnie n'en fit pas de même. On se consola aisément de son absence. et il fut conclu à la pluralité que l'on continueroit le Bal puisque les fraix en étoient faits. Mylady donna la main au Marquis, et la Duchesse à un jeune Mylord, et ils ouvrirent ensemble le Bal par un Menuet à quatre. On y dansa fort régulièrement, le Marquis en fit les honneurs à merveilles, et l'on s'y divertit d'autant mieux que de tems en tems on faisoit quelques pauses pour rire à gorge déployée de l'Avanture de ce ridicule Roi de Bal. Enfin vers les onze heures les Dames se retirèrent.

Quand nous fumes de retour à l'Auberge, je marquai à Mr. Lake quelque inquiétude sur l'Opium. Il m'assura qu'il en savoit la dose, et qu'il n'y avoit rien à craindre. Cependant je l'engageai à monter à la chambre du Dormeur. Nous le trouvâmes enséveli dans un profond sommeil, dont nous eûmes quelque peine à l'éveiller. La fatigue de la nuit précédente, jointe au vin qu'il avoit pris jusqu'à l'ivresse, me faisoit craindre que l'Opium ne fît plus d'effet que nous ne voulions, et j'eus un véritable regret d'avoir eu quelque part à cette malice. Le Marquis avoit la même inquiétude que moi. Nous priâmes alors Mr. Lake qui nous avoit paru bon Chymiste, d'arrêter ou de modérer l'effet de l'Opium. Pour nous satisfaire, il envoya chercher des citrons dont il exprima le jus et en fit avaler quelques cuillerées au Dormeur, qui se

réveilla aussi-tôt, et causa avec nous. Quelque tems apres, il se rendormit. Nous le quittames pour en aller faire autant, sur la parole positive que Mr. Lake nous donna qu'il n'y avoit pas la moindre chose à craindre.

Dès que je fus levé, je m'informai de l'état où il étoit. et ce que j'en appris soulagea pleinement mon appréhension. Je descendis à la Fontaine, où je trouvais nos Messieurs avec la Duchesse et Mylady, fort occupés à rire encore des folies de la nuit. Quoique cette Comédie nous eut extrêmement diverti, nous reprochames à Mr. Lake d'avoir poussé la raillerie un peu trop loin. Mais nous eumes beau dire, il se mit en tête de nous prouver qu'il y avoit de la charité à le faire, et que rien n'étoit plus salutaire à de pareils Caracteres que de mettre leurs sotises dans un si grand jour, qu'ils ne puissent plus se les dissimuler. Le Chanoine appuya ce sentiment et nous convinmes qu'ils auroient eu raison tous deux si le sujet étoit corrigible. Peut-être même, dit-il, ces pieces auroient pu le rendre plus sage. si on les lui avoit faites dans sa jeunesse. Mais qu'il y avoit toute apparence qu'à l'âge où il étoit il ne cesseroit d'être extravagant que lorsqu'il auroit achever de manger son bien. Alors tout le changement qui arriveroit en lui, c'est qu'il joindroit la misere au ridicule. N'importe, fit Mr. Lake, je lui en garde encore une, mais quel qu'en soit l'effet. je vous jure que ce sera la derniere. Si elle ne le corrige pas, ce ne sera point ma faute, le pis aller, c'est qu'il restera comme il est, et il nous aura donné

une Comédie complete. En deux mots, continua t-il, j'ai résolu de le faire créer *Roi des Bobelins*. C'est une vieille cérémonie, que j'ai vu faire ici autrefois. Mr. le Chanoine en a vu des exemples aussi, et notre Etourdi est l'homme qu'il nous faut. Je disposerai tout pour cela, je n'ai besoin seulement que de n'être pas contredit. La Duchesse et nos Dames promirent d'abord leurs suffrages, et l'affaire fut laissée à Mr. Lake et au Chanoine.

Comme nous étions occupés à badiner ce projet, nous vîmes le Sr. Salpeteur revenir chez lui, avec le petit Médecin qui m'avoit abordé dès le premier jour que j'étois à Spa. Ils nous parurent tous deux en contestation, et fort émus. Dès qu'ils furent séparés, il nous prit envie de nous informer du Sr. Salpeteur quel étoit le sujet de leur dispute, bien persuadés qu'elle avoit pour objet la santé de quelque Malade, sur la cure duquel ils ne s'accordoient pas. Le préjugé étoit fondé en raison, car l'un se faisoit appeler Docteur, et Salpeteur n'étoit qu'Apoticaire. Suivant tous les privilèges de la Faculté, Salpeteur devoit avoir tort. Mais par malheur pour Mr. le Docteur, l'Apoticaire avoit une expérience de 40 ans qui lui donnoit souvent raison et il l'avoit encore dans cette occasion, suivant ce qu'il nous raconta. Une Dame de Namur étoit venue aux Eaux, chercher du soulagement à des obstructions dont elle étoit fort incommodée, et par les avis du Docteur (que je ne nommerai pas) elle s'y étoit préparée par une légion de pillules qu'il lui avoit fait

avaler. Malgré ces préparatifs, ses Eaux ne passaient pas. Le Médecin appelé en augura bien. Tant mieux, disoit-il, continuez ; c'est que les Eaux operent. Elle en but le lendemain. jusqu'à les vomir. Nouvelle consultation : Tant mieux, dit le Docteur, la Nature s'aide. Buvez, Madame, buvez encore : mais réitérez mes pillules. Les Eaux s'opiniâtrèrent à rester. et la bonne Dame couroit grand risque, ou de crever, ou de devenir hydropique. L'impitoyable Docteur la désespéroit par ses éternelles pillules, et par son *tant mieux*. Enfin la Dame ayant envoyé chercher Salpeteur, cet Apoticaire, tout Apoticaire qu'il étoit, avoit jetté les pillules au vent, et donné à la Dame un remède qui l'avoit tirée d'affaires. C'étoit cette profanation de pillules, qui faisoit le sujet de leur dispute.

Quelque burlesque que fût cette contestation, elle nous donna occasion de nous féliciter les uns les autres de ce que nous n'avions pas besoin des secours de la Faculté, dans un Lieu où les Médecins sont si rares et si peu instruits. Il s'y rencontre cependant très-fréquemment des cas, capables d'embarrasser les plus habiles. Il est triste que des Malades, après avoir fait un long et pénible voyage, se voyent réduits à la merci d'un Médecin de Village, qui n'a de ressource que dans ses pillules. dont les meilleures sont toujours dangereuses, ou pour le moins équivoques, dans la plus heureuse pratique. Le plus sûr pour ceux qui viennent à Spa prendre les Eaux à titre de remède est de se munir avant de partir, d'un Mémoire fort

circonstancié d'un habile Médecin, pour se conduire sagement en tel ou tel cas, selon les symptômes connus à la Médecine. C'est un avis que le Lecteur me permettra de lui donner, et je m'y crois autorisé par tout ce que j'ai vu sur les lieux. On n'y est pas plus heureux en Chirurgiens, et nous en vîmes aussi la preuve. Un Avocat très célèbre dans les Païs-Bas étant aux Eaux avec nous, y fit une chute terrible. Cet honnête-homme retournant un soir chez lui après avoir soupé à la *Rose d'or*, se laissa tomber de dessus le parapet du petit pont qui est auprès de cette Auberge. On le porta à son logis ; on appela le Chirurgien de Spa, qui prétendit que l'Avocat avoit un os cassé, dans le bras droit, et une fracture dans la jointure du poignet gauche. Il le pansa suivant ce plan, et lui fit souffrir mille maux. Le mérite de cet Avocat lui ayant attiré la compassion générale, chacun s'empressa à le consoler et à le soulager. Il y avoit parmi les Buveurs d'eau, un Chirurgien-Major des Troupes Françaises. Cet homme ayant entretenu le Malade sur les douleurs qu'il sentoit, lui demanda la permission de visiter ses bras. Il leva les ligatures et les bandages, et fut fort étonné de trouver que tout le mal consistoit dans une enflure causée par la foulure d'un nerf, et qu'il n'y avoit dans l'un ni l'autre bras, aucune fracture ni luxation. En effet, l'Avocat fut guéri en peu de jours par le moyen de quelques fomentations.

Je conviens que cet inconvénient est irrémédiable de la part de ceux qui viennent à Spa. parce que

toutes les directions des plus habiles Médecins ne peuvent les garantir de l'ignorance d'un Chirurgien. Mais qu'il me soit permis de dire ici en passant qu'il y a sujet de s'étonner que le Gouvernement de Liège, si sage d'ailleurs, n'y ait pas encore fait attention. Il est vrai que le voisinage de cette Ville fournit des ressources ; mais dans les cas pressans, un Malade a tout le tems de souffrir ou de mourir. On auroit un secours plus prompt et plus assuré dans l'habileté du célèbre Mr. Chrouet, Médecin d'*Olne*, à quatre lieues de Spa, si son grand âge lui permettoit encore de faire ce voyage. Il le faisoit autrefois, et il s'y est rendu aussi illustre par les cures qu'il y a faites, que par la vaste connoissance qu'il s'est acquise de la nature et des qualités de ces Eaux. L'analyse qu'il en a faite sur les lieux, l'emporte de beaucoup sur celles qui avoient été faites jusques-là, comme je l'ai déjà remarqué. On peut dire, qu'après avoir suivi la nature pas à pas dans les routes obscures, ce Docteur l'a prise enfin sur le fait. Il a employé un tems et des peines infinies dans cette recherche, et il est le premier qui ait découvert et prouvé que les Eaux de Spa. et celles du *Pouhon* même, ne sont aucunement imprégnées de ce Vitriol de Mars volatil, dont leur goût et leurs effets les avoient fait soupçonner jusques-là. Il a démontré ensuite que cette qualité vitriolique n'est que l'effet de la fermentation et d'une certaine combinaison de minéraux, qu'il n'est pas de mon sujet d'expliquer plus au long. Il me suffira d'ajouter que le

fameux *Lister*. Membre de la Société royale de Londres, étoit du même sentiment.

Après avoir raisonné sur ces différentes choses, dont j'ai cru que le précis pourroit être de quelque utilité au Lecteur, nous nous amusames à voir emplir des centaines de bouteilles pour les transporter dans les Provinces les plus éloignées. Il s'en fait un débit prodigieux, et il n'y a point d'année qu'il n'en sorte plus de cent-mille de Spa et souvent beaucoup plus. Ceux des Habitans qui font ce commerce, sont extrêmement attentifs à ne les remplir que dans les tems secs, parce qu'il est d'expérience que les Eaux sont beaucoup moins fortes après quelques jours de pluie. La raison même en est sensible, parce qu'alors la pluie qui s'insinue sous terre et dans les fentes des Rochers, altere les veines d'eau minérale en se mêlant avec elles. La manière dont on les emplit a quelque chose de curieux, parce que leur conservation dépend des précautions qu'on y apporte. Ce sont des Femmes nommées par le Magistrat de Spa, qui ont ce soin. Elles rincent d'abord fort exactement les bouteilles et les rangent cinq à cinq sur le Parapet qui environne l'Esplanade de la Fontaine du Pouhon. Ce Parapet, qui est de pierre de taille, est creusé exprès en forme de gouttière, pour pouvoir contenir les bouteilles. Il est environné d'une espèce de petit balustre de fer, contre lequel on les appuie pour les tenir debout. Alors une Femme présente un entonnoir sur chacune des bouteilles, et cette Femme est suivie d'une autre

qui y verse l'eau du *Pouhon*. Quoique cela se fasse avec une rapidité étonnante, ces Femmes sont si bien accoutumées à ce manège, qu'elles n'en mettent pas plus dans l'une que dans l'autre. Je m'aperçus qu'elles ne les remplissoient d'abord qu'à moitié, et qu'elles n'achevoient de les remplir qu'après avoir parcouru toutes les bouteilles. Je leur en demandai la raison. Elles me dirent qu'elles étoient obligées d'user de cette précaution, pour donner à l'eau le tems et l'espace nécessaire pour laisser agir la fermentation dans laquelle elle se trouve en sortant de la Fontaine. Elles ajouterent que pour la même raison, elles devoient les laisser quelque tems sans les boucher, parce que si on y appliquoit le bouchon aussi-tôt qu'elles sont remplies, les bouteilles creveroit infailliblement. Nous voulumes en faire l'épreuve, et moyennant quelques Escalins, nous nous donnâmes le plaisir de voir casser quelques bouteilles sur l'heure même.

Ces remarques nous firent comprendre d'une manière sensible, la différence essentielle qui doit se trouver entre les Eaux bues à la Fontaine et les Eaux transportées. Car outre la déperdition des esprits qui s'en échappent pendant le petillement, dont on les voit agitées avant qu'on les bouche, il est impossible que les substances minérales qu'elles contiennent, ne se séparent les unes des autres, dans la fermentation qui dure encore après qu'elles sont bouchées. Cette fermentation qui est produite par l'Esprit acide, qui anime, pour ainsi dire, cette Eau, n'a rien d'incom-

préhensible, puisque l'on prétend qu'elle se fait sentir dans la Fontaine, une fois chaque mois pendant la pleine Lune. Un Médecin du Païs, nommé *François*, dit *Bazin*, assure que cette fermentation est si sensible, qu'elle se fait entendre pendant la nuit. Il faut qu'elle soit violente. Cela supposé, il est moins étonnant qu'elle se perpetue dans les bouteilles, à l'aide de l'agitation qu'elle reçoit lorsqu'on y verse l'eau. Il est donc à conseiller à ceux qui en font venir pour les boire chez eux, de choisir à Spa quelque Correspondant fidèle, qui veille exactement à ne faire emplir les bouteilles qu'en tems sec et serain et à les faire boucher le plus tôt qu'il sera possible. En lui donnant un sol ou un demi-sol de plus par chaque bouteille pour le dédommager de celles qui pourroient se casser, et en payant quelque chose de plus à la Femme qui a le droit de les boucher et d'y appliquer le Sceau du Bourg, on n'épargnera point la cire et le cuir dont elle enveloppe chaque bouchon. La dernière précaution qui dépend des précédentes, est de ranger les bouteilles tant dans les paniers que dans le cuve, le bouchon tourné en bas. De cette manière les parties terrestres s'attacheront au bouchon, et les parties sulphureuses et les plus subtiles, demeurant vers le fond de la bouteille, ne trouveront aucune issue pour s'échaper.

A ce sujet je dois ajouter à l'honneur des Magistrats du Bourg de Spa, qu'ils ont des égards infinis pour les Etrangers qui viennent boire leurs Eaux sur les

lieux. Par une suite de ces égards, il n'est permis à personne de faire emplir des bouteilles que vers les dix heures du matin, parce que pour l'ordinaire tous les Buveurs sont alors retirés chez eux. Il est également défendu d'y puiser pendant la nuit, pour donner le tems à la Fontaine de se remplir, de peur qu'elle ne se trouvât vuide lorsque les Buveurs y reviendroient le lendemain, et on la ferme exactement toutes les nuits à la clef. Dès le matin, les Femmes qui ont cet office, ont soin d'en nettoyer les avenues, et d'enlever une espèce de crème brillante, qui s'élève sur la superficie, et que bien des gens prennent pour de la rouille de fer. Ces petites attentions qui ont bien leur mérite, font espérer que quelque jour les Habitans travailleront plus effacement à procurer des commodités plus considerables pour les Etrangers, par la construction de quelque Gallerie couverte, sous laquelle ils pourront se promener à l'abri de la pluie et du Soleil.

Pendant que nous nous occupions de toutes ces observations, nous fumes joints par le jeune Mylord, qui nous apprit que le fameux Baron de P..... étoit parti la nuit sans prendre congé de ses Hôtes, ni même de son Valet, qu'il avoit laissé apparemment pour les gages. Outre le loyer de ses chambres qu'il n'avoit pas payé, il devoit une somme considerable à l'Auberge où il mangeoit, et dans laquelle il avoit fait une grosse dépense. Cet Aventurier, avant de partir, avoit acheté beaucoup de galanteries à crédit dans toutes les Boutiques de Spa, et les avoit emportées

avec lui. Eh bien. Messieurs, s'écria M. Lake. avois-je bien tort de vous dire que ce Chevalier n'étoit pas homme à rester en si beau chemin, et que surement il nous feroit ici quelque tour de son métier ? Avouez, Messieurs, avouez, nous dit-il d'un ton gaillard, que malgré ce que je vous ai raconté, il vous a tous mis à contribution. Le Marquis avoua, que pour s'en défaire, il lui avoit donné deux Louis. Pour moi, il m'avoit excroqué quelques Ducats, que je fus bien honteux de lui avoir donnés. Mr. Lake se moqua de notre compassion, et nous en railla beaucoup. Mais nous eumes de quoi nous consoler dans l'aveu de tous ceux qui formoient notre compagnie. Comment donc, dit le jeune Mylord, qui n'étoit pas fort généreux, est-ce que Mr. Lake connoissoit cet Aventurier ? Oui, lui dis-je, et il nous l'avoit parfaitement bien dépeint, et malgré cela il nous a excroqué notre argent. J'ai grand regret à mes Guinées, dit le Mylord, car il en a eu six des miennes tout en une fois, et j'en donnai encore deux dans la Quête que la Duchesse fit l'autre jour pour lui. Consolons-nous-en, mon cher Mylord, lui dit Mylady, il a des miennes aussi : mais je trouve que quoi qu'il en coute, c'est toujours en être quitte à bon marché, que d'être délivré d'un homme qui pouvoit faire pis. Mylord ajouta, que ceux dont cet Aventurier avoit le plus tiré, étoient de riches Juifs Hollandois, qui étoient venus à Spa. Je n'en suis pas étonné, dit-il, car il fait peindre ses prétendus malheurs avec tant d'art, qu'il pourroit attendrir un

Arabe même. J'ai vu des Lettres qu'il avoit écrites à la Duchesse et à deux jeunes Seigneurs d'Amsterdam, à qui il décrivait sa situation de la façon du monde la plus touchante. Il y marquoit tant de sentiment d'honneur, que je l'aurois cru honnête-homme. Ces jeunes Hollandois sont pourtant les seuls qu'il n'a pu duper. Enfin en combinant à vue d'œil l'argent que le Baron avoit excroqué, nous comprimes qu'il devoit avoir touché beaucoup au-delà de cent Guinées, sans y comprendre les dettes qu'il laissoit, et l'argent qu'il avoit gagné au Jeu.

Nous demandâmes à Mylord où il avoit appris cette nouvelle. Il nous dit que c'étoit à la Fontaine de *Geronstere*, d'où il revenoit et nous assura que cette Fontaine étoit beaucoup plus fréquentée que celle du *Pouhon*, et que l'affluence des Buveurs qu'il y avoit trouvés, lui avoit fait comprendre qu'il y avoit à Spa beaucoup plus de monde qu'il n'avoit cru. Ce qu'il nous dit de la situation, des vues et des plaisirs de cette Fontaine, nous donna envie d'y aller : nous le proposâmes à la Duchesse et à Mylady, qui y consentirent et fixèrent la partie au lendemain. Les Dames appelerent leurs Valets pour aller retenir des voitures et nous envoyâmes les nôtres pour nous louer des chevaux. La Duchesse nous invita tous à venir faire une partie chez elle, sur les trois heures. Nous allâmes nous habiller, et après y avoir joué pendant une partie de l'après-midi, nous résolûmes de terminer la journée par une promenade aux Capucins.

Nous ne pumes la faire commodément. Il y avoit ce jour-là chez eux je ne sai quelle Fête, fort solennelle apparemment, car ils vinrent faire une grande Procession tout autour du Jardin, en chantant pitoyablement, et suivis de quantité de monde. Mylady nous conseilla de nous retirer à l'écart, pour ne pas nous exposer au zèle indiscret de quelque Dévot. Nous passames dans un cabinet de verdure, d'où nous vimes tout sans être vus. Mylady avoit bien ses raisons parce que peu auparavant une des premières Dames de la Cour d'Angleterre pensa payer bien cherement l'indiscrétion qu'elle avoit eue de s'exposer. C'étoit la Duchesse de New.... et elle l'avoit raconté elle-même à Mylady, qu'elle avoit rencontrée à Bruxelles. Cette Dame étant un jour allée au Sermon aux Capucins, fut tentée d'assister au Salut, qui se fait après. Elle ignoroit qu'on y exposoit *le Vénérable* et qu'on y donnoit la bénédiction. Elle se tint debout pendant la cérémonie et même après le fatal coup de cloche. Un Liègeois plus insolent que dévot, scandalisé de la posture de la Duchesse, lui porta un coup de sa canne dans le dos, qui la fit tomber sur un banc vis-à-vis. La Duchesse s'évanouit. Son accident fit murmurer les plus raisonnables de tous les Catholiques, et les Anglois coururent aux armes, pour en tirer raison. Les Peres Capucins, qui n'avoient aucune part à ce desordre, vinrent faire une excuse, et prièrent la Duchesse d'assoupir cette affaire, qui devenoit très-sérieuse et qui en demeura là. Nous conclumes que le

plus sûr étoit de ne pas s'exposer, et nous nous échappâmes du Jardin, pour retourner au logis.

Comme il étoit pourtant d'assez bonne heure, nous nous arrêtâmes à causer sur le pavé du Bourg. En gens désœuvrés, nous allâmes le long de la rue, regarder les Armoiries qui sont sur les façades des grandes Auberges. Cet amusement nous donna quelque plaisir, en nous fournissant des sujets de conversation sur les personnes illustres dont nous voyions les noms et les Armes, avec la date de leurs voyages en ce Lieu. Nous trouvâmes celles de Henri III, Roi de France et de Pologne, que sa santé y amena en 1585 ; et celles d'Alexandre Farnese, Duc de Parme, qui y vint en 1592 pour la troisième fois. Nous y vîmes aussi les Blasons de Charles II., Roi d'Angleterre, qui vint y chercher quelque distraction aux ennuis de son exil ; ceux du Roi de Danemark, du Grand-Duc de Toscane, des Princes et Princesses d'Orange, et de quantité de Seigneurs des Maisons les plus distinguées de l'Europe.

Un peu plus loin nous aperçûmes celles de la fameuse *Marguerite de Valois*, Reine de Navarre, et première Femme de Henri IV. qui vint prendre les Eaux de Spa en 1577. Oh ! pour cette Reine, dit la Duchesse, on ne devoit pas voir ici son Ecusson. Elle ne vint apparemment à Spa que pour chercher la fécondité, et prévenir la dissolution de son mariage. Le peu de fruit qu'elle en retira, ne fait point assez d'honneur à ces Fontaines. Je ne sai, Madame, reprit

Mr. Lake, si elle s'en trouva si mal. Car si l'on en croit l'Historien *Dupleix* qui'avoit été son Domestique, la bonne Dame devint aussi féconde que galante. On lui connoit au moins deux Enfans d'avanture, sans compter le petit malheur que le Roi son frere lui avoit reproché si vivement. *Dupleix* n'en fait point mystere et dit clairement que la Reine Marguerite avoit eu un Fils du beau *Harlai*, Sire de *Chanvallon* et que cet Enfant fut depuis Capucin sous le nom de *P. Ange*. Il parle d'un second qui fut le fruit de ses amours avec le Sr. *d'Aubiac*, Gentilhomme Auvergnac, et *Dupleix* assure qu'il les a connus tous deux. Ainsi, Madame, vous voyez que les Eaux produisirent de grands effets chez la bonne Reine et que Mrs. de Spa n'ont pas tort de s'en faire honneur. Le trait est malin, dit le Marquis, mais permettez-moi de vous dire que Marguerite de Valois ne vint jamais à Spa, mais qu'elle en but les Eaux à Liège, où elle vint par politique seulement, pour ménager les interêts du Duc d'*Alençon* qui vouloit se faire déclarer Souverain des Pais-Bas. L'amitié qu'elle avoit pour ce Frere n'a point été exempte de soupçons violens. Aussi fit-elle tout pour lui. Elle fait dans ses Mémoires une ample relation de son voyage de Spa, et déclare qu'elle prit prétexte d'un Erésipele auquel elle étoit sujette et dont elle fut guérie par l'usage de ces Eaux. Elle vint à Liège avec la Princesse de *la Roche-sur-Yon*, et décrit fort au long l'intrigue qu'elle avoit entamée en passant à Mons, avec le Comte et la Comtesse de

Lalain ; et les honneurs que *Gerard de Groosbeck*, Evêque de Liège, lui avoit rendus dans sa Ville. Elle y remarque que ce Prélat, quoique Prince, n'étoit point traité d'*Altesse* (comme ses Successeurs l'exigent aujourd'hui), mais qu'en lui parlant on disoit *Sa Grace*. On peut juger par ses Mémoires, qu'elle étoit fort contente de *Sa Grace*. Le Prélat lui avoit cédé son Palais, elle y tenoit une Cour fort brillante, et y régala en un jour toutes les Dames de qualité du Pais et le lendemain tous les Prélats et Abbés de la Province. Rien n'y troubla ses plaisirs, que la mort de Mademoiselle de *Tournon*, une de ses Filles-d'honneur, qui y mourut d'amour. Elle en fait une longue histoire, qui serviroit de canevas à un fort joli Roman. Au reste, cet accident fut le prélude des desagrémens qu'elle eut à son retour. Elle fut insultée en passant à Dinant et au Château de Fleurinnes, et eut bien de la peine à regagner La Fère. Son voyage ne fit bien qu'à son Erésipele. Le Duc d'Alençon n'y gagna pas grand chose, parce qu'elle ne put revoir le Comte de Lalain. Voilà, Monsieur, dit le Marquis, quel fut le motif secret du Voyage de cette Reine. Je m'étonne que l'on ait mis ici ses Armes, vu qu'elle n'y vint jamais, et qu'elle faisoit venir seulement des bouteilles qu'on lui apportoit toutes les nuits à Liège. Nous parcourumes encore d'autres Armoiries, parmi lesquelles il y en a beaucoup que nous ne pumes déchiffrer.

Eblouis plus que fatigués de cet amusement, nous allâmes nous asseoir sur un banc à la porte du Sr. R.

le Loup, qui demeure au coin du *Pouhon*. Mais comme nous y étions en trop grand nombre, cet honnête-homme fit apporter des chaises pour la Duchesse et nos autres Dames. La tête pleine de ces Armoiries nous lui demandames s'il n'y en avoit pas de plus anciennes dans l'Eglise, de la Paroisse. Il nous répondit que non, parce que leur Eglise, qui n'étoit auparavant qu'une petite Chapelle où l'on venoit dire la Messe pour la commodité des Habitans, n'avoit été érigée en Paroisse qu'en 1573. Avant ce tems, nous dit-il, nous étions dépendans de la Paroisse du *Sart*, à une petite lieue d'ici. Ce n'est que depuis ce tems que l'on a formé à Spa une petite Magistrature, qui s'est élevée sur les débris de celle de *Sart*. Mais comme nous ne faisons alors qu'une même communauté, les papiers qui regardent notre établissement sont restés dans le Greffe de ce Village, où ils ont été consumés dans un incendie. Mais au moins, lui dit Mr. Lake, vous savez apparemment l'époque de la fondation du Bourg ? On dit, Monsieur, continua le Sr. Le Loup, que le Fondateur de ce Bourg étoit un Maître de Forges, nommé *Colin Le Loup*, qui en 1527 acheta de l'Evêque de Liège douze *Bonnieres* de Bois à l'entour du *Pouhon*, qui étoit pour-lors au milieu d'une petite Prairie entourée de Bois. Cet homme fit défricher ce terrain et y construire quelques habitations. Ma maison, ajouta-t-il, fut la première. Celles que l'on bâtit ensuite formerent cette enceinte, aujourd'hui le Marché de *Spa*, et qui s'est agrandi peu à peu. Aupa-

ravant les Buveurs se logeoient dans ces mazures, nommées le *Vieux Spa*. Comme il n'y avoit point assez de place, on dressoit tous les Etés des Tentes aux environs de la *Sauveniere*, pour les moins malades. Il y a quelque apparence, ajouta-t-il, que ce Lieu fut autrefois une Seigneurie particuliere. On trouve une famille qui porte le nom de *Spa*, dont les descendans sont établis à Liège et à Huy. Voila, dit-il, tout ce que l'on sait de la Fondation de ce Bourg. Nous remerciames cet homme de la complaisance avec laquelle il avoit répondu à nos questions, et nous nous retirames à nos Auberges, avec parole de nous retrouver le lendemain au *Pouhon*.

L'idée des plaisirs que le jeune Mylord nous avoit promis à *Géronstère*, nous fit devancer l'heure ordinaire, pour être en état de partir en compagnie. Nous nous trouvames tous au *Pouhon* au même instant, comme si un même génie nous eût tous éveillés. La Duchesse et nos autres Dames ne furent pas moins ponctuelles au rendez-vous, en sorte qu'à quatre heures et demie précises nous avions déjà bu, selon la coutume, quelques verres du *Pouhon*. Les voitures se trouverent prêtes en même tems. La Duchesse monta dans une chaise avec deux Dames, et Mylady entra dans l'autre avec ses deux amies. Mylord. Mr. Lake, le Marquis et moi, nous les escortames à cheval. Nous avions heureusement le plus beau tems du monde, et il nous falloit ce dédommagement pour adoucir la longueur et l'ennui de cette cavalcade. Il n'y a cepen-

dant gueres plus d'une demi-lieue de chemin, du Bourg de Spa à la Fontaine de *Geronstere*. Mais c'est un chemin si rude, que les voitures y employent toujours près de cinq quarts-d'heure. La route en elle-même est des plus désagréables. A peine est-on sorti de Spa, qu'on ne découvre plus le moindre vestige d'habitations, on se croiroit transporté dans les Déserts de la Thébaïde. De quelque côté que l'on regarde, tout ressent la solitude. Par-tout on ne voit que des arbres, de la bruyère, et du marbre. Les chemins sont bordés, et ferrés en quelques endroits, de roches, ou d'éclats de pierres d'une grosseur énorme. Si pressé que l'on soit, les voitures ne vont qu'au pas de cheval, qui ne doit pas aller vite, puisque le Cocher est toujours à pied, pour être à portée de guider le cheval dans les pas dangereux, et de lui faire éviter à propos les pierres qui feroient renverser la chaise.

Ces voitures sont faites exprès pour ces chemins rudes et étroits. Ce sont des especes de chaises légères, couvertes de cuir ou de toile cirée, avec des rideaux de même, sans glaces ni portieres. Ces machines sont attachées sur un brancard à deux roues, fort larges et bien solides. Elles ont sur le dossier une lunette, pour pouvoir veiller sur les valises que l'on peut attacher derrière, car il est impossible d'y placer un Valet. Il n'est pas aisé de faire beaucoup de diligence avec ces voitures, parce qu'on ne peut y atteler deux chevaux de front, et que quand on en prend deux pour les promenades un peu longues, on est obligé de les

attacher l'un après l'autre. Quelque tems qu'il fasse ces animaux vont toujours le même pas, et savent si bien leur route, que j'ai remarqué qu'en certains endroits plus difficiles, ils posent toujours leurs pieds dans les mêmes trous et sur les mêmes pierres, ensorte que l'on est sûr d'essuyer chaque fois les mêmes cahots et les mêmes secousses. Mais quelque lentes que soient ces voitures, elles sont extrêmement sûres, et rarement on entend dire qu'il en soit arrivé des accidens. Elles ne sont pas fort cheres. Les Cochers ne prennent que trois Escalins, pour mener aux Fontaines une chaise remplie de trois ou quatre personnes. Ceux qui ne peuvent se servir du cheval les trouvent assez commodes. Pour moi je les ai trouvées détestables, je préférerois de faire le voyage à pied, comme l'a fait plusieurs fois le Czar, en 1717. Nous ne tirames pas cependant grand avantage de nos chevaux. La politesse ne nous permettant pas de devancer les Dames, nous étions réduits à suivre leurs chaises pas à pas. Nous ne pouvions même profiter de leur conversation, parce qu'en certains endroits remplis de bois, les chemins sont si resserrés qu'il n'y a de place que pour la voiture. Il falloit alors se contenter de les suivre en maudissant la route. et la négligence des Habitants de Spa, qui pourroient, ce semble, prendre un peu plus de soin d'un chemin qui leur fait un si gros revenu. Mr. Lake pour nous consoler nous dit qu'autrefois il étoit bien pire et qu'il étoit presque impraticable lorsqu'il vint la première fois à Spa.

Tel qu'il est, dit-il, nous en avons l'obligation à Monsieur le Comte de Lynden-Aspremont. Ce Seigneur, qui étoit Favori du Prince Clément de Baviere, et Gouverneur de son Marquisat de Eranchimont (d'où ces Fontaines dépendent,) a pris des soins infinis pour raccommoder tous les chemins qui y mènent, et y a fait de très grosses dépenses. C'est dommage, ajouta-t-il, que ses successeurs n'aient pas eu le même zèle que lui, pour le bien-public. Peut être, lui dis-je, est-ce par une raison d'intérêt, qu'on néglige ces chemins. Qui sait si les Habitans ne s'opposent point à leur réparation, pour faire valoir leurs chevaux et leurs voitures, en réduisant par-là les Etrangers à la nécessité de les prendre, pour ne pas risquer les leurs! Cela pourroit être, dit-il, mais en cela même ils n'entendroient pas leurs intérêts. Si les chemins étoient plus commodes, il viendrait infailliblement beaucoup plus d'Etrangers, qui restent chez eux. effrayés par le récit qu'on leur en fait. D'ailleurs, quantité de Seigneurs y viendroient avec leurs équipages, dont la dépense excéderoit surement de beaucoup le petit profit que les Habitants peuvent retirer du loyer de leurs voitures.

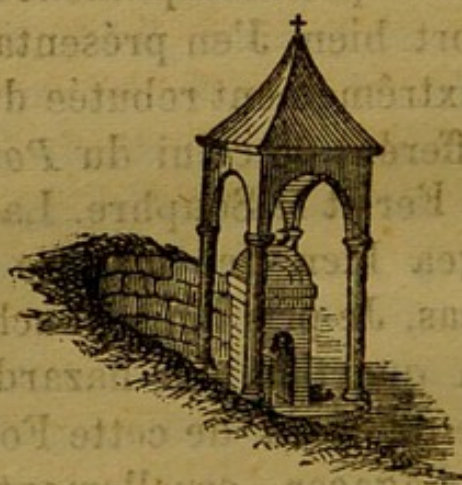
Cette petite conversation nous mena insensiblement jusqu'à *Geronstere*. Nous mimes pied à terre et nous donnâmes nos chevaux à un Garçon, dont l'office est de les attacher au piquet, et de les garder. Nous approchâmes des voitures pour aider les Dames à descendre sur une grosse pierre, connue de tous les

Buveurs d'eau, contre laquelle toutes les chaises s'arrêtent. Puis nous courumes avec empressement à la célèbre Fontaine de *Geronstere*. Nous nous y trouvâmes les premiers, parce que nous avions devancé toutes les voitures. Nous n'y fumes pas longtemps seuls. Un moment après, nous vîmes arriver une trentaine de chaises, quelques voitures particulières, et environ une centaine de Cavaliers, sans compter quantité de Prêtres, de Moines et d'autres personnes qui font le voyage à pied, par des raisons d'économie ou de santé.

Je demandai des verres pour nos Dames. Les Femmes qui sont chargées du soin de cette Fontaine, nous en donnerent avec un petit compliment Liégeois, que je n'entendis pas fort bien. J'en présentai un à Mylady, qui fut d'abord extrêmement rebutée du goût de cette Eau, qui est différent de celui du *Pouhon*. Elle sent beaucoup plus le Fer et le Souphre. La répugnance de Mylady me vengea bien des malices qu'elle m'avoit faites en pareil cas. Je pris ma revanche, sans vouloir lui faire aucun quartier. Le hazard voulut que je m'accommodasse du goût de cette Fontaine, et j'en pris occasion d'agacer cruellement cette Dame, chaque fois qu'il falloit boire.

Après ces premières libations faites à la Nympe de *Geronstere*, nous nous mîmes à examiner sa situation, son Palais et ses dépendances. Cette Eau si précieuse sort du creux d'un rocher assez élevé, par rapport à la situation de Spa. La Fontaine est dans une petite

niche de marbre, couverte d'un dôme de pierre de taille, soutenu par quatre piliers de marbre rouge. Elle doit la construction de ce joli petit Édifice à la libéralité du Comte Conrad de Bourgsdorff, Conseiller intime et d'Etat de l'Electeur de Brandebourg. Ce Seigneur y étant venu en l'an 1651, et y ayant trouvé un grand soulagement à ses maux, crut qu'il étoit de sa générosité de loger sa bienfaitrice un peu plus commodément et fit les frais de ce petit bâtiment. Il voulut même y laisser un monument public de sa reconnaissance. dans l'Inscription en Haut-Allemand, qu'il fit placer au-dessous de ses Armes, sur une grosse pierre, qui se voit encore dans la muraille voisine.



Le Marquis, qui savoit très-bien cette Langue, nous expliqua le contenu de l'inscription. Comme elle n'a rien de fort intéressant. je me contentai d'en extraire le fait que je viens de rapporter. Il y a quelque apparence, dit Mylady, que si chaque Malade guéri faisoit

son offrande, ces Eaux deviendroient aussi célèbres par leurs ornemens que par leur vertu. Pour moi, dit la Duchesse, je ne saurois pardonner au Czar *Pierre*, d'être parti de Spa sans y laisser quelques marques plus dignes d'un si grand Empereur. Un Louis XIV, ajouta-t-elle, tout œconome qu'il étoit, ne se seroit pas contenté d'un marbre. Il eût surement fait élever quelque Edifice public, qui eût fait boire les Etrangers à sa santé, deux-cens ans après sa mort. Oh ! Madame, dit Mr. Lake, le Czar n'y alloit pas si vite. S'il eût bâti par-tout où il a été, il n'auroit pas eu de quoi fonder S. Petersbourg. Il étoit d'ailleurs si rempli de sa grandeur, tout modeste qu'il paroissoit, qu'il croyoit que son nom et ses Armes étoient d'un prix supérieur à tous les Edifices du monde. Les bonnes gens de Spa en sont eux-mêmes si infatués, qu'au lieu de solliciter la liberalité de ce Prince, ils se contenterent de lui demander ses Armes, et un Certificat de sa guérison, dont j'ai une copie authentique. Le voici :

Je soussigné, Conseiller Privé et Premier Médecin de Sa Majesté l'Empereur de Russie, atteste que Sa Majesté ayant une grande perte d'appétit par la relaxation des fibres de l'estomac, avec des enflures aux jambes, le visage fort décoloré, et de tems en tems des coliques bilieuses, s'est rendue à Spa pour y boire les Eaux Minérales. Je suis témoin des avantages qu'Elle en a retirés, se portant mieux de jour à autre.

ayant pris la peine de se transporter Elle-même à la Source de Geronstere, éloignée de trois quarts de lieue de la Ville, sachant fort bien que ces Eaux profitent incomparablement plus que quand elles sont transportées : et enfin que quoique Sa Majesté Impériale ait bu d'autres Eaux en differens endroits, Elle n'en a pas trouvé de meilleures, ni qui ayent eu un si grand effet pour sa maladie. que les Eaux de Spa. Donné à Spa, ce 24 Juillet 1717. Signé R. Areskin, y joint son cachet en cire rouge. Certifié conformément par G. Sthoreaux, Greffier de Spa, soussigné.

Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, le Certificat d'Areskin a éternisé ici la mémoire du Czar. Chacun le sait par cœur, et il n'est point de Pere qui ne l'apprenne à ses Enfans. Les bonnes gens sont donc bien dupes, dit la Duchesse : car enfin, à quoi sert ce marbre que le Czar a fait mettre au *Pouhon* ? Cette Inscription, ce Certificat, nous disent qu'il a été malade et guéri : que nous importe ? Il n'y a, ce me semble, dans cet événement, rien que de fort commun. Les Empereurs sont, comme le reste des mortels, sujets à mille maux et je trouve que cette Inscription n'est qu'un monument de plus érigé à l'infirmité humaine, dont nous avons déjà un million de preuves indépendamment de ce marbre. Mais ce qui nous eût tous intéressé et qui eût été bien digne de Sa Majesté Impériale, c'est qu'en même tems que ce Prince instruisoit les siècles à venir de sa maladie par cette Inscription, on eût pu lire en

caracteres plus durables dans la construction de quelque Galerie commode, par exemple, ou de quelque autre Bâtiment public, que cet Empereur étoit aussi liberal et aussi magnifique dans sa reconnoissance, qu'il étoit grand d'ailleurs par ses autres qualités. Qu'en pensez-vous, nous dit-elle, Messieurs ? Chacun approuva sa pensée, et avoua qu'il y auroit eu beaucoup de grandeur à ce Prince si riche et si puissant, de laisser un monument si glorieux pour lui, dans une Province extrêmement éloignée de ses Etats. Du moins, dit Mylady, il se seroit épargné le petit reproche que nous faisons aujourd'hui à sa mémoire.

Il n'y eut que le jeune Mylord qui ne fut pas de cet avis. Il aimoit l'argent et haïssoit la dépense, et cette passion si lâche dans une personne de son rang et de son âge, lui faisoit souvent faire des démarches bien ridicules, comme nous le verrons plus bas. Mais sans nous écarter de la circonstance du Czar, il voulut nous prouver que notre critique étoit injurieuse à ce Prince et se fâcha tout de bon, en disant grossierement aux Dames, qu'il y avoit de la folie à condamner un Prince à faire de la dépense dans un Païs étranger. Vous n'avez pas raison, mon cher petit Mylord, de tant vous échauffer, lui dit la Duchesse. Le Czar auroit pu faire cela sans qu'il vous en coutât rien. En vérité, vous n'êtes gueres Anglois. Au surplus, sachez qu'à Spa, comme à Londres, on a la liberté de parler des Têtes couronnées. Ce que nous en disons ici ne peut donc offenser personne.

Le Marquis voyant que la conversation s'animoit, et que Mylord piqué du reproche tacite d'avarice, pourroit perdre le respect aux Dames, détourna l'entretien, en proposant d'aller boire un verre. Ensuite il nous fit arpenter l'Esplanade au milieu de laquelle la Fontaine est située. C'est une petite Place d'environ quarante pieds en quarré, que l'on a creusé dans le Rocher, pour donner aux Buveurs un espace convenable. Au bout de cette Place et à l'opposite de la Fontaine, on a élevé un grand bâtiment en forme de Halle, au-dessus de laquelle il y a une espece de chambre, que l'on pourroit rendre assez propre. Ces deux appartemens, qui servent de retraite aux Buveurs pendant la pluie, n'ont ni portes ni fenêtres, et l'on n'y a de jour que par des lucarnes. Ce bâtiment a tout au plus l'air d'un Corps de garde. La chambre supérieure est bâtie en saillie, et avance de dix pieds plus que l'autre. Et cette avance, soutenue par quatre pilastres rustiques, forme un petit Péristyle en forme de Gallerie, au devant de la Salle qui est au dessous. Cette Salle sert de Chauffoir pour ceux à qui le froid des Eaux est trop sensible. Il y a un foyer aussi mal-propre que tout le reste ; on y fait un feu terrible, où l'on jette des arbres tout entiers, et des branches vertes qui enfument toute la compagnie. La nécessité cependant le fait trouver commode. Il y a des bancs tout autour et l'on y voit pêle-mêle des Ducs, des Duchesses, des Bourgeois, des Moines, des Prêtres, des Religieuses, des Princes même, qui

oubliant leur rang et leur qualité, y causent avec autant de familiarité, que s'ils étoient tous de niveau. Nous allâmes aussi nous y enfumer à notre tour, pour voir tous les Buveurs. Nous nous mêlâmes dans la foule et nous liâmes tous conversation avec le premier-venu. Cependant la fumée nous chassant, nous tâchâmes de nous rallier, pour aller respirer sur la Terrasse. Nous trouvâmes la Duchesse et Mylady fort occupées à causer avec une très aimable Abbesse, qui leur avoit poliment fait place sur le banc. Nos Dames l'inviterent à venir faire un tour de promenade, et après avoir bu encore un verre, nous allâmes à la Terrasse, où nous trouvâmes des Violons et d'autres Instrumens, qui s'y rendent tous les matins pour égayer cette solitude. On monte à cette Terrasse par un escalier de pierre de 12 ou 13 marches, sous lesquelles passe un petit Ruisseau dont le murmure a bien ses agrémens. Cette Terrasse en a au si infiniment. C'est un terrain d'environ un arpent et demi, que l'on a défriché, et qui se trouve naturellement pavé par le roc que l'on a découvert et applani. Il est en pente et forme par sa situation une espece d'Amphithéâtre. Cette promenade est toute bordée de gros arbres, dont le feuillage fournit suffisamment de l'ombre pour s'y promener commodément. Dans le bois-taillis qui l'environne, on a pratiqué en divers endroits écartés de petites cellules rustiques, où chacun peut en liberté *méditer sur la garde-robe*. On a eu soin d'abattre tous les arbres qui étoient au côté

le plus bas de la Terrasse, ensorte que l'on y jouit d'une vue charmante. On découvre même de fort loin et l'on apperçoit à travers les montagnes, des Clochers extrêmement éloignés. Nous primes tant de plaisir à cette promenade, que nous résolûmes d'abandonner absolument le *Pouhon*, malgré les inconvénients de la route de *Géronstère*.

L'ardeur du Soleil qui commençoit à se faire sentir, nous obligea à reprendre le chemin du Bourg. Car il est très important de boire les Eaux au frais, et autant il est nécessaire d'y joindre l'exercice pour les aider à passer plus facilement, autant il faut être attentif à modérer cet exercice, pour éviter la sueur qui est extrêmement nuisible aux Buveurs. Parce qu'alors l'Eau prend son issue par la transpiration, qui est toujours insuffisante pour évacuer la quantité d'Eau que l'on prend. Je pressai Mylady de boire encore un verre avant que de partir, mais l'Abbesse prit son parti contre moi, et lui conseilla de n'en rien faire. Il arrive souvent, dit-elle, que l'Eau de *Geronstère* enivre les premiers jours qu'on en boit, puis elle nous assura qu'elle en avoit fait l'épreuve et qu'elle s'étoit réellement trouvée ivre pendant deux heures. Je cédai à ces raisons et nous retournâmes à Spa.

Le retour de *Geronstère* est beaucoup plus gai, quoique l'on revienne par le même chemin par lequel on y étoit allé. La vue en est moins sauvage, parce que la route va toujours en descendant et que l'on a le plaisir de promener les yeux sur les vallons et les

côteaux voisins. D'ailleurs le chemin est peuplé de voitures, de Cavaliers, et de gens de pied, qui repartent tous vers la même heure. L'effet naturel des Eaux dont l'écoulement est hâté, soit par la fatigue du chemin, soit par l'ébranlement des voitures, ne cause pas peu d'embarras, aux Dames sur-tout. Aucune ne veut descendre la première, elles se défèrent toutes l'honneur du pas, jusqu'à ce qu'enfin le plus pressant besoin décide. Mais dès qu'on apperçoit qu'une chaise s'arrête, chacun fait alors sa partie et se range où il peut, ou à l'ombre d'un buisson, ou à l'abri de quelque grosse pierre. On remonte ensuite, et l'on fait halte ordinairement trois ou quatre fois sur le chemin. Personne n'en est exempt. Comme on est alors en train de rire et de badiner, il arrive toujours quelque petit accident qui fournit matière à la bonne humeur. Je ne sais si la situation de *Gérons-tere* n'y contribue pas, mais il me parut que ses Eaux égayaient beaucoup plus que celles du *Pouhon*. Elles nous firent à tous le même effet, et au-lieu d'aller nous habiller en arrivant au Bourg, nos Dames se firent descendre au Jardin des Capucins pour y faire quelques tours d'allée. L'Abbesse qui y alloit à la Messe, vint nous retrouver un peu après, car il est enjoint à tout Prêtre et Capucin de Spa, d'être fort court dans ses dévotions, pour ne point fatiguer celle des Buveurs d'Eau. Cette Dame plut si fort à Mylady, qu'elle l'invita à la venir voir, et à passer l'après-midi chez elle avec la Duchesse et le reste de la com-

pagnie. A Spa, il ne faut point d'autre préliminaire pour faire une connoissance et lier un commerce fort étroit.

Onze heures sonnerent, et nous sortimes du Jardin pour aller dîner. Comme nous étions à la porte des Capucins, nous vimes venir en grande hâte un Valet du Comte de L..... Son message regardoit l'Abbesse, à qui il avoit ordre de demander de la part de son Maître, si elle n'auroit pas trouvé une Tabatiere d'Agate qu'il avoit perdue à l'Eglise. L'Abbesse lui répondit que non : et du même pas le Valet alla en demander autant à tous ceux qui avoient été à la Messe en même tems que le Comte, et obligea les bons Peres Capucins à fureter dans tous les coins de leur Eglise. Je serois pourtant bien aise, dit l'Abbesse, que la Tabatiere se retrouvât. Cet extravagant s'adresse à moi d'une façon si marquée, qu'il sembleroit me soupçonner de l'avoir filoutée. Elle ne se trompoit pas. Le Comte de L... parut lui-même et la pria très-sérieusement de lui rendre sa Tabatiere, parce que c'étoit, disoit-il, une galanterie de la Princesse de..... dont il ne pouvoit poliment se défaire, et, pour l'obtenir, il la pria d'accepter une autre Tabatiere d'or en échange. L'Abbesse, fort étonnée du compliment, le traita d'insolent et le pria de s'adresser à d'autres. Nous ne savions que penser nous-mêmes de cette aventure : cette Dame nous ayant paru si réservée et si retirée, que tout nous disoit qu'elle n'étoit point capable de ce manège, et qu'elle ne méritoit pas ce

compliment. Le Marquis qui en fut indigné, lui dit avec quelque émotion : Songez. Monsieur le Comte, à ce que vous dites. Je vous réponds de votre Tabatiere si elle est chez Madame l'Abbesse. mais vous me le payerez si on la trouve ailleurs. L'Abbesse, qui craignoit l'éclat. et qui savoit que les meilleures causes des Dames perdent toujours à passer dans les mains des hommes, remercia le Marquis de l'intérêt qu'il prenoit à l'insulte qu'on lui faisoit. Elle le pria de la laisser démêler cette querelle, et dit fort agréablement, qu'un homme qui se farde ne doit faire aucune peur à une Femme qu'il attaque, et qu'il lui sembloit que la partie étoit assez égale. Voyons donc, mon petit Comte, dit-elle d'un air de mépris, si j'ai votre Tabatiere. Le Comte s'approchant pour regarder s'écria en serrant la main de l'Abbesse, Ah Madame, j'aime mieux vous la laisser. Mais l'Abbesse lui donnant un soufflet, lui dit, *Voilà votre Tabatiere.* Et sans lui donner le tems de se reconnoitre, elle lui en applique un second. Le pauvre Comte deconcerté, lui fit une révérence, en disant qu'il ne s'attendoit pas à cette faveur, puis se retira dans un coin de la rue pour réparer sa frisure, dont le dérangement parut l'occuper davantage que l'affront du soufflet. Cependant, comme nous craignimes qu'il ne fît quelque insulte à cette Dame, nous allames la remener chez elle. Nous ne fumes pas plutôt à table, que notre Etourdi y vint, et un moment après, son Valet lui rapporta sa Tabatiere, en lui disant qu'il l'avoit trouvée sur la

table. Il avoua qu'il avoit pu l'y laisser ; mais le Marquis lui dit, que si dans la journée, il n'alloit pas faire excuse à l'Abbesse, il sauroit bien l'y forcer. Oh, j'irai surement, dit le prudent Sire : car j'ai cru de bonne foi que cette Dame, qui étoit auprès de moi à l'Eglise, m'avoit fait cette petite malice. On convint que les choses en demeureroient là, pourvu qu'il fit à l'Abbesse la satisfaction qu'elle en exigeroit. Et Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, calma la querelle, dans l'espérance d'en tirer parti pour l'exécution de son dessein.

Cette aventure ayant un peu abrégé notre dîner, nous allâmes au Caffé faire une partie de Billard, en attendant l'heure d'aller chez Mylady. Le hazard voulut que nous y trouvassions un de ces Colporteurs Allemands, qui courent toutes les foires pour y vendre des bijoux et des colifichets. L'Allemand nous ouvrit sa boîte et nous invita au moins d'y jeter les yeux, dans l'esperance qu'il nous tenteroit. Sa boutique ne consistoit presque qu'en Tabatieres de toutes grandeurs, d'une certaine pierre nommée communément *Cailloux de Mayence*, que ces Coureurs vendent pour de l'Agate. Nous en regardâmes plusieurs, et nous lui en demandâmes le prix. Il ne les tenoit pas fort chères, car il ne nous demanda qu'une Guinée de la plus belle de toutes, et nous jura qu'il avoit vendu le même matin la pareille à Mr. le Comte de L.... pour trois Ducats. Cet éclaircissement nous dévoila le mystere de la prétendue galanterie de la Princesse de.....

et nous comprimes que c'étoit encore un faux air de notre impertinent, que dès-lors nous jugeames incorrigible, après tout ce qui s'étoit passé.

Nous eumes grand soin de nous faire répéter le nom du Comte, et de nous faire peindre sa figure, pour éviter l'équivoque. Après nous être bien assurés que l'acheteur n'étoit autre que notre Extravagant, nous courumes faire part à l'Abbesse de notre découverte. Elle en rit beaucoup, et nous pria de l'accompagner chez Mylady. où la Duchesse se trouva, et nous les divertimes de cette Historiette. Pendant ce tems-là, Mr. Lake qui étoit resté à l'Auberge, avoit disposé le Comte à accepter le titre et les honneurs de *Roi des Bobelins*, que chacun, disoit-il, vouloit lui déférer par reconnoissance pour les plaisirs qu'il avoit procurés aux Dames. Le sot Comte avoit donné dans le panneau, et regardant ce Titre ridicule comme quelque chose de fort distingué, l'avoit prié de le servir à l'obtenir. Mr. Lake le lui avoit promis, à condition qu'il garderoit un entier secret sur cette affaire, de peur qu'il ne prît envie à quelqu'un de vouloir être son concurrent, et que l'Abbesse pour se venger ne cabalât contre lui. Mr. Lake vint aussi-tôt rendre compte de cette expédition à nos Dames, et instruisit l'Abbesse du rôle qu'elle devoit jouer, lorsque le Comte viendrait lui faire excuse. Et sur le champ il dressa l'Acte l'Election, auquel nous mimes chacun notre mot. Il étoit si burlesque, que j'ai cru devoir le rapporter ici pour l'amusement du Lecteur.

« Nous les Bobelins sains et malades, assemblés à
» Spa pour la guérison respective de nos maux pré-
» sens et à venir, et sur-tout pour l'évacuation de nos
» humeurs sombres, bilieuses et mélancoliques, à tous
» ceux qui verront, liront ou entendront ces présentes
» et sur-tout, à tous les hypocondriaques nos Con-
» frères, amés et féaux, actuellement ici résidens dans
» le même dessein, Salut, honneur, joye, appétit et
» libre écoulement des Eaux. Savoir faisons, que
» suivant la louable et antique coutume de nos Devan-
» ciers, nous aurions fait attention que la Discipline
» établie entre les Buveurs pourroit souffrir quelque
» alteration, faute de quelque Chef capable de veiller
» à la conservation des Privileges à eux accordés de
» tems immémorial. Et comme le plus noble et le
» plus beau de ces Privileges nous met en droit de
» nous choisir nous-mêmes un Roi, dont l'Election
» se fait ordinairement dans notre Capitale de Spa,
» selon les Loix et Constitutions *Bobelines* : Nous
» aurions songé sérieusement (et aussi sérieusement
» qu'à nous est possible) à remplir le Trône vacant
» par la retraite de *Mylord Colifichet*, notre dernier
» Roi, de joyeuse mémoire. Ayant à cet effet cherché
» dans toute l'étendue de notre Empire un sujet digne
» d'être élevé à cette Dignité, nous avons jetté les
» yeux sur le noble et très illustre Seigneur, Monsei-
» gneur N. N... soi disant Comte de L... etc. etc. dans
» la vue d'ajouter par ce choix un nouveau lustre à
» ses éminentes qualités, et de faire eclater aux yeux

„ de l'Univers ses grands mérites , tant personnels
„ qu'accidentels ; vu pareillement les hautes alliances
„ dudit Seigneur Comte, avec tous les Seigneurs et
„ Princes du Monde, même avec *le Prête-Jean, le Roi*
„ *de Congo et les Incas du Perou*, dont l'amitié doit
„ être très-précieuse à notre République : Nous, les
„ Bobelins susmentionnés, représentant tout le Corps
„ en vertu des pleins-pouvoirs dont nous sommes re-
„ vêtus, déclarons à tous à qui il appartiendra, que
„ nous avons choisi, élu, créé, constitué, ainsi que
„ nous choisissons élisons, créons, et constituons par
„ la présente, le très Noble, très Illustre et très Ex-
„ celient Seigneur Comte de L.... Roi des Bobelins et
„ des Fontaines de Spa, avec tous les honneurs, droits,
„ privileges, prérogatives, immunités etc. attachées
„ à cette haute Dignité. Voulons et ordonnons qu'il
„ soit reconnu pour tel dans tous les Quartiers de la
„ Jurisdiction Bobeline, et par tous nos Officiers et
„ Suppôts. Enjoignons à tous Bobelins, de quelque
„ âge, qualité, sexe, ordre, et condition qu'ils soient,
„ de le reconnoître en cette qualité ; avec défenses
„ expresses à eux d'oser boire les premiers, et de
„ marquer du sérieux ou de la tristesse en sa présence,
„ sous peine de correction arbitraire, outre une double
„ dose d'eau qu'ils seront obligés de boire suivant
„ l'exigence du cas.

„ Voulant aussi pourvoir à ce que le dit Seigneur
„ Roi puisse soutenir dignement et noblement son
„ Caractere, nous lui assignons tous les revenus et

» domaines des Rois ses Prédécesseurs; et pour marque
» de notre estime singuliere pour sa personne. nous y
» ajoutons toutes les exhalaisons ferrugineuses. ni-
» treuses, alumineuses et vitrioliques des Fontaines
» du *Pouhon*, *Sauveniere*, *Græsbeck*, *Wattroz*, *Ton-*
» *nelet*, *Barisart* et *Nivezé*, pour les frais de sa Toi-
» lette, comme fards. mouches, rubans, etc. Item les
» vapeurs sulphureuses de *Geronstere*, pour servir à
» ses menus plaisirs, particulièrement à l'achat d'un
» bon nombre d'Etuïs et de Tabatieres. Enfin, lui
» assignons tous les débris de verres et bouteilles
» cassées, pour servir de fonds aux Bals qu'il conti-
» nuera de donner aux Dames Bobelines, pendant le
» cours de son joyeux Regne. Ordonnons en outre au
» Sr. Salpeteur notre Chancelier. de lui délivrer in-
» cessamment les Titres et Chartres dont la conser-
» vation lui est dévolue et d'exhiber les Règlemens
» antiques pour en faire jurer l'observation, et pro-
» curer la prompte installation dudit Seigneur Roi. Au
» reste, nous voulons que les présentes soient exé-
» cutées dans toute l'étendue du Royaume des Bobe-
» lins. car telle est notre volonté. Donné en notre
» Capitale de Spa, près la vénérable Fontaine du
» *Pouhon*, le premier jour et an du nouveau Roi, par
» tous les Bobelins soussignés. »

Après l'expédition de cet Acte ridicule, dont la lecture nous valut une Comédie, M. Lake alla le proposer aux personnes les plus distinguées qui se trouvoient aux Eaux, et en fit confidence à quelques Liégeois de

bonne humeur, qui se chargerent tous de contribuer de leur part à ce qui pourroit rendre cette cérémonie plus burlesque. Elle fut fixée au lendemain après midi. De là, Mr Lake alla retrouver le futur Roi, et après lui avoir suggéré ce qu'il devoit faire, il l'amena chez Mylady pour faire son excuse à l'Abbesse. Cette Dame, après quelques petits reproches, lui promit d'oublier son incivilité et l'assura qu'il verroit bientôt qu'elle seroit autant de ses Amies que pas une. Mylady alors lui communiqua d'un air sérieux les intentions de la compagnie et lui montra l'Acte de son Election, qu'elle se flattoit, disoit-elle, de faire signer solennellement le lendemain aux Fontaines. Le sot Comte prit tous ces complimens à la lettre, et dit qu'il vouloit être couronné de la main de la Duchesse. On lui conseilla cependant de tenir ce projet fort secret, et de ne se montrer que lorsqu'on l'avertiroit, parce que l'on tâcheroit de le faire élire tout d'un coup par voye d'acclamation ; et il trouva cette idée plus glorieuse. Ces précautions paroisoient d'autant plus nécessaires, que l'on craignoit que quelqu'un ne lui dessillât les yeux sur cette extravagance. Il promit tout ce que l'on voulut, et se retira au comble de la joye. Je ne dissimulerai pas qu'il me fit compassion, et que je crus que la piece étoit un peu trop sanglante. Le Marquis, tout piqué qu'il étoit, appuya mes réflexions, mais nous n'y gagnames rien et nous nous laissames emporter au torrent.

L'après-midi se passa en plaisanteries sur cette

scène, dont nous laissâmes tout le soin à Mr. Lake, qui s'associa à Mr. Gratiani pour en concerter l'exécution. La Musique n'y manqua pas. Un Anglois et un Italien connoissent peu de plaisirs sans elle. Ils retinrent dès le soir, au nom du Comte, et par ses ordres, tout ce qu'il y avoit d'Instrumens à Spa, Haut-bois, Cors de Chasse. Violons, Basses de viole, Luths, Harpes, Flûtes, Cornemuses et jusques au moindre Chalumeau. Pour nous, nous allâmes nous promener dans le Bourg, et nous nous reposâmes chez *Salpêtreur* à qui la Duchesse demanda un verre d'Eau minérale. Ce bon-homme voulant badiner avec nous, feignit de nous refuser sa porte, parce que nous étions des Déserteurs du *Pouhon*. Voilà pourtant, disoit-il, comme il ne faut jamais dire, *Fontaine, je ne boirai point de ton eau*. Le bon-homme étoit riche en vieux proverbes et il en assaisonna toujours ses Histoires. Un Ecossois, grand partisan du *Pouhon*, qui se trouvoit à sa boutique, nous fit aussi de grands reproches sur notre inconstance. Il avoit ses raisons ; mais comme nous n'avions pas ses maux, elles ne purent nous persuader de renoncer à la *Geronstere*. Il est vrai que le rétablissement de ce jeune-homme est un des plus grands miracles qu'aient jamais opérés les Eaux de Spa. L'Histoire qu'il nous en fit est singulière.

A l'âge de dix-huit ans, dit-il, je fus attaqué d'une colique néphrétique qui me causa d'horribles douleurs et qui fit croire que je n'y résisterois pas. Comme j'étois pour-lors à l'Université d'Oxford, je consultai

sur mon mal les plus habiles Médecins et je fus soulagé pendant quelque tems. Au bout de quelques mois, la colique me reprit, et ses accès revenoient aussi régulièrement qu'une fièvre quarte. Ces fréquentes douleurs me rendant la vie insupportable, je pris cent fois la résolution de la finir à l'Angloise. La Religion, la Raison et le conseil de mes Amis, m'obligèrent à me remettre entre les mains des Médecins. Je les consultai tous alternativement, et je croi que pendant l'espace d'un an, ces Messieurs me firent avaler toutes les drogues de la Faculté. Ces remèdes, qui faisoient surement la partie la plus essentielle de ma maladie, m'épuisèrent si fort, que dans les intervalles de mes accès, je ne pouvois me soutenir. L'un d'eux me conseilla les Eaux de *Bath*. J'y allai, et je les pris sans aucun soulagement. Il y a pourtant quelque apparence, qu'elles fixèrent mon mal. La colique se passa. Mais une douleur de reins insupportable lui succéda. J'étois continuellement accablé d'une lassitude affreuse par tout le corps. Je ne pouvois dormir. J'avois un dégoût général pour toutes choses. et j'éprouvois quelquefois des douleurs très vives dans les intestins. Tous ces symptômes me firent soupçonner d'un mal (d'hérédité apparemment) que je n'avois certainement pas eu le tems de mériter, et l'on me condamna aux célèbres pillules du fameux Docteur *Misaubin*, dont chacun fait l'usage. Il les vendoit une Guinée. j'en envoyai chercher quelques unes, que je pris avec beaucoup de répugnance. Soit

manque de foi, soit erreur de maladie, elles me firent un effet très contraire. Graces cependant à la force de mon temperament, le *qui pro quo* ne me tua point. Je renonçai aux pillules, et je pris le parti d'attendre la mort en paix. Le hazard voulut qu'un de mes Amis m'amena un Médecin François qui prétendoit pouvoir me guérir. Je l'écoutai encore. Il visita mes urines, et crut y lire que mes douleurs venoient d'un abscès dans les reins, dont la guérison n'étoit pas désespérée, si je voulois aller à Spa. Ce voyage m'étant impossible dans l'état de foiblesse où j'étois, et surtout dans la contraction générale de mes nerfs, qui rendoit ma figure assez semblable à celle de feu *Scarron*, je regardai ce conseil comme une pure *Charlatanerie*. Cependant par complaisance pour mon Ami je bus quelques bouteilles d'Eau de Spa telles que nous les avons à Londres, et je m'apperçus qu'elles me faisoient du bien. Elles me rendirent en moins de six semaines, le sommeil, l'appétit, et un peu plus de souplesse dans les nerfs. Ce bon effet m'encourageant à les continuer, je me vis après quatre ans de maladie en état de tenter le voyage. Enfin je vins ici. J'essayai de toutes les Fontaines. Celle de *Geronstere* pensa me tuer, la *Sauveniere* me fit moins de mal, et l'expérience m'apprit que je devois m'en tenir au *Pouhon*. Je m'y attachai effectivement. Je louai ici un quartier, je choisis une pension, résolu de guérir ou de mourir en la peine. Je n'eus pas pris ces Eaux pendant trois mois, que je vis clairement que le Médecin François

avoit seul connu l'état de ma maladie. Cet abcès des reins se déclara, et pris son issue par la voye des urines. Le cours de cette putréfaction a duré plus d'un an, pendant lequel je devins d'une maigreur étonnante. Je ne me rebutai point. J'allois régulièrement à la Fontaine tous les jours, Hiver et Eté, et quelque froid qu'il fît, je buvois chaque jour la dose ordinaire. Je payois une Femme pour me tracer un chemin dans la neige jusqu'à la Fontaine, et pour m'allumer du feu dans la salle, pendant les plus grands froids. Mais, Monsieur, lui dit l'Abbesse, est-ce que ces Fontaines ne gèlent point en Hiver ? Voilà. Mesdames, répondit-il, le quatrieme que j'y passe sans qu'elles ayent gelé. On m'a même assuré que pendant le terrible Hiver de 1709, elles ne gelerent pas, mais qu'au contraire, elles fumoient comme si elles eussent bouilli. Ce grand froid respecta non-seulement le *Pouhon*, qui est couvert, mais les Fontaines qui sont exposées à la campagne. Quoi qu'il en soit, Mesdames, je commençai l'année derniere à marcher plus librement. Mon corps, jusques là contrefait et courbé, se redressa peu à peu, et je me vis en état de danser au Bal. Je ne crus pas cependant devoir précipiter mon retour. Il m'a paru plus raisonnable d'affermir mon rétablissement par un nombre d'années égal à celui de mes maux. J'employe celle-ci (qui est la quatrieme de mon séjour à Spa) au recouvrement de mes forces et de mon embonpoint. Et vous voyez, Mesdames, que je n'y réussis point mal. Je compte même, continua-t-il,

partir au mois de Septembre prochain pour l'Italie. *Salpeteur*, qui étoit présent à ce récit, le confirma dans tous ses points et ajouta que, pendant ces quatre années, le jeune-homme n'avoit pris d'autres médecines qu'un peu de sirop de pêches, et que lorsqu'il avoit eu besoin de se purger, il étoit allé prendre les Eaux de *Chaud-Fontaine* et quelques Bains. Et cela pendant quelques jours seulement, et deux fois par an. Je vous félicite, Monsieur, lui dit la Duchesse, et de votre guérison et de votre persévérance, et je comprends que vos maux ont dû être extrêmes, pour avoir pu vous résoudre à vous ensévelir ici pendant quatre années.

Mais, Monsieur, dit Mylady, je m'imagine que l'Hiver est plus affreux ici qu'en aucun lieu du monde. Ces Montagnes, ces Fontaines, ces Ruisseaux doivent avoir quelque chose de bien triste, dans un Lieu où il n'y a ni compagnie, ni amusemens. Il est vrai, Mesdames, répliqua l'Ecossois, que ce Lieu est extrêmement triste en Hiver. Mais il est encore plus triste de vivre dans la douleur, quelque-part que l'on soit. Pour moi, le soin de ma santé, l'étude, la lecture et quelques petits exercices ont fait ici mon occupation ordinaire. Je vais aux Capucins quand je veux, les bons Peres me reviennent voir. Et j'ai trouvé de tems en tems parmi eux des gens de mérite, dont la conversation m'amusoit agréablement. A cela près, je conviens que ce Lieu n'est habitable que pendant la belle Saison.

Vraiment, dit l'Abbesse, vous voilà bien étonnées, Mesdames, de voir que Monsieur ait pu rester ici quatre ans, avec la liberté d'aller, de venir, de boire, manger, dormir et causer quand il lui plaisoit. Cela vous paroît merveilleux. Que direz-vous donc de ces milliers de Filles et de Femmes renfermées dans des Couvents qui ne sont pas mieux situés que Spa, et où elles sont éternellement gênées, contredites, souvent malades, condamnées au silence qui pis est, et à ne jamais sortir? Je dirai, Madame, répondit Mylady, que puis qu'elles ont choisi cet état, elles ont apparemment du goût pour ce genre de vie. Ah! Madame, répliqua l'Abbesse, qu'il y en a peu qui conservent longtems ce goût! Elle accompagna ces mots d'un soupir qui nous fit croire à tous qu'elle-même pourroit être de ce nombre. Mais nos Valets étant venus nous avertir que l'on soupoit, nous n'eumes ni le temps ni l'occasion de la prier de nous expliquer ce soupir.

Quelques lettres que j'avois à écrire m'obligèrent de me retirer de très bonne heure. D'ailleurs, je n'étois pas curieux de faire un personnage trop marqué dans la Fête de Mr. Lake. Je me couchai fort tard, et quand je descendis le lendemain au *Pouhon*, je trouvai toute la compagnie partie. Je montai cependant à cheval, et j'arrivai à *Geronstère* une demi-heure après Mylady. Elle me railla beaucoup sur ma paresse, et m'obligea de boire dans un moment, autant de verres qu'elle en avoit déjà pris, pour nous mettre de niveau. Un Médecin des environs de Liège, qui se trouvoit là,

me conseilla d'y aller un peu doucement par les mêmes raisons que l'Abbesse nous avoit dit la veille, et qu'il nous expliqua fort clairement. Comme il nous parut fort habile dans la pratique de ces Eaux, et parfaitement dans le système de Mr. Chronet, nous le priames de nous instruire sur le régime que l'on y doit observer. Il le fit très poliment, et nous donna quelques règles fort sages, dont la communication ne peut être que fort utile au Lecteur.

J'ai remarqué, dit il, que le plus sûr avant de boire, est de se promener un quart-d'heure, sans se fatiguer. pour préparer le corps par ce léger exercice, à l'évacuation des Eaux que l'on va prendre.

Il faut commencer par un verre de dix onces d'eau environ, et prendre par dessus une pincée de graines d'Anis, de Fenouil ou de Carvi, ou bien quelques zestes d'écorce d'Oranges confites, ou de Gingembre des Indes, pour corriger la crudité de l'eau. Il en faut boire la quantité prescrite dans l'espace d'une heure et demie au plus. se promenant toujours un peu entre chaque verre. et prenant par-dessus l'Anis etc. Il faut continuer la promenade après avoir bu, mais éviter soigneusement la sueur.

La quantité n'est pas uniforme, et c'est un abus meurtrier de condamner tous les Buveurs à la même dose, qui doit être prudemment réglée sur la force de chaque estomac. On doit même commencer par une moindre quantité, que l'on augmente, selon ses effets, jusqu'à la dose prescrite. Il est également sage de ne

les quitter aussi que par degrés. La dose commune est de seize verres, qui font deux bouteilles, Cependant comme tout le monde ne peut pas supporter cette dose, et que j'ai connu des gens qui pouvoient en boire jusqu'à trois et quatre bouteilles, la quantité doit être accommodée au tempéramment d'un chacun.

Le terme de ce régime ne peut être non plus déterminé. Trois semaines suffisent dans les maladies simples et ordinaires. Mais dans les maux chroniques et invétérés, comme la Gravelle, les maladies de la Rate, ou le Scorbut, il faut un terme beaucoup plus long.

De grâce, Monsieur, dit Mylady, apprenez moi si ceux qui boivent les Eaux, ou par plaisir ou par précaution, sont obligés de s'astreindre aux alimens prescrits à ceux qui les boivent pour leur santé? Oui, Madame, dit le Médecin, et la règle la plus sure est premièrement de ne manger qu'après les avoir rendues. Les viandes les plus propres sont le Bœuf, le Mouton, et les Volailles rôties. Le Veau convient moins. Il faut s'abstenir de ragoûts forts et d'épiceries, et ne manger que modérément du Gibier. Entre les poissons, les Truites, les Brochets, les Perches et les Ecrevisses de rivière sont les moins dangereux aux Buveurs d'eau. Une soupe bien trempée est aussi fort saine au dîner. Mais le soir on doit se contenter de peu de chose, si ce n'est de quelques biscuits ou de quelques compotes de fruits cuits au sucre et à la cannelle. Sur-tout point de laitages ni de salades, ni de fruits crus, et peu ou point de légumes. Il faut se garder de la bière. Les

vins de Rhin ou de Moselle sont les plus sains, parce qu'ils facilitent le passage des Eaux. Voilà, Madame, le régime que je croi que l'on doit observer, pour n'avoir rien à craindre ni à se reprocher dans l'usage de nos Eaux. L'expérience que l'on a fait des maux causés par le peu de choix des aliments, a fait de ceux que j'ai l'honneur de vous marquer une espee de règle sur toutes les tables de Spa. C'est une Etiquette générale dans les Auberges de ce Lieu : l'on y sert tous les jours à peu près la même chose. Vous y voyez même si rarement des fruits, quoique c'en soit la saison, que l'on n'est pas exposé à la tentation d'en goûter. Oh ! Monsieur. lui dit-on, vous êtes trop sévère. L'Esculape Hollandois. le célèbre Mr. *Boerhave*, permet les fruits à ceux qu'il envoie à Spa. et les ordonne même à quelques-uns. Je n'en disconviens pas, reprit le Médecin : mais je ne voudrois point garantir l'effet des Eaux avec ce régime. Et d'ailleurs, il peut y avoir des cas particuliers. Je peux pourtant vous assurer en général, que quiconque ose manger des Pêches ou des fruits rouges, pendant l'usage des Eaux acides, ne le ferait jamais impunément, et presque toujours il en est puni par quelque Colique. Mais, Monsieur. reprit la Duchesse, ce régime doit-il s'étendre sur toutes les Eaux de Spa ? Oui, Mesdames, répondit le Médecin ; et le choix des Fontaines n'est pas aussi indifférent qu'on le croit. L'on pourroit se mécompter beaucoup, et s'exposer à des accidents très fâcheux, en prenant l'une pour l'autre. La *Geronstere*, par exemple, si

spécifique et si renommée pour donner la fécondité aux Dames, et ranimer la vigueur des vieux Maris et des Epoux indolens, seroit extrêmement nuisible à ceux qui seroient sujets à la Gravelle, aux Ardeurs d'urine, et aux Hémorroïdes. Autant encore elle est souveraine pour guérir dans les jeunes personnes les maladies du Sexe, autant elle seroit meurtrière dans les grossesses avancées. Elle n'est pas moins dangereuse à ceux qui sont sujets aux Vapeurs violentes, Vertiges et autres maladies du Cerveau. Souvent elle les jette dans des états affreux, qui obligent de recourir incessamment aux Bains et à la Saignée. Chacun sait ce qui arriva il y a deux ans au jeune Mylord Dou. . . que l'on avoit envoyé ici pour calmer les vapeurs périodiques auxquelles il étoit sujet. On le mena imprudemment à la *Geronstere*. Il n'en eut pas pris les Eaux pendant huit jours, qu'il tomba dans une phrénésie réelle. On fut obligé de le garder à vue, de le saigner du pied, et de l'affoiblir par tous les moyens imaginables. Personne n'osoit en approcher. Il n'y eut que Mr. le Docteur *Coquelet*, Médecin de ce Lieu, qui sut se conserver sur cet esprit échauffé, tout l'empire dont il avoit besoin pour le guérir ; et il en vint glorieusement à bout, en le réduisant à l'eau du *Pouhon*. Il est reparti fort tranquille, et l'on m'a assuré qu'il ne s'est pas senti de ces accidens depuis. En un mot, Mesdames, de toutes nos Fontaines, celle-ci demande le plus de précautions, parce que les effets sont plus violens, à raison qu'elle est essentiellement impregnée

d'un souphre très volatil et très spiritualisé, comme on s'en apperçoit même en la goutant. Mais en récompense, elle est un spécifique merveilleux contre les maux auxquels elle est propre. L'on peut dire qu'une bouteille de cette Eau, bue à la Fontaine, est une vraie potion médicinale, composée de l'essence de divers Minéraux, si sagement tempérés que la Nature s'y montre infiniment supérieure à l'Art.

Cependant, dit la Duchesse, on nous a assurés que cette Fontaine avoit beaucoup perdu de ses qualités au tremblement de terre. Oui, Madame, répondit le Médecin. et tout le monde convient que l'on y trouvoit auparavant le goût et l'odeur de souphre d'une façon plus sensible qu'aujourd'hui. On remarque même qu'elle cause moins de nausées, au-lieu qu'alors elle excitoit de fréquens vomissemens. Mais cet accident, en la dépouillant d'un souphre plus grossier, lui en a laissé tout le volatil, et elle en est devenue beaucoup plus spiritueuse; en sorte que, quoiqu'en disent nos Médecins de Liège dans leurs Certificats publics, elle ne peut être transportée. La moindre chaleur, un orage, un coup de tonnerre, la peuvent faire fermenter si vivement, que de cent bouteilles la moitié crevera sur la route, et que celles qui résistent ne demeurent entières que parce qu'elles auront été moins exactement bouchées. Pour moi, dit-il, je ne la conseillerai jamais, à moins qu'on ne la vienne boire sur les Lieux.

Mr. Lake, qui savoit tout son Spa par cœur, demanda à ce Médecin, ce que c'étoit qu'un vieux Trou que

l'on montre à quarante pas de là sous le nom de la *vieille Geronstere*. C'est, dit-il, la place d'une Fontaine qui fut autrefois fort à la mode. Comme elle avoit les mêmes qualités que celle-ci, il est probable qu'elle en étoit Sœur, et qu'elle partoît de la même Source. On peut dire même qu'étant la plus ancienne, elle a jouï longtemps des droits d'Ainesse. Il arrivoit souvent que le grand nombre de ses Cliens épuisoit ses faveurs, sans qu'elle pût les rassasier. On s'avisa de faire creuser autour, pour agrandir son bassin. On ébranla apparemment quelques pierres du Rocher, sous lequel elle s'échappa, sans avoir jamais pu revenir dans son bassin. Le Marquis invita les Dames à l'aller voir. Mr. Lake nous y mena, et nous vîmes encore les débris de sa niche et de la muraille qui l'environnoit: mais son bassin ne contenoit plus qu'un peu d'eau bourbeuse et rousse, dont on ne pouvoit faire aucun usage.

Mr. Lake, qui n'étoit occupé que de la farce qu'il méditoit, pressa la compagnie de repartir. On remercia le Médecin de sa politesse, et nous reprîmes la route de Spa.

A l'heure du dîner, le Comte, par le conseil du Signor Gratiani, envoya son Valet dans presque toutes les Auberges, inviter les Buveurs d'eau à se trouver sur les trois heures à la Fontaine du *Pouhon*, pour assister à une Fête qu'il vouloit y donner. Cette nouvelle courut bien-tôt de maison en maison, et dans tous les coins de Spa. Dans l'impatience de voir com-

ment il se tireroit de cette nouvelle extravagance personne n'y manqua. Chacun le connoissoit sur ce pied-là, il s'étoit acquis cette réputation par tant de traits impertinens, qu'on ne pouvoit s'attendre à autre chose. Les Cors de chasse, placés dans une maison voisine, annonçoient la Fête au loin. La Salle du *Pouhon* étoit remplie d'Instrumens, qui y formoient un concert barbare à la vérité, mais pourtant agréable. Cette Musique bruyante mit tout le monde en bonne humeur, et confirma la disposition où l'on étoit déjà de déférer au Comte un Titre qui convenoit si bien à son ridicule que personne ne s'avisa de le lui contester. Outre la Musique, il y avoit dans cette Salle une table chargée de tout ce qu'il avoit pu ramasser de confitures, de biscuits, de fruits et de pâtisseries pour les Dames, avec des liqueurs et du vin pour les Hommes.

La Fontaine avoit aussi sa part de la Fête. On l'avoit ornée de feuillages et de guirlandes. Et le sot Comte s'étoit fait faire une couronne de fleurs d'Italie qui lui coutoit deux Guinées. Pour rendre la scène encore plus burlesque, M. Gratiani avoit à son insu fait habiller un jeune Garçon fort alerte, dans le même goût que le Comte. On avoit mis de la baleine dans les plis de son habit, pour imiter la forme de ses paniers, qui étoient infiniment plus étendus qu'on ne les porte ordinairement. Il avoit fait mettre des cartons sous les manches de sa chemise, pour en relever aussi les plis. C'étoit encore une des marottes du Comte, de porter des manches de chemise aussi

amples que les canons des Cent-Suisses de Versailles. Ce Garçon s'étoit mis un ruban au cou, de la couleur de son habit. Pour imiter en tout le rouge et le fard du Comte, il s'étoit barbouillé les joues avec du jus de Mûres sauvages. Et afin que la copie fût en tout semblable à l'original, il s'étoit appliqué une trentaine de mouches sur le visage. Enfin il s'étoit fait bichonner si parfaitement dans le goût du Comte, que l'on ne pouvoit s'y méprendre. Ce garçon ainsi équipé devoit faire l'office de Héraut-d'armes dans cette cérémonie et précéder le Comte dans sa marche Royale. Nous le vîmes et nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Cependant cet appareil comique, qui m'avoit diverti dans l'éloignement, réveilla ma compassion. Je sentis renaître ma repugnance pour un jeu, qui alloit marquer ce jeune Fou d'un ridicule éternel, et je me fis un scrupule d'y être entré pour quelque chose. Je crus devoir reiterer mes tentatives pour rompre la partie. J'en parlai au Marquis, que je trouvai dans les mêmes sentimens. Nous les communiquâmes à l'Abbesse, qui se rangea de notre parti. La Duchesse, à qui elle s'en expliqua, convint que nous avions raison, et avoua qu'elle craignoit que cette farce ne dégénéraît en tragédie, si cet Etourdi ouvroit enfin les yeux sur cette pièce insultante. Nous nous retirâmes tous à l'écart pour tâcher de gagner Mylady, qui eut bien de la peine à renoncer si-tôt à une comédie qui étoit si fort de son goût. Mais comme elle est aussi bonne qu'elle

est vive et enjouée, elle consentit enfin à en demeurer là, et se chargea de faire entendre raison à Mr. Lake. Elle le fit prier de venir sur le champ. Elle employa toute sa rhétorique à le dissuader. Nous nous en mêlâmes aussi, car un Anglois ne se prive pas si aisément d'un plaisir qu'il a imaginé. Il cèda cependant à nos avis, moitié par raison, moitié par complaisance. Mr. Gratiani se rendit d'abord. Mais l'affaire étoit d'ôter ce projet de la tête du plus intéressé. Personne ne vouloit lui montrer le dessous des cartes. Il n'y avoit qu'une Dame qui pût décemment le faire, et Mylady s'en chargea encore. Dans le fort de cet arrangement, le sot Comte, impatient de la Royauté, parut sur la rue, plus ajusté que jamais. Il n'avoit épargné ni fard, ni mouches, ni frisures. Ses valets aussi enlumines que lui, le suivoient gravement, et le grotesque Héraut-d'armes le précédoit en copiant ses airs et sa démarche. Ce ridicule cortège fit faire à tout le monde un éclat de rire dont avec toute notre bonté, nous ne pûmes nous défendre. Le Comte, perçant la foule, vint droit à la Duchesse, comptant recevoir la Couronne de ses mains. Mais cette Dame le tirant dans un coin, lui dit avec son air froid : « En » vérité. Monsieur, il faut être bien enrhumé pour » ne pas sentir que l'on se moque de vous.... De moi, » Madame, dit-il. Oui de vous, Monsieur, et de vos » airs ridicules, lui dit Mylady ; et tout ce que nous » vous avons dit hier, avec ces Messieurs, n'a été que » pour vous en corriger. Votre extravagance méri-

» teroit que nous vous laissassions ici le jouet de cette
» troupe. Qu'ai-je donc fait, dit-il, Madame ? Eh quoi !
» lui répondit-elle, n'êtes-vous pas honteux à l'âge où
» vous êtes. de vous ajuster, de vous farder, de mettre
» des mouches, et de faire cent impertinences qui ne
» conviennent point à un homme marié, ni à toute
» autre personne ? Du fard, et des mouches ! eh fi,
» Monsieur, c'est un excès que vous portez à un point
» qui ne seroit pas même tolerable dans la plus grande
» Coquette. Votre vanité vous aveugle, et vous ne
» voyez pas que vos Fêtes et vos Bals vous rendent
» ridicule. Pour moi, j'y allois comme à la Comédie.
» Vous feriez bien mieux de ménager vos revenus,
» pour vivre selon votre état. En vérité, il vous sied
» bien de vouloir vous mesurer avec des Duchesses.
» Sachez que chacun vous méprise et que je doute
» même qu'on veuille encore vous recevoir. C'est la
» dernière fois que je vous parle. Profitez des avis que
» ma compassion vous donne. Et si vous doutez de
» votre ridicule, regardez votre portrait dans ce Gar
» çon que l'on a équipé sur votre modèle. » Le pauvre
Comte voulut alléguer sa qualité..... » Mais, Alte-là,
» lui dit la Duchesse ; on sait qui vous êtes et que
» votre Comté n'existe que dans votre cervelle. Toute
» autre que moi vous feroit traiter comme vous le
» méritez, pour avoir osé vous dire mon parent, et
» pour l'impertinence que vous fites hier à Madame
» l'Abbesse. Tenez, voilà votre Couronne. Croyez-moi,
» prenez votre parti, et renoncez à cette folie. Si vous

« êtes sage, vous changerez la scène, sous quelque prétexte, et vous offrirez plutôt le Bal aux Dames. »

Le Comte, interdit de cette harangue pathétique, ne sut que répondre ; mais se tournant avec un regard affligé vers Mr. Lake, il lui fit signe d'entrer dans la Salle. Il voulut dire beaucoup de choses. Mais l'Anglois sans s'arrêter à ses plaintes, fit crier par un Valet, que si les Dames souhaitoient aller à la Prairie, Mr. le Comte y feroit porter les Instrumens. On fut quelque tems à décider. La Duchesse entraîna la meilleure partie des Dames, les autres s'arrêterent encore quelque tems à profiter des rafraichissemens. La symphonie cependant rappela tout le monde à la Prairie. On y fit sur l'herbe plusieurs danses-rondes, la plupart aux chansons. Ce Bal champêtre plut beaucoup à tout le monde, parce que chacun y dansoit suivant son goût, et se lioit à la compagnie qu'il aimoit le mieux.

Là finit cette Comédie, qui auroit été beaucoup plus étendue, si l'on eût suivi le plan de Mr. Lake, et le goût public. Les Rieurs furent très fâchés de la voir interrompue ; car, selon ce qui s'étoit autrefois pratiqué à Spa, il y avoit encore bien des cérémonies. Le Roi devoit être assis auprès du *Pouhon* dans un siège de verdure. Il devoit avoir ses Officiers. Tous les *Bobelins* devoient venir jurer à ses genoux, et la main sur la la Fontaine, qu'ils observeroient tous les Statuts de l'Ordre. On nous montra même quelques exemplaires imprimés de ces burlesques Règlemens, que l'on trouve

encore chez *Salpeteur*. Le Roi, à ce que l'on nous dit, devoit être porté en pompe et suivi de tous les *Bobelins*, au bruit des Instrumens, tout autour du Bourg. Il devoit répéter la même cérémonie à toutes les Fontaines, où personne ne pouvoit boire qu'après lui, lorsqu'il s'y trouvoit. Cette farce finissoit ordinairement par un Bal public qu'il devoit donner. Personne, sans contredit, n'étoit plus digne de ce rôle que notre Etourdi. Cependant les gens de bon-sens nous approuverent de l'avoir épargné, et je me sus bon gré d'y avoir contribué. J'ignore l'effet que nos corrections auront fait sur sa cervelle. parce qu'il partit le lendemain, après avoir payé toutes ses folies assez chèrement. Heureux, si elles ont servi à le corriger ! mais plus heureux les jeunes-gens qui apprendront à ses dépens, à rester dans le naturel et à se tenir modestement dans les bornes de leur état ! Quelque faux que soit le monde, on y fait pourtant cas de la simplicité, et on la préfère toujours à des airs empruntés, dont on se moque tôt ou tard. Il est même d'expérience, que comme le ridicule suit de près l'affectation, le mépris et la misère sont toujours les fruits de la sotte vanité.

Il étoit près de huit heures, quand on quitta la Prairie pour aller souper. La duchesse, l'Abbesse et Mylady se retirèrent chez elles, et nous donnerent rendez-vous pour le lendemain à la *Geronstere*. Nous ne manquâmes pas de nous y rendre de bonne heure, car c'est aux Fontaines ordinairement que l'on passe les heures les plus agréables. Nous y bumes d'abord

quelques verres, et nous allâmes nous promener à notre ordinaire. Le tems étoit clair, et j'en profitai pour lever le Plan de *Geronstere*. J'en fis deux Esquisses différentes que la compagnie trouva fort justes, et après les avoir examinées, nous entrâmes dans le Chauffoir, parce qu'il faisoit un peu de vent. Nous y vîmes quantité de personnes qui faisoient chauffer des linges pour se les appliquer sur l'estomac. Notre Médecin, à qui nous en demandâmes la raison, nous dit que cette pratique est très salutaire pour garantir les intestins du froid actuel de ces Eaux, qui sans cette précaution pourroient aisément donner la colique. Il nous dit aussi que par cette raison, il y a des personnes qui sont obligées de rester au lit pour prendre les Eaux. Insensiblement notre conversation reprit un air savant et médicinal. Et comme on se prête ordinairement au goût de ceux que l'on fréquente, sur-tout quand ils ont de l'esprit et de la politesse, nous profitâmes de la bonne volonté du Médecin, pour en tirer divers éclaircissemens sur la nature et les effets des Eaux minérales. La Duchesse lui demanda s'il étoit vrai que les Fontaines de *Geronstere* et de la *Sauveniere* présageoient la pluie plusieurs jours auparavant. comme le prétendoient les Femmes qui distribuent l'eau à ces Fontaines. Pour moi, ajouta-t-elle, je regarde ces prédictions comme un conte fait à plaisir. Pardonnez-moi, Madame, répondit le Médecin, non seulement ce Phénomene est vrai, mais il est aisé à comprendre, pour peu que l'on fasse attention à la maniere dont se

forme la pluie. Ces Dames n'ignorent pas, dit-il, que la matière première de la pluie sont les vapeurs que le Soleil attire dans la moyenne région de l'air, où elles forment ces nuages que peu après les rayons du Soleil font résoudre et distiller en pluie. Ces vapeurs sont toujours infiniment plus abondantes aux environs des Fontaines minérales que par-tout ailleurs, parce que les Eaux minérales étant extrêmement spiritueuses, sont plus sujettes à se raréfier. Et comme il est d'expérience que les Eaux de Spa sont infiniment plus légères qu'aucune eau douce ou commune, leurs particules subtiles sont plus faciles à se détacher, et à s'élever pour s'unir à ces nuages que les rayons du Soleil attirent. De-là vient que lorsque la terre exale une plus grande quantité de vapeurs, les Fontaines minérales contribuent considérablement à la matière prochaine de la pluie. Mais comme il ne peut y avoir de vuide dans la Nature, à mesure que cette Eau minérale se dépouille de ces particules spiritueuses, un air subtil en prend la place, et c'est cet air comprimé qui produit ce murmure et ce sifflement, que les Femmes qui emplissent les bouteilles regardent comme un présage certain de la pluie, qui doit venir deux ou trois jours après. Ce petit sifflement étant plus sensible à proportion des vapeurs échappées, est un Barometre naturel pour les habitants de Spa qui consultent ces Femmes. Toujours elles prédisent la durée du beau tems par le silence de ces Fontaines, ou la venue de la pluie par ce sifflement. Elles vous diront donc avec

confiance. il pleuvra dans deux ou trois jours, car *la Fontaine a chanté*. C'est leur proverbe. Une longue expérience, fondée sur leurs observations continuelles, leur rend l'effet familier, sans qu'elles en connoissent la cause. Rien n'est cependant plus naturel. Car, dès que l'on voit que le Soleil attire beaucoup plus de vapeurs qu'à l'ordinaire, on peut aisément conclure qu'en peu de tems elles se résoudreont en pluie, à moins que quelque vent violent ne dissipe les nuages. Et voilà en quoi consiste toute la science de ces Femmes, qui cependant se trompent rarement.

Dans le tems que notre Médecin nous expliquoit ce Phénomene curieux, quelqu'un avertit Mr. Lake que son Valet le cherchoit dans la foule des Buveurs. Il sortit du Chauffoir pour le trouver, et le rencontra sous la Gallerie. Ce Valet lui remit une Lettre assez grosse, que des personnes arrivées d'Aix-la-Chapelle, la veille, s'étoient chargées de lui remettre. Il ouvrit le paquet et se mit à le lire près des piliers de la Gallerie. Mylady ayant observé que Mr. Lake rioit en lisant sa Lettre, invita la Duchesse à lui demander part de ces nouvelles réjouissantes et nous allames tous à lui. Il n'est pas juste, lui dit Mylady, que vous riiez tout seul. Il faut nous en faire part, ou du moins nous dire de quoi il s'agit ; car nous nous sentons toutes une merveilleuse disposition à vous seconder. Non, non, dit Mr. Lake, allez parler Physique avec Mr le Médecin : ma Lettre ne contient que des folies qui ne réjouïroient pas des personnes aussi graves que vous. On badina

quelque tems de part et d'autre; mais la Duchesse revenant à la charge pressa tant Mr. Lake, qu'il promit de communiquer sa Lettre. Il ne demandoit pas mieux, et toutes ses petites façons n'étoient que pour agacer davantage la curiosité des Dames. Il y auroit de l'injustice, leur dit-il, à vous refuser une chose qui n'est écrite que pour une Dame, par un Homme fort enjoué.

Cette Lettre est du Chevalier John H. . . que j'ai vu à Aix avant de venir ici. Le pauvre garçon y est resté malade dans l'intervalle des deux Saisons. Comme il n'y a personne et qu'il s'y ennuye cruellement, il s'est diverti à l'écrire pour satisfaire la curiosité d'une de nos Dames de Londres. Il me mande, qu'ayant eu occasion de parler souvent des Capucins d'Aix dans les Lettres qu'il écrivoit à Mylady B. . . que vous connoissez peut-être, cette Dame, qui n'est jamais sortie de Londres, n'a pu s'imaginer qu'il y eût au monde une Société de gens faits comme l'on dépeint cet Ordre de Moines. Elle l'a prié sérieusement de lui apprendre ce qu'elle en devoit croire. Il a fait dessiner plusieurs figures de Capucins, et lui en a envoyé les Estampes. Mais la bizarrerie de leur habit l'a rejetée dans de nouveaux scrupules sur l'existence de cette Société. Elle a fait à Monsieur H. . . son Correspondant mille questions sur leur habit, et sur leurs manières de vivre. Le Chevalier qui ne connoit les Capucins d'Aix que comme nous connoissons ceux de Spa, en s'allant promener dans leur Jardin qui est aussi public, a prié

un Moine Cordelier de lui donner des anecdotes sur ce qui regarde ces bons Peres, et il en a formé une Lettre très badine. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Cordeliers, quoiqu'Enfans d'un même Pere (qui est le bon S. François d'Assise), ont une antipathie invincible contre les Capucins. Notre Ami a consulté aussi tout ce qu'il a trouvé de gens qui n'aiment pas les Moines, et a fabriqué la relation la plus grotesque que j'aye jamais vue. Il me l'envoie tout ouverte, pour me réjouir, et me prie de la mettre dans mon paquet pour Londres, en cas que je la trouve amusante. Vous m'aidez à en juger; et puisque nous avons tous les jours des Capucins sous les yeux, il est raisonnable que nous les connoissions. Sans doute, répondit Mylady, car la première chose que l'on demandera à Londres, c'est si nous avons connu les Capucins de Spa. Oui, mais tout ce que je crains, ajouta Mr. Lake, c'est que cette raillerie ne déplaie à Madame l'Abbesse. Point du tout, Monsieur, répliqua l'Abbesse; je serai la première à en rire, pourvu que le ridicule n'aille pas à l'impiété. Mais si vous m'en croyez, dit-elle, nous monterons sur la terrasse, et nous nous mettrons un peu à l'écart, de peur d'être écoutés : car il ne feroit pas bon de médire publiquement des bons Peres, qui sont ici les Maitres. Nous montames sur la terrasse, et M. Lake s'étant mis au milieu de nous, tira sa Lettre et la lut. Elle nous parut si plaisante, que je le priai de me permettre d'en prendre copie. Il le voulut bien, et la voici mot pour mot.

L E T T R E

Sur l'Origine, l'Habit, le Génie et la Maniere de vivre des Peres Capucins, écrite d'Aix-la-Chapelle, pour satisfaire la curiosité de Mylady B....

« Votre incrédulité, Madame, est étrange, et vos questions son très embarrassantes. J'avois cru guérir l'une et prévenir les autres, en vous envoyant les Estampes qui représentent au naturel les bons Pères Capucins. Vous les trouvez si ridicules, que vous les regardez comme une fiction inventée exprès pour vous réjouir, et vous me sommez de vous apprendre tout ce qui regarde leur origine, leurs habits et leurs mœurs. La tâche est un peu forte, vous me demandez ce que j'ignore. J'ai eu besoin de tems pour m'en informer, car de tous les Moines qui sont ici, ce sont ceux que je connois le moins. Mais comme vous êtes inexorable, Madame, et que vous voulez être obeïe, je m'en suis fait une étude et, graces aux anecdotes qu'un gros Cordelier m'a fournies, je me crois en état de lever ou d'éclaircir tous vos doutes. Mes recherches sont d'autant plus curieuses, que les Cordeliers sont aussi de la famille de S. François, que les Capucins regardent comme leur premier Pere. Je ne voudrois pourtant pas les garantir absolument, parce que ces deux especes de Moines, quoique Freres, se haïssent

mortellement. C'est un plaisir de les entendre se déchirer réciproquement. Je vous avoue que malgré l'ennui que ce détail de *Moineries* m'a causé, mon Cordelier m'a souvent diverti par les traits qu'il prêtoit à ses Freres les Capucins. Comme ce Moine prend ici les Bains avec moi, je le vois tous les jours, et à l'aide de quelques bouteilles de vin que je lui ai versé, j'en ai tiré tout ce qui va faire la matiere de cette longue Lettre. Le détail vous prouvera ce qu'il en a dû coûter à ma patience, pour me mettre au fait de tant de choses, qui sont si peu du ressort d'un Cavalier Anglois. Mais que ne fait-on pas pour obliger une belle Dame ?

„ Je ne m'engage pourtant pas à vous donner une définition exacte du Capucin. Cet Etre bizarre est modifié en tant de façons également singulieres en leur espece, qu'il semble réunir en soi le ridicule de tous les autres Moines que nous avons ici. Voici, à peu près, comme je pourrois vous le décrire. Le Capucin est un Animal à forme presque humaine, et de la taille ordinaire des Hommes, mais c'est un Animal barbu, puant, affamé, superbe. Il est toujours sanglé, et va nuds-pieds. Ces traits, qui assurément le dépeignent d'après nature, caractérisent également son cœur, son corps et son esprit. Ce portrait cependant, Madame, va vous révolter encore, et n'offrira peut-être à votre imagination qu'un Monstre bizarre dans la Nature et dans la Religion, et vous crierez à la chimere. Appelez-le comme il vous plaira, c'est un

Etre réel. Aussi, ce n'est que dans les Etats Protestans que l'on peut être exposé à en prouver l'existence ; parce que le premier Capucin qui s'y fit connoître, n'en avoit plus la figure ni le génie. Il y a quelque apparence même, qu'il ne les avoit empruntés pendant quelques années, que pour mieux servir la Réformation Chrétienne qu'il avoit embrassée, et la prêcher avec plus de succès à l'ombre de ce grotesque habit, qui est dans l'Eglise Romaine la sauvegarde la plus assurée. Né dans cette Eglise, dans le sein même de l'Italie, et élevé dans l'Ordre du bon S. François, il essaya vainement d'en réformer les abus par de sérieuses et éloquents prédications. Mais desespérant d'en venir à bout, il s'avisa avant de quitter cette Eglise, d'y ajouter un nouveau ridicule, par l'Institution de la *Gent Capucinique*, dont il fut l'Auteur et le premier Officier-général. Ce Monarque barbu dressa les Loix de ce nouveau Peuple, régla la nourriture de ses Sujets, prescrivit la forme de leurs bâtimens, la grandeur de leurs chambres, la largeur de leurs fenêtres, la forme de leurs habits, leur extérieur, leur démarche, leurs façons de parler, et même leur ton de voix. Il leur assigna d'amples revenus sur tout le Genre-humain, qu'il rendit tributaire de sa Colonie. Selon la politique de Romulus, il y invita le rebut des Nations voisines. Capitaines ruinés, Officiers cassés, Cadets de famille, Laquais hors de condition, Moines mécontents, Visionnaires, Coureurs, Ignorans, et Fainéans, tout lui fut bon. Il n'exigea d'eux que trois

qualités, grand appétit, bonnes jambes, et larges épaules. La dernière condition sur-tout lui parut indispensable ; parce que les épaules devoient être le siège naturel de la sainte Besace, qui devoit renfermer les Archives de sa Monarchie, et ses Droits sur les Domaines publics et particuliers. La maxime fondamentale de son Etat étoit, que l'on y renonceroit à tout, même à la propriété des biens qui se consomment par l'usage. Il dédommagea ses Sujets de la sévérité de cette Loi, par la liberté de mendier impunément chaque jour, et ils usent encore aujourd'hui très rigoureusement de ce privilege insigne. Vous n'avez, Madame, qu'à en demander des nouvelles à ceux de vos Amis qui ont été à Spa, à Forges ou à Aix-la-Chapelle, et dans tous les Lieux Catholiques célèbres par quelque concours. Le succès de ce nouvel Etablissement justifia l'habileté du Législateur. Cette Colonie ne tarda point à s'accroître et à se répandre. La Cour de Rome y reconnut l'esprit des Apôtres. Je crois en effet que les Capucins leur ressembloient bien autant que les Cardinaux, et les Prélats Romains. Chacun les admira. Les seuls Barbiers peut-être réclamèrent contre cet Institut ; mais malgré leurs oppositions, le Peuple barbu s'accrut dans l'un et l'autre Monde, au point que l'on en compte aujourd'hui près de cent-mille dans l'Univers, et qu'un Capucin d'Aix m'a assuré qu'il s'en trouve aujourd'hui plus de vingt-mille en France seulement.

» Ce n'est donc plus une chimere, dont vous voulez,

Madame, que je vous entretienne. C'est un Monstre réel, dans la Police et dans la Religion.

» *Bernardin Ochin* ou *Okin*, qui en étoit l'Auteur, s'effrayant lui-même de sa production, se hâta de l'abandonner et de chercher un Asyle dans les Païs Protestans, d'où il pût contempler en sûreté les progrès de sa monstrueuse Famille. La retraite du Patriarche la mit à deux doigts de sa ruine. Mais elle trouva dans la suite des ressources inépuisables à la Cour du Pape, en se vouant pour jamais à son service, en qualité de Valets-de-pied des Jésuites, à qui ils servent encore aujourd'hui d'Espions et de Messagers. Le tranquille *Ochin* eut avant de mourir la consolation de voir réussir son projet. La Cour Romaine, en adoptant ces nouveaux Moines, donna de nouvelles prises à ses adversaires. Les divisions, les Guerres de Religion, les Ligues, les Cabales recommencerent, et la haine Ecclésiastique sur-tout, ce fléau si terrible, pullula de tous côtés par le zèle de ces nouveaux Frocards. Les Indulgences se multiplièrent à l'excès, au-delà même des siècles des siècles. Enfin, Madame, il n'y eut intrigues de guerre, ou d'amour, dont un Capucin ne fût le Mars ou le Mercure, témoin de Pere *Ange de Joyeuse*, si fameux au tems de la Ligue de France; et le Pere *Joseph*, si connu par ses relations avec le Cardinal de Richelieu et sa chere Niece. Leur pouvoir devint si grand, qu'à l'aide de la Sainte Besace et du Cordon de S. François, ils surent s'assujettir Monarques, Princes, Papes, Evêques, Car-

dinaux, Hommes. Femmes et Filles sur-tout. Ces Enfans dénaturés méconnurent pourtant leur Pere, et contestent encore aujourd'hui *Bernardi Ochin* la gloire de les avoir enfantés. La douleur qu'il en eut lui fit tourner la tête, et, soit que le meilleur Moine ne puisse jamais faire qu'un Protestant très équivoque, soit qu'en quittant le froc il en eût conservé l'esprit, il se vit abandonné comme il méritait de l'être de tous ceux qui connurent ses égarements. Et au regret d'avoir enfanté un Ordre aussi à charge au Public, il ajouta la honte d'une double Apostasie. Voilà, Madame, de quoi justifier leur existence : leur Généalogie est prouvée. Voyons maintenant leurs habits.

» Capuce, Manteau, Robe, Corde et Sandales, voilà ce qui compose l'habit du Capucin. La matière est sans doute interessante, parce que c'est du sacré *Capuce* que leur est venu le nom de *Capucin*. Apparemment que la forme extraordinaire de leur habillement bizarre frappant d'abord les yeux de ceux qui les virent, devint le caractère spécifique de cette espece d'hommes hétéroclites, que nous autres Protestans regardons comme des Comédiens spirituels. Mais pour vous faire mieux comprendre toute l'œconomie de cet habillement comique, souffrez, Madame, que je vous introduise à la Toilette d'un de ces Peres. Permettez seulement qu'il prenne sa robe, parce que sans elle, un Capucin feroit à vos yeux un spectacle peu modeste. Pour des raisons à eux connues, les bons Peres ne portent jamais ni chemise, ni culotte. En

cela sans doute ils sont Disciples peu fideles du Séraphique François, qui surement en portoit une, dont la mémoire est immortalisée dans l'Histoire de sa vie. Cet onctueux Article se lit publiquement, et avec édification sans doute, le jour de sa Fête, dans l'Eglise Romaine. Je l'ai lu moi-même dans le Bréviaire des Capucins, étant un jour à leur Eglise, Il y est marqué, que S. François, après la merveilleuse impression des *Stigmates*, souffroit souvent par sympathie pour le Christ, des douleurs si vives, que le sang sortoit de ses playes, et qu'il *couloit quelquefois si abondamment de la cicatrice de son côté, que plusieurs fois son caleçon se trouva baigné de son sacré sang*. Ce sont, Madame, les propres termes de la Légende Latine. Et mon Cordelier à qui j'en parlai, fonda sur ce passage le reproche que ceux de son Ordre font aux Capucins d'avoir osé alterer en ce point l'habit de leur Pere. Mais pour en revenir à leur Robe, c'est une espece de Tunique de grosse étoffe, qu'ils mettent immédiatement sur la peau. Elle descend jusqu'aux talons, fermée de toutes parts, serrée vers le cou, fendue sur la poitrine pour y pouvoir commodément passer la main, et faire de tems en tems un exercice qui n'est connu que des Gueux les plus sales et les plus misérables. La Robe a des manches rondes, assez larges pour laisser appercevoir la blancheur du bras. Enfin elle est surmontée du sacré Capuce, qui est une espece de bonnet à *la Dragonne*, d'une aune de long, qui suivant le goût des Particuliers, prend diverses formes.

Les Vénérables le mettent ordinairement sur la tête en pain de sucre, quand ils sont en méditation, ou qu'ils font la *méridienne*. Tous communément le portent rabattu sur le dos, à peu près comme une chausse à filtrer des liqueurs. Mais les Petits-maitres Capucins lui donnent un petit air de bonnet de *Hussarts*, au moyen d'un plomb qu'ils attachent vers la pointe, pour lui donner un petit mouvement badin et galant. Cette Robe est ceinte d'une grosse Corde blanche, et bien tressée, avec des nœuds proprement rangés de distance en distance, dont les bouts descendent jusqu'aux pieds. A ce Cordon pend un grand Chapelet de bois, avec des Têtes de morts, des Croix, des Médailles et autres semblables bêtairies, aussi propres à inspirer la dévotion, que leur Corde l'est à marquer la Pénitence. Sur la Robe immédiatement se place le Manteau, qui s'attache sous le menton avec une petite agraffe de buis ou d'ivoire, artistement travaillée. Ce Manteau, qui ne vient qu'aux genoux, est ouvert par devant, et ne se porte que dans les visites de cérémonie, et dans les voyages. Leurs bas sont de même étoffe que leurs chemises, c'est à dire qu'ils vont jambes nues, et n'ont pour chaussure que de grosses semelles de cuir, attachées sous la plante des pieds, avec quelques courroyes mises en croix. Tous ont la tête rasée, à l'exception d'un petit tour de cheveux en forme de couronne, mais ils ne se rasent pas le menton, et le mérite chez eux se mesure sur l'épaisseur et la longueur de la Barbe. Les jeunes, ou ceux qui font les

galands, la portent ronde à l'Arménienne, et les Cordons-bleus de l'Ordre la laissent tomber en pointe, et affectent de la rendre fourchue, pour se donner un air plus vénérable. J'en ai vu un qui prenoit ici les Eaux avec nous, dont le maintien favori étoit d'empoigner les deux côtés de sa barbe de chacune de ses mains, toutes les fois qu'il parloit avec vivacité. Ce geste ridicule me divertissoit beaucoup : mais ce qui me réjouissoit plus, c'est que je voyois des Moines du même Ordre qui s'en moquoient aussi. Car la Famille du bon-homme S. François est divisée en plusieurs Branches, qui ont toutes leur ridicule à part. Voici comment on les distingue :

Barbe et Pieces. Les Capucins.

Barbe sans Pieces. . . . Les Pénitens ou Picpusses.

Pieces sans Barbe. . . . Les Recollets.

Ni Pieces ni Barbe. . . . Les Cordeliers.

» Vous voilà, Madame, très savante déjà et beaucoup plus, surement, que je ne l'étois il y a quelques jours.

» J'entre maintenant dans le détail de l'Habit Capucinal, et je m'assure que vous serez surprise de trouver sous cet air de simplicité outrée, plus de façons et de ressources que sous vos anciens Vertugadins. Je commence par l'étoffe dont ils se servent. Elle est de grosse Bure plus épaisse que le Buffle le plus fort, de couleur rousse ou de brun tanné, impénétrable aux ardeurs du Soleil, capable de rejeter la pluie et cependant assez mollette pour imbiber la

sueur Capucinale, et la conserver des années entières. Le Capuce et le Manteau sont de même étoffe et de même couleur. Les bons Peres n'ont jamais qu'un seul habit à la fois, encore n'en changent-ils que quand ils les quittent le premier. C'est toujours avec douleur, parce que le fumet qu'il a contracté leur paroît si doux, que pour en parfumer le nouveau, ils attachent, contre le conseil Evangélique, une piece du vieil habit à la robe neuve. Ce vieux lambeau sert merveilleusement à reproduire dans le nouvel habit, le germe d'un parfum éternel et spécifique à leur Ordre. Par ce moyen, le nez du voyageur est toujours averti de loin, qu'il va rencontrer un Capucin, ou qu'il y a une *Capucinerie* à demi-lieue de là. Mon Cordelier qui ne leur passe rien, m'a voulu faire croire que cette *Piece* a encore d'autres usages. Il m'a dit que chaque Capucin est obligé de la placer de façon qu'elle désigne son défaut favori, pour tâcher de le corriger. De sorte que celui qui aime à boire ou à parler, est obligé de mettre sa piece à l'endroit du Capuce qui est le plus près de la bouche. Celui qui a les yeux fripons, la met au côté de la tête, un autre qui seroit gourmand, devroit la placer sur l'estomac ; ainsi du reste. Avec un peu d'attention, un connoisseur peut deviner les défauts d'un Capucin dès qu'il le voit. Ce Moine me fit faire sur cela des observations très plaisantes, que vous me permettrez de supprimer. Mais ce qu'il est important que vous sachiez, Madame, c'est que les bons Peres ne peuvent se servir d'aucunes voitures

dans les voyages. Aussi la Règle qui les oblige d'aller à pied, leur défend expressément de faire plus de quatre lieues par jour. Ils n'y portent point d'argent, n'en peuvent même toucher, et ne payent jamais où ils vont. Ils ont leurs Etapes marquées sur leur route, toujours dans les meilleures maisons, et personne n'ose les refuser. Ils ont droit d'entrer dans les Auberges, de s'asseoir avec les Etrangers qui sont à table, d'y boire et d'y manger autant que les autres, et leur écot se met sur la dépense commune des voyageurs, qu'ils payent d'une humble révérence. Ce droit est si bien établi, qu'ils vont sans façon demander un lit chez les Seigneurs qui vivent à la campagne, et y restent autant qu'ils veulent, riant et causant avec les Dames, qui ont le goût assez dépravé pour aimer quelquefois un homme sous un habit aussi sale et aussi extraordinaire.

» Ce vêtement, tout bizarre, tout grotesque qu'il vous paroît, semble cependant dirigé par une solide sagesse. Cet habit est un petit Monde. C'est au moins une espece de Château fort et de Palais. Il a ses Habitans, ses Gardes, ses Redoutes, ses Galleries, ses Caves, ses Lieux de plaisir, de provision, de commodité, d'étude, et de galanterie. En un mot, il renferme en soi tout ce que la Méchanique peut imaginer de commode ou d'utile. Un Capucin vêtu selon les Règles inviolables de son Ordre, peut dire avec plus de raison que Bias même, ce Sage tant vanté, *qu'il porte tout avec soi*. Sans badinerie, un Equipage à six che-

vaux n'a pas plus de ressources pour le voyage que l'habit d'un Capucin. Le croirez-vous, Madame ? ils ont seize poches autour d'eux, toutes séparées les unes des autres, sans cependant qu'on les apperçoive ; et chaque poche a son nom.

» 1. La première s'appelle *la Gallerie*. C'est une grande piece d'étoffe cousue en dedans et tout autour du Manteau, avec une ouverture de chaque côté. Ils y mettent le Bréviaire, le petit Livre de Prières, les Sermons pour l'Avent, le Carême, et pour tous les Dimanches de l'année, avec quatre Panégryriques de Saints, dont les noms sont en blanc, le tout au nombre de vingt-deux Discours.

» 2. La seconde, nommée *Tapecul*, est un petit sac de grosse toile, attaché au Manteau au-dessous de l'épaule droite. Elle est destinée à mettre une couple de bouteilles qu'ils ont soin de faire remplir dans toutes les bonnes maisons où ils passent pour prévenir les besoins des mauvais gîtes.

» 3. La troisième se place sous l'épaule gauche. Elle est plus large par le bas que par le haut et descend jusqu'au bas de celle qu'ils appellent *Gallerie*. Ils la nomment *l'Abîme*. Elle sert à ranger commodément les grosses provisions, comme Jambons, Eclanches, Dindons, pour les routes un peu longues, et destituées de bonnes Auberges.

» 4. La quatrième qu'ils nomment *la Cuisinière*, est un petit sachet de cuir, placé sous le *Tapecul*. Ils y mettent les Epiceries pour faire les petits ragoûts

mignons dans les Auberges, où ils trouvent des compagnies qui les défrayent.

» 5. La cinquieme appellée *la Friponne*, est placée sur un des bords du Manteau en dedans. C'est la retraite des biscuits, massepains et autres petites friandises qu'ils y fourrent modestement, quand ils se trouvent à quelque table abondamment servie. Quelques-uns même y placent un petit flacon de liqueur ou d'essence, pour les voyages.

» 6. En même distance, mais du côté gauche, est placée une poche de même largeur, qui contient la Toilette de voyage. Elle renferme l'étui à Barbe, ou bourse dans laquelle ils la serrent pendant la nuit, le petit peigne, les ciseaux, le rasoir pour la lèvre supérieure, la savonnette pour les bras et les jambes, le musc et autres parfums convenables pour entretenir la bonne odeur de l'Ordre. Cette poche, qui n'est d'usage que parmi les Capucins coquets, s'appelle *la Précieuse*.

» 7. Un peu au-dessus, ils en portent une autre, qu'ils nomment *la Nécessaire*. Ils y mettent en effet de l'onguent contre les *Polypodes*, un peu de Mercure, quelques bouts de chandelles contre les écorchures, des pommades et autres drogues secretes, conformes à leurs besoins.

» 8. Vis à vis et de l'autre côté, pour observer la symétrie et le contre-poids, ils portent un petit sachet qu'ils nomment *la Ménagere*. Il ne sert que dans les voyages de long cours : c'est pour y mettre quelques

morceaux de cuir, une alêne, du fil, des aiguilles et quelques lambeaux d'étoffe pour rapetasser la robe ou les sandales.

» 9. Vers le bas du Manteau au côté droit, précisément au bout de la *Gallerie*, ils ont encore une poche appelée *l'Arménienne*, où ils mettent le Caffé, le petit moulin, la petite boîte de Thé, le sucre etc., pour régaler les Sœurs du Tiers-Ordre. Celle-ci n'est permise qu'aux Peres Confesseurs.

» 10. A l'autre bout de la *Gallerie*, il y a une poche toute semblable, nommée *l'Indienne*. Elle sert à porter l'étui à pipe, la râpe, le tabac en carotte et à fumer. Voilà, Madame, la liste des poches qui sont sur le Manteau. Celles qui suivent sont sur la Robe même.

» 11. *La Galante* est le nom d'une petite poche pratiquée sous la manche droite de la Robe, au-dessous de l'aisselle. A cause de sa situation elle est faite de toile cirée. Ils y mettent la Tabatière au Tabac d'Espagne, les Billets-doux de leurs Dévotes, la Liste des Morts et Mariages des personnes qualifiées, pour pouvoir entretenir décemment les gens de condition qu'ils visitent.

» 12. Ils appellent *la Proprette* un autre petit réduit placé dans le pli du coude. C'est où ils gardent le mouchoir blanc, destiné à s'essuyer le visage dans les belles compagnies seulement.

» 13. Le repli de la manche gauche forme naturellement une treizième poche, qu'ils appellent *la Bourgeoise*, où ils mettent le mouchoir à Tabac, et la Tabatière commune.

„ 14. La quatorzième qu'ils nomment *la Dévote*, et qui est beaucoup plus propre que les autres, est pratiquée sous les plis de sa Robe et sur la poitrine. C'est là qu'ils mettent les petits Reliquaires, les *Agnus Dei* pour les Dames; les Chapelets, les Grains-bénits, pour les Valets et les Servantes; les Noms de Jésus, et les petites Croix musquées, pour les gens de campagne; le tout avec un petit Porte-feuille, contenant les lieux d'Etapes sur la route, de petites Oraisons imprimées, et des Relations de quelque Capucin trouvé mort dans les neiges, pour édifier les Ames, dévotes, et ranimer la charité des personnes bienfaisantes envers leur Ordre.

„ 15. La quinzième enfin, qui n'est qu'à l'usage des gros bonnets s'appelle *la Discrette*. Elle sert à rapporter l'argent des Messes, les Restitutions, les Dépôts et les Testamens. Cette poche est placée au fond du sacré Capuce, que pour-lors ils portent rabattu sur le dos en forme de Hotte. Elle est interdite, sous peine d'excommunication, à ceux qui n'ont pas qualité pour la porter.

„ 16. Outre ce nombre de poches, Madame, il y en a encore une improprement dite, et nommée pour cela *la Libertine*. Elle est placée entre deux cuirs dans l'épaisseur des Sandales, et sert à cacher l'argent que les Capucins relâchés reçoivent en secret de leurs familles. Aussi est-elle de contrebande parmi eux, et ceux qui s'en servent ne le font qu'en secret. Ils prétendent pourtant ne pas violer la sévère défense

de porter de l'argent ; ils croient seulement l'éluder en disant que loin de le porter, ils le foulent aux pieds, en s'assurant ainsi de la providence, sur laquelle ils font semblant de se reposer uniquement. Ces différentes Poches sont, comme vous voyez, Madame, à l'usage de chaque Particulier. Mais les Frères destinés à faire la quête dans les Villes et les Campagnes, sont obligés d'en porter une qu'ils appellent par excellence la *Sainte-Besace*. Elle est de grosse toile blanche, et fort ample. Ils la portent sur l'épaule gauche, et mettent le pain, la viande, le beurre, et les chandelles qu'ils ramassent pour leur Couvent.

» Avouez, Madame, que l'habit d'un Capucin est un vrai Labyrinthe, dont on auroit peine à se tirer sans un aussi bon guide que celui que j'ai consulté. Notre *Gulliver* s'y perdrait assurément, et s'y trouveroit pour le moins aussi embarrassé que sur le rivage de *Lilliput*. Il faut vous dire quelque chose à présent de leur manière de vivre. Ces Moines boivent et mangent bien, mais à la manière des Soldats, c'est à dire qu'après quelques mauvais repas, ils se dédommagent sur la première bonne table qu'ils trouvent. Chacun a son département et ses connoissances pour y aller dîner, quand l'ordinaire du Couvent est moins abondant. Les plus malheureux sont ceux que le défaut de talens retient à la maison. Car pour peu qu'ils puissent parler en public, ils courent les Villages pour débiter une douzaine de Sermons qu'ils retournent en tout sens, et à l'abri desquels ils vont impunément manger

le Curé et le Païsan, pendant des semaines entières. Leurs Discours sont dans un goût singulier. Ils ont un style à part et toujours guindé. Il leur est même enjoint de parler du nez, et l'on a une si mince idée de leur Savoir parmi les Catholiques-Romains, que quand ils veulent parler d'un mauvais Sermon, ils disent communément, *C'est une Capucinade*. Jugez-en, Madame, par l'échantillon qui suit. C'est un lambeau de l'Exorde d'un Discours qu'un de ces Pères prononça, il y a quelques mois, dans un Couvent de Religieuses près de Liège, à ce que m'a dit mon Cordelier, qui prétend l'avoir entendu.

« Tant et tant de fois vous m'avez demandé, c'est-à-dire supplié, illustres Amazones, que je vinsse dans votre bénin Couvent, tout flanqué de bastions et de guérites de toutes parts, comme une citadelle inexpugnable aux atteintes des Satrapes du Père frauduleux du Mensonge; que ruminant à part moi la validité de votre requête, comme un autre César, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Oui, j'ai vaincu la bassesse de mon style Théologique. qui m'empêchoit de surgir sans naufrage au port de vos approbations, et je me suis hasardé de comparoitre devant le Parlement voilé de vos Révérences Cloitrées.

« Après ce pompeux début, le Moine entre en matière sur le Panégiryque de la Madeleine, qu'il alloit faire. Il faut, dit-il, la considérer dans ses deux états, de desordre, et de repentance : Madeleine pécheresse vivoit en vraie Madelon. Tant pis, Madeleine

convertie, fut un modèle de pénitence. Tant mieux. En deux mots, ajouta-t-il, Tant pis, Tant mieux, feront le partage de mon discours. Jugez, Madame, du reste de la Piece, par ce fragment.

» Ce goût pour le faux merveilleux est tellement propre à ces Peres, que tous prétendent être gens de condition, ou distingués par des services militaires. Il sortent toujours deux à deux, et la première fois qu'ils paroissent dans un Lieu, le plus jeune des deux a grand soin de dire à l'oreille des gens de la maison, que le R. P. un tel est proche parent du Comte ou du Marquis de... ou qu'il a été Capitaine de Cavalerie. Cette idée de grandeur passée leur attire, à ce qu'ils croient, de plus grands respects. Au-lieu de leurs noms de famille, ils prennent des noms de leurs Saints; mais ils choisissent toujours les plus longs et ceux qui ronflent le mieux, comme *Nicéphore, Théodore, Emmanuel, Agathange, Seraphin. Cherubin*, auxquels ils ajoutent le nom de leur Ville. Il y en a eu même, qui pour enchérir sur leurs Confreres, ont pris le nom de R. Pere *Ely Lammassabacthany de Sabaot*.

» A cela près, Madame, ils vivent d'une façon assez réglée. On parle beaucoup plus de leur ridicule, que de leurs désordres. Les Cordeliers sont beaucoup plus décriés qu'eux : Et on ne se borneroit pas au ridicule, surement, si l'on avoit à les peindre tels qu'il sont. J'en ai fait plus d'une fois la menace à celui qui m'a appris toutes ces particularités, en lui reprochant les railleries sanglantes qu'il faisoit le verre à la main

contre les Capucins, qui sont comme lui Enfans de S. François, et qui, tout ridicules qu'ils sont, donnent certainement moins de prise sur leur conduite en général, que ceux de son Ordre, dont la réputation est si bien établie, que pour dire un homme gaillard, on nomme un *Cordelier*.

„ Souffrez, Madame, que je borne ici mes réponses à vos questions. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir sur la *Gent Capucinique*. S'il vous survient encore quelques difficultés sur ce que j'ai l'honneur de vous en mander, je tâcherai d'y satisfaire pendant le tems que je resterai ici. Il ne m'en coutera que quelques bouteilles de vin, pour faire jaser le Cordelier que je consulte. Je me flatte cependant, Madame, que si vous y trouvez quelque chose d'outré, vous n'en accuserez que ce Moine, et que vous voudrez bien me tenir quelque compte de l'envie que j'ai eu de vous plaire, en me prêtant à une aussi pitoyable conversation. En vérité, c'en est trop à la fois, que mes maux me retiennent si loin de vous, et que vos ordres me condamnent à une aussi méchante compagnie. J'y souscris cependant, pourvu qu'à ce prix je puisse vous persuader de la respectueuse estime avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant
Serviteur,

Le Chev. JOHN H....

A Aix-la-Chapelle, ce 6 Août 172....

Eh bien, Mesdames, qu'en dites-vous, dit Mr. Lake? puis-je envoyer cette Lettre, et croyez-vous qu'elle puisse réjouir Mylady B... ? Assurément, dit la Duchesse, jugez-en par l'impression qu'elle nous a faite ; car quoique nous n'ayons pas éclaté pour ne pas vous interrompre, nous en avons ri de tout notre cœur. Oh. pour moi, dit Mylady, je vous avoue qu'il me sera impossible de voir à présent un Capucin sans rire, et je vous jure que pour la Guinée que je leur destine, il faudra que je me donne le plaisir d'examiner un jour leurs poches. Cela est plaisant, dit le Comte ; j'ai vu plusieurs fois des Capucins et je n'ai jamais fait attention à ce détail. Vraiment, ajouta le Marquis, il y auroit encore bien des choses à dire, si l'on entroit dans le particulier. J'ai vu cela de près, parce que l'Aumônier de mon Régiment étoit de cet Ordre. Il me semble qu'en voilà bien assez, répondit l'Abbesse, et les pauvres Capucins sont assez bien accommodés. Mais pourtant, Madame, dit la Duchesse, vous voyez que le Chevalier ne dit point de mal d'eux. Je lui en sais bon gré, car si tous les Capucins du monde sont comme ceux de Spa, on leur doit plus de compassion que de mépris. Les bonnes gens sont à plaindre, de se livrer à un état aussi humiliant par une dévotion aveugle. L'Evangile ne prescrit rien de pareil et il me semble que l'on doit respecter ceux qui demeurent de bonne foi dans les bornes de leur état. Soit, dit Mylady, je respecterai la vertu, même l'aveuglement de ces bonnes gens, mais permettez-moi de rire de leur

ajustement, et de cette légion de poches que l'on vient de nommer. Croyez, Mesdames, dit le Comte, qu'il y a un peu d'hyperbole dans cette Relation, le Chevalier s'est égayé sur le Froc. Cependant, Monsieur, dit l'Abbesse, c'est à mon avis l'endroit le plus vrai de sa Lettre. Je n'en dis pas autant sur ce qu'il raconte de leur Fondateur et de leur Institut ; mais aux raileries près, je trouve sa Rédaction assez juste. Je connois même plusieurs de ces poches. Je vous dirai quelque chose de plus, moi, dit Mr. Lake. C'est qu'étant à Aix avec le Chevalier, il y a deux mois, deux Capucins vinrent au Bain, dans la maison où nous étions. Ils quitterent leurs manteaux, selon la coutume, dans la petite chambre où l'on se deshabille, et passerent dans le Bain avec leur robe. Ils avoient sans doute été saluer en passant quelqu'une de leurs Dévotes, qui leur avoit donné une Eclanche de mouton pour le dîner du bon Pere, et ils l'avoient mis dans la poche qu'ils appellent *l'Abîme*. Un Chien qui par hazard s'étoit coulé dans le Salon, attiré par l'odeur, jugea à propos de visiter le manteau, et y trouvant son déjeuner tout prêt, cassa la fenêtre et s'enfuit avec sa proie. Les Peres en sortant du Bain furent fort étonnés de ne trouver qu'un de leurs manteaux. Ils crièrent au sacrilège, ils en firent grand bruit, parce qu'ils crurent que c'étoit une piece que les Valets du Bain leur avoient faite. La perte de l'Eclanche les affligea sur-tout. Mais ils se plaignirent seulement de la profanation du saint Habit, menaçant toute la

maison des foudres du Vatican, et jurant par *S. François*, qu'ils en auroient raison. On chercha partout et l'on découvrit enfin près des Ecuries, des lambeaux de ce précieux habit. A l'aide de ces indices, on trouva le Chien assis sur les restes du manteau, occupé à ronger les os de l'Eclanche. Les bons Peres coururent sur le sacrilège Animal, bien résolus de l'immoler à leur vengeance. Le Chien bien avisé s'enfuit. Il en fut quitte pour quelques malédictions, et demeura chargé de l'anathème. Nous étions présens à cette scène et nous en rimes beaucoup. Mais ce qui nous parut extrêmement plaisant, fut de voir ces deux Peres occupés à ramasser les débris de leur toilette dans les poches du manteau, qui nous parurent infinies. Dès-lors nous primes une idée du Labyrinthe Capucinal. C'est cette Avanture qui a donné occasion à la Lettre que je viens de vous lire, parce que le Chevalier écrivit sur le champ cette Historiette à Mylady B.... Quoiqu'il en soit, Monsieur, dit le Marquis, la Lettre du Chevalier est fort curieuse, et il badine joliment sur les Moines. J'aimerois à en voir autant de sa plume sur toutes les especes de Religieux. J'espere au moins. Mr. le Marquis, ajouta l'Abbesse, que vous voudriez qu'il m'épargnât un peu..... Le Marquis, honteux de son indiscretion, fit mille excuses à l'Abbesse, et lui protesta qu'il ne l'avoit pas eu en vue dans cette saillie. L'Abbesse, qui en étoit bien persuadée, le lui pardonna. Ils se firent à cette occasion mille politesses, et nous revinmes au Bourg.

J'employai le reste de la matinée à transcrire la Lettre du Chevalier John H... qu'on devoit envoyer le lendemain. Nos Dames écrivoient aussi en Angleterre, et par cette raison elles s'enfermerent jusqu'au soir. Comme nous étions libres, Mr. Lake nous proposa de nous aller baigner. Sa proposition nous surprit, parce que nous ne connoissions à Spa aucun endroit propre au Bain. Le Ruisseau n'est point assez profond, et j'ignorois qu'il y eût des Bains publics. Suivez-moi, nous dit-il, et je vous en ferai voir. Il nous mena en effet dans le Moulin, et nous fit entrer dans un caveau obscur et voûté, au fond duquel on a pratiqué un Bain d'eau froide de six pieds de profondeur, sur quinze de largeur en quarré, et il nous invita d'y descendre. Le Comte, l'Italien et le Marquis n'en eurent pas plus envie que moi. L'Italien allegua un Rhumatisme pour excuse. C'est justement pour cela, dit Mr. Lake, que vous y devez entrer, et c'est la raison qui m'y amène. Le remede lui parut trop Anglois pour en essayer, et Mr. Lake se mit en fraix de nous en prouver l'utilité. Il nous dit que rien n'étoit plus commun en Angleterre, et que les Bains froids y guérissent quantité de maladies invétérées. Il nous dit même, que par le conseil d'un célèbre Médecin, il s'étoit baigné lui-même dans un Bain glacé, pour se délivrer d'un Rhumatisme qui l'avoit harcelé pendant trois ans, et qu'il attribuoit aux chaleurs immodérées qu'il avoit essuyées dans son voyage d'Italie. Il nous assura enfin, qu'il en avoit été parfaitement guéri. Ce

qu'il y a de certain, c'est que les Anglois en général font grand cas de l'Eau douce et commune dans la Médecine. et qu'ils s'en servent avec succès pour les maladies intérieures et extérieures du corps, depuis sur-tout qu'un de leurs Docteurs lui a donné la vogue par son Traité de l'Eau. Aussi, tous les Lieux du Monde où il y a des Eaux minérales, sont beaucoup plus fréquentés par les Anglois que par les autres Nations. Ils se sont même en quelque façon appropriés celles de Spa. où les compagnies Angloises donnent toujours le ton aux autres sociétés. C'est même en leur faveur que l'on y pratique le Bain d'eau froide, et il n'y a point de jour que quelque Anglois n'aille s'y plonger vers le soir, quoique cette eau soit par elle-même d'un froid à glacer. Mr. Lake nous dit, que ce qui les y rendoit moins sensibles, c'est que la plupart des Mylords Anglois font élever leurs Enfans dans les principes du célèbre Philosophe Mr. *Locke*, qui veut qu'on les accoutume dès l'enfance à aller tête nue en tout tems, légèrement vêtus, même en Hiver, et qu'on leur apprenne de bonne heure à marcher dans l'eau. Il nous assura qu'il avoit lui-même été élevé de cette façon, et qu'il étoit peu sensible aux injures de l'air. Quelque chose qu'il nous pût dire, il ne put nous engager à le suivre, et il remonta avec nous. Nous le priames de ne pas se contraindre et de suivre son régime ; mais il remit la partie à un autre jour. Avant de sortir du Moulin, il nous fit voir encore un Bain d'eau que l'on fait chauffer pour la commodité des

personnes qui ont besoin de ce remède. Ce n'est à proprement parler qu'une grande *Baignoire* ou Cuve de bois, suspendue au-dessus du Caveau d'eau froide. Quand on l'a vu par dessous, on perd l'envie d'en essayer, parce que, quelque solide qu'il soit, l'imagination ne peut se guérir de la peur de le voir enfoncer, et en ce cas on se noyeroit dans le Bain froid qui est au-dessous. Ce Bain cependant est fort commode pour les personnes qui aiment cet exercice. On peut s'y baigner deux à la fois, on y prend l'eau au degré de chaleur que l'on veut, on y fait mettre des herbes aromatiques, du petit-lait, de la pâte d'amandes, enfin tout ce que l'on veut selon ses besoins, ou son plaisir, et il en coûte peu de chose. Il est vrai que l'appartement n'est pas fort propre, mais nous y vîmes des linges fort nets.

De là Mr. Lake nous mena à une maison, qui est à l'autre bout du Bourg, sur le chemin de la Prairie *de quatre heures*. Il y a aussi un petit Bain qui appartient à une vieille Femme, qui fait chauffer l'eau, et qui passe pour la meilleure *Baigneuse*. La Cuve est plus petite que celle du Moulin, mais on y est proprement. La vieille édentée nous offrit ses services et pour nous y encourager. nous fit la liste des Princes et Seigneurs qui avoient passé par ses mains. Je les ai frottés, nous dit-elle en s'applaudissant, et j'ai tenu en mes mains la tête du *Czar* même. Ces grands exemples ne nous tenterent pas, et après avoir un peu badiné chez elle, nous allâmes nous promener sur la

Place, où Mr. Lake nous fit la guerre sur notre délicatesse, en nous vantant toujours les effets de l'Eau, appliquée même extérieurement.

Vous ne sauriez, lui dit le Marquis, m'en dire plus que je n'en sai sur cet article. Un gentilhomme de ma connoissance en a fait une épreuve merveilleuse, et lui-même me l'a raconté. Un an avant de sortir de France, j'étois allé en Normandie avec le Chevalier de Fontenay, qui avoit voulu me mener à la magnifique Terre du Marquis son Frere. Nous y passames quelques jours, et nous nous arrêtames à Bayeux où il avoit une partie de sa Famille. Nous y fumes invités à dîner chez un Commandeur de l'Ordre de S. Lazare, nommé, je croi, Mr. *de Menilville*, qui donnoit une fête à ses Amis, sur une espece de Résurrection dont il nous fit l'histoire. Un Chanoine de ses Amis étoit mort peu auparavant, et il avoit été prié d'assister à son enterrement, qui se faisoit aux flambeaux. Le Commandeur ayant été retenu chez lui par quelques visites, ne put se joindre au Convoi funebre. Etant cependant obligé d'y paroître par bienséance, il attendit que l'Office fût presque fini à l'Eglise, et y entra seul, à dessein de se mêler au cortège sans se faire remarquer. Toute l'Assemblée étoit dans le Chœur, et toute l'Eglise qui étoit tendue de noir, fort obscure. Le Commandeur, marchant doucement sans prendre garde à ses pieds, tomba tout à coup dans la fosse destinée au Chanoine défunt, qui étoit au milieu de la Nef, et sentit sous lui quelqu'un qui

crioit de toute sa force. C'étoit le Fossoyeur, qui y étoit descendu pour la mesurer sur les dimensions qu'il avoit prises sur le cercueil. L'Ouvrier, effrayé du poids de celui qui tomboit sur lui, secoua le pauvre Commandeur pour s'en débarrasser, en criant à l'aide. On accourut avec des flambeaux, et l'on fut fort étonné de trouver le Commandeur évanoui de frayeur et de douleur au fond de la fosse. On l'en retire, on l'emporte chez lui. On appelle les Chirurgiens, on le deshabille, et on lui trouve une large blessure sur la jambe. Les Chirurgiens y mettent l'appareil ordinaire; il revient enfin souffrant de grandes douleurs. Chacun accourut pour le plaindre, et parmi ses Amis un certain Prêtre, nommé *Maloyse*, homme simple, mais entêté du mérite de l'eau, vint le voir et blâma la Famille d'avoir appelé les Chirurgiens, prétendant qu'il l'auroit pu guérir avec l'eau seule. Comme ce Prêtre a beaucoup de crédit dans la maison, et que l'on y avoit déjà éprouvé son remède, on lui en marqua du regret. On convint enfin qu'après que le premier appareil seroit levé, on le laisseroit le maître de panser la blessure comme il voudroit. On ne pouvoit lui marquer une confiance plus entière. L'effet justifia qu'il la méritoit. Dès que les Chirurgiens eurent visité la playe qu'ils trouverent très enflâmée, le Prêtre *Maloyse* ôta tous les bandages, et la lava avec de l'eau froide et commune. Il y appliqua ensuite des compresses imbibées de la même eau, qu'il renouvela jour et nuit à toutes les heures, pendant le premier et le second

jour. Il ne les changea que de deux en deux heures pendant les jours suivans, et le septieme Mr. de Ménilville fut en état de sortir, sa playe étant reprise, et la peau revenue. Voilà, dit le Marquis, ce qu'il nous a conté lui-même en pleine compagnie, et quoiqu'un Gentilhomme aussi connu que lui n'ait pas besoin de témoins pour se faire croire, il nous permit de nous en informer par toute la Ville. qui avoit été témoin de sa chute et de sa guérison. Il nous fit boire à sa Résurrection. C'en étoit véritablement une, et sa chute avoit quelque chose de si comique, que malgré l'indécence qu'il y avoit d'en rire en sa présence, nous ne pumes nous en empêcher quand il nous la raconta. Il nous dit vingt autres traits pareils de la science du Prêtre, qui nous donnerent envie de le connoître. Le Chevalier pria le Commandeur de le faire venir, et le Sr. *Maloyse* parut un moment après. Nous fumes fort étonnés de voir un bon Prêtre, fort simple dans sa figure et son extérieur. Sa conversation n'en disoit pas plus que sa physionomie. Il causoit peu, et paroissoit penser encore moins. Sa science nous parut un entêtement soutenu par quelques expériences heureuses, plus que par des raisonnemens. Il avoit lu le *Traité du Docteur Anglois*, mais il me sembla qu'il l'entendoit peu. Il avoit cependant une excellente qualité, bien rare dans ces Empyriques ignorans, c'est qu'il parloit fort modestement des cures qu'il avoit faites. On nous en raconta beaucoup en sa présence, et l'on nous parla de quantité de personnes qui

venoient à lui des campagnes voisines, sur le bruit de son régime. Car avec cette eau qu'il faisoit boire pour toutes sortes de maladies, comme nous faisons ici celles de Spa, il n'ordonnoit que des bouillies et des gruaux pour toute nourriture. Toute sorte d'eau ne lui étoit pas bonne. Il y en avoit une certaine, qu'il nous nomma, comme sa favorite. Mais comme il n'a pas le talent persuasif, il ne put faire de prosélytes parmi nous. J'appris même le soir que son régime n'avoit pas toujours été heureux, et qu'il étoit mort beaucoup de monde entre ses mains.

Comme le Marquis achevoit cette Histoire, un des Messieurs qui mangeoient avec nous, nous invita d'entrer dans le Caffé, pour y être témoins d'une partie de Piquet très célèbre qui s'y jouoit. Les Tenans étoient deux Joueurs de profession, l'un Anglois et l'autre Allemand, qui se faisoit appeler Baron. Nous y entrames et nous y vîmes un coup des plus hardis et des plus équivoques. Le Lecteur jugera comme on doit le qualifier, car les sentimens furent partagés et il étoit dangereux de décider. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un honnête-homme s'en feroit une peine, quoique bien des gens voulussent l'excuser en faveur du trait d'esprit qui y brille. Le voici.

Le Baron et l'Anglois jouoient depuis le matin, et s'étoient piqués au jeu dans les différentes alternatives de perte et de gain. Leur réputation leur avoit attiré quantité de spectateurs, dont la présence animoit encore le Démon du jeu qui les possédoit. Ils

en étoient si furieusement poussés, qu'ils avoient oublié d'aller dîner, et qu'ils s'étoient contentés d'une tasse de chocolat et de quelques verres de liqueurs qu'ils avoient pris à la hâte sans quitter les cartes, dont ils étoient uniquement occupés. Il y avoit huit heures qu'ils jouoient au Piquet, et quand on nous appella, ils en étoient à la partie que l'on nomme la partie d'honneur. Elle étoit de 50^{li} Guinées, et par conséquent interessante. Aussi les combattants y étoient si fort appliqués, qu'ils ne levoient pas les yeux. On eût dit à les voir, qu'ils tenoient en leurs mains le fort de l'Univers. La joye, la fureur, la crainte, paroissent alternativement sur leurs visages, et ils cachotent leur trouble dans un silence profond. Le Baron, qui jusques-là avoit été assez heureux, étoit le dernier en cartes. Il ne jouoit alors que pour un point et il en falloit à l'Anglois environ quarante. Celui-ci portoit en main trois Rois, et avoit le quatrieme dans son écart. Il accuse son Jeu tel qu'il étoit, et nomme ses trois Rois conformément à la vérité des cartes qu'il portoit. Mais voyant qu'il avoit perdu s'il ne faisoit son adversaire *Capot*, il feignit au milieu du coup, d'avoir oublié combien il avoit compté. Il reprend ses cartes, récapitule son Jeu, et dans sa récapitulation, nomme d'un air assuré, quatorze de Rois. Le Baron, surpris, l'arrête dans son calcul et se recrie sur l'erreur, en disant, qu'il n'avoit compté d'abord que trois Rois. L'Anglois soutient son second calcul, aussi vivement que l'Allemand le nioit. La dispute s'échauffe, et le

Baron s'en rapporte à la compagnie. L'Anglois faisant mine de s'emporter, proposa cinquante Guinées de gageure pour piquer davantage son adversaire et l'amener dans le panneau qu'il lui dressoit. L'autre les accepta, et tous deux s'en rapportèrent au jugement de la compagnie. Les spectateurs s'en défendirent, plusieurs même se firent une peine de donner leur avis, parce qu'ils voyoient à plein le jeu de l'Anglois, et qu'il n'avoit réellement que les trois Rois qu'il avoit comptés d'abord. Cependant comme il ne s'agissoit pas tant du fait, que de l'accusation qui avoit été faite, les spectateurs requis condamnerent l'Anglois simplement, sans oser s'expliquer sur le mystere du pari, dont ils voyoient bien la finesse, et il perdit les cinquante Guinées. Le Baron, ébloui et trompé par la gageure, crut fermement que son adversaire avoit les quatre Rois. Il devoit naturellement penser que l'Anglois n'auroit pas sans cela risqué cinquante Guinées. Il joua conformément au jugement qu'il portoit, se fiant sur un As qu'il avoit, et qu'il lui suffisoit pour faire le point qu'il lui falloit. Il comptoit déjà de joindre les 300 Guinées de la partie, aux 50 de la gageure qu'il avoit gagnée. Le coup s'acheva, et le pauvre Baron à la dernière carte, se voyant honteusement *Capot*, demanda à l'Anglois où étoit donc le quatrième Roi ? On vous a dit, lui répondit l'autre, que je n'en avois accusé que trois, et il m'en conte 50 Guinées pour vous faire croire que j'en avois quatre. Voudriez-vous donc, ajouta-t-il, gagner la

gageure et la partie ? Oh ! ma foi, ce seroit trop ! Le pauvre Baron ne sachant que dire, jura, tempêta. L'Anglois poussa le siège, se leva, et se retira triomphant et fort satisfait d'une supercherie, que tout le monde n'approuva point également. Pour nous, elle nous parut une vraie filouterie, et nous sortimes du Caffé tout indignés, dans la crainte d'en faire paroître quelque chose qui nous eût attiré une affaire personnelle avec un homme si méprisable. En effet, on ne peut estimer un homme capable d'une pareille tromperie. Car de quelque côté que l'on regarde le Jeu, la face la plus innocente sous laquelle on peut l'envisager, c'est sous celle d'amusement ou de commerce. Et il est certain que l'une et l'autre doivent en bannir ces *tricheries*, si odieuses aux honnêtes-gens. Ce fut la réflexion du Marquis, qui nous fit remarquer en passant, que ce qui pouvoit excuser celle de l'Anglois, c'est que le Baron Allemand n'étoit pas plus honnête homme, et que quoique la supercherie soit toujours condamnable par-tout où elle se trouve, elle paroît communément moins odieuse entre deux filoux qui se dupent, parce que le crime de l'un fait la punition de l'autre. Mais c'est-là le fort de tous ceux qui se livrent au Jeu avec fureur, rarement ils y demeurent honnêtes-gens. Le Marquis nous cita à cette occasion l'élégante peinture qu'une plume délicate a faite en deux mots, des dangers du Jeu. *On commence par y être dupe, et l'on finit par être fripon.*

Cela est sûr, dit Mr. Lake, car pour peu qu'un

homme ait la passion et les talens du Jeu, la facilité de gagner beaucoup en mettant sa finesse à profit, est une tentation bien délicate et presque invincible, de la façon dont les hommes sont faits. Il n'y a cependant point, à mon avis, dit-il, de circonstances où la bonne-foi soit plus nécessaire qu'au Jeu. Sans elle c'est un brigandage, et nous voyons quantité de nos Mylords s'y ruiner entièrement. Permettez, dit Mr. Gratiani, que je vous dise, que je crois que leur ruine vient moins des tricheries qu'on leur fait, que de ce qu'ils se piquent mal à propos, et qu'ils risquent des sommes immenses. Nos Italiens, poursuivit-il, sont beaucoup plus modérés, et ils ont fait du Jeu une Science plus qu'une passion. Aussi en connoissent-ils toutes les ruses mieux qu'aucune Nation du monde. Ils savent à merveille se retenir à propos ; ne lassent jamais la Fortune, et ne la tentent point quand elle leur paroît contraire. Je le sai, dit Mr. Lake, et les Italiens en général me paroistroient les meilleurs Joueurs du monde, s'ils étoient un peu plus scrupuleux sur les petites finesses. Mais j'ai vu un de vos Prélats à Rome, qui se vantoit de pouvoir mettre quatre As ou quatre Rois dans le talon, en jouant au Piquet quand il étoit dernier en cartes. Il disoit pour son excuse, qu'il n'étoit pas plus défendu de bien mêler les cartes que de les bien jouer. C'est-à-dire, ajouta le Marquis en riant, que si notre Anglois alloit à confesse à ce Cardinal, il auroit l'absolution de sa gageure. Nous ne serions pas de même avis. Mais c'est assez moraliser,

dit-il, allons voir nos Dames. Si elles écrivent encore, elles seront peut-être bien-aises de savoir ce tour de cartes pour en réjouir leurs Amies d'Angleterre, car il est original.

Nous y allâmes en effet, et nous les trouvâmes déjà en chemin pour aller aux Capucins. Elles nous dirent qu'elles alloient tâcher de dévaliser quelque bon Pere, pour examiner ses poches. L'Abbesse leur conseilla pourtant de différer cette visite, de peur que Mylady qui avoit encore l'imagination pleine de la Lettre du Chevalier H. . ne poussât trop loin la plaisanterie, et que les bons Peres ne la prissent pour une insulte. Sur sa représentation, on tourna vers la Prairie *de sept heures*. En chemin faisant les Dames nous demandèrent compte de notre journée, et à quoi nous l'avions passée. Nous leur racontâmes la partie de Piquet dont nous avons été témoins au Caffé, et nous leur demandâmes leur sentiment sur la finesse du Joueur Anglois. Elles décidèrent comme nous, et trouverent que le trait étoit d'un vrai Filou. Nous fîmes ensemble quantité de réflexions sérieuses sur la passion du Jeu, qui toutes se rapportoient à celles que nous avons déjà faites auparavant entre nous. Quand nous fûmes sur la Prairie, Mylady nous demanda si nous avions été tout le jour au Caffé. Vraiment non, dit Mr. Gratiani ; car Mr. Lake nous a mené voir les Bains de Spa. et nous a voulu faire baigner avec lui dans une eau plus froide que la glace. Vous ne l'avez pas fait, sans doute ? Non, non, dit Mr. Lake, ces

Messieurs sont trop délicats, ils craignent d'attraper des Rhumatismes. Mais, Monsieur, dit-elle, vous deviez leur raconter qu'on les guérit chez nous par les Bains froids. Je vous dirai plus, même : c'est que mon Fils étant fort mal d'une Dyssenterie opiniâtre qui lui duroit depuis plus de six mois sans que rien pût l'arrêter, on ne vint à bout de le guérir qu'en le faisant plonger dans un Bain glacé. La révolution que cette eau fit dans son sang, arrêta dès le second jour son dévoyement, et il fut parfaitement guéri. Sa cure fit beaucoup d'honneur au Médecin qui m'avoit conseillé ce remède, et on l'a réitéré depuis plusieurs fois à diverses personnes pour différentes maladies, avec un égal succès. Pour moi, dit-elle, je ne balancerois pas à m'en servir si je me trouvois dans le cas. Car après tout, sans vouloir rien rabattre des vertus des Eaux Minérales, je suis persuadée que l'eau commune feroit dans la plupart les mêmes effets, si l'on étoit moins prévenu contre elle. Surement, dit la Duchesse ; et je croi que généralement parlant, ce n'est pas tant par des qualités particulieres que les Eaux de Spa font tant de miracles, que par la joye, le plaisir et la liberté dont les Infirmes y jouissent. Cependant, Mesdames, dit le Signor Gratiani, les Eaux de Spa produisent des effets que l'eau commune ne cause pas. Je croi, par exemple, qu'un Mari languissant et débile n'y trouveroit pas la vigueur que l'Eau de *Geronstere* lui rend. C'est ce que j'ignore, dit Mr. Lake, car j'ai lu par hazard à Rome, que quelques vieux Peres des anciens

Deserts ne permettoient à leurs Moines qu'une certaine mesure d'eau par jour, et qu'ils leur défendoient absolument d'en boire le soir, parce qu'ils avoient observé que son usage immodéré les rendoit moins propres au Célibat qu'ils gardoient. Quoi qu'il en soit, reprit le Signor, je doute que l'eau commune soit aussi pénétrante que celles de Spa, qui s'insinuent par tout le corps et le purgent si fort, quoiqu'insensiblement, que chacun se plaint ici de sa maigreur. Pour moi, j'en fus surpris extraordinairement, en prenant par hasard mon Ceinturon, il y a quelques jours. Je ne me reconnoissois pas moi-même. Je crus qu'on l'avoit changé, et je fus obligé pour m'en servir, de reculer la boucle de trois doigts. L'Abbesse dit qu'elle avoit fait la même observation sur elle-même, et chacun avoua la même chose. Nous convinmes tous, que la vie que l'on mène à Spa, y doit contribuer autant que le minéral des Eaux. En effet, dit la Duchesse, on se lève ici de grand matin, on y mange tard, on fait beaucoup d'exercice, on est continuellement sur pied, on change d'air et de nourriture, et tout cela à la suite d'un voyage souvent long et pénible. Il est impossible que l'on n'y maigrisse pas. On est même si accoutumé à s'y voir diminuer au bout de quelques jours, que l'on se fait à Spa les uns aux autres des compliments réciproques sur sa maigreur, comme l'on s'en fait ailleurs sur l'embonpoint, parce qu'on y regarde la maigreur comme un signe que les Eaux profitent. Généralement parlant, dit Mr. Lake, l'eau étant le plus puissant dissolvant qu'il

y ait dans la Nature, il est difficile que son usage engraisse, sur-tout quand on y joint des exercices fatigans, qui causent dans le sang une révolution utile de la santé. Une vie fatigante et un peu dure engraisse rarement, mais elle est infiniment plus saine. On est si persuadé en Angleterre du pouvoir des exercices violens pour la conservation de la santé, qu'un de nos plus célèbres Médecins compte entre les préservatifs de notre Païs, le pavé de Londres qui est si rude, et regarde la fatigue qu'il cause, comme un spécifique contre nos maladies. La Reine même n'en a pas trouvé de meilleur, que de se promener souvent en carosse dans les rues les plus mal pavées de Londres. Le fameux *Boerhave* de Leyden conseille aussi l'exercice du cheval dans les maladies les plus opiniâtres, et l'ordonne aux Dames comme aux Hommes. Tous ceux que j'ai connus, qui s'étoient dès leur jeunesse accoutumés à ce régime dur, étoient gens fort sains à la vérité, et robustes, mais peu chargés d'embonpoint. J'avoue que ceux qui joignent l'usage continuel de l'eau aux exercices violens, sont encore plus sujets à maigrir et ils n'en vivent pas moins longtems. Je ne sai pourtant si l'Eau ne fait pas mieux au corps qu'à l'esprit. A en juger par les singularités de ceux qui en boivent uniquement et toujours, on croiroit qu'elle laisseroit dans leur génie une impression mélancolique à tous le moins.

Pendant que nous raisonnions ainsi, nous fumes invités à nous mêler à une compagnie de Dames

Flamandes qui dansoient aux chansons sur l'herbe, et nous y fîmes un cercle fort étendu. Il y en avoit deux qui avoient la voix belle, et nous primes plaisir à les entendre. Après avoir dansé quelque tems d'une façon grotesque, et fait plusieurs folies badines prescrites par ces chansons de Village, nous priames les Chanteuses de nous donner quelques Airs. Elles le firent de très bonne grace. Nous nous assîmes sur l'herbe, et lorsqu'elles eurent chanté, quelqu'un proposa de jouer à de petits Jeux fort en usage dans les soirées de Spa, comme le *Gage touché*, *la Vérité*, et autres amusemens de cette espece, qui ont leurs agrémens quand ils se jouent entre des personnes spirituelles et enjouées; et nous passâmes tout le soir dans ces plaisirs innocens. Nous oubliâmes même l'heure du souper, et quand nous revînmes au Bourg il étoit près de neuf heures. Cette petite débauche et les Lettres que nos Dames avoient écrites tout l'après-midi, les avoient fatiguées. Elles proposerent de faire le lendemain une partie de dormir, pour varier un peu nos exercices, et mettre quelque intervalle à notre dissipation. Nous les ramenâmes au logis, et nous revînmes à notre Auberge.

La vie des Buveurs d'Eaux a quelque chose de si amusant à Spa, que les jours y coulent avec une rapidité surprenante. On est perpétuellement dans l'inaction, et cependant on y paroît toujours occupé. A peine a-t-on le tems d'y écrire une Lettre. On n'y fait aucune lecture, parce que toute occupation sérieuse

y est interdite et pernicieuse. On y a presque toujours envie de dormir et l'on y dort pourtant moins qu'ailleurs. Encore se reproche-t-on le peu de tems que l'on donne au sommeil, comme un larcin fait aux plaisirs publics. Aussi nous nous trouvâmes honteux d'avoir osé faire une partie de dormir et nous nous habillâmes promptement, pour reparer le tems perdu. Dès que nous eûmes dîné, le Marquis alla prendre l'Abbesse, Mr. Lake vint avec moi chercher Mylady, et nous les conduisîmes chez la Duchesse. On y fit une partie de Quadrille ; mais comme l'Abbesse n'y étoit pas fort habile, et qu'elle n'aimoit pas le Jeu, la Duchesse proposa une promenade aux Capucins. Mylady parut souhaiter qu'on allât à la *Prairie de Sept heures*, qui lui avoit beaucoup plu la veille ; et nous en primes le chemin.

Cette célèbre *Prairie* n'a rien de plus merveilleux que celle de *Quatre heures*, dont j'ai déjà parlé. Elle n'a, comme elle, d'autre mérite à mon avis, que celui qu'elle emprunte de la nécessité où l'on est de s'y promener, quand on veut respirer vers le soir. Les Peres Capucins fermant leur Jardin à six heures et demie, on seroit à plaindre sans cette *Prairie* dans les jours caniculaires, parce que les maisons étant échauffées par la réverbération des Rochers et des Montagnes, sont extrêmement incommodes vers la nuit. La ressource des Etrangers est d'aller après souper à cette *Prairie*, qui pour cela s'appelle *la Prairie de Sept heures*. Comme elle est beaucoup plus près du

Bourg que l'autre, et qu'elle n'est qu'à une portée de mousquet du *Pouhon*, elle est très fréquentée à toutes les heures du jour. Elle est aussi beaucoup plus spacieuse et plus unie que sa rivale ; mais ses vues sont moins étendues, parce qu'elles sont bornées par le Bourg ; et la proximité des maisons la rend moins propre que l'autre aux rendez-vous secrets. A cela près, elle a les mêmes agrémens. Elle est défendue du côté du Nord par une Montagne couverte de bruyeres et d'arbrisseaux ; de l'autre côté elle est entourée d'un Ruisseau pierreux, où l'on a souvent le plaisir de voir marcher les Ecrevisses, qui y sont très abondantes ; et ce ruisseau est bordé de quelques petits Arbres, qui fournissent de l'ombre en tout tems. Sans l'avarice de quelques Habitans, qui pour étendre leurs Héritages aux dépens de la commodité publique ont défriché et enclos la meilleure partie de ce terrain, cette Prairie seroit estimée par-tout ailleurs qu'à Spa. On pourroit même en faire à peu de frais une magnifique promenade si la Communauté des Habitans, un peu plus attentive aux plaisirs des Etrangers, s'avisoit un jour de leur faire restituer ces larcins crians, et d'y faire planter des Allées d'arbres, qui y viendroient à merveille.

Nous arpentames cette Prairie en faisant divers projets pour son embellissement, qui suivant les apparences ne seront pas si-tôt exécutés. Nous nous amusames à y voir danser une Troupe d'Enfans qui nous régalerent de leurs Chansons Liègeoises, aussi

intelligibles pour nous que l'Alcoran, mais dont l'accent et le patois nous rejoüissoient. Nous leur jettames quelques Escalins, qui les charmèrent si fort qu'ils voulurent nous divertir par cent petits tours d'adresse. Leur agilité à grimper les Montagnes à travers les roches et les bruyeres, a quelque chose de surprenant ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est de les voir se rouler du haut-en-bas avec une vitesse imperceptible et sans se faire aucun mal. C'est un plaisir qu'ils donnent tous les soirs aux Etrangers, pour quelques liards, au risque de leur vie. Ce périlleux exercice ne plut point à Mylady, qui craignoit avec raison que ces Enfans ne se tuassent ; car parmi eux il y avoit de petites Filles qui n'avoient que six ou sept ans. Nous leur ordonnames de cesser ce jeu ; mais nous eumes beau crier, ils se moquerent de nos allarmes. Laissons-les donc, dit la Duchesse. Je croi qu'ils sont de la nature des Chevreuils, et que la Providence, en les faisant naître dans ces lieux montagneux, leur a donné l'agilité nécessaire pour les parcourir.

Nous fumes interrompus dans nos réflexions, par les Adieux de plusieurs personnes, qui vinrent prendre congé de nous pour s'en retourner. Le Chanoine de Liège, le Conseiller de Bruxelles, et le jeune Mylord, partoient le lendemain. Le départ de ce dernier nous toucha peu, parce que son caractère avare et contredisant nous l'avoit rendu fort désagréable. Nous fumes plus sensibles à l'éloignement du Chanoine et

du Conseiller, qui étoient gens d'un aimable commerce. Nous fîmes venir du vin, pour faire les Adieux en forme, qui furent aussi tendres que si nous avions été proches Parens. L'un et l'autre nous inviterent à les venir voir en repassant, et toute la soirée se passa en politesse de part et d'autre. L'un des deux Allemands qui étoient logés chez nous, et qui jusques-là s'étoit tenu fort solitaire, s'étant trouvé présent à ces Adieux nous demanda d'entrer dans notre petite Société, et d'y remplir la place vacante par le départ de ces Messieurs. Il portoit un nom illustre et connu, et comme on est extrêmement roide en Allemagne sur les Titres et la Qualité, nous avions regardé sa solitude comme une suite des hauteurs ordinaires à la plupart des Seigneurs de cette Nation. Nous lui fîmes comprendre que notre Société étoit si libre, que nous en avions banni tous les Titres de distinction, pour vivre plus aisément les uns avec les autres. Le comte nous répondit qu'il feroit le même sacrifice avec d'autant plus de facilité, que sa Comté n'étoit plus qu'un vain Titre dont il voudroit pouvoir effacer le souvenir, pour oublier les malheurs qu'il lui avoit causés, et dont il supposoit que nous avions ouï parler. Un Comte malheureux nous parut une trouvaille ; c'étoit au moins de quoi fournir encore à l'amusement de quelques jours pluvieux. Nous lui rendîmes civilités pour civilités. Le Marquis qui se sentoit déjà une grande compassion pour lui, se chargea de le présenter le lendemain à la Duchesse et aux autres Dames, s'il vouloit se trouver à la

Geronstere. Il promet de s'y rendre, quoique sa santé s'accommodât mieux des Eaux de la *Sauveniere*, où il avoit constamment été depuis qu'il étoit à Spa.

Il y vint en effet, et les Dames le reçurent poliment ; mais il n'y but qu'un verre pour en goûter : il s'étoit fait apporter deux bouteilles de la *Sauveniere*, qu'il prit tandis que nous buvions la *Geronstere*. Bien des gens font la même chose, pour ne pas se priver du plaisir de la compagnie. Nous vîmes même plusieurs Allemands à Spa, qui prenoient sur le bord des Fontaines des Eaux de *Zell* et de *Pyrmont*, dont ils avoient apporté des paniers pleins, pour achever la cure qu'ils avoient commencée sur les lieux. Le Médecin que nous y avions trouvé les jours précédens, et qui vint nous joindre encore ce matin, blâmoit cette pratique. Il nous prouva par des raisons sensibles, que toutes les Eaux minérales sont infiniment plus salutaires quand elles sont bues à la Source et que quand on ne peut les prendre sur les lieux, il vaut mieux les boire en tout autre endroit, que dans le voisinage d'une autre Fontaine minérale.

Son système étoit plausible. Il nous l'expliqua d'une façon très claire. Toute Fontaine, nous dit-il, qui contient des Minéraux, exhale des vapeurs qui participent de sa nature ; et quoique ces esprits soient souvent imperceptibles à nos yeux, ils n'en sont pas moins réels que la fumée qui s'élève au-dessus d'une eau chaude. On doit croire même, que moins ils sont sensibles, plus ils sont subtils. Ils s'échappent

par la fermentation continuelle de ces eaux, ou par l'air souterrain qui sert de véhicule pour chasser cette eau de sa Source. Apparemment, Monsieur, lui dit la Duchesse, que c'est cet air qui forme ces petites vessies qui paroissent continuellement dans la Source du *Pouhon*, et dans celle ci. Oui, Madame, répondit le Médecin ; et quand ces petites bulles ont atteint la superficie de l'eau, elles s'y crevent par le froissement continuel des unes contre les autres ; et cet air qui étoit auparavant comprimé, entraîne en s'échappant les particules les plus subtiles des Minéraux qui y étoient mêlées. Vous en ferez, dit-il, l'épreuve quand il vous plaira : si vous approchez les yeux sur le bouchon d'une bouteille de ces eaux quand vous la débouchez, vous vous sentirez l'œil frappé d'une légère acidité, qui en éclaircissant pour un moment la vue, humecte la prunelle de l'œil, à peu près comme la vapeur de *l'Eau de la Reine d'Hongrie*, de *l'eau des Carmes*, et de toutes les Liqueurs spiritueuses. L'abbesse dit qu'elle avoit souvent éprouvé ce phénomène, mais qu'il ne l'aidoit pas à comprendre le tort que cette évaporation pouvoit faire à une eau que l'on boiroit au bord d'une autre Fontaine minérale.

Le Médecin, qui étoit extrêmement poli, ne s'offensa point de la précipitation de l'Abbesse. Il suffit, dit-il, Madame, que vous conveniez de ce fait, pour vous convaincre des autres. C'est, continua t-il, un principe également constant, qu'il y a dans la Nature une étroite union entre toutes les choses qui sont de la

même espece. Elles se recherchent et s'unissent, si on les sépare. On a beau, par exemple, mêler l'Huile et l'Eau ensemble, toujours les parties d'Huile se racrochent, et toujours les parties d'Eau se réunissent. Il en est de même des Esprits les plus subtils, qui s'échappent des autres substances. Le Souphre s'unit au Souphre, l'Acier s'unit à l'Acier, ainsi du reste. Il est donc aisé de comprendre, que si l'on débouche une bouteille d'Eau minérale auprès d'une Fontaine qui est aussi minérale, les Esprits qui s'en échappent se réunissent en l'air. Et comme le plus fort doit emporter le plus foible, il est indubitable que les vapeurs de la Fontaine étant plus considérables, dépouilleront l'Eau de la bouteille, des Esprits qui auront rapport aux siens. Je comprends, dit Mylady, que cette communication se fait à peu près de la maniere qu'une bougie allumée enflâme un lumignon fumant que l'on en approche à certaine distance, dans laquelle une bougie neuve et froide ne s'allumeroit cependant pas. On ne peut, dit le Médecin, en trouver une plus juste idée, que celle que Madame vient de nous donner dans cette comparaison. Mais tout ceci supposé, il est facile d'en conclure, que comme les Fontaines minérales ne contiennent pas toutes les mêmes Minéraux, les qualités de l'une s'altèrent par le voisinage de l'autre. Ainsi, qu'un homme à qui le *Pouhon* convient pour tempérer les ardeurs du sang, des insomnies, ou des vapeurs, vienne en boire les Eaux au bord de la *Geronstere*. De deux choses l'une : ou le *Pouhon*

perdra de sa qualité, en les unissant à celles de la *Geronstere* : ou ils s'impregnera des Esprits de la *Geronstere* qui ne lui conviennent pas, et cette altération doit être nuisible au Malade. Le *Pouhon* contient peu de Souphre, la *Geronstere* en a beaucoup ; surement l'un doit attirer l'autre, et altérer ce mélange si précieux à la santé. J'en ai fait l'épreuve, dit le Médecin, et une même quantité d'Eau du *Pouhon* mêlée en quantité égale avec celle de *Geronstere*, m'a produit dans l'analyse une rubrique beaucoup plus sulphureuse à proportion qu'une pareille quantité d'eau de chacune de ces Fontaines analysées séparément. Preuve incontestable que là où le Minéral est plus abondant, il entraîne avec soi les particules de même espece qu'il rencontre, quand elles lui sont inférieures en quantité.

La chose est sensible, dit Mr. Lake ; et ce mystere sympathique de la Nature s'explique tous les jours par une expérience commune. Si, par malheur, je me brule la main, et que la brulure soit légère, le plus prompt et le plus sûr remède que je connaisse est de tenir ma main le plus près que je puis, d'un grand feu. J'empêche l'enflure et le progrès de la brulure, parce que le feu dont je m'approche, étant plus fort que celui qui est dans ma main, en rappelle à soi les particules brulantes qui causent ma douleur, et la diminuent. L'application, dit-il, me paroît aisée à faire aux bouteilles dont nous parlons. Mr. Lake, qui aimoit passionnément la Chymie, alloit engager une conversation toute

savante ; mais le Marquis lui fit remarquer que ce seroit peut-être fatiguer les Dames, et l'on en resta là, d'autant que le Médecin fut rappelé par le Malade qui l'accompagnoit.

Après cette Dissertation fondée en preuves, il resta constant que le Médecin avoit raison, et Mr. le Comte promit d'en profiter. Nous allames ensuite nous promener sur la Terrasse, où nous nous divertimes à entendre la symphonie. Nous la fimes cependant cesser, pour avoir le plaisir d'écouter un Garçon qui étoit perché au haut d'un arbre, où il contrefaisoit le chant et le cri de toutes sortes d'oiseaux. Il imitoit si parfaitement le Rossignol, que l'on nous assura que l'année précédente, on avoit vu de ces petits animaux tomber morts à ses pieds, à force de faire des efforts pour le surpasser. Il contrefaisoit le hennissement des Chevaux, les hurlemens des Chiens et des Chats en colere, avec tant de naturel, que plusieurs fois on s'en effrayoit quand on n'en étoit pas prévenu. Nous primes beaucoup de plaisir à l'entendre, et après avoir fait quelques tours sur la Terrasse, les Dames reprirent le chemin du Bourg, où elles nous inviterent de venir les accompagner pour faire des emplettes. Nous primes les devans pour être habillés à leur retour, parce que c'étoit le jour du Bal public, où suivant les apparences nous devions mener les Dames.

Nous allames les joindre sur les dix heures et nous parcourumes plusieurs Boutiques de Vernis. Mylady en ordonna une Toilette magnifique, et la Duchesse

en fit faire une qui devoit être relevée de feuillages d'or, avec ses Armes et son Chiffre sur toutes les boîtes. De là elles allèrent ordonner de petits Colliers et des Brasselets de petits grains de verre de Venise, ou d'émail. Ces ouvrages font l'occupation de presque toutes les Femmes de Spa. Elles y réussissent très-bien et j'en ai vu de très-jolis, avec des compartimens, des lettres et des chiffres de toutes couleurs. Les Dames Angloises donnent beaucoup dans ces bagatelles, et la Duchesse seule en prit pour cent francs. Nous en primes aussi, que les Dames nous choisirent ; car les Filles qui travaillent à ces petites curiosités sont si pressantes, que l'on ne peut se défendre d'acheter leurs colifichets, qui ne sont pas fort chers.

L'après-midi, nous menâmes les Dames voir travailler un Tourneur en ivoire, qui est parfaitement habile. Il nous montra quantité de petits ouvrages qui étoient autant de petits chefs-d'œuvres, que l'on ne pouvoit presque voir qu'à l'aide d'un Microscope. Nous vîmes entre autres une petite Table avec six tasses, leurs soucoupes, la Théière et le Sucrier, qui se renfermoient dans un petit œuf d'ivoire qui n'étoit pas plus gros qu'un pois. La Duchesse le trouva si curieux, que Mr. Lake lui en fit présent, et le paya. Les Anglois sont fort curieux de ces ouvrages délicats, et y réussissent plus qu'aucune autre Nation. Mylady nous dit à ce sujet, que sous le Regne d'Elisabeth, un Serrurier de Londres nommé *Marc Shalio*t avoit fait quelque chose d'incompréhensible en ce genre. C'étoit

une serrure composée de fer, d'acier, et de cuivre, d'onze pièces distinctes, qui avec la clef ne pesoit pas en tout beaucoup au-delà d'un grain d'or. Il avoit fait aussi une chaîne d'or de quarante-trois chaînons, qui étant attachée à la serrure et à la clef et mis au cou d'une puce, étoit aisément tirée par ce petit animal. La chaîne, la serrure, la clef et la puce, ne pesoient ensemble que deux grains. Avec tout le respect que je conserve pour Mylady, je n'aurois jamais osé écrire ce merveilleux fait, si je ne l'avois trouvé depuis rapporté sérieusement dans des Annales d'Angleterre, sur l'année 1578.

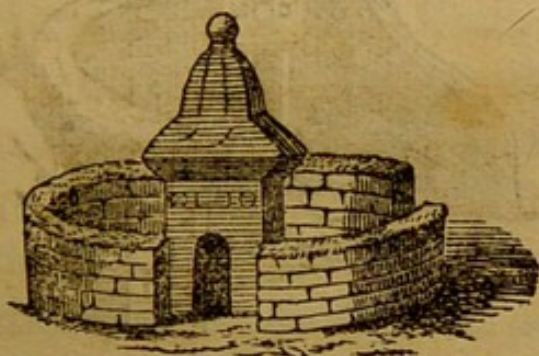
Ces curiosités nous mirent en goût d'entrer dans toutes les boutiques, et nous allames chez le Capitaine de Spa nommé *Chrouet*, qui excelle dans les ouvrages en Nacre de perles, qu'il travaille tant en gravure, qu'en ciselure ou en bas-relief, avec une délicatesse surprenante. Nous lui ordonnâmes tous des Cachets de Nacre, et je n'ai jamais rien vu de plus fini. Nous passâmes la journée à parcourir ces curiosités, après quoi nous allâmes au Bal. L'Abbesse s'en fit un peu de scrupule, mais à force d'instances, nous l'engageâmes à prendre ce plaisir.

Les Bals de Spa ont cet agrément, qu'on n'y force personne à danser, et qu'un Cavalier ne peut s'offenser du refus d'une Dame qui s'excuse sur sa santé. Les Dames mêmes ne vont reprendre personne, c'est aux Messieurs à leur donner la main, et à les reprendre quand il leur plait. Cette Etiquette est très commode,

parce que l'on choisit à son gré le plaisir de la Danse ou du Spectacle qui n'a rien que de fort innocent pour des personnes malades, à qui la joye est aussi nécessaire que les Eaux. Le Bal de ce soir, fut un des plus réguliers que nous eussions encore eu à Spa. On y dansa avec beaucoup plus d'ordre et de mesures, et nous en sortimes tous très satisfaits. La Duchesse en se retirant, proposa à la compagnie d'aller le lendemain à la *Sauveniere*, pour varier les promenades. Chacun y consentit, parce que, comme notre santé n'entroit pour rien dans le régime des Eaux, toutes les Fontaines nous étoient assez indifférentes, pourvu que nous y trouvassions de l'agrément.

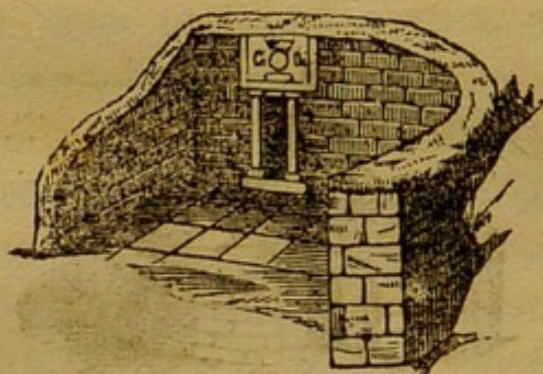
Dès quatre heures du matin, nous nous trouvames comme de coutume au *Pouhon*, pour partir ensemble, quoique la *Sauveniere* ne soit qu'à une demi-lieue de Spa. La route en est moins rude que celle de *Geronstere*; elle n'en a pas aussi les agrémens. La vue y est moins belle et plus bornée, et les commodités de cette Fontaine sont beaucoup plus négligées que celles des deux autres. Elle est située sur un Rocher exposé au Midi. Elle est couverte d'un Dôme de pierre de taille plus petit que celui des autres, et ce petit Dôme est enfermé dans une enceinte de murailles. Son Bassin est beaucoup moins large et moins abondant en eau, que ceux du *Pouhon* et de la *Geronstere*. Il arrive même assez souvent qu'on l'épuise. Quand la foule des Buveurs y est abondante, les Femmes qui emplissent les verres ont soin de prier les Malades de boire

lentement, pour donner à la Source le temps de fournir de l'eau. C'est par cette raison, que quoique cette Fontaine soit plus près du Bourg que celle de *Geronstere*, on en revient toujours beaucoup plus tard.



Derrière cette Fontaine, et à deux pas dans la même enceinte qui ferme l'Esplanade, on trouve encore une Source minérale sous une petite niche quarrée. Cette Source s'appelle la Fontaine de *Groesbeeck*. Elle a pris son nom du Baron de *Groesbeeck*, Chanoine de Liège, Archidiacre du Condroz, et Chancelier du Prince. Ce Seigneur, touché du pitoyable état où étoit cette petite Fontaine, dont il avoit éprouvé la vertu, la fit nettoyer en 1631, et lui bâtit un petit appartement au-dessus duquel on voit encore ses Armes. La situation de ces deux Fontaines, aussi bien que celle de *Geronstere*, est beaucoup plus avantageuse que celle du *Pouhon*, parce que leur élévation les met à couvert des inondations, et rarement leurs Eaux se trouvent altérées par les pluyes. Le Comte fit les honneurs de

la *Sauvenière*, et en présenta des gobelets aux Dames : nous en primes aussi ; j'en bus sans répugnance, mais avec moins de plaisir que je ne buvois la *Geronstere*.



Après avoir bu quelques verres nous allâmes nous promener à l'ordinaire. Nous montâmes sur une Terrasse qu'on y a défrichée dans le goût de celle de *Geronstere* ; mais elle n'en a ni la belle vue, ni les commodités. Le Sallon même qui sert de Chauffoir et de retraite contre la pluie, est beaucoup plus petit et plus mal-propre. Ce n'est qu'une misérable mazure, dans laquelle d'honnêtes-gens se feroient par-tout ailleurs une peine d'entrer. Nous y mimes une fois le pied, uniquement pour avoir le droit de la mépriser avec connoissance de cause. Telle qu'elle est, cependant, on y disoit autrefois la Messe, que l'on appeloit *la Messe des Bobelins*. Mais depuis quelques années, on en a transporté la fondation aux Capucins, où elle se dit tous les jours à dix heures. C'est un égard que les Habitants de Spa ont eu pour les Etrangers, que cette

cérémonie incommodoit, et qui a plus d'une fois causé des désordres. par le zèle outré des Liègeois, qui par une odieuse tyrannie vouloient soumettre à leurs pratiques des Etrangers libres. Comme nous nous étonnions de la malpropreté de ce Lieu, comparée avec la magnificence des Eaux de *Bath*, des Eaux de *Pyrmont*, où le Comte avoit été, et de quantité d'autres, un vieux Liègeois qui nous entendit, nous assura qu'il étoit impossible de faire mieux. Il nous dit que vingt fois le Magistrat de Spa avoit essayé d'y travailler, mais que l'on en avoit enlevé les portes et les fenêtres. Ces Fontaines étant toutes dans des Lieux déserts, et au milieu des Bois, les Bohemiens et autres Bandits qui courent le Païs, en font leur retraite pendant l'Hiver, et brulent tout ce qu'ils y trouvent. Leurs ravages ont fait abandonner le dessein d'orner ces Lieux.

Comme la *Sauveniere* est souveraine pour la Gravelle, la Pierre, les maux de Reins et quantité de maladies aiguës, telles que sont les Hémorroïdes, etc., elle est très fréquentée. Il s'y opere de tems en tems des prodiges de guérison. Mais la nature des maux, qu'elle soulage, ne contribue pas à rendre plus agréable la compagnie qui s'y trouve. On n'y voit que des visages pâles, défigurés, et hydropiques; des Moines languissans, et de vieux Chanoines à faces boutonnées qui viennent payer à cette Fontaine le tribut de leur pieuse oisiveté, mere de tous les maux que la Fontaine guérit. On pourroit à juste titre

appeller la *Sauveniere*, la Fontaine Ecclésiastique ; car elle fourmille de Prêtres, de Moines et de Religieuses, qui viennent tous y chercher ou l'écoulement de la Gravelle, ou la dissolution de la Pierre, ou la fraîcheur d'un teint brulé par leurs excès de table, ou l'adoucissement de leurs Hémorrhoides causées par la langueur d'une vie oisive et sédentaire ; car ces incommodités sont les maux favoris des gens d'Eglise. Malgré notre peu de goût pour ces gens si peu propres à nous réjouir, nous fumes joints par plusieurs Moines gris qui nous demanderent la charité ; l'un pour sa Chapelle, l'autre pour son Hermitage, quelques-uns pour rebâtir leur Cloître ; mais tous surement pour mieux fonder leurs marmites. Nous n'en refusames aucun, pour pouvoir nous en délivrer au-plutôt. Comme ils nous connoissoient pour Protestans, ils disoient entre eux, que c'étoit dommage que nous fussions Hérétiques et damnés, étant aussi charitables que nous l'étions. Nous rimes de leur surprise, et pour nous débarrasser de cette Troupe Monachale, que l'Abbesse n'aimoit pas plus que nous, nous remontames auprès du Sallon, et nous nous tinmes à l'écart pour causer plus librement.

Il étoit l'heure de dîner quand nous fumes de retour à Spa. Nous allames droit à table, où nous trouvames de nouveaux visages. Il étoit arrivé beaucoup de monde la nuit précédente, et ce même matin. La plupart venoient de *Chaud-Fontaine*, où bien des gens vont se préparer au Régime de Spa par ses Bains pur-

gatifs. Ils nous raconterent tant de choses des agréments de ce Lieu, que je regrettai de n'y avoir pas été auparavant. Le Marquis, qui ne le connoissoit pas, marqua beaucoup d'envie d'y aller : nous en fimes la partie entre nous, en cas que les Dames n'en voulussent pas être, et nous la remimes après leur départ. Mr. Lake, toujours prêt d'aller où le plaisir l'appelloit, se chargea de le leur proposer, et nous allames chez elles d'abord après dîner. Mylady accepta la partie. La Duchesse voulut que l'Abbesse en fût, et nous l'allames chercher. Elle se fit un peu prier, mais enfin elle y consentit ; les Dames nous laisserent le soin d'en régler les voitures. Nous envoyames à l'heure même retenir des chevaux ; mais comme d'autres les avoient arrêtés pour une promenade qu'ils devoient faire le lendemain, notre partie fut remise au jour suivant. L'Abbesse, qui avoit son propre équipage, y offrit une place à la Duchesse et à Mylady, les deux autres Dames prirent une chaise, et nous arrêtames que les Femmes de chambre iroient dans une autre, et que nous escorterions la compagnie à cheval.

Des parties ainsi brusquées ont toujours beaucoup plus d'agrément, (nous l'avions déjà éprouvé à Franchimont) et celle-ci n'en manqua point. Le plaisir seul de la régler en fut un fort grand pour la compagnie, et nous nous y livrames avec tant de goût, que nous nous promenions sans savoir où nous allions, et sans dessein fixe, tout occupés du voyage de *Chaud-Fontaine*. Cette distraction nous mena insensiblement

sur le chemin d'Aix-la-Chapelle. Mais... où allons nous, dit la Duchesse? Chacun se fit la même question, sans pouvoir y répondre. Je croi, dit l'Abbesse, que ces Messieurs nous mènent en Pélerinage à ces Croix qui sont au haut de la Montagne... Et pourquoi non, Madame, répondit Mr. Lake? Savez-vous que c'est le plus bel endroit du monde, et qu'il n'est pas permis de partir de Spa sans y avoir été faire un tour? Nous voilà presque à mi-chemin; je vous conseille de faire la route entière. Jugez, continua-t-il, des belles vues que l'on y doit trouver, par les charmantes perspectives que l'on découvre d'ici. Mr. le Comte y pourra choisir quelque place à souhait, pour bâtir son Hermitage. L'air étoit clair, il ne faisoit pas fort chaud ce jour-là, et nos Dames étoient dans leur humeur ambulante. L'on résolut de grimper les Montagnes. Pendant qu'on faisoit une petite halte pour respirer, le Marquis dépêcha son Valet au Bourg, pour faire apporter quelques bouteilles de vin du Rhin, en cas que les Dames eussent besoin de se rafraichir. Mr. Lake, qui l'entendit, le chargea secrètement d'avertir Mr. Gratiani de cette partie, afin qu'il pût imaginer quelque petite Fête pour surprendre les Dames, et lui marqua la seconde Croix pour rendez-vous.

Après avoir donné ces ordres, Mr. Lake revint auprès des Dames sans leur en parler. Il les amusa à leur faire observer tous les environs de Spa, qui quoique sauvages sont très agréables dans la perspec-

tive. Comme il en connoissoit jusqu'au moindre sentier, il nous mena insensiblement jusqu'à la Croix la plus éloignée; c'est celle qui est du côté de Liège. Nous nous y reposames, car la route est difficile. Il me parut que c'étoit le point de vue le plus favorable au Bourg de Spa. Je tirai mon crayon pour en lever un Plan à *vue d'oiseau*. Je fus assez heureux pour y réussir, chacun le reconnut à la première Esquisse. Ce succès m'engagea à le perfectionner, tandis que la compagnie causoit avec un Païsan qui se trouvoit là, et qui travailloit à défricher la Bruyere. Car tous les environs de Spa ne produisent autre chose. La stérilité de ce terrain vient assurément de ce qu'il est plein de Mines, dont les vapeurs chaudes, seches et tranchantes, écartent les parties les plus solides des Plantes, et brulent leurs racines. Aussi ne voit-on jamais des Eaux minerales en des Païs gras. Quelqu'un demanda à ce Païsan pourquoi on voyoit presque toujours de la fumée sur les Montagnes voisines : car en quelques endroits, on les prendroit pour les cimes du Mont Vésuve. Le Païsan nous apprit que c'étoit la maniere de préparer la terre, avant que de l'ensemencer. L'Abbesse, qui avoit du goût pour l'Agriculture, le fit raisonner sur cette manœuvre. Le bon-homme l'expliqua assez clairement, à sa maniere, mais dans un langage que nous avions peine à entendre. En voici le précis.

Le Prince de Liège, nous dit-il, qui est notre Maître, est Seigneur de toutes les Terres que vous voyez. Il

seroit bien riche si elles étoient toutes labourables. Comme la chose est impossible. par la faute du terrain et par le défaut d'hommes, parce que la moitié de ce Païs est occupée par des Prêtres, des Moines et des Religieuses, Son Altesse permet à chacun de prendre et de cultiver le terrain qu'il veut. On choisit ordinairement quelque endroit où les voitures ou les chevaux puissent arriver, et alors on se met à sonder la terre, pour défricher la place où la pierre est plus couverte de sable. Après qu'on a haché les racines de la bruyere, on les range par monceaux, et l'on y met le feu. La cendre qu'elle produit tient lieu de fumier, et engraisse la terre, qui rapporte assez abondamment la première année, mais beaucoup moins la seconde. Sans doute, lui dit la Duchesse, que votre Prince tire quelque chose de votre recolte. Oui, Madame, le plus beau et le meilleur; car il faut lui payer la dixme des gerbes qu'on leve, sans compter ce que le gibier mange; encore n'oseroit-on tirer dessus. Mais quel grain semez-vous dans vos terres, lui demanda l'Abbesse; est-ce du Froment? Vraiment non, dit-il; avec tout notre travail, nous avons encore bien de la peine à lui faire produire un peu d'Avoine, de Seigle ou d'Epautre. Ce terroir est si ingrat, que la terre même que nous brulons ne porte que deux fois. Cependant, quand on veut faire les fraix de la recharger de chaux, elle demeure en vigueur jusqu'à dix-huit ou vingt années de suite, et porte indifferemment toutes sortes de grains. Mais tout le monde ne peut pas

risquer cette dépense. A ce qu'il me paroît, lui dit quelqu'un de la compagnie, la Chasse est excellente ici. Oui, oui, pour les Officiers du Prince, dit le bon-homme. Ils ne se nourrissent que de Perdrix, Gelinottes, Coqs de bruyere, Chevreuils et Sangliers qui sont ici très abondans, pour notre malheur. Son Altesse est si jalouse de sa Chasse, qu'il vaudroit mieux qu'un Païsan eût tué son Pere, que d'avoir été pris tirant sur un Lievre. Nous sommes même obligés d'emmuser tous nos Chiens et de leur attacher un bâton au cou, pour les empêcher de quêter et de suivre le Gibier. Et si malheureusement nos Chiens s'échappent sans être accommodés de cette façon, les Garde-chasses les tuent sans que nous osions dire un mot.

Ce bon homme nous divertissoit par ses contes qui n'étoient pas dépourvus de sens, que nous prenions plaisir à l'entendre. Mais Mr. Lake s'apercevant que j'avois cessé de dessiner fit signe au Marquis d'engager les Dames à prendre le chemin de l'autre Croix. Nous nous remimes en marche. Le bon-homme, à qui nous avions donné quelque argent pour boire, s'offrit à nous conduire par les sentiers les plus aisés, et nous arrivames à la Croix du milieu sans beaucoup de peine. Nous lui demandames pourquoi l'on avoit mis toutes ces Croix si près les unes des autres? Il nous dit bonnement, que c'étoit pour empêcher que le tonnerre ne vînt tomber sur le Bourg; que ce merveilleux préservatif avoit été révélé à un bon Pere Capucin par S. François; et qu'en effet, depuis qu'elles étoient

plantées sur ces Montagnes, la foudre avoit respecté les maisons de Spa. L'Abbesse sourit elle-même de sa simplicité, que nous ne voulumes pas relever, pour ne pas le scandaliser par des réflexions au dessus de sa portée. Quelqu'un pourtant m'a dit depuis, qu'il n'y avoit d'autre mystere dans ces Croix, que la pieuse invention d'un Capucin qui voulut en faire des perspectives dévotés, parce qu'elles répondent aux trois principaux points de vue de leur Couvent. Quoi qu'il en soit, le bon-homme y fit sa priere. Il se mettoit en train de nous raconter bien d'autres merveilles, lorsque nous fumes interrompus par le bruit des Cors de chasse et des Hautbois que Mr. Gratiani amenoit. Cette symphonie surprit agréablement les Dames, qui accuserent le Marquis de cette galanterie. Il s'en excusa, et Mr Lake affecta d'en être également surpris. Le mystere s'expliqua une demi-heure après, par l'arrivée du Signor. Il étoit suivi de nos Valets, qui apportoit un panier de bouteilles, et des biscuits, qui firent beaucoup de plaisir aux Dames. A cette symphonie succeda celle des Harpes et des Violons, qui s'étoient placés dans la Bruyere voisine, sans qu'on les eût apperçus. Les Dames se reposerent jusqu'à six heures. Mr. Lake les conduisit jusqu'au haut du chemin d'Aix, où elles trouverent des chaises pour les ramener. Il y avoit aussi des chevaux pour nous tous, pour nos Valets, et pour les Cors de chasse. Il obligea les Dames de se placer dans les voitures, et nous força de monter à cheval, quoique nous n'eussions ni bottes ni éperons.

puis nous descendîmes la Montagne au son des instrumens. Quand nous fumes vers le bas, l'Italien pria les Dames de descendre, pour grimper à un petit Cabinet de verdure, célèbre parmi les Bobelins sous un nom que l'on ose à peine prononcer devant les Dames. Elles s'effarouchèrent d'un nom si grossier, et s'excusèrent d'y monter, sur la fatigue de leur promenade ; mais il les pria si instamment, et Mr. Lake les en pressa si fort, qu'elles eurent la complaisance d'y aller.

Ce Lieu, qui n'est autre chose qu'un petit Cabinet, n'a rien de vilain que le nom qu'il porte, apparemment pour avoir été la scène de quelques vieilles galanteries. Il domine sur tout le Bourg, et la vue y est charmante. Il est à mi-côte, et tout propre à faire un lieu de plaisir. Mr. Gratiani y avoit fait servir une collation, aussi propre que le peu de tems qu'il avoit eu pouvoit le permettre. Il y avoit des confitures seches et liquides, toutes sortes de biscuits, des Ecrevisses, enfin de tout ce que l'on trouve. à Spa. Cette galanterie imprévue charma les Dames. Elles se mirent à table, et y firent le petit souper des Bobelins. On s'y réjouit beaucoup. La symphonie s'y étoit rendue, et soulageois les Cors de chasse et les Hautbois, que le Signor avoit soin d'animer avec force bouteilles. Cette Musique nous mit tous en joye. L'abbesse, le Marquis et le Comte, chanterent chacun à leur tour. Il n'est point en effet de mélancolies qui puissent tenir contre ces innocens plaisirs. Je croi que sans eux, les Eaux de Spa, toutes merveilleuses qu'elles sont, feroient

bien moins de miracles. Quoi qu'il en soit, nous fîmes l'honneur entier à la Fête de Mr. Gratiani. Il accompagna ce petit Divertissement de tant de politesse, qu'il nous engagea de rester jusqu'au petit soir dans ce joli endroit ; et si le terrain avoit été assez grand pour y danser, les Dames y auroient accepté le Bal, tant cette petite Fête leur plaisoit. La symphonie nous suivit jusqu'au Bourg ; nous y rentrâmes au bruit des Instrumens, et notre Cortège qui avoit l'air d'une Cavalcade, y porta la joye. Chacun mit la tête à la fenêtre pour nous voir passer, et l'on vint emprunter notre symphonie pour un Bal qui se donnoit, où l'on invita les Dames. Elles remercièrent, parce qu'en effet elles devoient être fatiguées, et elles prièrent le Signor Gratiani de céder les Violons à la compagnie qui les demandoit. La Duchesse nous retint jusqu'à dix heures chez elle, après quoi elle nous congédia jusqu'au lendemain, où elle nous invita encore à la *Sauveniere*, s'imaginant que notre gayeté étoit un effet de ses Eaux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elles nous convenoient davantage après la petite débauche que nous avions faite, vu qu'elle a des qualités rafraichissantes ; au lieu que nous aurions couru risque de nous enivrer à la *Geronstere*, dont les vapeurs auroient réveillé les fumées du vin que nous avions bu la veille.

Personne ne manqua au rendez-vous. Le Signor Gratiani s'y trouva aussi, et depuis ce jour, il fut beaucoup plus assidu avec nous qu'auparavant. Les Dames lui firent la guerre sur son humeur volage, et le

prierent de venir prendre quelquefois part à nos conversations, pour se payer de la peine qu'il avoit prise de nous raconter son Histoire. Elles lui firent aussi quelque politesse sur son Impromptu de la veille, dont elles le remercièrent de nouveau, et nous partimes. Nous trouvâmes encore la *Sauveniere* obsédée de la Troupe Ecclésiastique et Monachale, dont nous eûmes peine à percer les rangs pour approcher de la Fontaine. Un des Moines à qui nous avions donné l'aumône la veille, ayant reconnu la Duchesse, lui fit faire place, et lui présenta un gobelet. La Duchesse l'alloit boire, mais tout à coup elle le renversa, avec un air de dégoût qui ne lui étoit pas ordinaire. Elle n'attendit pas même que nous lui demandassions la raison de sa répugnance. Fi ! nous dit-elle, sortons d'ici, et ne buvons pas ; j'ai vu une Femme qui se lave les pieds dans la Fontaine... Dans la Fontaine ! s'écria l'Abbesse. Ah ! c'est un sacrilège qui ne peut rester impuni. Mais ne vous trompez-vous pas, Madame, lui dîmes-nous ? La Duchesse assura si positivement qu'elle l'avoit vu, que je fendis la presse avec Mr. Lake pour avoir raison de cette affaire, en prendre des témoins, et dresser notre plainte au Capitaine ou Majeur de Spa.

Nous vîmes effectivement une Femme qui avoit le pied dans l'eau, et qui buvoit actuellement. Mr. Lake couroit à elle pour l'en arracher ; mais j'observai assez à tems, que l'eau dans laquelle elle avoit plongé le pied n'étoit pas celle de la Fontaine même, mais une espece d'Egoût qui est tout cœntre. Les Dames, à qui

quelqu'un avoit déjà assuré la même chose, s'étoient approchées pour s'en convaincre par leurs yeux ; et quand la Femme eut fini sa cérémonie, nous bumes tous sans répugnance. Nous demandames à un jeune Prêtre fort alerte qui se trouvoit près de nous, ce que signifioit cette singularité, si c'étoit un acte de dévotion, ou une pratique de Médecine ? C'est, nous dit-il l'un et l'autre, à ce qu'elle croit. Ce n'est à mon avis qu'une extravagance, contre laquelle pourtant on n'oseroit ici crier trop haut, à cause du peuple. Ce Trou, dit-il, où vous lui avez vu mettre le pied, n'est proprement qu'une pierre creusée exprès, par où la grande Fontaine se décharge du superflu de ses eaux, en Hiver, et lorsqu'elle n'est pas fréquentée. Le hasard a voulu que ce Trou, qui ne ressemble pas mal à un grand sabot, ait paru à quelques-uns avoir la forme d'un pied d'homme ; et sur cela la dévotion a bâti une grande Histoire. Les bonnes gens du Canton ont imaginé, contre toute vérité, que *S. Remacle*, Patron de Spa, avoit demeuré ici, que la Cabane que vous voyez est bâtie sur les débris de son Hermitage, et que la vertu de cette Fontaine est une suite miraculeuse du séjour qu'il a fait en ces lieux. On a embelli cette Histoire de plus d'une merveille, car il n'en coute pas plus, quand on est en train d'imaginer. Il a été révélé à quelque Dévote, que le bon Saint étant un jour en prière, et s'y étant endormi, son pied s'y étoit enfoncé. et y avoit laissé l'empreinte que vous voyez, pour lui faire confusion de cette petite faute. Mais comme il la

répara sans doute dans la suite par sa ferveur, il a laissé dans ce Trou une impression de sainteté très fertile en prodiges. Ce Trou, que l'on appelle pour cela *le pied S. Remacle*, convient, dit-on, à toutes sortes de pieds, de quelque grandeur qu'ils soient. On regarde cela comme une merveille. Mais ce qui vaut bien mieux, continua l'Abbé en riant, c'est que toute Femme qui ne peut avoir d'Enfans, y trouve la fécondité après avoir bu neuf verres de cette eau, pendant neuf jours de suite, ayant le pied dans cette bénite pierre. C'est-là ce que faisoit la Femme qui vous a paru se laver dans la Fontaine, et elle croit fermement qu'au bout de neuf mois, le miracle s'operera.

Je n'en doute pas, dit Mr. Gratiani, si son mari est aussi jeune et aussi crédule qu'elle. Ah! Monsieur. repartit l'Abbé, le miracle n'est pas si facile : car cette Femme qui n'a pas trente ans, a déjà usé quatre Maris, sans compter sept ou huit gros Galands dont elle étoit Veuve dès l'âge de vingt ans, sans avoir un seul Enfant. Jusqu'ici elle ne s'en est pas extrêmement souciée. Mais son quatrieme Mari, qui est fort riche et fort vieux, la menace de ne rien laisser, si elle demeure sans Enfans. Le trait seroit fatal, car elle s'est toujours flatée d'étendre son Douaire sur tout le païs, dont elle a déjà mis les trois quarts à contribution. Oh bien, dit la Duchesse, je ne m'étonne plus de sa dévotion ; mais je la croi mal placée, et je pense qu'un joli petit Saint un peu plus jeune, rendroit le miracle plus sûr. Je vois bien, Madame, reprit l'Abbé d'un ton

goguenard, que vous ne connoissez pas S. Remacle. Rien ne résiste à sa vertu. Il a su plus d'une fois attendrir les pierres. En voici encore une vis à vis la Fontaine, qui conserve l'empreinte de sa main. L'Abbé en disant cela, nous montra une pierre où l'on voit en effet une figure assez informe de doigts étendus, qui n'est qu'une de ces bizarreries de la Nature, qui se plaît dans ces sortes de jeux... Oh, pour le coup, dit Mylady, je me rends. Honneur à Mr. S. Remacle, car à en juger par les traces de ses pieds et de ses mains, il doit avoir été un des plus grands Saints qui fut jamais. Sans doute il étoit parent de S. Christophle, et assurément si Rabelais l'avoit connu, il l'auroit mis dans la Généalogie de son Pantagruel. La pensée de Mylady nous fit faire à tous des éclats de rire. Mais doucement, dit l'Abbé, car si ces Liègeois nous entendoient, nous serions lapidés.

Mr. l'Abbé a raison, dit le Marquis, je me suis trouvé dans le cas. Etant assez jeune encore, je fus en garnison à Abbeville en Picardie. Quelques Officiers de notre Régiment me mirent d'une partie qu'ils faisoient à un petit Bois, à demi-lieue de la Ville. Dans cet endroit il y a une Chapelle dédiée à un Saint *Millefort* qui guérit, dit-on, les Enfans de la Fievre, des Vers, et de ce qu'on appelle la Maladie Angloise. Nous vîmes quantité de Nourrices qui y apportent leurs Enfans, et nous allâmes voir la cérémonie. Elle est dans le même goût que celle-ci. Il y a une pierre consacrée par leur S. *Millefort*, sur laquelle il faut

asseoir trois fois ces pauvres petits Enfans à nud. Cette bizarrerie me fit rire. Les Femmes en furent si scandalisées, que sans l'arrivée de mes Amis qui y régaloient la Vicomtesse de Melun et quelques Dames des plus qualifiées du Païs, j'aurois été mis en pieces. J'en fus quitte pour quelques égratignures, et quelques sottises que j'essuyai.

Parlons donc plus bas, reprit l'Abbé, et venez voir encore une Relique précieuse. C'est le Four où S. Remacle cuisoit son pain. Ce Four n'est qu'un Trou assez petit, naturellement creusé dans une roche voisine, et qui n'est pas mesuré à l'appétit que devoit avoir un Saint de cette taille, si son estomac étoit proportionné à ses pieds et à ses mains. Nous vîmes cependant plusieurs personnes aller après nous regarder ces bagatelles, et les baisers avec un grand air de vénération : tant l'esprit de superstition a de force pour métamorphoser les choses les plus viles, et consacrer les idées les plus ridicules !

Etant revenus à la Fontaine pour boire quelques verres, nous y trouvâmes le Médecin que nous avions vu les jours précédens à *Geronstere*. Il vint saluer les Dames, qui lui demanderent ce qu'il venoit faire à cette Fontaine. Il répondit qu'il y étoit venu la goûter encore avant que de repartir, parce qu'il méditoit de travailler à son retour sur ces Eaux, et qu'il vouloit s'assurer de l'inconstance dont on les accuse à l'égard de leurs Minéraux, qu'elles varient quelquefois suivant les saisons, étant sensibles à l'accroissement et au

décroissement de la Lune. Il nous fit comprendre, que les divers Traités des Eaux de Spa imprimés jusquelà, excepté celui de *Henri de Heers*, et la Dissertation de Mr. *Chrouet*, lui paroissent mal digérés, et qu'il croyoit devoir ce service au Public, en lui communiquant les Observations qu'il avoit faites depuis vingt ans qu'il en étudioit les principes. Il nous dit encore, qu'il avoit coutume de venir tous les ans à Spa, passer cinq ou six jours, pour observer la nature de ces Eaux, dont les Médecins et les Particuliers abusoient trop souvent, les uns par ignorance, et les autres par indiscretion. On est si fort persuadé en général, dit-il, du pouvoir des Eaux Minérales, qui sont très abondantes dans le País de Liège et les environs, qu'il suffit qu'il y ait du Minéral dans quelque Fontaine. pour que, sans en examiner les qualités, on y envoie indifferemment tous les Malades, non seulement aux Eaux de Spa, mais à celles de *Bru*, d'*Ifier*, de *Chevron* et de *Nivarlet*, Villages assez près d'ici, et qui ont aussi des Sources métalliques et minérales, mais toutes différentes dans leurs principes et leurs effets. Il arrive de-là, que quantité de personnes à qui elles ne conviennent pas, s'en trouvent mal et décrient nos Eaux ; au lieu que tout le blâme devoit retomber sur ceux qui les ordonnent. Voilà, par exemple, dit-il, un Professeur de Louvain, que je trouvai en arrivant ici à *Geronstere*. Il y étoit venu sans savoir qu'il y eût quelque difference dans nos Fontaines, et avoit choisi celle-là comme la plus gaye. Son Médecin lui avoit

seulement ordonné les Eaux de Spa en général. Il buvoit seize verres comme les autres, et n'en rendoit pas un. Son estomac s'étoit gonflé, il ne pouvoit plus même se soutenir. Il avoit l'air d'un homme ivre. Il ne pouvoit ni dormir, ni manger et cependant il s'efforçoit encore de boire. J'en eus pitié, je lui fis quelques questions, je sus enfin que son mal demandoit des rafraichissemens. Je lui conseillai de venir à la *Sauveniere*, je l'y amenai moi-même, et le même jour il rendit une quantité prodigieuse d'eau. Ce n'est aujourd'hui que le quatrieme jour qu'il en prend ; cependant le sommeil et l'appétit lui sont déjà revenus, et il se trouve à demi guéri. Il m'appelle son Sauveur. et voudroit me retenir ici ; mais je repars demain. C'est dommage, Monsieur, dit la Duchesse, que vous ne fassiez pas ici votre séjour ; vous seriez d'une grande utilité aux Malades. Pour nous, quoique nous nous portions bien, nous sommes charmées de vous entendre, et si vous preniez votre chemin par *Chaud-Fontaine* où nous allons demain, nous nous ferions un plaisir de vous y avoir. Le Médecin accepta la partie à condition qu'on lui permettroit d'aller coucher à Liège, où il étoit attendu.

Comme il étoit extrêmement au fait de tout ce qui regardoit ces Fontaines, nous lui fimes plusieurs questions sur celle où nous étions, et sur la petite Source de *Græsbeek*. Nous lui demandames aussi, ce qu'il pensoit de la vertu prolifique de *St Remacle*. Il en rit de tout son cœur, et nous dit franchement,

qu'il étoit bien honteux pour sa Religion. qu'elle autorisât des puérilités aussi ridicules. Mais que voulez-vous, dit-il ? tant qu'il y aura des Moines, il y aura des Miracles ; c'est-là la base de leur cuisine. Cependant, ajouta-t-il en riant, dans l'espece de Prodiges dont nous parlons, les bons Peres sont très-modestes, et ils ont toujours l'humilité de faire honneur à leur Saint de certains Miracles éclatans, qui ne sont dûs qu'à la vertu de quelque gros Frere.

Il est vrai, dit-il, que la *Sauveniere* contient un peu de Souphre, et qu'elle participe de quelques-unes des qualités de la *Geronstere*. Mais ces qualités sont tellement absorbées par le Nitre et autres Minéraux, que ce qu'elle tient de la *Geronstere* y est presque imperceptible, et n'en peut par conséquent point produire les effets prolifiques. Elle est d'ailleurs très-différente en tout. Effectivement, dit le Marquis, il me semble que la terre qui est autour de son bassin, est d'une autre couleur. Elle a aussi un autre goût, dit le Médecin. Sur le champ il alla ramasser avec un couteau un peu de crasse jaune comme de l'Ocre, et il nous en fit goûter. Cette terre, qu'il appelloit la *Rubrique*, étoit douce comme du sucre ; au-lieu que celle du *Pouhon* pique la langue et que celle de *Géronstere* est un peu âcre. Il nous expliqua toutes les raisons de ces différences, d'une façon qui plut infiniment davantage à Mr. Lake, qu'à ceux de la compagnie qui n'étoient pas aussi avancés que lui dans la Chymie.

Le Marquis, pour ramener la conversation à la portée des Dames, demanda au Médecin si la Source de *Groesbeek* étoit la même que celle de la *Sauveniere*. On le croiroit, dit-il, à les voir si près l'une de l'autre ; car elles ne sont éloignées que de dix pieds. Ce sont cependant deux sources séparées. Mais quoiqu'elles ayent essentiellement les mêmes Minéraux et les mêmes Sels, il y a dans leurs effets quelques petites différences, dont tout l'avantage est pour la *Sauveniere*. Ces différences sont cependant si légères, que je conseille souvent indifferemment l'une au défaut de l'autre ; et quand la *Sauveniere* tarit, on peut sans scrupule boire du *Groesbeek*. Il a été même un tems où l'on s'estimait très heureux d'y avoir recours ; ce fut après le Tremblement de terre de 1692, qui maltraita beaucoup la *Sauveniere*. Elle en fut si considérablement altérée, qu'on ne la reconnoissoit plus, et qu'elle ne contenoit pas le tiers des Minéraux qu'elle avoit auparavant. Cet affoiblissement étoit d'autant plus surprenant, que la Source de *Groesbeek* se conservoit dans toute sa force. Elle fut aussi pour lors l'unique ressource des Malades. La disgrâce de sa voisine établit sa réputation, et fit connoître tout ce qu'elle valoit. Cependant les Habitants de Spa, affligés du malheur de la *Sauveniere*, la plus antique de leurs Fontaines, chercherent tous les moyens de la rétablir dans son lustre. Ils comprirent que cette alteration ne pouvoit venir que du mélange de quelque Source d'eau douce, qui dans la secousse et l'ébranlement du

rocher se seroit unie à la Source minérale. Ils départirent avec beaucoup de précaution cette Esplanade, et firent creuser doucement tout autour, pour découvrir d'où venoit le mal. Enfin, après beaucoup de peine, de sueurs et d'inquiétudes, ils trouverent ici la veine d'eau douce, (vers l'Orient) et la détournèrent par un Conduit souterrain dans ce petit Ruisseau vis-à-vis de nous. Ce fut un grand bonheur, car cette Source, qui s'est accrue considérablement, eût entièrement absorbé la *Sauveniere*. Après cette découverte, on épuisa la Fontaine minérale pendant plusieurs jours de suite. On s'aperçut alors qu'elle avoit repris ses premières qualités qu'elle a toujours conservées depuis. Dèsqu'on fut sûr de sa réintégration, on abandonna le *Groesbeek* pour revenir à l'ancienne.

Cela est naturel, dit le Comte. Mais pourroit-on demander à Mr. le Médecin, sur quoi est fondé ce qu'il vient d'avancer sur l'antiquité de cette Fontaine ? Il me paroît que cet honneur est dû au *Pouhon*, puisqu'il est au milieu du Bourg, que l'on a vraisemblablement bâti autour parce que le concours y étoit plus grand, et que c'est là qu'il a commencé : d'où l'on peut conjecturer que le *Pouhon* a d'abord été connu. Permettez, dit Mr. Lake, que je vous dise que cette raison ne prouve rien, parce que le Bourg n'a pas toujours été où il est aujourd'hui ; mais il étoit au lieu où sont encore ces mazures du côté de Liége, que l'on appelle *le vieux Spa*. D'ailleurs, on a dû choisir le terrain le plus commode pour le Bourg, et vous m'avouerez que

la situation de la *Saurenriere* n'est point habitable. J'en conviens, dit le Comte; mais je voudrois au moins savoir s'il y a quelques raisons pour ajuger à celle-ci l'honneur de l'antiquité; et il me semble que cette curiosité n'est pas indigne de nous. Elle est très légitime, répondit le Médecin; mais je vous avoue qu'il me seroit difficile de la satisfaire, n'ayant jamais lu sur cela rien de bien positif; et je ne sache point qu'aucun Auteur se soit donné la peine de remonter à l'origine de ces Fontaines. Oh! si cela est, dit Mylady, vos Médecins de Liège sont donc bien négligens. Il me semble que des Fontaines qui donnent tant de lustre à leur Païs et à leur Pratique, méritoient bien cette attention. Elle eût été pour le moins aussi intéressante que le détail ridicule que l'un d'eux nous fait dans son Livret que je viens de lire ici, dans lequel il nous décrit gravement jusqu'aux *lieux secrets* et aux *Gazons où les Bobelins vont se soulager*. Le Médecin rit lui-même de la critique de Mylady, et promit de satisfaire notre curiosité l'après midi, autant qu'il le pourroit. On lui donna rendez-vous sur les trois heures chez *Salpeteur*, de qui l'on espéroit aussi tirer quelques lumières sur cette Antiquité. La compagnie alla faire encore quelques tours de promenade sur la Terrasse, tandis que je levois le Plan de ces Fontaines, et quand j'eus achevé, nous retournames au Bourg.

Nous ne fumes pas plutôt levés de table, que nous allames chercher les Dames pour les amener chez

Salpeteur. Comme la compagnie étoit nombreuse, nous nous assimes sur le parapet du *Pouhon*. Le Médecin y étoit déjà, et dit aux Dames, qu'en cherchant dans son porte-feuille, il y avoit trouvé des Notes sur l'antiquité des Fontaines de Spa, qu'il ne croyoit pas avoir, et qui pourroient faire plaisir à la compagnie, si on vouloit lui permettre de les communiquer. On l'en pria avec empressement, et on lui promit toute l'attention possible : on s'en faisoit un plaisir, parce qu'il parloit très poliment.

Ce n'est pas sans raison, dit-il, que l'on regarde la *Sauveniere* comme la plus ancienne des Fontaines. Il y a apparence qu'elle étoit connue à *Pline*, qui vivoit dans le premier siècle, et qui écrivoit sous les Empereurs Vespasien et Tite. J'ai dix raisons pour croire que c'est d'elle dont il parle au Liv. 31, de son Histoire naturelle, Chapitre 2, sous le nom de *Fontaine de Tongres* : et je n'en ai pas une pour penser le contraire. L'argument est fort, dit le Comte, et je me rends s'il est prouvé. Je l'espere, Monsieur, reprit le Médecin : permettez seulement que j'établisse mon opinion. Pline parle d'une *Fontaine de Tongres*, dont les Eaux salutaires sont extrêmement claires, et s'élevent du fond de leur Source à la superficie par petites bulles ou bouteilles, parfaitement transparentes. Il dit que ces Eaux sont acides, ferrugineuses, rafraichissantes, qu'elles se troublent à la chaleur ; et enfin qu'elles sont spécifiques pour guérir les Fievres, pour évacuer l'Hydropisie, et sur-tout pour résoudre

la Pierre et la Gravelle. Je vous demande, Mesdames, dit le Médecin, à laquelle de nos Fontaines la description de Pline convient le mieux.

Suivant ce que l'on nous en raconte, répondit l'Abbesse, il est incontestable que c'est à la *Saurenriere*. Cependant, il semble que le *Pouhon* a sa part de ces qualités. Au moins, on peut l'y reconnoître à ces petites vessies d'eau qui s'y élèvent, comme à la *Saurenriere*. Mais ce n'est pas le tout, Madame, dit le Marquis; car à *Tongres* même, qui est une petite Ville ruinée à sept ou huit lieues d'ici, il y a aussi une Fontaine minérale, que les Habitans prétendent bien être celle dont Pline a parlé; et j'en ai goûté. Ma foi, la botte est pressante, dit Mr. Lake; voyons comment Mr. le Médecin s'en tirera.

L'objection n'est pas sans réplique, dit le Médecin, et je l'ai prévue. Tout le Païs que nous nommons aujourd'hui *Païs de Liège*, étoit autrefois connu sous le nom de *Païs de Tongres*; et c'étoit assez l'usage des Romains, d'étendre la dénomination d'une Ville, non seulement à son enceinte, mais au Territoire qui en dépendoit: à peu près comme on appelle encore aujourd'hui du nom de *Hollande* en général, les six Provinces qui lui sont unies; et que l'on comprend sous le nom de *Hollandois*, tous les Peuples qui sont soumis aux Etats Généraux. Quiconque auroit à parler de leur Commerce, diroit du Hareng et du Fromage de Hollande, plutôt que de dire du Fromage de Delft, de Schiedam, etc. ou de Frise même, d'où l'on en tire

cependant la plus grande quantité. Aussi, suivant les Auteurs, on entendoit par *Tongres*, tout le Païs qui en relevoit, et dont elle étoit la Capitale. Elle a même été longtems le Siège des Evêques, qui fut ensuite transféré à Maastricht et de là à Liège, où il est enfin demeuré. Il n'est donc pas étonnant que Pline ayant à parler des Fontaines connues aujourd'hui sous le nom de Spa, les ait nommées Fontaines de Tongres, pour les désigner par un terme plus connu. Car quel est le Romain qui se seroit avisé de chercher le llameau de Spa dans l'étendue de l'Empire, où il ne faisoit alors qu'un point presque imperceptible, s'il n'eût été désigné par un nom plus célèbre ? Quant à présent, à ce que Mr. le Marquis dit de la Fontaine minérale qui subsiste encore aujourd'hui à *Tongres*, il ne faut que la goûter, pour juger si c'est d'elle que Pline a voulu parler. Son goût et ses qualités n'approchent pas de la description que cet Auteur en fait ; au-lieu que les propriétés de la *Sauveniere* et du *Pouhon* même si vous voulez, y conviennent parfaitement et en ont conservé jusqu'à présent les caracteres. Aussi tous les Géographes et les Auteurs desintéressés placent à Spa la Fontaine dont Pline a parlé, et la désignent indifféremment sous les noms de *Sabeniere*, *Savenir* et de *Boulon*, qui ne sont que des corruptions des noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Reste à décider laquelle des deux est la véritable, du *Pouhon* ou de la *Sauveniere*. Mais la question se décide en faveur de cette dernière, par l'Analyse de leurs Eaux et l'observation de leurs propriétés.

Tout le monde trouva le raisonnement du Médecin fort probable et Mr. le Comte en convint. Mais la Duchesse se tournant vers le Sr. Salpeteur, lui demanda son avis sur cette Dissertation. Pour moi, Madame, dit-il, je suis d'opinion que nos Eaux sont les véritables *Eaux de Tongres* ; et je croi que j'ai quelque chose d'écrit sur cela par un Curieux qui en recherchoit l'origine. On le pria d'aller chercher ce papier. Il y fut. Tandis qu'il étoit allé chez lui, Mylady demanda au Médecin, s'il étoit possible que dans la Chancellerie de Liège, ou dans les Registres de Spa, il n'y eût rien d'écrit sur cela. Il répondit qu'il ne le croyoit pas et promit cependant de s'en informer en passant, et de nous mander ce qu'il en auroit appris. On fit de nouvelles réflexions sur la négligence impardonnable des Médecins du Païs et l'on engagea le nôtre à travailler sur ce point d'Antiquité. Il y a quelque apparence que l'on n'en apprendra jamais davantage, puisque les papiers les plus anciens de l'Evêché de Liège viennent d'être consumés dans l'incendie du Palais. Car c'étoit là que notre Médecin se flattoit de pouvoir en découvrir quelque chose. Pendant que nous en raisonnions, *Salpeteur* revint avec un air triomphant, qui nous annonçoit des découvertes merveilleuses. Notre joye s'accrut quand nous lui vîmes déplier un vieux papier sale, enfumé, déchiré et à demi pourri, qu'il nous étala comme une piece authentique. Il en avoit l'air, et je croi même que le plus habile Titrier des Bénédictins se seroit trompé à la mine antique

qu'il portoit. Dès que Mylady vit cette Piece, elle s'écria en riant : Approchez, Mr. le Comte, et vous rendez à cette preuve ; c'est ici surement l'Extrait Baptistaire de la Fontaine. Nous étendîmes cette mystérieuse Piece sur un papier blanc ; on envoya chercher de la mie de pain pour la décrasser, et c'étoit à qui la déchiffreroit le premier. La chose n'étoit pas difficile : l'Ecrit n'avoit que cent ans. Il étoit Latin, et ne contenoit que des Extraits de Pline, de Guicciardin, et de quelques Auteurs contemporains de ce dernier, qui rapportoient en substance les raisons sur lesquelles notre Médecin s'appuyoit pour fonder son système qui étoit le même que celui des Auteurs cités. Il y a apparence que le Compilateur de ces Extraits étoit Médecin, car il assure avoir analysé et observé les Eaux aujourd'hui connues sous le nom d'*Eaux de Tongres* et qu'il n'y avoit reconnu aucune des qualités que Pline décrit. Cet Ecrit concluait que les Eaux de Spa, sur-tout celles de la *Sauveniere*, étoient les véritables.

Il y avoit au bas de ce Mémoire. une Note d'une autre main, qui paroissoit plus récente. Cette Note étoit une conjecture des plus plaisantes sur l'étymologie du nom de *Sauveniere*. L'Auteur le dérhoit du nom de *Sabinus*, qu'il faisoit Général des Romains. Il prétendoit que ce Général ayant été défait avec son Armée dans les Ardennes, avoit été obligé de chercher son salut dans la fuite ; et qu'après avoir longtemps erré dans les lieux incultes et sauvages de cette antique

et fameuse Forêt, il s'étoit arrêté près d'une Fontaine, à demi mort de soif et de lassitude. Dénudé de tout secours, on prétend qu'il but de cette eau, et qu'il y trouva des qualités si rafraichissantes et si extraordinaires, qu'il en publia les vertus par-tout où il passa. L'observation étoit digne d'un Général fugitif. L'eau du plus sale bourbier pouvoit en pareil cas mériter le même honneur. On y alla sans doute sur la parole de Sabinus, et l'on vérifia les propriétés de cette eau par des guérisons sans nombre. Une si merveilleuse découverte méritoit bien qu'on en fît honneur à ce brave fuyard. Aussi l'on prétend qu'on nomma cette Fontaine la *Source Sabinienne*, d'où par la suite des tems se sont formés les noms de *Sabeniere*, de *Savenir* et de *Sauveniere*.

Oh ! Mr. Salpeteur, voilà des choses admirables, dit Mr. Lake ; mais c'est dommage que César, qui a remarqué tant de petites choses dans ses Commentaires, n'ait pas grossi de cette Anecdote l'Histoire de ses Expéditions dans les Gaules. *Sabinus* cependant ne lui étoit pas inconnu. Il parle souvent d'un *Q. Titurius Sabinus*, qui étoit un de ses Généraux, qu'il avoit employé en diverses expéditions. Il avoit même assez bien réussi par-tout. Mais ce *Sabinus* pensa ruiner les affaires des Romains, dans ce même Païs où nous sommes. Il eut un différend avec *L. Cotta* son Collegue, pour savoir s'ils attendroient l'Ennemi, ou non, dans leurs quartiers. Ce différend est rapporté fort au long dans César, et l'on en voit encore des vestiges

dans une Médaille dont l'Inscription porte son nom. *Sabinus* s'entêta de décamper, et fut la victime de son opiniâtreté; il fut tué en trahison par les ordres d'*Ambiorix* Général des Ennemis.

Voilà, dit Mr. Lake, qui démonte l'Histoire de sa fuite; ou bien il faut que ce Mr. *Sabinus* n'ait pas été connu à Cèsar son Maître. . . Oh, vous verrez, dit l'Abbesse, qu'au-lieu de ce *Sabinus*, ce sera quelqu'un de ces anciens *Sabins* qui aura découvert la *Sauverniere*; et je gagerois que les Habitans de Spa sont une Colonie Romaine. Eh pourquoi pas, dit-elle; cette conjecture n'est-elle pas aussi probable que l'autre? Vous en riez, dit la Duchesse: mais pour moi je trouve l'Histoire bien imaginée; et Fable pour Fable, j'aime encore autant celle de *Sabinus*, que celle de *S. Remacle*.

Je conviens avec vous, Mesdames, dit le Médecin, que cette ingénieuse Généalogie sent la Fable; et vous trouverez bon que je la mette au rang de *S. Remacle*. Nous pouvons cependant inférer de ces vieux Contes, qu'il y a longtems que ces Fontaines sont découvertes. Quelque négligence, quelque ignorance même que vous supposiez dans les Auteurs de ce Païs par rapport à ce point d'Histoire, il n'est pas probable que s'il n'étoit que du moyen Age, il ne s'en trouvât aucun vestige ni dans les Historiens du Païs, ni dans la Tradition des Peuples. Ce silence des Auteurs, les Fables mêmes dont on obscurcit l'origine de nos Fontaines, prouvent par leurs obscurité même, que l'époque de

leur découverte est trop éloignée pour pouvoir la fixer. Il me semble enfin, que supposé que les Eaux de Spa soient les mêmes que celles de la Fontaine de *Tongres*, c'est une assez belle antiquité pour se dispenser de remonter plus haut ; et l'on doit croire qu'elles ont été connues avant Pline, puisque cet Auteur en parle comme d'une Fontaine dont la réputation étoit déjà assez établie pour avoir été jusqu'à lui.

Je n'ai jamais été à *Tongres*, dit le Signor Gratiani ; mais j'en ai lu quelque chose, sous un nom qui n'a nul rapport à ceux du *Pouhon* ou de la *Sauveniere*. L'Auteur que j'ai lu l'appeloit, si je ne me trompe, *Iserborn*... C'est à moi, dit le Comte, de défendre ici Mr. le Médecin ; car ce mot est de mon ressort. C'est un terme Allemand, dérivé de celui d'*Iserbrun*, qui signifie Fontaine ferrugineuse, minérale, ou acide ; et nous nommons toutes ces Eaux dans notre Langue, du terme général d'*Iserbrun* ou de *Saurbrun*. Ainsi cette difficulté ne fait rien contre le système de Monsieur ; d'autant que quand on parle chez nous en général des Eaux de Spa, on les appelle souvent *Iserborn* ou *Iserbrun*. Mr. le Comte est bien généreux, dit Mylady, de défendre son Adversaire ; c'est à dire pourtant qu'il se rend à ses raisons. J'en fais de même, et je me déclare pour la *Sauveniere*. Ah ! Madame, dit *Salpeteur*, est-ce que vous renoncez au *Pouhon* ? Point du tout, dit-elle ; je veux même en boire un verre. *Salpeteur* alla aussi-tôt chercher des gobelets, car chacun voulut boire, excepté l'Abbesse, qui se réserva pour une tasse de Thé.

Le Médecin voulut l'en détourner, et lui représenta poliment, que le Thé ne s'accorde pas avec l'usage des Eaux Minérales, et qu'il étoit dangereux pour l'estomac, L'Abbesse n'en voulut rien croire, et allégua sa coutume. La compagnie se rendit chez elle, pour lui donner le tems de le prendre ; et le Médecin nous y suivit, en protestant toujours contre le danger du Thé. Quand nous fumes au logis de l'Abbesse, il s'approcha de la petite table, et demanda permission de faire une expérience, qui convaincroit la compagnie de la solidité de ses raisons. Dès que le Thé fut infusé, il fit apporter un gobelet de cristal plein de l'eau du *Pouhon*, et il versa dessus une cuillerée d'infusion de Thé un peu forte, qui fit un effet surprenant. L'eau devint violette à vue d'œil, comme si l'on y eût mis de la Noix de galle, et un moment après elle se noircit. Il réitéra plusieurs fois l'expérience, et ayant doublé la dose d'infusion, l'eau se teignoit chaque fois, et devenoit plus noire à proportion de la quantité de Thé. Le Médecin alors présenta le gobelet à l'Abbesse, et lui demanda ce qu'elle pensoit de ce mélange, et si elle croyoit que son estomac s'accommodât paisiblement de ce désordre. Il lui prouva enfin, que ce combat de liqueurs ne pouvoit qu'aigrir la fermentation des alimens, et troubler leur trituration, en irritant les fibres de l'estomac. L'Abbesse se rendit à cette expérience ; et nous remerciames l'aimable Médecin de ses avis et de ses lumières, qui n'avoient rien d'intéressé. Après ces amusements, nous allames nous

promener aux Capucins, et nous revinmes à l'Auberge, où nous soupames de bonne heure, pour nous préparer à partir le lendemain au lever du Soleil pour les Bains de *Chaud-Fontaine*.

Il faisoit extrêmement chaud cette nuit, et les Mouches qui sont très-incommodes à Spa, nous firent une guerre si opiniâtre, que nous nous levames tous avant le Soleil. C'étoit un mal général ; il en étoit sorti des essains qui s'étoient répandus par tout le Bourg et tout le monde s'en plaignoit. Outre ces Mouches nocturnes qui sont par-tout les mêmes, il y a à Spa une sorte de grosses Mouches particulières à ce Païs, dont on est désolé pendant le jour et sur-tout aux jambes. Les Dames comme les Hommes sont obligées d'y porter des bas de cuir, pour se défendre contre leurs piquûres, qui sont extrêmement sanglantes ; et c'est une des premières emplettes que l'on fait en arrivant à Spa. Mais je ne connois point de remedes contre les Mouches de nuit qui sont également incommodes. Nous avions tout le visage et les mains chargés de pustules quand nous nous levames, et ce petit accident nous fournit encore mille badineries le long du chemin ; car tout sert à ceux qui ne cherchent qu'à se réjouir, et les moindres bagatelles deviennent intéressantes quand on est disposé, comme nous l'étions, à rire de tout.

La bonne humeur de la compagnie nous fit augurer que notre voyage seroit aussi agréable que nous nous l'étions figuré, et nous ne nous trompames point. Avec

ces dispositions nous ne fîmes que badiner des difficultés des chemins, qui sont très désagréables et en quelques endroits même dangereux. Chaque cahot, chaque tour de roue nous faisoit rire, et je ne sai pourquoi. Nous arrivâmes enfin sur les dix heures à *Chaud-Fontaine*, pour le moins aussi fatigués des petites folies que nous avions faites sur la route, que de la difficulté des chemins. Nous descendîmes à la seconde Auberge, parce que les meilleurs appartemens de la grande étoient retenus par une compagnie Liégeoise, à ce que nous dit le Valet de chambre du Comte, qui avoit pris les devans.

Notre premier soin en arrivant, fut de faire servir à déjeuner aux Dames. Nous trouvâmes du chocolat tout préparé, et nous en primes. La Duchesse proposa ensuite d'aller au Bain, pour se délasser. Mais le Médecin nous conseilla d'attendre le soir, parce qu'il craignoit que le Bain n'épuisât les Dames, qui étoient déjà très fatiguées de la chaleur du jour. On ordonna le dîner de bonne heure, afin de pouvoir se baigner sur les six heures; en attendant nous passâmes dans la salle à manger, qui donnoit sur un Bosquet voisin où l'on respiroit un air très frais. Un moment après, nous y reçûmes la visite du Chanoine de Liège que nous avions vu à Spa. Comme *Chaud-Fontaine* n'est qu'à deux petite lieues de Liège, c'est la promenade ordinaire de tous ceux qui aiment le plaisir. Les Chanoines sur-tout en font tous leur Campagne. Celui ci y étoit venu la veille, et en se promenant dans le Vil-

lage, il avoit reconnu nos gens, il vint saluer les Dames sans se faire annoncer. Ce fut de part et d'autre une joye sensible, de nous retrouver, et nous nous en félicitames tous. Ces rencontres imprévues ont quelque chose de si doux, qu'il est difficile d'exprimer le plaisir qu'elles causent. On se fait avec avidité mille questions, on se rappelle cent petites bagatelles, des riens enfin, qui tout riens qu'ils sont, répandent sur ces entrevues des agréments infinis. Nous éprouvames tous ces plaisirs, et après les premiers complimens, nous nous mimes à parler de tous ceux que nous avions vu à Spa.

Mr. le Chanoine se mit à table avec nous et il ne contribua pas peu à la gayeté de la compagnie. Malheureusement pour nous, il étoit obligé de repartir pour Liège, parce que c'étoit la veille d'une Fête qui demandoit sa présence à l'Eglise. On abregea le dîner, pour pouvoir profiter de sa compagnie à la promenade, et visiter avec lui tous les Bains et les jolis endroits de *Chaud-Fontaine*, dont le Hameau relève du Chapitre de Liège. La qualité de Chanoine et de *Seigneur Tresfoncier* donne à ces Messieurs en ce Lieu un pouvoir si étendu, qu'ils ont droit de choisir et de retenir les Bains qu'il leur plait, et d'arrêter la Barque publique jusqu'à ce qu'ils veuillent repartir. Nous profitames de ces privileges, et il eut la politesse de faire garder pour les Dames les Bains les plus propres. Il nous mena ensuite voir le Village, qui est bien l'endroit le plus joli et le plus riant que j'aye jamais vu. Ce Hameau est situé sur le bord de la

Riviere de *Weze*, que l'on remonte quand on y vient de Liège. Les Montagnes dont il est environné, forment en quelques endroits des Terrasses naturelles qui sont très agréables. La Riviere ne l'est pas moins; les eaux en sont basses, mais rapides, et claires comme du crystal. Comme elles coulent sur des pierres, leur murmure est charmant; et ceux qui viennent en carosse à *Chaud-Fontaine* s'en retournent exprès à Liège par eau, pour se donner le plaisir d'éprouver les sauts inévitables que la Barque fait dans les fréquentes cascades et les chutes d'eau que l'on rencontre à chaque pas. Ce Hameau est très petit; mais les maisons y sont très nettes. Il y en a une magnifique, qui contient quarante Bains, à ce que l'on nous dit : on y est bien servi, on y a de beau linge, tout y est propre, et le voisinage de Liège y fournit abondamment tout ce qui est utile à la vie, au plaisir, et à la santé. Mr. le Chanoine eut la complaisance de nous faire remarquer tous ces agrémens, et de nous conduire au Bain de *Sauveur*, à la Fontaine de *Gadot*, et aux autres Puits dont les eaux ne sont pas bouillantes, comme celles d'Aix-la-Chapelle, mais seulement tièdes, et modérément chaudes, à peu près au même degré que le lait sortant de la Vache.

Comme notre Médecin nous avoit mis en goût d'Antiquité, la Duchesse demanda au Chanoine s'il y avoit longtems que ces Bains étoient connus. Il y a quelque apparence, dit-il, que la découverte des Eaux tièdes de *Chaud-Fontaine* est assez ancienne, à en

juger par le nom que ce Lieu porte depuis longtems. Cependant, il n'y a pas plus de trente ans que l'on a commencé d'en faire usage pour la santé. Leur peu de chaleur comparé à celle des Eaux d'Aix, les a sans doute fait mépriser en qualité de Bains ; et le voisinage des Eaux de Spa aura détourné l'attention des Médecins, qui sont pour la plupart animaux d'habitude.

Il me semble, Monseigneur (car les gens du Païs donnent ce Titre aux Chanoines *Tresfonciers*) il me semble, répondit le Médecin en riant, que le reproche est tout nouveau ; car jusqu'ici on nous a accusés de ne faire que trop d'expériences sur le Genre-humain. Ah ! pardon, Mr. le Docteur, pardon, répliqua le *Tresfoncier* ; j'oubliois que vous étiez là : cette critique ne vous regarde pas, et je voudrois que tous vos Confreres vous ressemblassent. Mais pour en revenir à ces Eaux, je croi, continua-t-il, que la Politique a eu aussi quelque part à leur obscurité. La crainte de décrier les Eaux de Spa, ou d'en voir diminuer la réputation, a bien pu obliger le Gouvernement à dissimuler les qualités de celles-ci. Je ne sai même si elles ne seroient pas encore aujourd'hui dans le mépris, sans un bon-homme nommé *Sauveur*, qui étant accablé de misere, s'avisa, il y a une trentaine d'années, d'en faire les éloges. Il alla par tout le Païs en publier les merveilles, et bâtit auprès de cette Fontaine une miserable Cabane avec de petits Bains, pour y gagner sa vie. Son plan lui réussit. Il attira d'abord quelques vieilles

Femmes crédules, qui allèrent à leur tour vanter les Miracles de *Chaud-Fontaine*, et insensiblement les Eaux devinrent célèbres. *Sauveur*, voyant qu'on se plaignoit que les Bains n'étoient pas assez chauds, voulut perfectionner la Nature, et fit chauffer sur le feu une partie de cette eau, qu'il mêloit dans le Bain. L'invention eut du succès : leur réputation s'accrut par l'aveu de plusieurs personnes, qui déclarerent y avoir trouvé du soulagement à leurs maux. On en parla d'une façon si avantageuse, que le Chancelier de Liège, Messieurs de notre Cathédrale, et la Chambre des Comptes, prévoyant l'avantage qui en reviendrait au Public et au Païs, ordonnerent au mois de Mai 1713, de creuser aux environs de la Source tiède, pour la dégager de l'Eau froide que l'on soupçonnoit de s'y joindre. L'expérience justifia ce projet. Elle fut si heureuse, qu'elle détermina un Particulier de notre Ville à acquérir le droit de la Chambre des Comptes, dans l'esperance qu'avec les connoissances qu'il avoit déjà du terrain, il pourroit pousser l'entreprise beaucoup plus loin, et trouver dans le succès de quoi s'indemniser amplement de ses fraix. Il étudia de nouveau le terrain, et reconnut que cette Eau venoit d'une des Montagnes voisines, et qu'elle traversoit une Prairie qui lui appartenoit. Il y fit travailler, et coupa la Source en quatre grands Puits, où il la trouva si chaude et si abondante, qu'il prit la résolution d'y bâtir cette belle maison. A cent-cinquante pas de là, on découvrit encore en jettant les fondemens de cette

autre maison, une nouvelle Source, qui n'étoit ni chaude, ni froide. ni même tiède, mais à peine dégourdie, dont on dit pourtant beaucoup de bien. Elle s'appelle la Fontaine *Gadot*. On ne manqua pas d'instruire les Etrangers de ces découvertes, et la plupart de ceux qui alloient à Spa s'accoutumerent à aller à *Chaud-Fontaine*, malgré la difficulté des chemins qui pour-lors étoient impraticables aux carosses. Mais l'affluence de ceux qui continuerent d'y venir, engagea l'Etat à faire tailler une grande route, qui est aussi facile et aussi belle que la situation des Lieux peut le permettre, et l'on n'est plus obligé, comme on l'étoit auparavant, de traverser la Rivière pour venir ici. Enfin le Magistrat de Liège voulant contribuer à l'ornement de ce Lieu, et à la commodité des Etrangers, fit élever en 1716 cette colonne qui sert à distribuer les Eaux; et fit placer au dessus ce Perron que vous y voyez, pour mettre ce Hameau sous la protection de la Cité. J'avois toujours cru, dit l'Abbesse, que *Chaud-Fontaine* n'étoit qu'un Lieu de plaisir, et que ses Eaux n'étoient bonne à rien; mais à ce que je vois, on les croit salutaires. Assurément, Madame, reprit le Médecin, et des plus salutaires. Oh pour le coup, Mr. le Docteur dit le Chanoine, à vous le dé; ceci n'est plus de ma juridiction: c'est à vous d'expliquer à la compagnie les principes et les effets de ces Eaux.

Je vous avouerai, Monsieur, dit le Médecin, que je n'ai jamais fait d'études particulières sur ces eaux,

et que jusqu'ici je me suis borné à celles de Spa. Cependant, j'aurai l'honneur de vous dire ce que j'en ai appris du savant Mr. *Chrouet*, qui a pris la peine de les analyser à différentes reprises. Je ne puis vous offrir rien de plus sûr, parce qu'il seroit bien difficile de rien ajouter à ses lumieres et à son exactitude. Eh bien, Monsieur, dit une Dame, en attendant que vous enchérissiez sur ses découvertes, ayez la bonté de nous dire ce qu'il en pense. Nous faisons beaucoup de cas de son savoir.

Volontiers, Mesdames, dit le Médecin. Je commencerai par les Eaux du Bain de *Sauveur*, ainsi nommé du bon-homme qui lui donna la vogue. Cet homme à qui la misere avoit donné plus de manège que n'en ont ordinairement les Païsans, avoit fort bien compris qu'il avoit peu de chose à esperer de son Bain, s'il n'étoit consacré par quelques Médecins, dont il pût citer l'autorité. Messieurs les Docteurs de Liège n'étoient pas son fait, pour les raisons que Monsieur le *Tresfoncier* a indiquées. Il résolut de s'adresser à Mr. *Chrouet*, qui venoit de finir ses Licences à Leyden. Ce Médecin, qui a toujours aimé l'étude, embrassa avec joye cette occasion d'éclaircir les mysteres de la Nature, et s'en fit honneur. Il se transporta à la Cabane de *Sauveur*, et analysa les Eaux. La distillation ne lui produisit qu'une Eau claire, insipide, mais qui sentoit un peu le Souphre. Une seconde operation sur les matieres restées au fond de l'Alembic, ne lui donna cependant ni Acier ni Souphre

en substance. Il réitéra plusieurs fois ces épreuves selon les règles de l'Art, et toujours elles furent les mêmes. Comment donc, dit Mr. Lake, cette eau peut-elle avoir l'odeur du Souphre, s'il n'y est pas en substance ? M. *Chrouet*, répondit le Médecin est persuadé qu'elle s'impregne de cette senteur, à l'aide des fines vapeurs de Souphre répandues confusément dans le liquide de l'eau, à peu pres comme les Bains de *Borset* à Aix-la-Chapelle ; sans qu'il soit possible de pouvoir réunir ces vapeurs ou les condenser, pour en faire du Souphre visible et palpable. Des Bains de *Sauveur*, Mr. Chrouet passa quelques années après à l'analyse des quatre nouveaux Puits. Il leur trouva les mêmes qualités dans la distillation ; mais il y découvrit une double quantité de Sels fort doux et bienfaisans ; et quoique l'Eau distillée eût aussi une petite odeur de Souphre, il n'en put cependant pas apercevoir en substance. Cela est d'autant plus merveilleux, qu'il est probable que ces Sources d'Eaux passent sur des Minieres de Souphre, dont tout le voisinage abonde. Apparemment qu'elles n'en emportent que les Esprits les plus subtils, qui leur communiquent en même tems un peu de cet acide sulphureux si utile à la Medecine. Voilà où se sont bornées les Observations de Mr. *Chrouet*.

Mais Monsieur, dit le Comte, est-ce que votre Médecin n'a point fait de remarques sur la Fontaine *Gadot*, dont Mr. le *Tresfoncier* nous a parlé ? Il me semble qu'il n'auroit pas dû rester en si beau chemin.

Pardonnez-moi, Monsieur le Comte, répondit le Médecin : il a donné des soins particuliers à la Fontaine *Gadot* et ses Observations lui ont fait des affaires avec les Médecins de Liège, qui dans une Attestation publique avoient trop légèrement attribué à cette Fontaine des qualités inconnues à cet habile Maître. Comme cette Attestation publique avoit été mendrée par le Sr. *de Chession*, Capitaine de Beaufays, qui étoit intéressé à faire valoir ces Fontaines, elle a couru le monde, et j'en ai la Copie dans mon porte-feuille, que je n'oserois vous lire, parce que ce sont des termes de Médecine. N'importe, dit Mylady, lisez toujours; car les Ecrits des Médecins de Liège me divertissent beaucoup. Le Médecin, pour satisfaire la curiosité des Dames, nous lut le Certificat suivant :

Approbation de la Fontaine tiède, vulgairement nommée GADOT, située dans le Vallon de Chaud Fontaine, donnée le 13 Novembre 1711, par les Préfects et Médecins composans le Collège de Liège, spécialement convoqués au lieu ordinaire.

Nous Préfect et Médecins composans le Collège de Liège, vus le rapport des Srs. Burdo et Brosmal, spécialement députés à la visite de cette Fontaine nouvellement découverte, les expériences réitérées en notre présence, et celles que nous y avons ajoutées pour un entier éclaircissement, déclarons que cette Source est imprégnée du Souphre et du Mars, et par conséquent

tres utile au Public : Premièrement, pour débarrasser par la boisson de ces Eaux, les premières voyes, rétablir les levains viciés, corriger l'acrimonie des humeurs, ôter les obstructions des Visceres et guérir plusieurs maladies de poitrine. Secondement, nous jugeons ces Eaux propres à faire des Bains pour différentes maladies à l'extérieur. En foi de quoi avons ordonné à notre Greffier d'enregistrer la présente Approbation et d'en donner copie au Sr. de Chession, et d'y apposer notre Sceel ordinaire.

*Lieu * du Sceel.*

*A. Anraet, Greffier du Collège
de Médecine.*

Voilà de rares qualités qu'on lui donne! dit la Duchesse, et le Sr. Chession devoit être bien content. Qui sans doute, Madame, dit le Médecin; et le Propriétaire de cette Fontaine auroit bien voulu que Mr. Chrouet en eût dit autant. Mais cet habile homme, qui ne décide point à la légère, voulut s'en convaincre avant que d'y souscrire. Son scrupule étoit fondé sur le Souphre et l'Acier, dont on les déclaroit imprégnées. Il ne pouvoit se persuader que deux Fontaines tièdes, dans une distance si prochaine, fussent si opposées dans leurs principes. Il les analysa avec le même soin que celle de Sauveur, et n'y découvrit rien de plus. A cela près, convient-il de leurs bons effets? demanda

l'Abbesse ; car voilà l'essentiel. Non seulement il en convient, Madame ; mais on doit le regarder comme le Pere et le Protecteur de ces Eaux. Dès qu'il eut reconnu leurs principes et leurs qualités, il ne douta point de leurs bons effets, non seulement pour ceux qui s'y baigneroient, mais aussi pour ceux qui les boiroient. La difficulté étoit de persuader le monde d'en venir là. On vouloit des exemples, qui en fait de remedes persuadent bien mieux que les plus doctes raisons. Mr. *Chrouet* étoit encore jeune Médecin, n'avoit pas encore eu le temps de s'acquérir cette confiance universelle que les Malades ont aujourd'hui dans ses avis. Deux ans se passerent sans que personne voulut commencer : (je parle des premiers tems de la réputation des Bains de *Sauveur*, et longtems avant la découverte du *Gadot*.) Au bout de ce tems, il s'en présenta naturellement une occasion. Une Femme âgée de quarante ans, attaquée d'une espece d'Hydropisie dans le bas-ventre, et dans toutes les parties voisines, même dans les jambes, ne trouvant aucun soulagement à ses maux, vint le consulter sur l'envie qu'elle avoit d'éprouver les Bains de *Chaud-Fontaine*, dans l'idée que si elle pouvoit suer beaucoup, elle guériroit. Il approuva son projet, et lui conseilla d'avalier dans le Bain quelques verres de cette même Eau prise à la Source, pour exciter la sueur, comme l'on fait à *Borset* près d'Aix. Elle suivit ce conseil. Le premier jour cette Eau fermenta tellement dans son corps, qu'elle vomit plusieurs fois très abondamment. Dès la

lendemain, son visage, ses jambes et ses mains parurent à demi desenfles. Ceux qui étoient au Bain avec elle, frappés d'un succès si prompt, l'encouragerent encore à boire. Elle continua cinq ou six jours, et les quitta délivrée de son incommodité, et de cette espèce d'Hydropisie qu'elle y avoit apportée. Cet exemple a fait la planche pour les autres : on y est accouru depuis pour divers maux ; et personne, que je sache, ne s'est repenti de les avoir bues ni de s'y être baigné. Depuis ce tems, la plupart de ceux qui vont à Spa, viennent passer quelques jours ici pour préparer le corps par les Bains, et par ces Eaux purgatives, à l'opération des Eaux Minérales de Spa.

En vérité, dit l'Abbesse, j'aurois envie d'en essayer demain, si elles n'étoient pas si desagréables ; mais je crains le vomissement. Vous feriez fort bien, Mesdames, répondit le Médecin ; ce purgatif naturel vaut mieux que toutes les Pilules de Spa. D'ailleurs, il y a moyen de déterminer leurs opérations par bas. Vous n'avez qu'à charger le premier verre d'un drachme ou deux de *Sel Polychreste*, ou faites y dissoudre trente-cinq grains d'*Arcanum duplicatum*, en buvant par-dessus à diverses reprises jusqu'à huit livres d'Eau ; et vous vous en trouverez bien, en observant les mêmes circonstances que l'on observe en buvant les Eaux d'Aix. Sur la parole du Médecin, les Dames firent la partie de se purger le lendemain, à condition qu'elles goûteroient auparavant cette Eau. Allons-y, Mesdames, dès ce moment, dit le Chanoine ; et si vous

le souhaitez, je vais vous en faire goûter. Aussi bien, voilà l'heure d'aller au Bain. Il étoit effectivement près de six heures, et nous allâmes à la Source qui est près de la Rivière. Nous entrâmes à la Maison du Bain. Mr. le Chanoine nous fit apporter de l'Eau. Elle est belle et claire, au possible. Nous en goûtâmes tous. Elle est tiède, son goût est un peu salé, et elle a une petite odeur de Souphre, à peu près comme le vin souphré ; mais elle n'a rien d'aussi désagréable que l'Eau d'Aix. Les Dames s'en accommodèrent, et persistèrent dans leur résolution. Comme on étoit tout porté dans la Maison des Bains, elles y entrèrent, en priant le Médecin de leur préparer pour le lendemain la dose convenable à chacune, des drogues qu'il avoit nommées ; et il alla y travailler, tandis qu'elles se baignoient. Nous primes aussi le Bain. La netteté et la clarté des Eaux en feroit naître l'envie, à ceux qui auroient le plus d'éloignement pour cet exercice. Ces Bains sont de pierre. Il y a de petits bancs par degrés, pour s'asseoir et se plonger, autant et aussi peu que l'on veut. L'Eau est si transparente, que l'on ramasseroit une épingle au fond du Bain. Cette Eau y coule par deux tuyaux, dont l'un donne de l'eau froide, et l'autre de l'eau chaude, que l'on tempère à son gré ; et l'on se fait un amusement d'augmenter ou diminuer le degré de chaleur. Nous n'y restâmes qu'une demi-heure, pour être en état de rejoindre les Dames lorsqu'elles reparoitroient. Elles n'en sortirent qu'à sept heures ; et après avoir fait un tour de promenade, le

Médecin vint leur apporter les drogues et prit congé d'elles. Mr. le *Tresfoncier* l'arrêta encore, l'assurant que la Barquè ne partiroit pas sans lui. On employa ce délai en honnêtetés réciproques. On fit mille remerciemens au Chanoine et au Médecin, sur leur complaisance. Mr. le *Tresfoncier* invita les Dames à venir à Liège passer quelques jours, et leur offrit sa maison et tous les plaisirs qu'il pourroit leur procurer. Elles le remercièrent, et il partit. Nous allâmes les voir embarquer, et nous nous saluâmes encore plusieurs fois de loin. Nous regrettâmes véritablement une compagnie si amusante, car un des plus grands plaisirs des Voyageurs est de trouver dans les Païs étrangers, des personnes assez polies pour ne pas se rebuter des questions curieuses. Nous retournâmes ensuite à l'Auberge, où nous soupâmes légèrement, à cause que les Dames, qui d'ailleurs étoient fatiguées, vouloient se retirer de bonne heure, pour essayer le lendemain les Eaux purgatives.

Nous ne nous levâmes qu'à six heures ; nous conduisîmes les Dames au Bain, où nous les laissâmes. Nous ne les revîmes qu'au dîner, parce qu'elles avoient besoin de repos et de solitude. J'en profitai pour aller choisir l'endroit le plus commode pour lever le Plan de *Chaud-Fontaine*, et je passai de l'autre côté avec le Marquis, avec qui je m'entretins toute la matinée. Comme nous rentrions dans le Village, nous vîmes arriver l'Abbé avec qui nous avions causé à la *Sauvèniere*, et qui nous avoit fait l'Histoire de S. Remacle.

Il vint nous joindre, et nous demanda avec empressement des nouvelles de nos Dames, et sur-tout de Mylady. Nous lui répondimes qu'elles étoient au Bain, et qu'elles y avoient pris médecine. Sont-elles donc malades, nous dit-il d'un air chagrin? Nous lui dimes que non; mais nous ne pumes le rassurer sur leur santé, qu'en lui disant qu'il les verroit à dîner; et il alla descendre à notre Auberge. Cette inquiétude nous étonna, et le Marquis (qui étoit connoisseur) me dit qu'il gageroit que cet Abbé seroit tombé amoureux de quelqu'une de nos Dames. Il n'avoit pas effectivement été assez lié avec elles, pour prendre un si grand intérêt à leur santé. Nous en badinames, et vers le midi nous allames retrouver les Dames.

Elles nous parurent toutes très satisfaites de leurs opérations, et nous les trouvames en fort bonne humeur. L'Abbé étoit avec elles, et leur avoit demandé la permission de manger avec nous. On servit, on se mit a table, et l'on y mangea avec un appétit égal à celui que donnent les Eaux de Spa. La fatigue et la diète de la veille, jointes à l'effet du Bain purgatif, avoient donné aux Dames une faim canine. Nous restames fort longtems à table, et je crus remarquer que le Marquis ne s'étoit pas trompé sur les amours de l'Abbé, et que c'étoit Mylady qui en avoit fait la conquête. Après le dîner, nous entrames dans un Bosquet qui est derriere l'Auberge. On y respire un air charmant, et on y est au frais en plein midi.

Ce bois est au pied d'une Montagne qui le défend

des ardeurs du Soleil, et la fraîcheur y est entretenue par l'ombrage des arbres et par les ruisseaux qui coulent de tous côtés du haut des rochers en forme de cascades naturelles. On y voit en quelques endroits de petites napes d'eau, les plus jolies du monde. Le murmure de ces eaux, plus claires que le crystal joint au gazouillement des oiseaux, fait de ce rustique Bosquet, un lieu charmant pour la promenade. Nous nous amusames à y considerer les beautés toutes simples de la Nature, et après avoir marché quelque tems, les Dames voulurent se reposer sous des arbres dont le feuillage épais formoit un berceau naturel. Nous nous y assimes auprès d'elles, en badinant sur les effets de leurs Bains purgatifs, sur lesquels Mr. Lake ne cessoit de leur faire la guerre. Finissons, je vous en prie, dit la Duchesse; n'avons-nous pas assez parlé de Médecine depuis hier? Changeons un peu de propos... Là dessus compagnie se leva pour reprendre le chemin de la maison.

En y rentrant, nous apperçumes un Chanoine qui ressembloit beaucoup à Mr. le *Tresfoncier*. C'étoit lui-même, qui étoit revenu de Liège depuis une heure. Il aborda les Dames, et leur présenta son Neveu, qui est un Cavalier extrêmement poli. Comme mon état, dit-il, et le voisinage de mon Eglise, ne me permettent pas de vous procurer certains plaisirs, je vous ai amené ce jeune Cavalier qui y suppléera. Le Neveu donnant aussitôt la main à la Duchesse, la pria d'entrer dans le Sallon, où il avoit amené de Liège

une symphonie complete. Il fit signe aux Musiciens de jouer, et sans autres préparatifs on commença un Bal, qui nous vint à merveilles pour dissiper les sombres idées. Nous y dansames tous, excepté l'Abbesse, avec qui le *Tresfoncier* causa. Comme cette danse n'étoit qu'un prélude pour donner le tems à l'Hôte de préparer le souper, une heure après on vint avertir que l'on avoit servi, et nous nous mimes à table. Nous trouvames un souper magnifique. Rien n'y manquoit ; il y avoit de toutes les nouveautés de la saison, et le Chanoine avoit amené son Cuisinier pour aider l'Hôte, et diriger le repas. Le dessert fut des plus galands, on y but, on y chanta, et après être levé de table, on se remit à danser jusques fort avant dans la nuit. Le matin les Dames allerent au Bain, et résolurent de repartir l'après-midi. Mr. le *Tresfoncier* les pria de rester encore, en leur disant galamment, que puisqu'elles ne vouloient pas venir à Liège, il seroit charmé de les garder à *Chaud-Fontaine* ; et qu'il étoit juste qu'il en fît les honneurs, puisque ce Lieu étoit de sa juridiction. Les Dames cependant s'opiniâtrèrent à partir l'après-midi, et nous trouvames encore un dîner pareil au souper de la veille. Comme la compagnie s'en étonnoit, le Neveu du Chanoine dit, que c'étoit lui qui avoit l'honneur de régaler les Dames, et qu'il devoit avoir son tour. On se mit à table dès onze heures, chacun y marqua de la gayeté, et tout nous y excitoit, car le Neveu du Chanoine avoit fait placer les Instrumens dans la chambre voisine, et cette

symphonie étant un peu éloignée ne troubloit pas notre conversation. Mr. le Chanoine demanda aux Dames comment elles s'étoient trouvées des Bains de *Chaud-Fontaine*, et ce qu'elles pensoient de ce petit Hameau. Cette question ramena l'entretien sur l'agréable situation du Lieu, et sur le soin que Mrs. de Liège devoient prendre pour l'embellir. Le Chanoine assura que la Ville de Liège étoit dans le dessein de ne rien négliger pour rendre ce Lieu fameux, et en cita comme une preuve, le *Perron* qu'elle avoit fait élever sur la Colonne qui est au bord de la Riviere. La preuve nous parut assez mince, parce que nous ignorions ce que signifioit ce *Perron*. La Duchesse le pria de nous l'apprendre, et il nous dit à ce sujet quelque chose d'assez curieux.

Vous savez peut-être, dit-il, que la principale pièce des Armes de Liège est un *Perron d'or* de trois degrés, appuyé sur trois Lionceaux de même, et que ce Perron soutient une Colonne. Quoique la Cité ait autrefois porté des Armes différentes, il est constant qu'elle conserve celle-ci depuis l'an 1300, que les Corps de Métier le mirent dans leurs Bannieres, en signe d'union et de liberté, dans un Tumulte populaire. Il y a quelque apparence que ce Perron n'étoit que la figure d'un Pilier placé dans le lieu où l'on rendoit la Justice, comme on en voit dans les Campagnes aux endroits qui ont quelque Jurisdiction. Quand le Tumulte des Bourgeois fut apaisé, on éleva un magnifique Perron au milieu de la Ville, et cette

Colonne fut regardée comme consacrée à la Justice, et comme une marque de l'Autorité publique. On avoit coutume d'y convoquer le Peuple et d'y publier les Loix, les Arrêts et les Sentences ; c'est ce que l'on appelloit publier *à cri de Perron* : et personne n'osoit violer une Loi revêtue de cette formalité. La crainte ne tarda point à engendrer la superstition : le Peuple ignorant transporta à la Colonne même le respect qui n'étoit dû qu'aux Loix que l'on y affichoit, et insensiblement on s'accoutuma à regarder le *Perron* à peu près comme la Ville de Troye regardoit autrefois son *Palladium* ; enfin nos bons Liègeois crurent que leur prospérité dépendoit de la conservation de cette Colonne. Cette idée ridicule prit quelque vraisemblance en 1467, lorsque *Charles le Hardi*, Duc de Bourgogne (dont le nom fait encore trembler Liege) prit la Ville d'assaut. Pour en punir les Habitants, il ne crut pouvoir faire pis que d'enlever leur superbe Perron, et le transporta à Bruges. Il le fit élever dans la Bourse de cette Ville, comme un trophée de sa Victoire sur les malheureux Liègeois, et y fit graver des Vers très insultans. Le Chanoine les récita, mais je n'ai retenu que ceux-ci, qui ne sont pas des plus corrects.

*Nobilitatis ego Leodii venerabile signum,
Gentis et invictæ gloria nuper eram :
Sum modo ridentis spectaculum turpe Popelli ;
Heus ! odio Caroli me cecidisse queror.*

On les a rendus ainsi :

De l'orgueilleux Liégeois je fus jadis l'honneur ;
Chacun me respectoit : mais quelle destinée !
Dans Bruges je me vois l'ornement du vainqueur,
Et je suis à son peuple un objet de risée.

Le pauvre Perron resta dix années entières dans cette ignominie, qui étoit infiniment plus à la charge à la Ville que les dures conditions auxquelles elle s'étoit soumise au Vainqueur. Ce ne fut qu'après la mort du Duc, que les Liégeois osèrent en esperer la restitution. Il la sollicitèrent vivement auprès de *Marie de Bourgogne* son héritière : cette Princesse leur permit enfin de le venir reprendre. Les Liégeois députerent à cet effet l'élite de la Bourgeoisie. Ces Députés formerent une cavalcade pompeuse, et rapportèrent en triomphe leur cher Perron ; les Bourgeois allèrent au-devant, on le reçut avec beaucoup de cérémonies, et on le plaça sur la Fontaine du Marché, où il est demeuré depuis en grande vénération. On mit d'autres Vers en la place de ceux que le Duc y avoit fait graver, et l'on accorda aux Députés qui le rapportèrent de Bruges, des privileges dont leur postérité jouit encore. Depuis cette infortune le Perron est devenu plus précieux à la Ville qu'il n'étoit auparavant, et les Magistrats ne sauroient donner une plus grande marque d'affection aux Bourgs et Villages de cet Etat, que de leur accorder *Droit de Perron*.

Les Lieux où on le place entrent en quelque sorte en participation du Droit de Bourgeoisie : voilà pourquoi vous en voyez à Franchimont, à Spa, et ici. En un mot, la Ville de Liège accorde le droit de Perron, à peu près comme l'ancienne Rome conféroit le titre de Citoyen Romain. Vous jugerez de-là, Mesdames, qu'en accordant cette faveur à ce petit Hameau, c'est une marque que les Magistrats de Liège ne veulent rien négliger de ce qui peut rendre ce Lieu célèbre. Mr. le Chanoine alloit étendre son récit, et ne demandoit pas mieux qu'à prolonger la conversation : mais sur les quatre heures on amena nos voitures et nos chevaux. On fit à Mr. le *Tresfoncier* beaucoup de remerciemens sur sa galanterie et celle de Mr. son Neveu, et nous repartimes. L'un et l'autre voulurent nous accompagner pendant une demi-heure ; enfin nous nous séparâmes avec beaucoup de civilités.

Nous revinmes heureusement à Spa, où nous trouvâmes plusieurs personnes arrivées depuis notre voyage. Il y en avoit aussi beaucoup de parties, car c'est une circulation perpétuelle d'allans et de venans. Les nouveaux-venus étoient presque tous Anglois et gens de marque, Mylord Cr.... et sa femme, Mylady R.... quelques Seigneurs Ecossois, le Chevalier B..., son Epouse, sa Belle-sœur et toute leur Famille étoient de ce nombre. La Duchesse avec Mylady alla féliciter les Dames tout en arrivant, pour leur souhaiter plus de plaisir qu'ils n'en eurent, comme nous verrons plus bas. Pour nous, nous nous retirâmes

chacun dans nos Auberges. Nous n'allames le lendemain à aucune Fontaine, parce que nous étions un peu fatigués. Mais l'après midi nous nous rendimes tous chez Mylady, qui nous invita à venir jouer. Elle avoit chez elle la plupart des Anglois nouvellement arrivés, et l'on y joua un très gros jeu, jusqu'à la nuit.

Le jour suivant, nous allames nous reconcilier avec la *Geronstere*, où l'on nous fit remarquer un Liègeois qui en buvoit jusqu'à quatre, et quelquefois cinq bouteilles, sans s'incommoder ; c'est-à-dire, environ trente à quarante gobelets. On nous dit que depuis vingt ans il venoit chaque année passer une quinzaine à Spa, et qu'il buvoit toujours la même quantité. Ce n'est pas qu'il fût malade : il avoit l'air de se porter à merveilles, et il nous raconta lui-même qu'il n'étoit sujet à aucunes incommodités, et qu'il attribuoit sa santé constante à ce régime annuel. Il avoit en effet une si grande confiance dans la vertu de ces Eaux, qu'il nous assura que pendant les huit premiers jours de son séjour à *Spa*, il alloit chaque année boire neuf verres à chacune des quatre plus célèbres Fontaines, c'est à dire, neuf au *Pouhon*, neuf à la *Geronstere*, neuf à la *Sauverniere*, et neuf au *Tonnelet*, ce qui faisoit trente-six verres par chaque matinée. Si ce n'avoit été un fait connu de quantité de personnes, nous aurions eu de la peine à le croire. Apparemment, que quelque différentes que soient ces Fontaines dans leurs effets, leurs diverses qualités combinées n'ont rien de nuisible. Son exemple ne nous tenta point : mais il nous donna

l'idée d'une promenade fort divertissante. La Duchesse, qui s'étoit trouvé fatiguée de la longue séance qu'elle avoit faite au jeu le jour précédent, fut la première à la proposer. L'Abbesse, que le jeu ennuyoit, fut parfaitement de cet avis ; et Mylady qui ne se soucioit pas de lier de parties réglées avec la nouvelle compagnie, y donna aussi les mains. Sur le champ nous avertimes les Cochers de se tenir prêts pour nous mener l'après-midi à toutes les Fontaines. Nous partimes à trois heures : nous allames d'abord à la *Geronstere*, de là, à la *Sauveniere*. Nous n'y descendimes pas : nous nous contentames seulement d'y boire un demi-verre en passant ; mais nous nous arrêtames à une petite Fontaine fort négligée, que l'on nomme le *Wattroz*. Elle est entre le Septentrion et l'Orient, à demi-lieue de Spa, et environ à un quart-d'heure de la *Sauveniere*. Sa situation est fort incommode : elle est dans le bas d'une Prairie marécageuse, dont la terre est si spongieuse que l'on croit y enfoncer à tout moment ; cependant cette terre se relève sous le pied à chaque pas, comme feroit une pelote de laine. Quoiqu'elle ne soit presque pas fréquentée, on a semé de grosses pierres sur les environs, pour en faciliter l'abord. Cette Fontaine a sa source dans une Montagne voisine, située entre le Midi et le Septentrion. Elle n'a aucun ornement : on y voit autour, les débris d'une ancienne muraille ruinée qui l'environnoit, et elle n'est entourée que d'un amas de pierres brutes confusément arrangées. Elle a cependant des qualités singulieres.

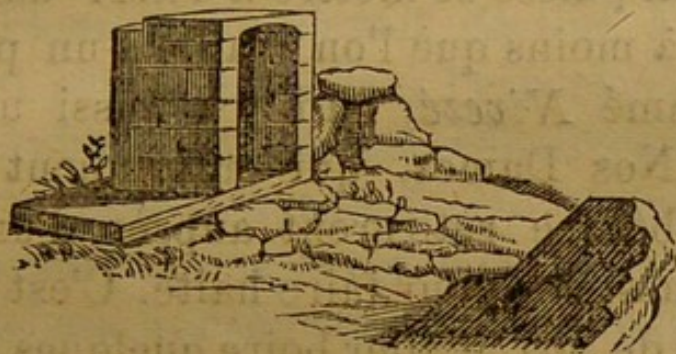
Elle est imprégnée d'un peu de Souphre, et d'un Nitre très abondant. Elle est purgative : et cet effet est causé par ce dernier Sel, qui étant plus pesant, détermine ses opérations par les voyes basses. Elle excite aussi le vomissement à quelques personnes, et cause au moins des nausées, parce que ce Nitre dont elle est chargée, picotte les fibres de l'estomac. Nous en goûtâmes. Elle est piquante sur la langue; mais nous n'osâmes en avaler beaucoup, à cause des effets qu'elle produit. Comme elle a peu de Cliens, on n'y a bâti aucune retraite. Il y a cependant toujours quelques personnes qui vont en boire les Eaux, par maniere de purgation. Mais on n'y va qu'en tems sec, parce que sa situation basse fait que ses eaux s'alterent facilement par les pluyes. Aussi, quelles que soient ses qualités, on m'a assuré qu'il n'est pas sûr d'en boire en tems humide. De là nous continuâmes notre Pèlerinage à la Fontaine du *Tonnelet*.

Cette Fontaine, qui est beaucoup plus connue que le *Wattroz*, n'en est pas fort loin. Sa situation est plus gaye : elle est sur une petite Montagne au haut d'une Prairie nommée le *Pré de Fresneuse*, éloigné des Rochers d'un demi-quart d'heure. La terre de cette Prairie est mollassse et tremblante comme du fromage mou, et s'affaisse en plusieurs endroits sous le pied, comme feroit une terre grasse à demi seche. Il y a même certains endroits où il est dangereux de marcher, parce que l'on courroit risque de s'y ensevelir tout vif. L'Abbé, qui nous avoit suivi dans cette

promenade, en pensa faire une triste épreuve. Comme il est extrêmement fringant et étourdi, il fit galoper son cheval dans la Prairie, contre l'avis de nos Cochers, et il courut risque d'y demeurer. Son cheval s'enfonça jusqu'aux sangles, et quelque chose qu'il pût faire pour l'en tirer, il fut obligé de descendre. Il s'en donna lui-même jusqu'aux genoux, et je croi qu'il s'y seroit abimé s'il avoit été seul. Nous nous divertimes un moment de son embarras; mais nous en eumes pitié, et nous envoyames nos Valets et nos Cochers à son secours. Mylady cependant qui rioit de tout et qui commençoit à se lasser des assiduités de l'Abbé. lui fit promettre qu'il ne seroit plus amoureux; et ce ne fut qu'après l'avoir solennellement juré qu'elle permit à nos gens de l'aider. On eut beaucoup de peine à retirer son cheval, qui en resta fourbu. L'Abbé en fut quitte pour le payer; et je ne sai pourquoi nous primes plaisir à l'en railler, plutôt qu'à le plaindre. C'est, je croi, que les gens qui sortent des bornes de leur état n'excitent que du mépris.

Après cette petite Avanture, nous nous approchames de la Fontaine, qui n'est pas riche en ornemens. Elle est enfermée sous une niche quarrée, qui paroît avoir été assez jolie autrefois, mais qui ne montre plus que des ruïnes. Son bassin est fait en forme de Tonneau, et c'est peut-être ce qui lui a donné le nom de *Tonnelet*. Sa Source, qui est incomparablement plus grosse qu'aucune des autres, sort du fond de ce Tonneau, et jette des bouillons aussi gros que le

bras. Ses Eaux sont d'une froideur extraordinaire, et il seroit plus facile de tenir la main dans la neige que dans cette Fontaine.



Mr. Lake, au défaut de notre Médecin, nous en expliqua les qualités. Il dit que l'Eau du *Tonnelet* étoit celle qui contenoit le plus de Souphre : mais il nous assura que ce Souphre étoit très différent de celui de la *Geronstere*, qui est volatil, au lieu que celui du *Tonnelet* n'étoit ni métallique ni volatilisé, mais un Souphre crud et commun. Il nous dit encore que les Sels dominans de cette Fontaine étoient le Nitre et l'Alun, et que c'étoit l'abondance de ces deux Minéraux qui causoit son extrême froideur. Il nous apprit que ses Eaux étoient très propres à rafraichir le sang, à réparer les insomnies, à dissoudre la pierre et le sable dans les voyes de l'urine, et une quantité de personnes s'en étoient bien trouvées. Il ajouta cepen-

dant, que beaucoup d'habiles Médecins n'en conseil-
loient pas l'usage, à cause de l'Alun dont elle abonde,
et dont les qualités astringentes leur étoient suspectes,
sur-tout quand il s'agissoit de dissoudre la gravelle.
Comme on ne la fréquente gueres, il n'y a aucun bâti-
ment où l'on puisse se mettre à l'abri dans les mau-
vais tems, à moins que l'on n'aille à un petit Hameau
voisin nommé *Nivezé*, où il y a aussi une Fontaine
minérale. Nos Dames, qui craignoient le sort du
pauvre Abbé, se retirèrent auprès d'un buisson où
nous nous assimes pour faire halte. C'est d'ailleurs un
des plaisirs de Spa, d'aller boire quelques bouteilles de
vin à la Fontaine du *Tonnelet*. et comme nous ne
voulions manquer à rien de l'Etiquette, nous nous
donnâmes ce régal. Nous avions fait mettre du vin
dans les coffres des chaises, et nous en servîmes à nos
Dames. Il est certain que la fraîcheur de cette Eau,
et son petit goût minéral, rend le vin délicieux ; et
quantité de personnes qui viennent à Spa, n'en
boivent pas d'autre avec le vin. Les Dames trouverent
la situation du *Tonnelet* si jolie, qu'elles voulurent y
rester jusqu'au soir, et nous y passâmes quelques
heures fort agréablement. L'Abbé qui savoit plus
d'Airs d'Opera que des Pseaumes, en chanta plu-
sieurs et des plus tendres. Il a la voix belle, et nous
aurions pu faire un Concert, si nous avions eu des
Instrumens. Mais le Signor *Gratiani* nous manquoit.
Il s'étoit trouvé mal d'avoir mangé des fruits, et il
étoit resté à l'Auberge.

Quand l'Abbé eut fini de chanter, Mylady l'entreprit (de nouveau) sur son air galant, qui paroissoit un peu jurer avec son petit-collet. Il nous avoua bonnement qu'il n'étoit pas né pour cet état, et qu'il n'étoit Prêtre que par hasard ; mais qu'étant Cadet d'une nombreuse Famille, on l'avoit destiné à l'Eglise, et qu'il en avoit pris le parti dans l'espérance d'un Bénéfice considérable, qu'il avoit effectivement obtenu. Peut-être, ajouta-t-il, aurois-je été moins éveillé, si l'on m'avoit élevé moins sévèrement. Mais comme je suis d'un Diocèse Janséniste, j'ai été obligé de m'enfermer à Paris pendant cinq années dans le Collège du Plessis, et dans la Communauté de *S. Hilaire*, où l'on nous faisoit un crime des choses les plus innocentes ; et cette austérité mal entendue n'aboutissoit qu'à faire des Hypocrites. J'en suis cependant sorti assez bien : mais quand je me suis vu libre, j'ai tâché de me dédommager du tems passé.

C'est donc à dire, Monsieur, lui dit l'Abbesse, que vous n'êtes point Janséniste ? Oh, point du tout, dit-il : j'en estime quelques-uns, mais je les méprise pour la plupart, parce que je les ai vus de près et j'en connois le ridicule. Prenez garde à ce que vous dites, l'Abbé, répliqua Mylady ; car voilà Mr. le Marquis qui aime les Jansénistes. Je n'en rabattrai rien, Madame, continua l'Abbé : je dis et je soutiens que les Jansénistes tels que ceux dont je parle, sont les plus ridicules et les plus dangereux animaux à forme humaine que je connoisse.

Le Marquis, voyant que l'Abbé pouvoit s'aigrir, rompit la conversation, en demandant un gobelet. L'Abbesse ayant en même tems regardé à sa montre, dit qu'il étoit tems de repartir, parce qu'elle étoit obligée d'entendre la Messe ce jour-là. qui étoit Fête de la Vierge. Nous la remenames aux Capucins, où l'Abbé reste aussi, et nous allames trouver la Duchesse.

Elle étoit déjà habillée et en humeur de sortir. Elle nous pria de l'accompagner dans quelques boutiques, pour achever ses emplettes, et visiter les ouvrages de Vernis qu'elle y avoit ordonnés. (Car à Spa, tous les jours sont des jours de foire, et la dévotion des habitans ne les empêche pas de vendre leurs Galanteries les Dimanches et Fêtes, comme les autres jours.) Nous vîmes une Toilette complete, qu'elle avoit fait faire et qui étoit un des plus galans ouvrages que j'aye vus, toutes les boîtes étoient en Lacque noire, relevée de Desseins Chinois en bosse, qui étoient d'or fin. Mylady en avoit fait faire une en bleu, qui imitoit le *Lapis lazuli*, avec des paysages en *Camayeu*, ses armes et son Chiffre sur le devant de chaque boîte. Chaque Toilette avec ses assortimens leur coutoit quatorze pistoles. Nous achetames aussi quelques bagatelles. De là nous allames choisir des bagues de crin, que l'on y fait dans la perfection, et nous en primes plusieurs paquets de toutes les especes. Nous revînmes faire un tour sur la Place avant le dîner. Il y avoit un monde infini autour du *Pouhon*. Tous les Païsans des environs ont coutume d'y venir chaque année pendant les

Fêtes du mois d'Août, pour boire de cette eau. C'est un régal qu'ils se donnent, et le concours est si grand que la Fontaine s'épuise toujours avant midi, ces jours-là. Les bonnes gens croient que cette eau leur donne des forces pour achever la moisson. Le dîner nous rappelant chacun à nos Auberges, la Duchesse nous proposa une partie pour l'après-midi, et nous nous rendimes chez elle à trois heures. Nous y jouames jusqu'à six, parce que l'Abbesse s'étoit absentée pour aller à l'Eglise et au Sermon. La Duchesse eut envie d'aller entendre la Prédication. Mais Mr. Lake l'en détourna, et lui fit faire attention que ce seroit s'exposer; et qu'outre que le vénérable étoit sur l'Autel, il craignoit que la matiere sur laquelle on prêchoit ne fit rire les Dames, et qu'elles ne s'attirassent quelque insulte : d'autant plus que la foule y seroit si grande, qu'il leur seroit impossible de se retirer avant certaine cérémonie à laquelle il étoit dangereux de ne pas se conformer. Son avis fut suivi, et nous apprimes le lendemain qu'il n'étoit que trop bien fondé. Comme l'Abbesse étoit en dévotion, nous ne la revimes pas ce soir, et nous allames faire un tour à la Prairie de sept heures.

Le lendemain, nous nous retrouvames tous à la *Geronstere*, et les Dames demanderent à l'Abbesse si elle étoit bien contente du Sermon. Ne m'en parlez pas, nous dit-elle ; j'ai entendu les plus pitoyables choses du monde, et je suis ravie que vous n'y ayez pas été. Je m'en doutois bien, dit Mr. Lake, et j'en avois averti

les Dames pour les empêcher d'y aller. Je me souviens d'avoir entendu ici à pareil jour, il y a vingt ans, un Capucin, qui pour louer Marie, prit son texte au 6. vs. du 1. chap. de Jeremie, où le Prophete voulant marquer la foiblesse de son éloquence, dit, *Ah, Ah, Ah, Seigneur Eternel*, etc. Le Capucin les répéta gravement, et fit de ces trois *Ah*, les trois Points de son Discours. Quand Marie fut enlevée au Ciel, il prétendoit que le Pere s'étoit écrié, *Ah ! c'est ma Fille*. Que le Fils avoit dit, en la voyant, *Ah ! c'est ma Mere*. Que le S. Esprit avoit proferé ces mots, *Ah ! c'est ici mon Temple*. Et que tous les Anges enfin, remplis d'admiration, avoient répondu par échos, *Ah, Ah, c'est ici notre Reine !* Le bon Pere dit tant de pauvretés de cette espece, que j'en fus indigné, et que je sortis pour ne pas entendre le reste de cette profane Capucinade.

Ces dames vous ont obligation, Monsieur, reprit l'Abbesse, de les avoir empêché d'y venir, car il n'y faisoit pas bon. On y insulta trois Dames Hollandoises, qui sont toutes charmantes. Ce sont ces Dames si aimables que vous voyez souvent, nous dit-elle, se promener aux Fontaines, et qui logent aux Armes d'Angleterre. On dit qu'elles sont d'un rang très distingué dans leur Païs, et que le Mari de celle à qui nous parlames un jour ici, est un des premiers Régens de la République. Ces dames voulant sortir avant la bénédiction, furent arrêtées par un coquin qui voulut les forcer de se mettre à genoux. Il eut même l'inso-

lence d'en serrer une entre ses bras, et de la renverser. Cette scène a troublé le Service, et indigné les plus honnêtes gens, qui ont été la dégager des mains de cet impertinent. Heureusement, que son Mari n'étoit pas à portée de voir cette violence, car il auroit pu arriver quelque malheur. On assure même qu'elles sont si outrées de ce traitement, qu'elles partent demain. Eh bien, Madame, dit Mylady, si ce Seigneur étant retourné chez lui, alloit se venger de cet affront sur les Catholiques qui sont en Hollande, on crieroit beaucoup à la persécution. Cela est vrai, dit-elle, et tout attachée que je suis à ma Religion, je n'approuve pas ces adorations forcées. Nous félicitames l'Abbesse d'avoir des sentimens si raisonnables. Et en effet, j'ai vu peu de personnes penser si juste qu'elle, sur les devoirs qu'imposent la Religion et l'Humanité.

Nous fîmes quelques tours sur la terrasse, en raisonnant sur diverses choses, et nous revînmes à la Fontaine voir boire notre Liégeois, qui étoit déjà à son trente-deuxième verre. Nous primes plaisir à le regarder quelque tems, et nous revînmes au Bourg, parce qu'il commençoit à faire extrêmement chaud. Quand les Dames furent habillées, elles allèrent payer leurs emplettes, et revinrent chez *Salpeteur*, demander le compte des petites drogues qu'il avoit fournies. Nous en fîmes tous autant, car nous songions sérieusement à notre départ. Le Comte avoit reçu une Lettre qui lui apprenoit que son Fils étoit en route, et il vouloit partir incessamment pour le rencontrer à Cologne.

L'abbesse attendoit aussi des chevaux pour repartir. Ces nouvelles nous remplirent tous d'une certaine tristesse, que nous nous témoignames réciproquement. La Duchesse, tout indolente qu'elle paroissoit, assura la compagnie qu'elle ne la quitteroit qu'à regret, et dit qu'il falloit s'assembler pour régler notre départ. Salpeteur, qui nous entendoit, nous conseilla de ne point partir sans aller voir la fameuse Cascade du *Coo* qui est à trois lieues de Spa. Chacun y consentit, et l'on auroit fort souhaité que le Comte en fût ; mais il s'en excusa, sur la nécessité de se trouver à Cologne à l'arrivée de son Fils. Il faut pourtant, dit Mylady, que nous fassions encore quelques parties ensemble. Eh bien, dit Salpeteur, allez faire un tour cet après-midi à la fontaine du *Barisart*, qui est tout près d'ici : vous ne l'avez peut-être pas vue encore. Il n'y a rien de curieux à voir, mais c'est afin que vous puissiez vous vanter d'avoir goûté de toutes les Fontaines de Spa. C'est bien pensé, dit la Duchesse ; je vous y invite tous, et je vous ramènerai le soir faire la collation chez moi. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre, et on se sépara pour aller dîner. Personne de nous ne tint table longtems. Nous trouvames les Dames dans la rue dès deux heures, et nous allames à la Fontaine du *Barisart*.

Cette Fontaine n'est effectivement pas fort éloignée du Bourg. Elle est solitaire et négligée, et on ne la fréquente plus. C'est la promenade ordinaire des R. P. Capucins, qui vont quelquefois y étudier leurs Ser-

mons. Nous y en trouvâmes deux, à qui nous fîmes plusieurs questions sur les qualités de cette Fontaine, sans que les bons Peres pussent nous satisfaire. Ils nous dirent qu'on leur avoit appris que ces Eaux avoient les mêmes qualités que celles de la *Geronstere*. Cependant nous ne leur en trouvâmes pas le goût. Car après avoir congédié ces deux Moines, nous nous approchâmes de la Source, pour en juger par nous-mêmes. Cette Fontaine est double, et ses deux bassins sont en forme de tonneaux. Nous en goûtâmes ; mais, soit prévention ou réalité, le minéral de cette Eau nous déplut beaucoup. Nous eûmes même toutes les peines du monde à en faire avaler à Mylady. Il faut pourtant que ces Fontaines aient eu autrefois quelque vogue, car on y voit des restes de quelques commencemens d'ornemens. Peut-être aussi que, comme elles sont sur le territoire du *Sart*, les habitans de Spa les auront négligées exprès, pour attirer chez eux tout le concours. Je croi même que le nom de *Barisart* leur a été donné de la figure de leurs bassins qui sont faits en forme de *tonne* ou de *baril*, comme qui diroit *Baril-du-Sart*, et par abbréviation *Barisart*.



Comme cette Fontaine n'est plus fréquentée, nous négligeames de nous éclaircir de ses vieilles qualités. Nous n'étions pas d'ailleurs dans le goût de beaucoup philosopher ce jour-là. L'idée de notre séparation générale avoit un peu dérangé notre liberté de penser ; en tout autre tems même, Mylady n'eût pas manqué de badiner avec ces deux Capucins, et de visiter leurs poches pour savoir la vérité des Mémoires que l'on avoit fournis au Chevalier H.... Et ce fut peut-être un bonheur pour eux, que Mylady ne fût pas en train de rire, car badine comme elle est, le saint Habit n'eût pas échappé à ses railleries.

La situation tranquille de ce lieu solitaire ne ranimoit pas notre gayeté. Cependant la Duchesse proposa de s'y asseoir sur le gazon, et nous déclara qu'elle comptoit partir au plus tard dans six jours. Mylady devoit partir avec elle. Mais Mr. Lake dit qu'il accompagneroit le Comte à Cologne, qu'il le rameneroit à Bruxelles, et qu'ils repartiroient tous ensemble. Le Comte le pria de ne pas quitter les Dames, et M. Lake ne le promit qu'à condition que le Comte les y viendrait joindre. J'étois aussi du voyage : mais l'Abbesse n'en pouvoit être parce qu'elle prenoit la route de Luxembourg pour s'en aller en Lorraine. Le Comte cependant pria les Dames de le dispenser de les venir joindre à Bruxelles, parce qu'il craignoit d'être retenu à Cologne un peu plus qu'il ne voudroit. D'ailleurs, il étoit bien aise avant de partir, disoit-il, de savoir au vrai une Histoire terrible que l'on mettoit

sur le compte d'un de ses Amis. La Duchesse lui demanda, si sans indiscretion on pourroit lui faire quelque question sur cette affaire. Hélas ! Madame, dit-il, la chose n'est que trop publique ; et si elle étoit malheureusement aussi vraie qu'elle est circonstanciée, il faudroit que la tête eût tourné à mon Ami. Le Comte ouvrant aussi-tôt son porte-lettre, en tira une relation si affreuse, que la lecture même nous effraya.

Cette relation accusoit un Seigneur des plus qualifiés d'Allemagne, de s'être joint avec un Seigneur Etranger qui avoit Caractère à la Cour de V.... pour sacrifier au Démon, dans l'idée qu'après ce sacrifice, ils auroient la Clef de tous les Trésors cachés. Ce qu'il y a de vrai, c'est que tous deux aimoient la dépense, et que leur magnificence peut-être les avoit épuisés. On prétendoit que l'un d'eux s'étant laissé duper aux piperies de ces Bohemiens qui courent le monde, en auroit acheté un Livre que ce Charlatan disoit avoir rapporté du fond de la Lapponie. Chacun sait que ces Peuples ignorans se vantent d'un commerce fort étroit avec le Démon ; que l'on y enseigne publiquement la Magie ; et que les Lapons, après avoir appris à leurs Enfans cet Art diabolique, leur laissent par héritage un ou plusieurs Démons. Quoique la Science de ces Peuples ne soit à vrai dire qu'un amas de cérémonies superstitieuses et idolâtres, le Vulgaire s'est accoutumé à croire que le Démon obéit à leurs invocations. Quoi qu'il en soit, le Bohémien a, dit-on, vendu son Grimoire à ces deux Seigneurs

quatorze-mille francs. On les accusoit d'avoir mis en usage ce qui étoit prescrit dans ce maudit Livre, et qu'après avoir engagé dans leur complot un miserable Prêtre, ils avoient fait un sacrifice humain au clair de la Lune, et égorgé un de leurs Valets de chambre. La relation que le Comte avoit reçue, entroit dans un détail fort circonstancié des cérémonies extravagantes qu'ils avoient observées dans cet horrible sacrifice, et prétendoit que la chose avoit été découverte par un de leurs Valets qui les avoit observés, et qui en avoit informé la Cour.

Ce détail avoit quelque chose de si puérile, de si cruel, de si impie en même tems, que le Comte en interrompit plusieurs fois la lecture, pour se recrier sur la barbarie et l'imposture de ce prétendu sacrifice. La Duchesse, qui étoit curieuse d'en savoir toutes les circonstances, prit le papier, et continua de le lire. Le Comte nous protesta qu'il ne croyoit rien de cette Histoire, et qu'il la regardoit comme une fable inventée à dessein de noircir ces deux Seigneurs, et de les perdre. Je connois peu, nous dit-il, le Seigneur étranger; mais j'ai été intime Ami de celui que l'on lui donne pour complice, et je ne le croi ni assez bigot ni assez crédule pour donner dans ces illusions. Comment donc, Monsieur le Comte, dit l'Abbesse, faut-il être bigot pour sacrifier au Démon? Assurément, Madame, reprit le Comte; et je croi que pour en venir à cet excès d'impiété, il faut être d'une crédulité et d'une ignorance crasse. Il faut aussi supposer une bigotterie

puérile, pour ajouter foi au pouvoir imaginaire de certains Caractères, et de certaines Cérémonies. Il y a même une contradiction manifeste dans le concours et l'amas de ces rubriques superstitieuses. Car, suivant la croyance commune de l'Eglise de Rome, l'Eau bénite, les Huiles consacrées, les Cierges bénits, les *Agnus-Dei*, les Chapelets, et les ornemens sacerdotaux et les vases qui servent à la Messe, passent pour des spécifiques merveilleux pour chasser le Démon : comment donc, ces mêmes choses si terribles aux Puissances Infernales, peuvent-elles servir à évoquer et fléchir le Démon ? Il me semble qu'il faut pour le moins autant de foi pour croire le second effet que pour le premier ; et je doute que mon Ami en ait jamais eu beaucoup ni pour l'un, ni pour l'autre. Quoi qu'il en soit, le scandale que cette affaire a causé, l'a fait éloigner de la Cour, et je suis en peine de savoir comme il s'en tirera.

Il seroit perdu, Monsieur, et brûlé vif, s'il étoit dans mon Païs, dit le Signor Gratiani : car sur les moindres indices de Sortilege, l'Inquisition condamne les accusés aux flâmes. Ce n'est pas, poursuit le Signor, que l'on soit beaucoup plus crédule à Rome qu'ailleurs, ni que l'on y craigne tant les Sorciers ; mais l'on y punit sous ce nom les sacrilèges, les invocations blasphématoires, et l'abus des choses consacrées dont ces misérables font un criminel usage. Quoique l'effet ne suive pas toujours les imprécations qu'ils font, et que le Diable rarement se rende à leurs invocations, je croi

que leur mauvaise volonté est très punissable, et que l'on a raison de les exterminer comme des pestes publiques, puisqu'ils font tout ce qui dépend d'eux pour perdre leurs ennemis. Il vaudroit mieux, Signor, reprit Mr. Lake, les traiter comme des fous. Je croi que la plupart des Magiciens ne le font que dans leur imagination, et que tout leur Art consiste dans la connoissance de quelques Secrets naturels, qu'ils revêtent de je ne sai combien de Cérémonies superstitieuses pour en rendre l'effet plus mystérieux ; et que le concours et l'application de ces mêmes Secrets produiroient naturellement leur effet, s'ils étoient dépouillés de ces rubriques sacrilèges. Je suis même très persuadé, que malgré l'appareil scientifique dont on a revêtu cet Art diabolique, la Magie, celle même qu'on appelle la Magie noire, ne doit sa naissance qu'à l'ignorance et à la superstition. Je ne prétens pas pour cela l'excuser : mais je voudrois que pour guérir le Vulgaire superstitieux, on exprimât clairement, lorsqu'on condamne un de ces prétendus Sorciers, que ce n'est pas tant un crime de Magie que l'on va punir, qu'un sacrilège et un abus des choses saintes. Ce seroit-là le vrai moyen d'en exterminer bientôt la race.

Je conviens, Monsieur, dit le Signor Gratiani, qu'il y auroit beaucoup d'ignorance à croire tout ce qu'on débite des Sorciers ; mais je crois aussi qu'il ne faut pas tant donner à la Nature. Pardonnez moi, Monsieur, dit Mr. Lake, et je soutiens que la Nature elle-même est la plus grande Magicienne qu'il y ait jamais

eu, et qu'elle fait tous les jours des prodiges incompréhensibles. Aussi, pour peu que la superstition s'y joigne, on crie au miracle, et l'on en fait honneur au premier petit Saint qui se trouve dans le Canton, comme dans les faits extraordinaires on a recours à la Magie. N'avez-vous pas vu vous même, ajouta-t-il, jusqu'où la crédulité des gens de ce païs a porté la superstition, en attribuant à leur Saint Remacle la vertu des Eaux de la *Sauveniere*; tandis que d'une autre part ils prétendent que les qualités de cette Fontaine étoient connues à Pline, qui vivoit plusieurs siècles avant Remacle? Oh! je vous prie, dit l'Abbesse en se levant, laissez un peu le bon Saint Remacle en repos, de peur que pour vous punir, quand vous serez marié, il ne rende votre femme stérile. Nous rimes tous du badinage de l'Abbesse, et les Dames se levant aussi, reprirent le chemin du Bourg.

Nous nous arrêta mes plusieurs fois sur la route à cueillir des Herbes odoriferantes, dont tous les environs de Spa sont couverts. On y trouve entre autres une prodigieuse quantité de Thim, de Marjolaine, et de Serpolet, et ces herbes aromatiques nous rappellerent notre soupe de Franchimont. Elles y sont si abondantes, que l'on ne sauroit faire un pas sans en écraser, et s'embaumer de leur odeur. C'est sans doute ce qui rend si excellent le gibier de ce Canton qui s'en nourrit, et ce qui donne tant de réputation à leurs Moutons, tant vantés sous le nom de *Moutons d'Ardennes*. Il y a aussi beaucoup d'Herbes médi-

cinales : le grand et petit Capillaire y est fort commun, et nous primes plaisir à en ramasser en revenant à Spa. Une demi-heure après y être rentrés, on vint avertir l'Abbesse qu'on lui avoit amené des chevaux. Cette nouvelle ne nous fit aucun plaisir, parce que nous comptions la mener dans notre petit voyage à la *Cascade*. Nous lui fîmes sur cela beaucoup d'instances, sans pouvoir la fléchir. Elle persista à nous dire qu'après avoir laissé reposer ses chevaux pendant un jour, elle partiroit infailliblement. L'impatience qu'elle avoit de revoir M^{lle} sa Niece, Fille de sa malheureuse Sœur, étoit une raison trop forte pour vouloir s'y opposer, et nous cessâmes de la combattre. Notre entretien roula presque entièrement sur son départ, pendant la collation que la Duchesse nous fit servir ; et la résolution de l'Abbesse fut un contretems à la gayeté que nous nous étions promise. Le Comte profitant de la disposition où la compagnie étoit, demanda aussi aux Dames la permission de partir le même jour que l'Abbesse, par des raisons aussi pressantes, L'envie d'embrasser son Fils étoit si légitime, qu'il fallut s'y rendre, et leur départ fut résolu. La Duchesse invita la compagnie à boire à leur bon voyage, et au bonheur de deux personnes si dignes d'être heureuses. Comme ils étoient unis par un sort assez semblable, le souvenir de leurs infortunes leur fit à tous deux verser quelques larmes. Ils se firent réciproquement des souhaits, d'autant plus sincères qu'ils partoient des vifs sentiments qu'ils

avoient de leurs disgraces passées. Cette scène fut si touchante, qu'elle nous attendrit tous ; et malgré la tristesse de cet entretien, nous nous sommes tous avoués depuis leur départ, que nous avions éprouvé une douceur délicieuse à les entendre, parce que ces illustres affligés étoient encore plus vertueux qu'ils n'étoient malheureux. L'Abbesse se leva la première de table, et pria la Duchesse de lui permettre de se retirer de bonne heure, pour donner quelques ordres pour son voyage ; elle nous invita de nous accompagner encore le lendemain à la *Geronstere*, pour faire ses adieux à la Fontaine, et nous nous fîmes tous un devoir de nous y rendre, pour profiter de sa compagnie.

Nous nous y rassemblâmes à l'heure accoutumée, et ce fut la dernière fois que notre compagnie s'y rendit. Nous y trouvâmes encore notre Liégeois qui buvoit ses quatre bouteilles. Et quoique nous l'y eussions déjà vu plus d'une fois, nous voulûmes l'observer pour savoir s'il n'y avoit pas d'hyperbole dans ce qu'il nous avoit dit. Il en étoit à son quinzième verre, et nous lui vîmes encore faire une fois le tour de son Cadran, c'est à dire, qu'il but trente verres sans en rabattre un seul. Il est vrai que l'eau passoit promptement chez lui, car presque à chaque verre qu'il buvoit, nous lui voyions faire de petites absences que nous attribuâmes à l'effet des Eaux. Cependant ces fréquentes évacuations ne diminuèrent point notre étonnement sur cette espèce de prodige, et quelque chose qu'il pût nous

dire du bon effet qu'il en ressentoit, nous ne pouvions comprendre que son estomac ne souffrît point de cette prodigieuse quantité d'eau. Nous fîmes sur cela plusieurs raisonnements entre nous, qui concluoient toujours à l'étonnement. Un homme qui étoit derrière nous, et que l'on avoit dit être Professeur de l'Université de... nous entendant raisonner sur ce Liégeois, s'approcha de nous et se mêla à notre conversation. Nous lui demandâmes s'il savoit bien que ce Liégeois buvoit quatre bouteilles par jour. Il nous dit qu'oui, et qu'il l'avoit déjà remarqué plusieurs fois. Mais que comme il avait vu en ce genre des choses encore plus surprenantes, il n'étoit que médiocrement étonné de la quantité d'eau que prenoit ce Buveur. Mais Monsieur, dit Mylady, à moins que vous n'ayez vu quelqu'un avaler une Rivière tout d'un trait, je ne comprends pas que l'on puisse boire davantage d'eau.

Cet honnête-homme, qui étoit fort âgé, étoit fort amusant ; et quoique nous n'ayons pas su à quelle Science il s'appliquoit, il nous parut très savant, et plein de recherches curieuses. Il avoit avec lui une fort jolie personne, qu'il se hâta d'appeler sa femme, pour nous empêcher apparemment de la prendre pour sa Fille. Elle paroissoit effectivement avoir trente-cinq ou quarante ans moins que lui. Cette jeune personne avoit l'air si languissant, qu'il nous fut facile de juger qu'elle se seroit mieux accomodée d'un peu plus de jeunesse dans son Epoux, que d'un savoir si profond. Elle étoit bien mise, et le bon Professeur paroissoit

l'aimer beaucoup. Il l'avoit amenée à la Fontaine de *Geronstere*, pour les raisons sans doute pour lesquelles d'autres Femmes vont boire avec dévotion les Eaux de la *Sauveniere*. Aussi son vieux Mari la faisoit boire impitoyablement quatorze verres tous les jours ; il en buvoit aussi lui même seize, sans que la pauvre Dame s'en portât mieux. Mr. Lake, qui étoit en humeur de railler, nous fit mille plaisanteries à ce sujet, et vouloit aller trouver la jeune Dame, pour savoir d'elle le mal qui l'amenoit aux Eaux. La demande n'a rien d'indiscret ni d'incivil à Spa, où l'on est en possession de se faire réciproquement la même question dès le premier abord. Mais nous jugeames qu'elle sentiroit un peu trop l'insulte dans le cas présent, et nous le priames de ménager un honnête-homme qui avoit eu la bonté de nous amuser si agréablement, et de répondre avec tant de patience et de bonté à toutes nos objections.

Pour l'en détourner, nous approchames de la Fontaine, afin de faire chacun nos petits présens aux Femmes qui ont soin de puiser l'Eau et de la servir aux Etrangers. Elles méritent bien quelque récompense, pour le soin qu'elles prennent de la tenir nette ; car elles sont obligées de s'y rendre pour cela dès trois heures du matin, et d'y rester jusqu'à dix, exposées à toutes les injures de l'air. Elles n'exigent cependant rien, et se contentent de fort peu de chose. Les gens raisonnables les payent à proportion du temps qu'ils ont été aux Fontaines, et le moins qu'on leur donne est un *Ecu à Couronnes*. Nous vimes cependant des

personnes très riches ne leur donner qu'un Escalin : aussi leur lézine sera longtems célèbre à Spa, où, comme par-tout ailleurs, on juge de la générosité par les petites choses. Pour nous, nous reçumes mille bénédictions de ces bonnes Femmes, qui firent toutes sortes de vœux pour notre bonheur. Tandis que nous étions occupés de ces petites liberalités, l'Abbesse tira de sa poche le Mémoire de sa dépense, et me pria de l'examiner et de le réduire en monnoye de France. Bien des gens s'y trompent et s'y trouvent embarrassés parce que l'on compte en ce Pais là par *Escalins de permission*, qui valent chacun dix sols argent de Liège, et les deux Escalins font une livre de leur monnoye. Je tirai mon crayon. et j'en fis la réduction : elle montoit assez haut, parce que l'Abbesse avoit loué un quartier à part, qu'elle avoit un carosse, des chevaux, un Valet, un Cocher. une Compagne, et une Femme de chambre. Ce calcul nous donna occasion de faire des réflexions assez curieuses sur la dépense qui se fait à Spa pendant la Saison. qui dure au moins trois mois, et il nous prit envie de voir à quoi elle pouvoit monter. Avant d'en faire le compte général, nous fimes d'abord en gros un compte particulier de ce qu'un homme avec un Valet peut y dépenser chaque jour, en y suivant le train de vie ordinaire. J'ai cru que le Lecteur se feroit un plaisir de le voir. Je le mets ici.

DEPENSE ORDINAIRE.

De ceux qui boivent les Eaux à Spa.

	Escal.	Sols.
Chaque jour pour le Logis, deux Escalins et demi	2	5
Pour le dîner, trois Escalins par tête.	3	
Pour le souper, deux Escalins et demi.	2	5
Une bouteille de vin, qui s'y vend trois Escalins.	3	
Nourriture du Valet, deux Escalins.	2	
Logis du Valet, un demi-Escalin.	»	5
Pour les voitures, trois Escalins	3	
Escalins.	16	5

Qui réduits en monnoye de Hollande, sont précisément un Ducat à Liège, qui vaut cinq florins et cinq sols argent de Hollande.

Nous ne fîmes entrer en compte que les dépenses ordinaires ; nous primes le vin au plus bas prix ; nous ne mîmes qu'une bouteille par jour, quoiqu'il y ait des personnes qui en boivent beaucoup davantage ; sans compter la nourriture des chevaux que l'on amène, ni les dépenses extraordinaires que l'on y fait souvent, ni la Comédie qui s'y trouve quelquefois ; afin d'établir une espece de niveau et de balancer les bonnes et les mauvaises années. Il y a des Saisons où il s'est trouvé plus de 800 personnes à Spa, sans compter les Valets, et l'on y vient depuis le mois de Mai jusqu'à la mi-Septembre. Nous comptâmes seulement 400 personnes à un Ducat par jour, pendant trois mois de 30 jours. Leur dépense se monte à 189000 florins, argent de Hollande.

Nous supputames ensuite qu'il n'y a personne, même des Valets, qui n'y fasse quelque emplette, et qui sorte de Spa sans emporter des Etuis, des Canes, des Cadrans, des Colliers, des Bagues, des Ouvrages de Vernis, et qui n'y fasse quelque dépense en Médecines, Anis, et Confitures. Il y a même des gens qui achètent de toutes les galanteries que l'on y voit, pour des sommes considérables, tant par commission, que pour faire des présens. Mais pour faire un compte général, nous supposames que les mêmes 400 personnes y achetoient des marchandises l'une portant l'autre, seulement pour une Pistole, qui vaut neuf florins neuf sols argent d'Hollande ; et ce calcul nous produisit 3780 florins d'Hollande, sans compter l'argent que l'on donne aux Femmes des Fontaines, au Médecin, et pour le blanchissage.

Nous ajoutames à ce compte le produit du droit qui se lève pour le bouchon et le cachet de chaque bouteille qui sort de Spa. On nous assura qu'il y a des années qu'il en sort pour les Païs étrangers jusqu'à 150000 bouteilles, dont chacune paye un sol et demi, argent de Liège. Nous supposames que l'on en tiroit seulement chaque année 100000 bouteilles : c'étoit encore 4500 florins, monnoye de Hollande.

Nous réunimes ces trois Articles.

400 personnes pendant trois mois, dépensent un Ducat par jour pour leur entretien. c'est.	189000
Ils achètent chacun pour une pistole de marchandises.	3780
Plus, les Habitans de Spa retirent du droit des bouteilles.	4500
Total en monnoye de Hollande	Fl. 197280
Monnoye de Liège	Livres. 315648
Monnoye de Brabant, en Livres de gros.	32880

C'est à dire, que les Fontaines de Spa produisent chaque année aux seuls Habitans du Bourg, au moins deux-cens-mille florins de Hollande, qui font quatre-cens-mille francs argent de France.

Je ne l'aurois pas cru, dit la Duchesse, et je suis étonnée plus que jamais, que ces bonnes gens négligent si fort leurs chemins, et les ornemens de ces Fontaines, qui sont un Perou pour eux. Ce qui me surprend encore plus, dit Mylady, c'est de voir ici tant de pauvres, et que les Habitans en général y soient si gueux. Car enfin, cet argent qui circule annuellement chez eux, devroit rester dans leurs coffres. C'est ce qui vous trompe, Mesdames, reprit Mr. Lake, car cet argent ne leur reste pas, et quand la dépense des Etrangers y seroit encore une fois plus considerable, ils n'en seroient pas plus riches : en voici la raison. Leur Pais ne produit presque rien de ce qui se consume ici. Ils sont obligés de tirer tout d'ailleurs, jusqu'à la viande, la volaille et le gibier. La plupart même des Ecrevisses que nous mangeons, viennent du Luxembourg et quelquefois de 20 lieues loin ; en sorte

qu'après avoir payé leurs denrées, il leur reste peu de chose : encore faut-il que ces trois mois les fassent vivre pendant les trois autres quarts de l'année, parce qu'ils n'ont aucun Commerce. Cela étant, dit l'Abbesse, on ne peut s'empêcher d'admirer ici la Providence, dans la dispensation de ses biens. Car ce Païs produit si peu de chose pour la vie, que ces bonnes gens auroient été fort à plaindre si Dieu n'eût placé dans leurs rochers, ces Fontaines salutaires qui leur attirent tant de secours. Cela est vrai, Madame, dit le Comte : mais il me semble qu'ils n'en font pas le cas qu'ils doivent, et qu'outre qu'ils ne ménagent pas assez les Etrangers, ils négligent trop de leur procurer les commodités que l'on trouve par-tout ailleurs. Mais que voudriez-vous qu'ils fissent, répondit Mr. Lake? car ils ne sont pas riches. Je voudrois, répliqua le Comte, qu'ils fissent sequestrer l'argent qu'ils tirent du Droit des bouteilles, et qu'ils l'employassent tantôt à l'entretien des chemins, tantôt à l'ornement de quelque Fontaine; que l'on bâtît, par exemple, peu à peu une maison à la *Geronstere*, et que l'on y mît quelque Concierge qui auroit soin de la garder, en lui donnant le droit exclusif de distribuer l'Eau aux Buveurs, et d'en percevoir les petits profits. Tout cela pourroit se faire avec un peu de tems et d'industrie. Si cela ne leur suffisoit pas, je ne verrois pas grand inconvénient s'ils établissent un droit de Péage de deux ou trois Escalins par tête, par exemple, en entrant au Bourg, et pareille somme en sortant. Mais je voudrois qu'une

partie de ce revenu fût appliqué à former une pension pour quelque Médecin habile qu'ils y feroient venir pendant la Saison, car il est cruel de ne savoir à qui s'adresser. Je suis sûr qu'il n'y a personne de ceux qui viennent à Spa, qui refusât de payer ce droit comme on fait aux Ponts de France et aux Barrières des Pays-Bas. La coutume établie ici de donner librement quelque chose aux Peres Capucins, n'a pas pour objet un bien si général : cependant peu de personnes s'en dispensent. D'accord, Monsieur, répondit Mr. Lake : cependant cet impôt feroit crier, parce qu'on est accoutumé à regarder les Lieux célèbres par leurs Eaux minérales, comme des Lieux de franchise. On raconte même (et c'est sur la bonne foi de *Camerarius*) qu'un Seigneur Allemand dans le district duquel la Providence avoit placé une Fontaine, s'avisa un jour d'établir un Impôt sur tous ceux que la maladie y amenoit. Ce Monopole fâcha non seulement les Malades, mais irrita la Nature elle-même. On prétend que la Source tarit tout à coup, et qu'elle ne recommença à couler que lorsque le Propriétaire eut aboli le droit de Péage. Je ne voudrois pas garantir l'Histoire, je vous déclare même que je n'en croi rien : mais ce que l'on en peut inferer, c'est que l'on est généralement persuadé que tous les hommes ont un droit acquis aux bienfaits de la Nature, et qu'on doit leur laisser prendre librement ce qu'elle donne gratuitement : c'est pourquoi, tout utile que seroit le plan de Mr. le Comte, je croi qu'il soulevoit tout le monde.

N'importe, dit la Duchesse, j'ai envie de communiquer ce Projet à *Salpeteur*, avant de partir. Allons, Mesdames, dit l'Abbesse, nous retournerons, s'il vous plait, car j'ai encore quelque arrangement à prendre : buvons un dernier verre, pour prendre congé de la Fontaine. Nous y fîmes quelques folies, nous cassâmes nos gobelets, et nous revînmes au Bourg. Nous allâmes tous nous habiller, parce que c'étoit jour de Bal, et ce fut le dernier que nous eûmes à Spa.

Après midi nous allâmes chercher l'Abbesse, qui vouloit prendre congé des Capucins ; mais nous en trouvâmes déjà deux chez elle, qui venoient par des vœux réitérés pour sa santé, la faire souvenir de la pieuse coutume ; elle leur promit de ne pas les oublier et les congédia. Nous nous promenâmes à la Prairie *de quatre heures*, et nous l'aménâmes un peu malgré elle au Bal, où elle se contenta du plaisir du spectacle. La compagnie y étoit assez nombreuse, et on se mettoit en train d'y passer agréablement une partie de la nuit, quand un murmure secret vint troubler nos plaisirs. Chacun se mit à raisonner tout bas par pelotons, et je fus quelque tems sans pouvoir démêler de quoi il s'agissoit. J'appris enfin que le Sieur B Chevalier-Baronnet étoit averti de sortir incessamment du Bal, et de partir secrètement de Spa, parce qu'il y avoit ordre du Prince de Liège de l'arrêter. Il sortit en effet, partit dès la nuit ; et avant qu'il fût jour, il étoit hors des Etats de ce Prince. Il lui falloit même beaucoup moins de tems, car cette Principauté

est enclavée dans tant d'Etats voisins, que l'on peut se réfugier en peu d'heures. Sa Femme, sa Sœur et quelques Dames, sortirent pour aller lui dire adieu, et nous y allames aussi. Il étoit déjà parti. A peine étoit-il hors de Spa. qu'une Troupe de Soldats Liègois vinrent le demander à son logis. Nous demandames à voir leurs ordres, et nous les trouvames si précis et si violens, que nous comprimes que le Conseil du Prince avoit été surpris, car personne ne reconnut dans cette conduite le caractere humain et bienfaisant de Son Altesse. Nous amusames les Soldats autant que nous pumes, pour donner le tems au Chevalier d'avancer. Nous les fimes entrer dans toutes les chambres de l'Auberge, pour les visiter, et ils ne se retirèrent qu'après avoir mis le scellé sur les valises et celles des deux Dames, auprès de qui leur Chef vouloit mettre garnison, pour les garder à vue. Mais outre que leurs ordres ne portoient pas cette circonstance, nous leur déclarames tous de vouloir mourir, plutôt que de souffrir cette insulte. Une pareille violence contre des Étrangers, mit l'allarme dans tout le Bourg. Les Habitans en murmuroient tous, parce qu'ils sentoient que rien n'étoit plus capable de décrier leurs Fontaines, et qu'ils craignoient avec raison, que les Etrangers ne voulussent plus y revenir. Ils furent les premiers à presser le Chef de cette Troupe de moderer la rigueur de cet ordre violent, et à faciliter l'évasion du Chevalier, et la sureté des Dames.

La chose même dont l'on faisoit tant de bruit, n'étoit

qu'une bagatelle, que l'on avoit assurément grossie aux yeux du Prince, pour porter son Conseil à prendre une résolution si violente contre un Gentilhomme qualifié, et d'une Nation si jalouse de sa liberté. On sera surpris de savoir que cette violence inouïe n'avoit pour objet que de venger le Chien d'un Païsan. Le Chevalier B... étant allé à la *Cascade du Coo* avec sa Famille, avoit mené avec lui un Chien qui le suivoit toujours. Ce Chien fut attaqué sur la route par celui d'un Païsan qui passoit. Le Chevalier B... cria au Païsan de rappeler son Chien, le Manant ne fit qu'en rire, agaçoit les combattants, et le Chien Anglois étoit déjà tout déchiré. Le Chevalier B... menaça de tirer dessus, et voyant que le Villageois s'en moquoit et s'applaudissoit de la défaite du Chien Anglois, il tira en effet son pistolet si juste, qu'il tua le Chien du Villageois, sans blesser le sien. Le Païsan furieux court aussi-tôt au Chevalier avec une fourche à la main, dont il vouloit l'assommer, et saisissant la bride de son cheval, fit tout ce qu'il put pour le désarçonner. Le Chevalier tirant son couteau de chasse, jura au Païsan de l'en frapper, s'il ne le laissoit, et lui fit véritablement une coupure sur le travers de la main. Le Manant se voyant sans armes, et blessé, vomit mille imprécations contre l'Anglois, et le menaça du Prince de Liège. Je ne sais ce que le Chevalier répondit, mais ce misérable fut à Liège porter sa plainte, et accuser le Gentilhomme Anglois d'avoir manqué de respect au Prince, et d'en avoir parlé d'une manière méprisante. En toute autre

Cour on auroit cité le Gentilhomme, et l'on auroit informé du fait avant de le punir. Cependant le Conseil, sur la seule déposition du Païsan, donna un Decret de prise de corps contre le Chevalier-Baronnet; l'ordre portoit, qu'il seroit amené à Liège pieds et mains liées, et cet ordre eût été rigoureusement exécuté, si quelqu'un ne l'eût averti assez à tems. Tout le tort que le Chevalier eut dans cette affaire, fut de n'avoir pas tâché de l'assoupir avec quelques Guinées. Mais c'est-là le défaut presque général des Anglois, de ne savoir faire une dépense à propos; tandis qu'en mille occasions, ils sont inutilement prodigues de leurs Guinées.

Tandis que nous étions occupés à raisonner sur cette affaire, un des Habitans vint nous avertir secrètement, que dans l'Acte de saisie des valises, il y avoit une nullité essentielle qui anéantissoit l'Arrêt; et que les Dames étoient libres. Nous l'en remercîames, et après en avoir conféré entre nous, nous leur conseillames de partir dès le lendemain. Elles y consentirent et nous les laissames pour aller chercher des voitures. L'Abbesse qui partoît aussi, s'offrit de les prendre dans son carosse, et de mettre son monde dans les chaises de ces Dames, et leur départ fut conclu. Nous nous retirames pour prendre quelques heures de repos, et dès le matin nous montames à cheval pour les escorter. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois à Spa, furent du voyage et nous faisons une Caravane très nombreuse et assez forte pour défendre

nos Dames contre toute la Milice Liègeoise, en cas d'attaque. En deux heures de tems nous les mimes hors des Terres de Liège et après leur avoir souhaité un heureux voyage, nous reprîmes le chemin de Spa. Je pris en particulier congé de l'Abbesse, qui me chargea de faire de nouveaux remerciemens à la Duchesse et au reste de la compagnie, des plaisirs que nous lui avions procurés. L'Avanture du Chevalier B... avoit un peu dérangé nos adieux, et nous avoit épargné naturellement des réflexions trop tendres sur l'éloignement d'une personne si aimable et si vertueuse. Il étoit midi quand nous arrivâmes à Spa, où nos Dames étoient inquietes du succès de notre voyage, parce qu'elles avoient craint quelque rencontre. Le Comte ne fit que manger un morceau à la hâte, et pris congé des Dames pour partir aussi. On lui fit promettre de venir à Bruxelles, ou du moins à Calais, où elles comptoient s'embarquer. Il promit le dernier article : mais comme le Marquis devoit quitter les Dames à Bruxelles aussi-bien que moi, nous embrassâmes tendrement le Comte, en lui souhaitant plus de bonheur qu'il n'en avoit encore éprouvé, et il prit la route d'Aix pour arriver le lendemain à Cologne.

Après le dîner, nous allâmes nous consoler avec nos Dames du départ de l'Abbesse et du Comte, et nous fîmes beaucoup de réflexions sur deux caracteres si malheureux. Nous eûmes un vrai chagrin de l'avanture du Chevalier B... qui nous avoit ôté le plaisir

de leur donner des marques particulieres de la peine que nous avions de les perdre. Pour faire quelque distraction à nos regrets, nous fixames au lendemain notre voyage de la Cascade, et nous fimes partir dès le soir un de nos Valets pour aller faire préparer notre dîner, parce que sans cette précaution, on courroit risque de ne rien trouver. Il eut ordre d'aller à *Stavelot*, petite Ville à trois quarts de lieue de la Cascade, qui est le seul endroit où l'on puisse trouver quelque chose. Nous lui donnâmes un Guide de peur qu'il ne s'égarât, et nous lui ordonnâmes de se retrouver le lendemain au *Coo*, pour nous dire l'Auberge qu'il auroit retenue.

Nous partîmes dès quatre heures du matin, et nous primes pour y aller le chemin de la *Geronstere*. Quand nous fûmes près de la Fontaine, nous coupâmes sur la gauche par un chemin tracé à travers les Bois. De toutes les routes que nous avions faites aux environs de Spa, je n'en ai pas vu de plus rude, de plus triste, ni de plus solitaire. Il y a trois lieues environ, de Spa au *Coo*; et je ne sai si nous vîmes trois maisons sur la route. Elle est en quelques endroits si sauvage, qu'elle inspire une secrète horreur, dont on ne peut se défendre qu'en bonne compagnie. Quand on en approche d'environ un quart de lieue, le chemin est très dangereux, et nous eûmes la précaution de mettre pied à terre et de faire descendre les Dames de leurs voitures, par l'avis même de leurs Cochers. C'est un chemin en pente, qui côtoie la Montagne, et qui est tout semé de

roches. Il est si étroit, qu'il n'y a pas un demi-pied de terrain au-delà de l'ornière, en sorte que pour peu que la roue fît un saut, ou que les chevaux fissent un faux-pas, la voiture rouleroit dans le Vallon qui est au bas et qui est très profond. Heureusement pour les personnes timides, ce chemin est bordé d'arbrisseaux qui dérobent à la vue une partie du précipice. L'attention d'ailleurs est suspendue par l'impatience de voir la Cascade dont on entend le bruit de fort loin. A la descente de cette Montagne, on en retrouve une autre moins difficile, et nous fîmes rentrer les Dames dans leurs chaises pour la monter plus facilement. Enfin nous arrivâmes à la Croix qui est au haut de la Cascade. Nous y trouvâmes le Valet que nous avions dépêché la veille, et qui nous assura que nous avions passé tout le mauvais chemin. Nous descendîmes pour considérer cette Chute d'eau, et nous n'eûmes pas lieu de regretter la fatigue du voyage. Cet endroit mérite d'être vu. Cette Cascade se forme de l'amas des eaux qui s'écoulent de toutes les Montagnes supérieures, et qui forment en cet endroit un Torrent assez large. Il se fend en deux bras contre une pointe de roc qui le divise, et autour duquel il s'est creusé deux lits. On a pratiqué sur chacun d'assez mauvais Ponts de bois, couverts de terre, de branchages et de rocailles, qui ne sont pas fort assurés. Le bruit de l'eau qui coule dessous, et la vue du précipice dans lequel elle s'abîme impriment une certaine frayeur assez pardonnable, sur-tout quand il y fait un grand vent, qui couvre tous

les environs d'un nuage de pluie très fine qui s'élève des bouillons de cette eau irritée. Aussi je ne comprends pas la témérité de ceux qui osent passer en voiture sur ces deux Ponts chancelans, qui n'ont aucuns appuis. Nos Dames n'y passèrent qu'en tremblant, et n'osèrent approcher de la pointe du Rocher qui sépare les deux Torrens. L'un des deux est beaucoup plus fort et plus rapide que l'autre : tous deux paroissent former diverses Chutes, parce que les Rochers le long duquel ils coulent sont inégaux. Mais cette inégalité fait le plaisir des yeux, en offrant à la vue une infinité de Cascades particulieres qui forment diverses figures, et quantité de petites napes d'eau infiniment plus belles que celle que l'Art sait imiter. Ce Torrent tombe d'environ cinquante pieds de haut, et forme au pied du Roc une espece de Lac qui s'écoule par un Ruisseau qui porte un quart de lieue loin de là l'écume qu'il forme en tombant. Cette eau sert à faire tourner un Moulin qui est au bas du roc, et la maison du Meûnier est la seule habitation que l'on voye en cet endroit sauvage, avec une petite Chapelle.

M. Lake invita les Dames à y descendre pour considérer la Cascade plus commodément. Nous laissâmes nos voitures et nos chevaux au haut de la Croix et nous descendîmes auprès de sa maison. Le Meûnier nous conduisit sur un roc vis-à-vis la Chute d'eau, et offrit de nous la faire paroître aussi abondante que quand il a plu plusieurs jours de suite. Il monta avec ses garçons au dessus des Ponts, et ouvrit une espece

de digue qu'il y a fait avec des planches, des fascines, des fagots de bruyere, et de la terre, pour retenir une partie de l'eau dans le bassin supérieur. A peine eurent-ils soulevé ces fascines avec leurs fourches, que la Cascade s'enfla et roula des montagnes d'eau et d'écume, qui imitoient parfaitement les flots de la Mer dans sa plus grande fureur. En quelques endroits elle formoit des Jets-d'eau naturels qui s'élevoient en forme de gerbes, en se brisant contre les diverses pointes du rocher ; et malgré le bruit affreux que ces eaux font en se précipitant, elles offrent un spectacle très curieux. Le Meûnier voulant nous régaler de tous les plaisirs dont ce Lieu est susceptible, prit un de ses Chiens dressé à cet exercice, et le précipita dans le Torrent. Nous le perdimes un moment de vue, mais il reparut aussi-tôt du fond de l'eau et vint nous caresser, comme pour nous demander sa recompense. Dans le même moment, un des Valets du Meûnier s'étant dépouillé de ses habits à la réserve d'un seul caleçon, nous salua du haut du Pont, et se précipita de même dans le coulant de la Cascade. Nous le vimes rouler dans l'eau et tomber dans l'écume qui est au bas, et après y avoir nagé un moment, il vint à nous, savoir s'il y avoit quelque chose de plus pour notre service. Les Dames, surprises aussi bien que nous de l'agilité avec laquelle il s'étoit élancé sans se blesser, le gronderent de s'exposer de la sorte pour un petit profit. Il nous dit qu'il s'y étoit exercé dès l'âge de sept ans, et qu'il ne s'étoit jamais blessé, parce que l'eau le sou-

levoit au-dessus des pierres. Nous lui donnâmes chacun quelques petites pièces pour sa récompense, et nos Dames s'amuserent quelque tems à considérer le mouvement impétueux de ces eaux, qui leur parurent d'autant plus admirables qu'aucune d'elles n'avoit vu de Cascade, excepté Mylady, qui avoit vu celle de S. Cloud. Elle soutint cependant que cette Cascade artificielle étoit fort inférieure en beauté à celle du *Coo* toute sauvage qu'elle étoit, parce que celle-ci étoit l'ouvrage de la seule Nature. J'avoue que je ne fus pas de ce sentiment, qui me parut un peu outré. Mais c'est-là le génie Anglois ; il est extrême en tout. Nous interrogeâmes le Meûnier, sur tout ce qui regardoit cette Chute d'eau. Il nous dit que telle que nous la voyions actuellement, elle étoit infiniment moindre qu'en Hiver, sur-tout après la fonte des neiges qui durent peu dans ces Païs-là, parce que les vapeurs des Minéraux dont les Montagnes sont remplies les fondent d'abord. Cependant, dit-il, quand les neiges ou les pluies ont été abondantes, ou continues pendant quelques semaines, les eaux que la Cascade roule font un bruit affreux, et on en entend le murmure de Spa même, quoiqu'il y ait trois heures d'ici. Il étoit aisé de se l'imaginer par celui qu'elle faisoit actuellement et qui nous obligeoit de parler fort haut pour nous entendre.

Après être monté sur le sommet de la colline et avoir admiré les vues, Mr. Lake nous dit que nous avions à présent un voyage intéressant à faire. C'est

de prendre incessamment le chemin de *Stavelo*, car ces belles Napes d'eau ne nous donnent point à dîner. Il étoit effectivement déjà près de dix heures : nous repartimes pour *Stavelo*, où nous arrivâmes une demi-heure après.

C'est une petite Ville fort simple et fort triste, qui par-tout ailleurs ne passeroit que pour un Bourg. Elle est située au bas des Montagnes sur une petite rivière nommée la *Rech*, qui prend sa source à quelques lieues de là au dessous de Limbourg. Nous y descendîmes à la *Ville de Liège*, qui est l'Auberge la plus apparente, quoique l'on y soit assez mal. Après y avoir pris quelques rafraichissemens, nous allâmes nous promener dans la Ville en attendant que le dîner fut prêt. Nous eûmes bien-tôt vu les dedans, qui consistoient en une grande Place fort propre à tenir une Foire, mais qui n'a rien de beau, ni de brillant. De là nous allâmes voir l'Abbaye, qui est fort considerable. Car son Abbé, qui est Moine, a le titre de Prince de l'Empire et on lui donne de l'Altesse. Ce qu'il y a de curieux, c'est que comme ces Moines ne font pas preuve de Noblesse, et que Mr. l'Abbé doit toujours être pris du Corps de l'Abbaye, il est arrivé plus d'une fois que le Prince de *Stavelo* étoit fils d'un des Païsans des environs, et que Son Altesse avoit des Freres, des Oncles et des Neveux qui regardoient comme une suite de la fortune de leur Parent, l'avantage de pouvoir par sa faveur devenir Fermiers de son Abbaye. Ces Moines, qui sont de l'Ordre de S. Benoit, sont

extrêmement riches ; leur Abbaye a de grandes extensions, et ils prétendent qu'elle est des plus anciennes de leur Ordre. Les bâtimens en paroissent fort beaux. Le Palais du Prince-Moine est très vaste. Il a sa table à part et ses Officiers, et tient un train assez leste. Nous ne le vîmes pas ; il étoit allé chasser, à ce qu'on nous dit, à une Campagne qui lui appartient à quelques lieues de là. On nous assura qu'il étoit très poli et charmé de voir les Etrangers, qu'il recevoit parfaitement bien. Nous n'eûmes pas lieu de nous louer de ses Moines. Le Marquis fit annoncer la Duchesse et sa compagnie, il demanda à voir Mr. le Prieur, ou quelqu'un des premiers Officiers du Prince ; mais ils ne jugerent point à propos de paroître. Peut-être craignoient-ils que nous ne vinssions leur demander à dîner, car on nous dit qu'en l'absence de Mr. l'Abbé, les Moines n'aimoient pas à voir des Etrangers. On nous envoya recevoir par un gros Pere, qui n'avoit ni manieres, ni conversation. Il nous servit de guide pour voir l'Eglise, qui n'a rien de rare. Elle est pourtant assez propre, et toute la voûte en est peinte, mais grossièrement. Le Chœur où les Moines chantent, est d'une grande propreté. L'Autel est extrêmement riche. Il est d'argent massif, et chargé de quantités de petites figures et d'ornemens Gothiques de vermeil doré, et émaillé. Le dessus de l'Autel est d'or, à ce qu'on nous dit, aussi bien que la Châsse qui renferme les os du fameux S. Remacle Patron de leur Abbaye. Nous ne pûmes cependant pas

les voir, quoiqu'on les montre ordinairement aux Etrangers. Le Moine qui nous servoit de guide, nous dit que depuis quelque tems, on avoit caché la table d'or de l'Autel, et la Châsse du Saint, pour les mettre à l'abri des Voleurs et des Bohémiens qui rodoient dans le Païs et y faisoient des ravages étranges. Il nous en montra même une douzaine qui étoient pendus au gibet de l'Abbaye, qui est sur une Montagne voisine que nous voyions de là ; et il nous dit que depuis six mois, ils avoient volé dans les Eglises du voisinage plus de deux-cens Calices, Ciboires et autres vases d'argent et d'or qui servent à la Messe. Il ajouta enfin, que pour ces raisons le Prince avoit fait cacher secretement ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Abbaye, et qu'il n'y avoit que Son Altesse, et deux ou trois des plus anciens du Couvent, qui en savoient l'endroit. Il nous montra quelques Reliquaires et un Buste d'argent qui renfermoit la tête de je ne sai plus quel Saint, dont il nous conta force merveilles. Il nous fit descendre ensuite dans une Eglise souterraine, où il y a une Image miraculeuse, bien vieille et bien enfumée par la vapeur des cierges et des lampes qui brulent continuellement devant elle. Il nous montra aussi l'endroit où leur Saint avoit été enterré, et quelques autres choses de cette espèce. De là il nous fit passer dans un petit Préau qui est de plain-pied avec ce merveilleux caveau, et nous mena dans une espede de Cabinet isolé de toutes parts : c'est une sorte de Pavillon soutenu de quatre colonnes, au

dessous duquel on voit une vieille croix de fer, qu'ils ont en grande vénération. La dévotion avec laquelle il s'y prosterna pour l'adorer, nous obligea à lui demander ce que c'étoit. Il nous répondit, que c'étoit la Croix de S. Lambert, et qu'on l'avoit placée à l'endroit où ce Saint avoit été mal à propos mis en pénitence, et d'où l'on l'avoit retiré tout couvert de neige. Il nous fit à ce sujet je ne sais quel conte, auquel nous ne comprimes rien. Les Dames, qui n'en étoient pas fort curieuses, continuèrent leur promenade, et entrèrent dans un Jardin dont elles virent la porte ouverte. Dès que le Moine s'en aperçut, il courut après elles en leur criant, que cela n'étoit pas permis aux Femmes ; et comme elles feignirent de ne le pas entendre, le brutal se jetta sur elles et prenant Mylady par le bras, il la fit retourner avec une violence qui fâcha Mr. Lake au point qu'il dit quelques injures au Moine. La Duchesse demanda à voir le Prieur, pour lui en faire ses plaintes ; mais personne ne vint, et nous sortîmes fort mécontents de notre visite.

Nous retournâmes à notre Auberge, où nous trouvâmes un dîner fort différent de celui de Franchimont. Nous nous y régalâmes en poisson ; car depuis que nous étions à Spa, nous n'en avons pas goûté. Soit parce qu'il y est rare et que l'on n'y a que du poisson d'eau douce, soit parce qu'il est effectivement contraire au régime des Eaux, il est sévèrement banni des tables, où tout le monde mange gras, si ce n'est peut-être quelques Catholiques zélés qui font maigre les ven-

dredis seulement. Le Valet que nous avions envoyé devant nous à *Stavelo*, avoit fait pêcher des Truites et des Ecrevisses, et nous en eumes de très belles. Nous nous dédommageames en dînant, à médire du Moine bourru que nous avions vu, et nous nous promimes tous de faire l'éloge de ses manieres brutales en toute occasion ; bien persuadés que si son Abbé est aussi poli qu'on nous le dit, il apprendroit à ce Frocart à mieux connoitre son monde, et à parler du moins avec respect à des Femmes de qualité.

Sur la fin du dîner, la Maitresse de l'Auberge supposant que nous étions accoutumés à boire à Spa de l'Eau minérale avec le vin, vint nous en offrir d'une Fontaine qui est près de *Stavelo*, et que l'on regarde comme la rivale du *Pouhon*, sous le nom d'Eau de *Chevron*, qui est un Village voisin. Nous en avions ouï parler à notre Médecin, et quoiqu'il ne nous en eût pas dit grand bien, et qu'il nous eût assuré même que Mr. *Chrouet* ne l'approuvoit pas, nous eumes la curiosité d'en goûter. Je ne sai si nous avions tort, mais nous étions tous dans l'idée que quand on est dans un País étranger, il y faut voir et goûter tout ce qu'il y a de rare. La Femme nous en apporta deux bouteilles bien scellées, dont elle nous vanta beaucoup les vertus, en nous disant que quantité de personnes en faisoient venir et s'en trouvoient bien. Ce qu'il y a de vrai, c'est que des Marchands de mauvaise foi de ce Canton, en ont envoyé en País étranger des voitures entieres sous le nom d'Eau de Spa, dont ils avoient

frauduleusement contrefait le cachet. A moins d'être connoisseur et Chymiste, il est aisé de s'y tromper, car nous lui trouvames le même goût qu'à l'Eau du *Pouhon* ; elle a même quelque chose de plus délicat, et qui plait encore plus. Son acide, quoique plus léger, a quelque chose de pénétrant qui paroît rafraichir davantage, et les vésicules d'eau qui y sont plus abondantes, et que le vulgaire prend pour l'Esprit du minéral, préviennent d'abord en sa faveur. On en est pourtant revenu, depuis qu'on a découvert que ces vésicules ne sont que des parties d'air qui s'y sont incorporées, et qui en rendent le transport plus difficile, par la nécessité où l'on est de laisser longtems les bouteilles ouvertes avant de les boucher. Par une suite de cette observation, quelques bonnes qualités qu'on suppose à cette Eau dans sa source, elle ne vaut absolument rien lorsqu'elle est transportée, parce qu'elle est destituée de ces Esprits minéraux qui font tout son mérite.

Le Public esclave des nouveautés en a pourtant été quelque tems la dupe, et les Eaux de Spa se virent à la veille d'en souffrir et d'être abandonnées. Les Habitans de Spa, allarmés de l'attentat de leurs voisins, traduisirent la Fontaine de *Chevron* au redoutable Tribunal des Médecins de Liège. La Faculté s'assembla extraordinairement pour lui faire son procès en forme, et enfin le 7 Octobre 1711, elle fut sérieusement condamnée, comme mal-faisante, nuisible, meurtrière même, comme on peut l'inferer des propres termes de leur Arrêt, dont voici la teneur.

Déclaration des Docteurs en Médecine du Collège de Liège, contre les Eaux minérales de Chevron, en date du 7 Octobre 1711.

Nous les Médecins, composans ledit Collège, déclarons que les Eaux de Chevron prennent plus de teinture avec la noix de galle, que celles du Pouhon de Spa, à raison d'un Sel acre, vitriolique et fixe, dont elles sont imprégnées au-delà de celles de Spa, qui ont un Sel de Mars beaucoup plus temperé par des parties sulphureuses qui émoussent leur activité, par où nous les estimons beaucoup davantage; ayant reconnu et reconnoissant tous les jours que les plus vitriolées, où l'acide prédomine ouvertement, ne se prennent pas impunément par les personnes incommodées de maladies de Poitrine, de Catarres et autres accidens, où un acide mordicant peut être nuisible, etc.

Le trait est malin, dit Mylady : mais les Eaux de Chevron n'ont-elles point appelé de cette sentence ? Il y a du moins nullité dans la forme : Mrs. les Médecins de Liège étant Juges et Parties, pourroient être recusés. Vraiment, Madame, reprit Mr. Lake, si l'on en croit Mr. Chrouet, il y a aussi nullité dans le fond ; car il prétend qu'après avoir analysé cette Eau, il n'y a pas plus trouvé de Vitriol que dans celles de Spa ; et j'ai ouï dire qu'il s'étonne de la belle passion que

Mrs. de Liège ont pour le Vitriol, qu'ils prétendent voir par-tout où il n'est pas. Mais quoiqu'il raisonne sur des principes differens, il convient que les Eaux de Spa sont infiniment supérieures à celles de *Chevron* et assure qu'elles ont deux tiers plus des mêmes Minéraux; 2^o que leur Sel double est beaucoup plus fort; 3^o enfin qu'elles abondent d'un Souphre infiniment précieux. Mr. Chrouet est cependant plus indulgent que Mrs. de Liège, car il avoue que les Eaux de *Chevron* ne sont pas mal-faisantes, mais seulement moins salutaires; et j'ai ouï dire que par cette seule raison, il ne les conseille à personne. N'en buvons donc plus, dit la Duchesse, de peur de nous brouiller en partant, avec les Fontaines de Spa, dont nous nous sommes si bien trouvés jusqu'ici. Nous la crumes, et nous quittames la table. Comme il étoit encore de trop bonne heure pour repartir, et que nous ne savions que d'en venir dans cette petite Ville, où il n'y avoit plus rien à voir, Mr. Lake nous proposa d'aller voir celle de *Malmédy*, qui n'est qu'à une heure de là, et où il y a aussi une magnifique Abbaye, qui est de la dépendance de celle de *Stavelo*, et soumise au même Abbé. Mais Mylady s'y opposa, par le souvenir de l'insolence qu'elle avoit éprouvée le matin. Cependant nous appelames nos Cochers pour savoir si nous avions du tems assez pour faire ce petit voyage; mais, soit qu'ils voulussent épargner leurs chevaux, soit qu'effectivement le chemin fût trop rude, ils refuserent de nous y mener, à moins d'y vouloir coucher; et nous en

restames là. Ne sachant donc que faire pour nous amuser, nous demandames des cartes, et nous fimes une partie.

Nous n'avions fait encore que deux tours, lorsque nous vîmes arriver dans notre Auberge et dans une autre du voisinage, une troupe d'hommes à cheval et de femmes en voitures, suivie de quantité de chevaux, de moutons et de cochons; et toute la troupe avoit l'air triste et inquiet comme des gens qui se seroient sauvés à la hâte de quelque incident funeste. La première idée qui nous vint, fut que c'étoit des Familles échappées de quelque incendie, et nous appellames nos Valets pour savoir ce que c'étoit. Ils vinrent un moment après, nous dire que c'étoient des personnes qui ayant été mordues par des Chiens enragés, revenoient de l'Abbaye de S. Hubert, où ils avoient été se faire tailler pour guérir, et s'en retournoient du côté de Cologne, d'où ils étoient partis. Mrs. les Allemands, plus que pas une Nation du monde, ont une foi extraordinaire à la vertu de S. Hubert. La fameuse Abbaye de ce Saint est dans le Luxembourg, au milieu des Ardennes, sur les frontières du Duché de Bouillon et de l'Evêché de Liège, c'est à dire à huit ou dix lieues environ de la petite Ville de *Stavelo* où nous étions. Ce que nous avions ouï dire en différentes occasions des merveilles de cette célèbre Dévotion, nous fit quitter le jeu pour nous informer par nous-mêmes de toutes les particularités qu'on en raconte: et peu s'en fallut que nous n'eussions fait le voyage. Si notre

départ n'avoit pas été arrêté, nous aurions été jusqu'à cette Abbaye si renommée, pour voir de plus près les célèbres superstitions qu'on y exerce. Car, outre la *Rage* dont ces Moines prétendent pouvoir guérir ou préserver les Hommes et les Bêtes, ils ont encore une Relique qui a le pouvoir de chasser et d'exterminer les Rats ; fondés peut-être sur le rapport qu'il y a entre les mots de *Rats* et de *Rage*. (Ce fut la remarque de Mylady.) Mais la crainte que la Duchesse avoit d'inquieter Mylord son Epoux, qui devoit l'attendre à Bruxelles, arrêta notre curiosité. Nous y suppléames en interrogeant toute cette troupe, que nous plaignimes d'abord, et dont nous exagerames le malheur, pour nous insinuer dans leur esprit, et gagner leur confiance. D'ailleurs il n'eût pas été sûr pour nous, de railler leur simplicité, dans l'idée où ils étoient du miracle qui venoit de s'operer en eux ; et nous aurions eu lieu de craindre de voir réveiller contre nous autres Hérétiques, une rage beaucoup plus funeste encore que celle dont ils se croyoient guéris. Ils nous raconterent, que sur la fin de Juillet dernier un Chien enragé avoit passé dans leur Village, et avoit fait des ravages étranges dans leurs troupeaux ; qu'il avoit mordu plusieurs chevaux, vaches, porcs et moutons, et même des poules ; et qu'au bout de huit jours, ils avoient remarqué que le principal Coq de leur basse-cour, qui apparemment avoit été mordu aussi, étoit devenu furieux. Ils nous dirent que ce Coq s'étoit jetté sur plusieurs personnes de la maison, qu'il avoit égra-

tigné, et pincé jusqu'au sang avec son bec ; et que tous ceux qu'il avoit blessés, ayant tout lieu de craindre les funestes effets de cette morsure, étoient allés à S. Hubert avec les bêtes mordues, pour se faire guérir, après avoir pris la précaution de se faire donner le *Repit*, par des gens du voisinage qui avoient eux-mêmes été taillés autrefois à S. Hubert. Pour nous assurer de la qualité de la morsure, nous demandames à ces bonnes gens à quoi ils avoient reconnu que le Chien qui avoit mordu leurs bestiaux, étoit enragé ? Aucun d'eux ne put nous dire qu'il l'eût vu : mais tous répondirent uniformément, qu'on les avoit assurés que ce Chien étoit véritablement mauvais, et nous le dépeignirent selon l'idée que l'on a communément de ces animaux. C'étoit, nous dirent-ils, un Chien noir et maigre, qui couroit la campagne sans suivre de route fixe, s'arrêtant quelquefois tout court et sans sujet, heurtant contre ce qu'il rencontroit sans s'en détourner. Il portoit la queue repliée entre les jambes. Il avoit les oreilles abaissées, les yeux de travers et étincelans, et se jettoit indifféremment sur toutes sortes de personnes et de bestiaux. On nous a dit même, ajouterent ces bonnes gens, que cet animal avoit la langue pendante, et qu'il rendoit par la gueule et les narines de la bave et de l'écume ; qu'il haletait toujours, et que les flancs lui battoient continuellement ; et personne ne l'a vu manger ni boire.

Cette peinture, qui assurément porte tous les traits d'un animal atteint de la Rage, nous laissa une im-

pression d'horreur, qui augmentoit encore par la consternation avec laquelle ces gens nous en faisoient le récit. La Duchesse leur demanda si quelqu'un de la troupe avoit déjà ressenti quelques atteintes de ce mal affreux, avant d'aller à S. Hubert. Ils nous montrèrent une Fille, en qui ils avoient cru voir déjà des symptômes de Rage, dont le principal étoit à leur avis, qu'elle commençoit à avoir de l'aversion pour l'eau, à se plaire à entendre les chiens aboyer, et à les imiter quelquefois; et que pour cette raison ils s'étoient tous hâtés de prendre le *Repit*, et qu'ils s'étoient mis en chemin vers l'Abbaye de S. Hubert avant l'expiration du terme prescrit. La précaution leur avoit paru d'autant plus sage, qu'ils nous racontèrent qu'un jeune-homme de leur voisinage étoit mort misérablement de cet étrange mal, depuis quelques semaines. Les circonstances qu'ils nous en apprirent, ont quelque chose de si extraordinaire, tout affreuses qu'elles sont, que je ne les oublierai de ma vie. Ce jeune-homme, qui étoit parent d'une personne de la troupe, étoit, disoient ils, âgé de 20 ans. Il aimoit passionnément les chiens, et jouoit indifféremment avec le premier qu'il rencontroit; il étoit dans l'idée, qu'un animal si fidèle à l'homme ne pouvoit lui communiquer l'horrible mal de la Rage. On l'avoit souvent averti qu'il pourroit l'éprouver un jour, s'il ne prenoit plus de précautions en jouant avec les chiens. Le malheur, voulut, nous dirent ces bonnes gens, que cette prophétie ne fut que trop vraie. Un chien, dont la Rage n'étoit pas encore

manifestée, vint à sa rencontre; il badina avec lui, et cet animal le mordit légèrement au visage. Il se contenta de panser sa blessure, comme une playe ordinaire et ne voulut point le *Repit*, quelque instance que ses Parens lui en fissent. Chacun cependant s'attendoit à ce qui arriva, et on le fuyoit déjà comme atteint de ce mal, personne ne voulant le souffrir en sa compagnie. Une petite fièvre qui lui survint environ un mois après, fit soupçonner que ce garçon ressentoit déjà les progrès de ce mal. et quoiqu'il eût encore tout son bon-sens, on le lia dans sa chambre et on lui donna malgré lui le *Repit*, son plus proche Parent le demandant pour lui et en son nom. comme cela se pratique à l'égard des Enfans. La fièvre continua avec une grande alteration, et comme on crut que le mal étoit prêt de se manifester, et que personne n'osoit en approcher dans la crainte d'être mordu, on alla chercher tout ce qu'il y avoit de gens dans le voisinage qui avoient été *taillés de la Ste-Etole*, et on le mit de force sur une charette à laquelle on le lia sur la fin de Juillet dernier, et on le mena ainsi à S. Hubert. Dès qu'il eut mis le pied sur le territoire de l'Abbaye, il entra dans une fureur étrange, il déclara qu'il étoit enragé, il hurloit et aboyoit comme un chien, il ne voulut ni boire ni manger. Il cherchoit à mordre ceux qui l'approchoient, il souffroit des convulsions étranges, crioit qu'il voyoit des Spectres; sa voix étoit enrouée, il avoit une totale aversion de l'eau et des choses liquides; quand on lui en présentoit, il disoit qu'il y voyoit des chiens prêts à

le dévorer. Enfin il expira le lendemain au milieu de ces tourmens, laissant, dirent-ils, ceux qui le menoient dans une grande admiration de la puissance de Monsieur S. Hubert, qui punissoit d'une manière si visible l'incrédulité de ce jeune-homme. Car, ajoutèrent-ils, il étoit si bien enragé, que son visage parut prendre la forme d'un chien, et que ceux qui le gardoient observerent que quand ses urines étoient reposées, on y voyoit au fond du vase des dépôts et des sédimens qui avoient la figure de petits chiens. Cette imagination ridicule nous eût fait rire en toute autre occasion : mais elle venoit à la suite de tant d'horribles circonstances, que nous nous contentames de gémir secrètement en nous-mêmes sur la simplicité de ces pauvres gens, et le malheureux sort de ce jeune-homme, que selon les apparences on avoit fait devenir enragé à force de vouloir l'en préserver; mais nous réservames toutes nos reflexions à un autre tems, pour suivre l'examen des rubriques observées par ces bonnes gens.

Mr. Lake, qui ignoroit aussi-bien que nos Dames ce que signifioit ce *Repit* dont ils nous parloient, leur demanda ce qu'ils entendoient par-là, et comment se faisoit cette cérémonie. Celui d'entre eux qui paroissoit le mieux instruit dans la rubrique, la lui expliqua ainsi. Quand quelqu'un a été mordu de quelque bête enragée, et que par des empêchemens légitimes, il ne peut se rendre à l'Eglise du Saint dans les Ardennes, il doit aller au-plutôt trouver quelqu'un qui ait été autrefois *taillé de la Ste. Etole*, et lui demander le

Repit. Le terme de ce Repit est de 40 jours seulement : mais au bout de ce terme on peut le faire prolonger de 40 autres, et ainsi successivement, jusqu'à ce que les empêchemens légitimes, comme des affaires de famille, un tems de guerre, ou l'extrémité des deux âges, aient cessé. On se met à genoux devant la personne qui a été autrefois taillée, soit homme, soit femme, comme représentant le grand Saint Hubert, et on lui demande *Repit* de la Rage. Alors cette personne répond en faisant le signe de la Croix sur le malade prosterné : *Allez, je vous donne et vous accorde Repit pour 40 jours, au nom de Dieu, de la Ste Vierge Marie, et du glorieux S. Hubert.* Si la personne n'est pas en âge de raison ou qu'elle soit dans un état à ne pouvoir s'expliquer, comme étoit le garçon dont on vient de parler, le plus proche Parent peut le demander en son nom. Mais ce Repit ne dure que 40 jours, à moins qu'on ne le fasse renouveler, ou que l'on n'aille en personne à S. Hubert des Ardennes, dont les Moines seuls ont le privilege d'accorder un *Repit* de plusieurs années ; et cela se pratique à l'égard des Enfans qui ne sont pas encore en âge de communier. Cette cérémonie suspend, poursuit-il, l'effet de la Rage, qui sans cela se manifesterait dans les 40 jours, qui suffisent pour faire commodément le voyage. Comment donc, dit la Duchesse, êtes-vous obligés de prendre la Communion dans cette cérémonie ? Oui, Madame, dit-il, et cela pendant neuf jours après que l'on a été taillé dans l'Eglise. Il y a même,

ajouta-t-il, plusieurs choses à observer, et si l'on manque à aucune, par mépris sur-tout, le miracle ne s'opere pas. Cet homme en même tems tira de sa poche un Billet imprimé, que les Moines leur avoient donné en partant, et qui contenoit tout ce qu'il faut pratiquer. Comme ils en avoient chacun un pareil, il nous laissa celui-ci, que je joignis à mes Mémoires.

Maniere de faire la Neuvaine de Saint Hubert.

“ 1. La personne mordue de quelque Bête enragée, et qui veut être guérie ou préservée de la Rage, doit se confesser et communier neuf jours consécutifs.

“ 2. Elle doit coucher seule en draps blancs et bien nets, ou bien se mettre au lit tout habillée.

“ 3. Elle doit boire dans un gobelet de verre, ou dans quelque autre vase particulier. et ne doit point baisser sa tête en buvant, ni boire aux Fontaines et aux Rivières.

“ 4. Elle ne peut boire que du vin rouge, claret, et blanc, trempé avec de l'eau, ou seulement de l'eau pure.

“ 5. Elle peut manger du pain blanc, ou autre ; de la chair d'un Porc mâle, d'un an ou plus ; des Coqs ou Poules, aussi d'un an ou plus ; des Poissons portant écailles, comme Harengs-sorets, Carpes etc ; des œufs, et toutes ces choses doivent être mangées froides.

“ 6. Elle ne peut pas peigner ses cheveux, pendant l'espace de quarante jours.

» 7. Le dixieme jour après avoir été taillée, elle doit faire délier son bandeau par quelque Prêtre, le faire bruler, et en jetter les cendres dans la Piscine d'une Eglise.

» 8. Elle doit solenniser tous les ans la Fête de S. Hubert, qui arrive le 3^e jour de Novembre.

» 9. Si la personne taillée recevoit ensuite quelque nouvelle blessure ou morsure de quelques Animaux enragés, elle doit faire la même abstinence trois jours seulement, sans qu'il soit besoin qu'elle revienne à S. Hubert.

» 10. Elle pourra enfin donner REPIT ou délai de 40 jours à toutes personnes qui sont blessées ou mordues jusqu'au sang, ou autrement infectées par quelques Animaux enragés. »

Mylady ayant entendu lire tous ces Articles, demanda avec étonnement si tous les observoient régulièrement. Le bonhomme lui repliqua, que si l'on en supprimoit seulement le moindre article, non seulement on deviendrait enragé, mais qu'on le seroit de la façon du monde la plus terrible ; et que bien loin d'en omettre la moindre chose, ils y ajoutoient même : que pour s'épargner, par exemple, la tentation de boire aux Rivières et aux Fontaines, ils n'osoient pas même les regarder ; mais que lorsqu'ils en trouvoient sur le chemin, ils en détournoient promptement les yeux, quand ils ne pouvoient les éviter. Il nous montra un sac dans lequel ils portoient avec eux les alimens

marqués, pour en user dans les Auberges ; ei nous en vîmes en effet qui prenoient des précautions infinies pour boire selon la rubrique. Ils se levoient, fermoient les yeux, et buvoient debout, sans oser faire la moindre inclination de tête.

Le Signor Gratiani, qui jusques-là n'avoit rien dit, pria ces bonnes gens de nous apprendre comment l'on tailloit de la Ste. Etole, et ils le firent volontiers. Dès qu'on est arrivé à l'Abbaye de S. Hubert, dit l'un d'eux, on va trouver les Moines, pour les prier de prêter leur ministère. On leur montre les Témoignages du Curé ou du principal Prêtre du Lieu d'où l'on vient, et même des Certificats légalisés par les Juges du Lieu le plus prochain où l'on fait sa demeure, pour attester la morsure faite par des bêtes enragées ; et après que les Moines les ont examinées, et qu'on leur a fait voir le nom de celui à qui l'on a demandé le REPIT, l'un d'eux introduit les Pélerins dans le lieu destiné à cette cérémonie. Il fait quelques courtes Prières, après lesquelles il prend la boîte dans laquelle on conserve l'Etole du Saint. Il fait ensuite une petite incision sur le front de chaque personne, et y insere une petite parcelle qu'il a coupée de la Ste. Etole, en prononçant le nom de Dieu, de la Vierge Marie, et du glorieux Saint ; et il serre le front avec un bandeau que l'on doit porter neuf jours consécutifs.

Ce qui est bien admirable, continua le bon-homme c'est que cette Etole ne diminue pas, quoique si l'on ramassoit tout ce qu'on en a coupé depuis plusieurs

siècles, il y auroit de quoi en faire une douzaine au moins. Bien plus, Monsieur, dit-il, elle s'est conservée sans corruption, malgré l'humidité de l'Eglise qui gâte en peu de tems les autres ornemens. Son incorruptibilité même paroît encore, en ce que les brins d'Etole que l'on insere dans le front des personnes suspectes de Rage, y demeurent dans leur entier sans que la playe les rejette, comme il arrive d'ordinaire dans les autres blessures, où la Nature repousse jusqu'aux moindres particules des substances étrangères. Tout cela est bien merveilleux, dit le Signor ; mais quand on a inséré le petit brin d'Etole, les malades sont donc en sureté, et peuvent s'en retourner ? Oui, dit le bonhomme : dès que la cérémonie est finie, les bons Peres distribuent à tous ceux qu'ils taillent, un Billet imprimé, pareil à celui que vous avez vu, et exhortent les Pélerins à l'observer rigoureusement pendant leur voyage ; car il est libre alors à un chacun de s'en retourner, pourvu que dans la route on puisse communier tous les jours : mais la plupart des Pélerins achèvent la Neuvaine sur les lieux. La Duchesse demanda ce que c'étoit que la *Ste-Etole*. Le Marquis lui expliqua en Anglois, que c'étoit une bande d'étoffe fort étroite que les Prêtres Romains portent au cou pendant le Service, à peu près comme l'Echarpe que les Chanoines et les Chapelains du Roi portent en Angleterre. Car si nous avions fait la moindre mention de Ministres Anglicans, ces bonnes gens n'auroient plus voulu nous rien dire, et peut-être nous auroient punis

de notre curiosité. Mais comme ils ne nous connurent pas pour Protestans, ils continuerent à nous raconter toutes les merveilles de la Ste-Etole, et nous en dirent des plus belles, dont voici le précis.

Ils commencerent par nous apprendre, que S. Hubert étoit Fils d'un Duc d'Aquitaine, (car les Saints de ces siècles étoient tous grands Seigneurs, selon les Légendes) Hubert avoit été élevé à la Cour, et vivoit en Courtisan : il aimoit particulièrement la Chasse, et couroit souvent les Bois pendant le Service Divin ; c'est à dire, qu'il étoit un peu Petit-maitre. Un jour qu'il s'étoit égaré en chassant dans les Ardennes, et qu'il étoit fort embarrassé de retrouver sa route, il vit venir à lui un grand Cerf qui portoit une image du Crucifix, entrelassée dans son bois. Il entendit même une voix terrible qui le menaça de l'Enfer, s'il ne changeoit de vie. Hubert se convertit et se fit Prêtre, après avoir mis sa Femme dans un Couvent. De là il alla à Rome, et pendant qu'il y étoit, le Pape Serge eut révélation que S. Lambert Evêque de Maastricht avoit été assassiné ; et l'Ange qui lui apporta cette nouvelle, mit sous son chevet le Bâton Pastoral du défunt Evêque, avec ordre de sacrer à sa place Mr S. Hubert. Ces messages célestes étoient si communs en ce tems-là, que les Faiseurs de Légendes faisoient descendre du Ciel des Légions d'Ange pour la moindre bagatelle. Le rêve le plus absurde, le songe le plus ridicule, étoit toujours dans les Saints de ces siècles ténébreux l'ouvrage d'un Ange, à ce que disoient ceux

qui écrivoient leur Histoire. Ainsi le Pape Serge ne s'avisa pas de douter un moment du fait, il exécuta à son réveil ce qu'il avoit rêvé ; et pendant la cérémonie, le même Ange apporta du Ciel une magnifique Etole de la part de la Vierge Marie, avec un petit compliment à S. Hubert, dont voici la substance. *Hubert, voilà une Etole que la Vierge Marie t'envoie. qui sera un signe perpétuel de ton pouvoir absolu sur les Démons et les Bêtes venimeuses et enragées, etc.* C'est cette merveilleuse Etole que l'on conserve, nous dit ce bon-homme, depuis tant de siècles. Il nous apprit encore, que S. Pierre étoit venu du haut du Ciel faire son présent à S. Hubert, et qu'il lui avoit donné une Clef d'or, sur le modèle de laquelle on a fait celle dont l'on marque les bestiaux que l'on veut guérir ou préserver de la Rage.

Le Marquis, qui avoit écouté tous ces contes sans ouvrir la bouche, se réveilla dans cet endroit. et dit d'un grand air de persuasion : Oh ! cela est très vrai, car j'ai vu moi-même dans l'Abbaye de S. Hubert le Bâton Pastoral de S. Lambert ; c'est une Crosse d'ivoire, que l'on y conserve encore, et avec bien de la raison sans doute. J'ai aussi vu faire la cérémonie de l'incision, et tout ce que vous en dit cet honnête-homme est encore fort au-dessous des merveilles que l'on m'y raconta. On m'assura que la vertu de la sainte Etole est si grande, qu'elle la communique à tout ce qui l'approche. J'y vis toucher quantité de petits cornets, de Médailles. de bagues d'or et d'ar-

gent, des Chapelets, des Croix et autres petits meubles de dévotion que l'on y vend aux Pélerins, au moyen desquels toute personne qui les porte n'a, dit-on, rien à craindre de l'approche ou de la morsure des bêtes enragées. J'en achetai aussi, dit-il d'un air malin : car il n'est pas permis d'y aller sans en rapporter ; et quoique je n'aye point été taillé, et que j'aye cependant marché en beaucoup de Païs, je n'ai jamais été mordu de chiens enragés.

Cela est sûr, Monsieur. dit le Païsan, et le préservatif est infailible. Mais, lui dit Mylady, je ne crois pas que l'on donne des morceaux de la Ste Etole aux bestiaux que l'on mène à S. Hubert ; il me semble que ce seroit profaner une Relique si merveilleuse. Non, non, Madame, répondit le Païsan, on les marque seulement avec la Clef de S. Hubert. C'est un fer que l'on fait rougir, et qu'on applique sur l'endroit où les bêtes ont été mordues ; et quand la morsure ne paroît pas, on leur applique la Clef brûlante sur la tête ; et de mémoire d'homme, on n'a vu ces bêtes devenir enragées. Bien plus même. ajouta-t-il, c'est que si par l'inobservation de quelques-uns des Articles qui nous sont prescrits, il nous arrivoit à nous autres d'être repris de la Rage, elle ne sera jamais si violente que dans ceux qui n'ont pas été taillés : et la sainte Etole fait que malgré les tourmens de la Rage nous mourons paisiblement, sans mordre personne. Mais j'avois cru, dit la Duchesse, que quand on avoit été à S. Hubert, on étoit préservé pour toujours de la Rage. Cela est

bien vrai, Madame, dit le Païsan ; cependant quand on manque de foi, ou que l'on néglige par mépris quelques-unes des rubriques prescrites, pour-lors le grand Saint Hubert punit sévèrement ces misérables, mais dans cette vie seulement ; car comme il leur accorde une mort tranquille, ils ont le tems de se confesser. Pareillement, dit-il, ceux qui ont obtenu le *Repit*, sont quelquefois repris de la Rage, quand ils négligent sans raison légitime de faire leur Pélerinage avant l'expiration du *Repit* ; et c'est alors une punition visible que le Saint leur envoie pour avoir méprisé son pouvoir. Croyez-moi, madame, poursuivit-il, puisque vous en êtes si près, vous devriez y aller, car il pourroit arriver quelque jour que vous seriez obligée de faire un voyage plus long. La Duchesse lui répondit bonnement, que pour cette fois, la chose n'étoit pas possible, parce qu'elle étoit obligée de repartir incessamment ; mais que si elle revenoit une autre fois à Spa, elle pourroit bien alors aller à S. Hubert. Le bon-homme nous y exhorta fort, et conclut par nous prier d'acheter des petits cornets et autres semblables béatilles qu'il avoit rapportées ; et comme nous vîmes qu'il en vouloit à notre argent, et que d'ailleurs il étoit bien juste de payer les Histoires, Mr. Gratiani en prit pour tous, et lui donna une Guinée, c'est à dire, deux fois plus que ces babioles n'en valoient. Il nous les distribua ensuite, et chacun de nous rangea cette précieuse piece parmi les colifichets que l'on rapporte de Spa. Toute la troupe fit bien des vœux

pour notre conservation, et nous leur souhaitames un heureux voyage.

Cette conversation avoit duré assez longtems, et nos Cochers nous étoient venus avertir, qu'il étoit tems de repartir. Nous rentrames un moment dans la Salle, où nous fimes de tristes réflexions sur la crédule simplicité de ces pauvres gens. Mais comme les Cochers nous pressoient, Mylady, qui avoit envie de raisonner sur la Rage et sur ces prétendus préservatifs, nous invita tous à venir souper chez elle à notre retour à Spa, à condition que le Marquis nous diroit tout ce qu'il avoit autrefois vu à S. Hubert, que Mr. Lake l'expliqueroit, et que chacun diroit son avis. On accepta la partie ; et le Signor Gratiani qui étoit celui de notre compagnie qui pouvoit le moins s'accomoder de nos réflexions, marqua une grande passion d'entendre la compagnie raisonner sur ces faits merveilleux. Les Dames remonterent dans leurs voitures, et nous repartimes. Nos Cochers ne nous ramenerent point par la Cascade, parce que c'eût été un détour d'une heure. Ils prirent le chemin qui mène droit à Spa, et qui est beaucoup plus doux et plus court. Nous y arrivames en moins de trois heures, car il n'en étoit pas huit quand nous entrames au Bourg.

Nous trouvames en y arrivant notre petit Abbé qui vint à la portiere présenter la main aux Dames, pour les aider à descendre. Il leur marqua beaucoup de regret d'avoir ignoré ce petit voyage, et fit poliment quelques plaintes à Mylady, de le lui avoir caché.

Nous y eumes quelque regret aussi, car à son étourderie près, dont les leçons de Mylady l'avoient un peu corrigé à *Chaud-Fontaine*, il étoit fort amusant. Nous lui en fîmes nos excuses, parce qu'en effet c'étoit plutôt par oubli qu'à dessein, qu'on ne lui en avoit pas parlé. Mylady, pour l'en consoler, l'invita à venir souper avec nous, en s'excusant cependant sur le peu de chose qu'elle auroit à donner. Mais comme notre partie est plutôt un prétexte pour causer ensemble, lui dit-elle, que pour manger, je croi que vous y tiendrez bien votre place. Nous lui racontames ensuite une partie de ce que nous avions vu à la *Cascade* et à *Starvelo*, et nous le trouvames parfaitement instruit de tout ce qui regarde les guérisons de S. Hubert, qu'il traitoit hautement de superstitions. C'étoit bien en effet le plus incrédule petit Prêtre que j'aye jamais vu par rapport à ces dévotions. Quoiqu'il n'aimât point les Jansénistes, chez qui il avoit été élevé, il est apparent qu'il avoit malgré lui retenu beaucoup de leurs maximes et de leurs dogmes, qui sont infiniment plus raisonnables et plus éclairés que la plupart des points enseignés par les Jésuites et les autres Docteurs. Il débuta par nous dire des choses si fortes contre le REPIT et les autres pratiques du Pélerinage de S. Hubert, que nous nous promîmes beaucoup de plaisir de sa conversation. Courage, l'Abbé, dit Mylady, ramassez-nous tout ce que vous savez là-dessus, et nous le gardez pour le dessert : je vais en attendant voir si vous aurez à souper. Elle rentra chez elle avec

la Duchesse, et deux Dames qui les accompagnoient toujours ; et nous allames faire un tour sur la Place.

Il y avoit beaucoup de monde que nous ne connoissions pas, parce qu'il étoit arrivé quantité de personnes de Liège et des environs, qui viennent toujours sur la fin de la Saison. Comme ils sont dans le voisinage, ils ont moins à craindre que les Etrangers ; en cas que les pluies d'Automne détraquent les chemins. Rien n'est cependant plus mal imaginé de leur part, car ils laissent passer le tems le plus brillant ; mais comme ils ont essuyé en divers tems plusieurs mortifications de la part des Anglois qui voudroient se rendre maîtres des plaisirs à Spa, les Liègeois ont préféré la tranquillité et la liberté de leurs divertissemens, au fracas des plaisirs bruyans des compagnies Angloises. C'est une perte cependant pour le Public, car de toutes les Femmes du monde, il n'y en a pas, je croi, de plus enjouées que les Liègeoises. Je parle de celles qui ont eu quelque éducation. Elles aiment toutes la Musique, la Danse, et les Parties ; on diroit à les voir, qu'elles ont toujours le pied en l'air et prêt à commencer un menuet. On nous montra entre autres les deux Demoiselles R.... qui sont bien les plus charmantes personnes qu'on puisse voir, et qui passent pour les plus aimables Filles de Liège. Nous les entendimes chanter un Air en partie, avec toutes les graces et les agrémens possibles. Outre que ces deux Sœurs ont un air de douceur et de majesté, que l'on trouve rarement ensemble, elles sont parfaitement aimables. Nous

regrettames de n'avoir plus qu'un jour à rester à Spa, par le plaisir que nous nous serions flattés de goûter dans leur compagnie. Nous les saluames, et nous les trouvames aussi polies que belles.

Comme il étoit un peu tard et que chacun songeoit à son départ, nous ne descendimes le lendemain au *Pouhon* que vers les sept heures. Nous y primes congé de tous ceux de notre connoissance, et ces sortes d'adieux se font à Spa avec une apparence de tendresse tout extraordinaire. Nous allames aussi voir le Sr. Salpeteur notre fidèle ami : mais il avoit sa maison si pleine de monde, et il étoit si occupé à donner ses comptes à ceux qui partoient, que nous remimes nos adieux à l'après-midi. Nous ne pumes même le remercier de nous avoir indiqué la promenade du *Coo*, qui nous avoit paru si agréable ; et nous nous contentames de lui demander s'il n'y avoit plus rien à voir à Spa ou dans les environs, afin de ne négliger aucune des Curiosités du Païs. Il y pensa un moment et nous devions encore une visite à la Fontaine de *Nivezé* près du *Tonnelet*. Nous n'avions rien à faire et nous primes sur le champ la résolution d'y aller. On chercha des voitures, et en attendant qu'elles fussent prêtes, nous allames faire nos petites libéralités aux Femmes de la Fontaine du *Pouhon*, à qui l'on a coutume de donner quelque chose de plus qu'aux autres, parce que l'on boit toujours de cette Fontaine plus abondamment et plus longtems que d'aucune autre. Nous fimes aussi appeler la *Béate* qui fait les affaires

des bons Peres Capucins, et nous lui remimes ce que nous avions résolu en commun de lui donner pour eux. Mr. Lake y ajouta même une galanterie. Car ayant vu un Païsan qui apportoit un Sanglier au Marché, il l'acheta pour une Guinée et l'envoya gracieusement à ces Peres, avec quelques bouteilles de vin de Bourgogne qui lui restoient de sa provision. Bien des Etrangers ne pouvant s'accommoder du vin et de la biere des Auberges, en font venir des paniers de Liège ; et Mr. Lake, qui ne vouloit manquer de rien, en avoit acheté une assez ample provision, dont le reste accommoda parfaitement les Capucins. Les bons Peres se consolerent aisément, à ce prix, des petites railleries que nous en avions faites entre nous ; c'étoit ce me semble, leur en faire une satisfaction suffisante ; aussi ne tarderent-ils pas à venir nous en remercier.

Comme nous nous promenions dans la rue en attendant nos voitures, l'Abbé nous fit remarquer sur la porte du Caffé, un Cavalier de bonne mine et fort ajusté. Nous le regardames tous avec surprise, parce que jusques-là nous l'avions considéré comme un de ces Misanthropes et de ces Hypochondriaques, que l'on envoie aux Eaux comme au dernier remede. En effet sa physionomie lui donnoit aux Eaux plus de droit qu'à personne. C'étoit un grand garçon, maigre, jaune, les yeux enfoncés, que nous avions vu fort négligé sur sa personne jusques-là. Il avoit toujours eu les cheveux mal en ordre, un chapeau enfoncé, un air rêveur, toujours mal vêtu, quoiqu'avec des habits riches ;

marchant seul, fuyant toute compagnie, n'approchant des Fontaines que pour boire, se promenant à l'écart, suivi d'un Valet de chambre et d'un Laquais, qui ne le quittoient jamais. La Mysantropie l'avoit tellement gagné, qu'il s'étoit logé à l'écart, dans une maison où il mangeoit seul, et se faisoit apprêter à manger par son Valet. (Car à Spa c'est l'usage, que quand on y loue un quartier, les Hôtes sont obligés de fournir les meubles et ustensiles de cuisine). En un mot, il s'étoit tenu si solitaire que je ne sache pas qu'il eût parlé à personne ; et chacun le regardoit avec compassion. Il étoit François et avoit pourtant malgré sa mélancolie, un air de condition qui le faisoit respecter. Il n'avoit vu personne dans toute la Saison, et tout ce que nous en avions appris, c'est qu'il s'appelloit *Mr. de Riancourt*, et qu'il cacheoit son véritable nom. Le changement que nous vîmes dans sa personne nous frappa si fort, que nous doutâmes s'il étoit bien le même homme.

Est-il possible, dit Mylady, que les Eaux aient fait cette guérison ? Cette cure seroit un miracle. Il faut absolument que je m'en informe, avant de partir : si j'étois homme, j'irois lui parler, car son changement a quelque chose de trop frappant pour l'ignorer. En effet, il avoit l'air ouvert, les yeux éveillés, le teint plus clair, et toute sa personne plus ajustée. Il paroissoit même avoir envie de faire des connoissances : car comme il vit que les Dames avoient les yeux sur lui, il les salua de très bonne grace. Sa révérence

nous rejetta dans nos doutes, et pour nous en éclaircir Mr. Lake s'offrit de l'aborder en feignant que nous avions fait une gageure à son sujet, et nous quitta pour le joindre. Il lui fit son compliment et lui dit que Madame la Duchesse et ces Dames avoient fait un pari, qu'il lui expliqua, et dont elles le faisoient Juge. Le Cavalier reçut poliment le message, et aborda les Dames d'un air très civil. Il est fâcheux, Mesdames, leur dit-il galamment, que pour la première fois que j'ai l'honneur de vous parler, vous me mettiez dans la nécessité de juger entre vous et de m'exposer, par ma décision, à déplaire à l'une ou à l'autre. N'importe, Monsieur, dit la Duchesse, décidez, je vous en prie. Nous ne pouvons croire que vous soyez le même Homme que nous avons vu si mélancolique il y a deux mois. La compassion même que nous avons eue de votre état, exige de vous une réponse positive ; et qui que ce soit de nous qui perde la gageure, gagnera toujours assez par le plaisir d'apprendre une cure si merveilleuse. Eh bien, Mesdames, répondit le Cavalier en rougissant, c'est moi-même. Je suis cet homme que vous avez vu sauvage, misantrope, hypocondriaque ; je ne me reconnois pas moi-même, je ris le premier de l'état où j'ai été. C'est le *Pouhon* qui m'a guéri, et je lui dois le retour de ma Raison et de ma Santé. Chacun l'en félicita de la façon du monde la plus sincère : mais Mylady lui demanda si l'on pourroit savoir de lui le fonds de son mal. Il ne falloit pas beaucoup l'en presser, car un malade guéri n'est ja-

mais plus charmé que quand il a occasion de parler de ses maux passés. Il nous dit que sa maladie étoit dans le Foye. Je n'ai jamais pu la bien définir, dit-il, et les Médecins même ne s'accordoient pas à la qualifier. Cependant mon mal a duré trois ans. Il fut une suite d'une tristesse violente, et il commença par des insomnies si longues et si cruelles, que je passai des mois entiers sans dormir. L'épuisement dans lequel je tombai, joint au souvenir continuel de la juste cause de mes chagrins, me jetta dans une mélancolie réelle. Je perdis l'appétit sans recouvrer le sommeil, et mon dégoût fut général. Je fuyois également les plaisirs et les alimens. On me fit faire plusieurs saignées, qui me dégagerent le cerveau et me rendirent l'esprit plus libre. Mais ce ne fut pas pour longtemps : ma mélancolie prit le dessus et se fixa, à ce qu'on a cru, sur le Foye. Je sentois continuellement des douleurs très vives dans les entrailles, et un feu dévorant que rien ne pouvoit calmer. De tems en tems j'avois peine à respirer et je tombois dans des especes de syncopes que l'on disoit être aussi dangereuses qu'elles étoient douloureuses. Dans cet état, j'avois quelquefois un appétit que rien ne pouvoit assouvir ; et d'autres fois un dégoût si grand, que rien n'étoit capable de le réveiller. La bile se répandit par tout mon corps, et vous en avez encore vu quelque chose ici, dit-il, car ce n'est que depuis un mois, que mon visage a commencé de reprendre peu à peu sa couleur. Vous imaginez bien, Mesdames, continua-t-il, que je n'avois

pas l'esprit fort libre au milieu de ces maux. L'image continuelle de l'objet de mes ennuis me rendoit la vie insupportable, et je fuyois tout commerce avec les humains, pour ne m'occuper que de mes chagrins. Je devins d'une maigreur affreuse, et l'on craignit tout à la fois pour ma vie et pour ma Raison. On consulta tous les Médecins de Paris, et leurs réponses différentes augmentèrent encore mes maux. Les uns, à cause de mes syncopes et des palpitations que j'éprouvois quelquefois, jugerent que je devois avoir dans le Cœur quelque excrescence de chair, qu'ils nommoient *Polype*, s'il m'en souvient bien. et déclarerent mon mal incurable. Cette réponse n'avoit rien de fort consolant, d'autant qu'à peu près dans ce tems-là le Duc d'Albret étoit mort d'un pareil accident, que l'on avoit reconnu qu'en ouvrant ses entrailles.

D'autres, raisonnant seulement sur les chaleurs d'entrailles et sur la douleur fixe et constante que j'y sentoais, jugerent plus sainement, à mon avis. que le mal étoit dans le Foye. Mes alternatives d'appétit et de dégoût, mes insomnies, l'effusion générale de la bile, dont j'étois inondé jusques dans les yeux, confirmoient leur opinion ; mais elle n'en n'étoit pas plus réjouissante pour moi. Quelques-uns même jugerent que j'avois un abcès bien formé dans le Foye, et me proposerent de tenter l'operation fameuse que l'on avoit faite peu auparavant à Mr. Le Blanc, qui avoit la même maladie. Quoique cette opération eût été d'abord aussi heureuse que hardie, pour ne pas dire téméraire,

Mr. Le Blanc mourut peu après, et quelques-uns regarderent sa mort comme une suite de l'operation. Il me restoit encore assez de liberté d'esprit pour ne pas consentir à cette proposition, et je me résolus d'attendre la mort, dont j'étois uniquement occupé. Ces idées sombres me changerent tellement, que quand je réfléchis sur l'état où je me suis vu, j'ai peine à le comprendre. J'ai cependant passé trois ans, Mesdames, dans cette triste situation, et j'y serois peut-être encore, si un Médecin de Poitiers ne m'avoit conseillé de venir ici. Il m'y accompagna lui-même sur la fin d'Avril dernier, et a passé près de deux mois avec moi. Il m'a fait boire régulièrement les Eaux du *Pouhon*, il m'a mené plusieurs fois à *Chaud-Fontaine*, et sans employer d'autres purgations que ces Bains et ces Eaux, il m'a mis au point de ne desespérer pas de ma guérison. Il a joint à l'Eau du *Pouhon* l'usage d'une poudre, qu'il m'a vantée comme spécifique pour desopiler les obstructions du Foye ; et je n'ai pas tardé à en voir les effets. L'humeur qui faisoit mon mal, a pris son cours par diverses voyes, et insensiblement je me suis senti mieux, et sans douleurs. Quand mon Médecin a vu ma cure en bon train, il m'a laissé ici pour continuer le régime auquel il m'avoit assujetti. Il est fort simple : la seule chose qui me paroissoit rude, étoit la tâche qu'il m'avoit imposée de courir tous les après-midis, et de me fatiguer beaucoup à marcher, et à grimper sur les Montagnes. Il m'obligeoit même de remuer des pierres très rudes et très pesantes,

pour déterminer, disoit-il. par ce pénible exercice, le cours de l'humeur, soit par sueurs, soit par les autres voyes. Il ne me laissoit boire que deux verres de vin par jour, l'Eau du *Pouhon* faisoit mon unique boisson, même aux repas ; et les soirs, je ne prenois que du ris ou du gruau. Je sentis bientôt toute la sagesse de ce régime, et j'eus honte de ma Misanthropie. Quoiqu'il y ait déjà plus d'un mois que je me trouve mieux, je n'ai pu me résoudre à fréquenter plutôt les Assemblées, parce qu'il me sembloit que l'on devoit m'y montrer au doigt. Mais une nouvelle fort interessante que j'ai reçue depuis huit jours, ayant achevé de me guérir radicalement, en supprimant les sources d'ennuis qui avoient été l'origine de ma maladie, m'a fait passer par dessus cette fausse honte ; et avant de rentrer dans le monde, je me suis enhardi à m'y reproduire ici. Il me semble, Mesdames, que vous devez me trouver bien sauvage, et que je dois avoir l'air d'un homme de la vieille Cour.

Point du tout. Monsieur, dit Mylady ; et nous vous avons si peu trouvé cet air, que nous ne pouvions nous imaginer que vous fussiez le même. Nous le félicitames tous, d'une guérison si singuliere, et nous primes une part véritable à son rétablissement. Il reçut nos complimens avec beaucoup de politesse, et marqua aux Dames une reconnoissance très vive de l'honneur qu'elles lui faisoient de s'interesser au retour de sa santé.

Mylady, qui se doutoit que sa maladie venoit de

quelque amour malheureux, lui dit en riant, qu'elle croyoit que le Cœur avoit été chez lui aussi malade que le Foye, ou que la maladie de l'un avoit causé celle de l'autre. Il y a peut-être de l'indiscrétion, Monsieur, dans ma demande, lui dit-elle; mais il me semble que pour nous mettre en état de bien juger de votre rétablissement et de nous en réjouir avec vous comme il faut, vous devriez nous apprendre toutes les causes que votre maladie a eues. En vérité, Monsieur, dit la Duchesse, la singularité de votre guérison nous donne une si grande curiosité d'en entendre toute les circonstances, que je doute que vous puissiez vous défendre de nous raconter tout ce qui y a rapport. Nous n'oserions cependant l'exiger : mais si ce récit ne vous fait pas de peine, nous serions charmées de l'entendre. Je vous dirai même, que depuis que nous sommes ici, nous n'avons fait autre chose que nous raconter nos Aventures. . . . Je ne refuserai pas, répondit-il en soupirant, de vous faire part des miennes, si vous avez la patience de les entendre. La cause m'en est trop glorieuse, pour que je veuille la dissimuler devant des Dames. Eh bien, lui dit Mylady, nous allons faire une promenade à une demi-lieue d'ici; vous nous ferez plaisir d'en être. Les voitures arriverent dans l'instant, et pour ne point perdre de tems à chercher un cheval, on pria Mr. de Riancourt de monter dans la chaise de la Duchesse, et nous arrivames une demi heure après à la Fontaine de Nivezé. Elle est située dans un Hameau dont elle

porte le nom et n'est pas fort éloignée du *Tonnelet*. Elle en a assez le goût, et à peu près les mêmes qualités, qui lui ont fait donner à ce qu'on nous dit, le nom de *petit Tonnelet* par quelques Auteurs. Elle a cependant quelque chose de plus âcre. On ne la fréquente gueres, et quoiqu'elle soit assez bien entretenue, elle ne sert qu'à l'usage des Païsans du Hameau.



Sa situation est riante, et moins solitaire que les autres. Nous en goutames par curiosité ; et après avoir à notre ordinaire fait quelques observations sur la qualité de cette Eau, Mylady nous proposa d'aller faire un tour au *Tonnelet* qui n'est pas loin.

Nous y fumes en nous promenant, et nous donnâmes ordre aux Cochers d'aller nous y attendre. L'Abbé qui étoit avec nous, ranima la gayeté par quelques Chansons badines, et nous rentrâmes à Spa aussi gayement que nous en étions partis. Le Marquis invita Mr. de Riancourt à venir dîner avec l'Abbé à notre Auberge, et nous quittâmes les Dames avec parole de nous retrouver après dîner. Le Signor Gra-

tiani fit à Mr. de Riancourt un récit abrégé de ses aventures avec Justina ; le Marquis lui raconta quelque chose des siennes avec Emilie. Mais comme ces récits ne servoient qu'à nous attrister, Mr. Lake fit appeller des Instrumens, l'Abbé chanta, nous fîmes trêve d'Histoires, et nous ne songeames plus qu'à nous réjouir. Nous poussames la joye assez loin : celle de Mr. de Riancourt étoit si naturelle. et la gayeté de l'Abbé si vive, qu'un mélancolique consommé n'auroit du tenir contre leur enjouement.

Nous fumes malheureusement interrompus par la visite des PP. Capucins. Ces bons Peres venoient nous souhaiter un heureux voyage, et nous remercier de nos petites libéralités. Contre l'ordinaire des autres Moines qui comme eux vivent de bienfaits, les Capucins de Spa sont extrêmement reconnoissans. Ils nous dirent même, que de tous les Etrangers qui y viennent, il n'y en a pas de plus généreux à leur égard que les Protestans en général, sur-tout les Anglois et les Hollandois ; et ils nous en nommerent plusieurs qui à leur retour leur avoient envoyé provision de Morues et de Harrengs. Il est vrai qu'ils sont sensibles à ces sortes de présens. Aussi firent-ils à Mr. Lake des remerciemens particuliers sur le régal qu'il leur avoit envoyé. Nous voulumes leur verser un verre de vin, qu'ils refusèrent constamment ; et pour s'en défendre, ils nous quitterent pour faire leurs visites aux Dames qui partoient aussi. Celle qu'ils firent à la Duchesse fut si longue, qu'ils la retinrent fort tard, et qu'elle ne vint au

rendez-vous que vers quatre heures. En l'attendant, nous envoyames chacun un Ducat au Médecin de Spa, quoique nous ne l'eussions vu qu'une fois. Mais comme c'est un usage, et que tout son revenu consiste dans les Malades Etrangers, nous ne voulumes pas qu'il pût se plaindre de nous.

Comme nous nous promenions dans la rue, nous vimes enfin arriver la Duchesse, que nous attendions pour faire notre dernière promenade. Nous allames d'abord chez Salpeteur, où Mr. Lake, qui étoit allé payer sa petite dépense au Caffé, vint nous retrouver. L'apothicaire nous harangua sur le bon succès de nos Eaux, et jugea à propos de nous donner quelques Règles qu'il nous dit être nécessaires pour en conserver le bon effet. Comme elles me parurent assez sages, et fondées sur la longue expérience et les observations de cet honnête-homme, j'ai cru qu'elles seroient de quelque utilité au Public.

I. Il nous dit d'abord, qu'il est à propos que tout Buveur d'Eaux se purge en les quittant ; et pour nous prouver qu'il ne parloit pas par intérêt, il nous exhorta d'en continuer l'usage pendant notre voyage, en faisant mettre pour cet effet quelques bouteilles dans les coffres de nos voitures. Chaque Etranger a droit d'en emporter une douzaine, sans payer de droits en sortant de Spa. ni en arrivant à Liège. Mais il nous avertit d'avoir soin de les déclarer aux Barrières et Bureaux du Brabant, où il y a quelque petite chose à payer, sans quoi nous risquions de nous faire des affaires fort désagréables.

II. Il nous conseilla de ne pas interrompre tout d'un coup l'usage des Eaux, mais de les quitter par degrés, et même par des degrés encore plus étendus que ceux que l'on a observés en les commençant; parce que les fibres de l'estomac, accoutumées à se dilater pour contenir régulièrement un certain volume d'eau, pourroient se relâcher trop vite, et causer plusieurs incommodités. Les raisons sur lesquelles il appuya cette Règle nous parurent si sensibles, que nous nous promîmes de suivre son conseil à tous égards, et il étoit encore tems : car selon sa maxime, il ne faut se purger qu'après avoir absolument cessé l'usage des Eaux. afin de nettoyer l'estomac, de la crasse et du limon qu'elles auroient pu y laisser.

III. Il nous avertit de continuer encore quelque tems. après l'usage des Eaux, le régime que l'on observoit lorsqu'on les prenoit. Et il nous en donna deux raisons. La première est, que les Eaux de Spa, pour l'ordinaire. operent encore un mois après qu'on les a prises; et que l'expérience a démontré que plusieurs de ceux qui les ont bues, éprouvent pendant les quarante jours qui les suivent, les mêmes symptômes qu'elles causent dans le tems même qu'on les boit actuellement. La seconde raison, qui est très consolante pour ceux qui ne s'en trouvent pas soulagés d'abord, c'est que souvent elles n'operent qu'un mois ou deux après. Il nous assura même, qu'il avoit connu tels Malades qui étant repartis de Spa au desespoir de se voir encore attaqués des maux qu'ils y avoient ap-

portés, lui avoient mandé que six semaines après, ils s'étoient trouvés radicalement guéris. Ces deux raisons prouvoient, selon lui, que la vertu des Eaux restant encore quelque tems dans le corps, il falloit bien se garder de troubler leur effet par aucun excès.

Si l'on en croit Mr. Salpeteur, dit la Duchesse, nous nous ferons malades dans la crainte de l'être, et nous ne nous tirerons jamais des mains de la Faculté. Nous avons pris les Eaux de Spa par précaution, dit-elle, ou du moins pour de légères incommodités, et il a fallu nous préparer à ces Eaux par de nouvelles précautions; nous les avons réitérées à *Chaud-Fontaine*; et maintenant que nous quittons les Eaux, il faut encore purger : sans doute qu'il nous faudra une autre Médecine, pour expulser aussi les restes de celle-là; et nous nous purgerons à l'infini. Fort bien, Madame, dit le bon-homme; vous en badinez : mais si vous méprisez mes avis, je crains que vous ne vous en repentiez. Cependant, Madame, ajouta-t-il, rien n'est plus ordinaire que de voir des gens, qui pour avoir négligé de se purger en quittant les Eaux, se plaignent un mois après, d'échauffures, de boutons, d'insomnies, de grâtelles, et quelques-uns même d'abcès par tout le corps. Cela pourroit vous arriver à tous, nous dit-il, plus qu'à personne, parce que vous avez pris les Eaux un peu trop cavalierement. Vos veilles prolongées jusqu'après minuit sont si contraires au régime de Spa, que rien ne prouve tant leurs qualités salutaires que de vous voir encore tous en santé.... Je croi véritablement

qu'il avoit raison en ce point : son sentiment du moins est si généralement reçu, que les Liègeois que nous avons à Spa, regardoient notre maniere de vivre comme très scandaleuse, à cause de nos veilles ; et c'est un reproche que l'on y fait communément aux Anglois. Cependant Mr. Lake nous dit, qu'il y avoit vu autrefois des Allemands qui ne venoient aux Fontaines qu'après midi, qui n'y prenoient les Eaux que vers le soir et au frais, et qui passoient la nuit à jouer ou à danser. Ces *Bobelins* hétéroclites étoient dirigés par un Médecin qu'ils avoient amené de Saxe, où ils s'en étoient retournés guéris. Il y en a d'autres qui prennent les Eaux au lit, et en qui elles ne peuvent passer autrement : j'y en ai vu plusieurs de cette espece. qui s'en trouvoient bien. Ainsi l'on ne peut rien déterminer de général sur ces méthodes ; chaque Malade doit consulter son Médecin, mais plus encore son tempérament.

Ces raisonnemens nous mirent insensiblement à portée de faire à Salpeteur une dernière question, sur le tems le plus propre à boire les Eaux. Il n'y a pas de doute, dit-il, que généralement parlant, ce ne soit l'Eté, sur-tout si l'on veut les venir boire sur les lieux. Le voyage est plus facile, le séjour de Spa plus gai, la compagnie plus abondante, les Auberges mieux fournies, et la saison plus commode pour courir le matin aux Fontaines. La plupart même des Médecins Allemands sont persuadés, ajouta-t-il, que nos Eaux, au contraire des Huitres, ne sont bonnes que dans les

mois dans le nom desquels il ne se trouve pas de R ; et ils en ont fait un Proverbe. Mais c'est une erreur : outre que vous avez vu ici, dit-il, un Jeune-homme qui les a bues avec succès pendant quatre ans consécutifs, sans distinction de mois ni de saison ; c'est qu'il est constant que nos Fontaines sont en tout tems les mêmes, pourvu que la saison ne soit pas trop pluvieuse. Je vous dirai plus : c'est que je préférerois de les boire en Hiver même sur les lieux, parce que j'ai l'expérience que les bouteilles que l'on emplit au fort de l'Hiver, et pendant les gelées, sont incomparablement plus fortes que celles que l'on emplit l'Eté, parce que la chaleur de la terre est alors toute concentrée, et que la coction des Minéraux est plus parfaite. Aussi, ajouta-t-il, quand on me donne commission d'en envoyer dans les Païs Etrangers, je fais toujours emplir les bouteilles en Hiver.

Après toutes ces curiosités, nous remerciames civilement Mr. Salpeteur de ses avis, de ses attentions pour nous, et nous primes congé de lui. Il nous fit mille souhaits pour notre bon voyage, et nous sortimes de chez lui. La Duchesse, et Mylady, prièrent le Marquis et moi de les accompagner dans quelques visites d'adieux qu'elles alloient faire aux autres Dames Angloises qui restoient ; et après les avoir remenées chez elles, nous revinmes à l'Auberge régler nos comptes, et faire remplir nos valises. Un moment après, nous vîmes arriver les deux Berlins que nous avions fait venir de Liège pour nous ramener. Nous

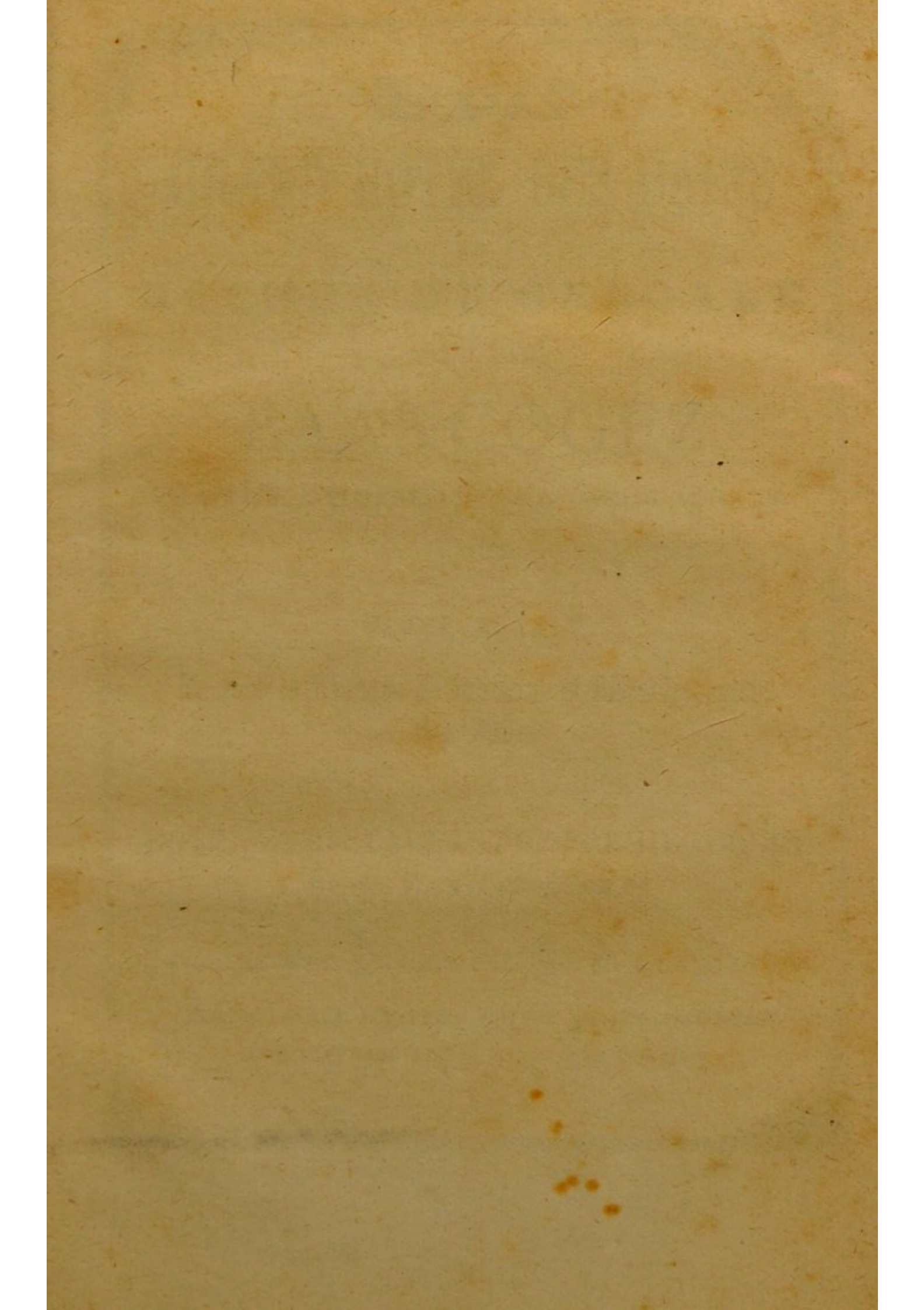
en fines avertir les Dames, et immédiatement après le souper, nous allames leur demander l'heure à laquelle elles vouloient partir. La Duchesse fut d'avis de partir le lendemain à six heures, afin de pouvoir dîner à Liège, et nous l'envoyames dire aux Cochers pour qu'ils se tinssent prêts. De là nous allames à la *Prairie de sept heures*, faire un adieu général à tous les *Bobelins* qui s'y trouvoient. Un moment après que nous y fumes, nous entendimes les Haut-bois et les Cors de chasse, suivis de toute la Symphonie rustique de Spa, qui vinrent se placer dans les mazes d'un vieux Moulin. C'étoit encore une galanterie de Mr. Gratiani, qui vouloit donner ce dernier régal aux Dames. La Musique interrompit les complimens d'adieux, et on se mit en humeur de danser à la ronde. Cette dernière soirée fut très agréable : mais la rosée étoit si abondante, que les Dames se retirèrent de bonne heure.

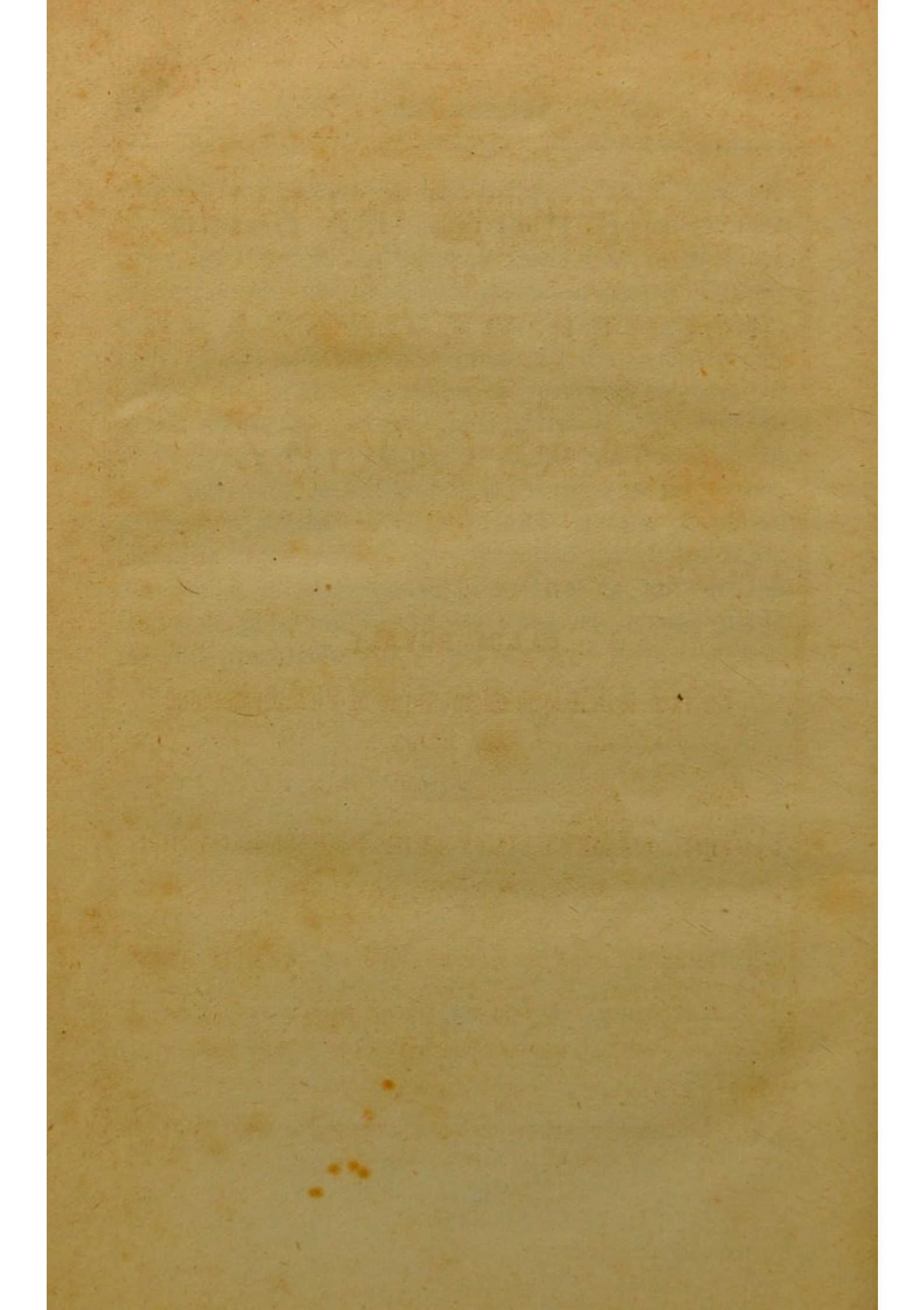
Malgré ce divertissement, nous rentrames tous au logis fort tristes. Notre départ nous annonçoit notre prochaine séparation, et j'en vis le Marquis tout attendri. Quoiqu'il fût avec nous du voyage de Bruxelles, nous n'avions cependant plus que peu de jours à vivre tous ensemble. Les Dames avec Mr. Lake retournoient en Angleterre par Calais, où le Comte devoit les joindre ; Mr. Gratiani s'en alloit à Aix ; le Marquis partoît pour se rendre auprès de son Prince ; et moi j'aurois voulu pouvoir les accompagner tous. On ne peut gueres en effet trouver une Société plus

charmante, que celle que nous avions formée. Quoique chacun de ceux qui la composoient eût un Caractere à part, cette diversité contribuoit au plaisir commun. L'enjouement de Mylady ranimoit le phlegme de la Duchesse; le goût du Signor Gratiani pour la Musique et la Danse, égayoit la mélancolie de l'Abbesse, du Comte, et du Marquis; et les connoissances que Mr. Lake avoit des Curiosités naturelles, fournissoient toujours quelque chose de nouveau et de varié dans nos entretiens. Aussi, dans les derniers tems de notre séjour à Spa, la conversation devint presque notre unique plaisir. La diversité de sentimens et de Religion qui se trouvoit en quelques-uns de nous, ne troubla jamais notre commerce, dont la liberté étoit la base. Chacun se prêtoit à la raillerie et au plaisir, et l'agrément que les uns et les autres savoient donner à tout ce qui s'y disoit, faisoit que les bagatelles, aussi bien que les choses les plus graves, nous divertissoient également. Il me paroît juste de rendre ici ce témoignage à leur politesse. Et je me flatte que si ce petit Ouvrage tombe entre les mains de quelques-uns de ceux qui formoient notre Société, ils voudront bien le regarder comme un hommage que ma reconnoissance doit à leur mérite. Le nom de ces illustres Amis donneroit sans doute du relief à ces *Amusemens* : mais c'est une satisfaction que je ne puis me donner, pour ne pas trahir les confidences qu'ils m'ont si généreusement faites. Il me suffit de dire, que rien ne prouve tant la bonté de cœur de ces personnes si aimables, et la dou-

ceur de leur commerce, que les sentimens d'honneur, de compassion, et de générosité qu'elles marquerent pour les illustres malheureux dont j'ai raconté les Histoires. Mr. de Riancourt même eut part à ces sentimens ; et quoiqu'il ne se fût fait connoître qu'en partant, et que sa mélancolie nous eût d'abord prévenu contre lui, chacun partagea sincerement sa joye. On le mit du voyage ; mais il nous quitta à Liège, où l'intérêt de son cœur l'obligea de prendre la Poste. Enfin nous partimes le lendemain à l'heure que les Dames avoient marquée, et nous primes la route de Liège. Quoique notre voyage de Bruxelles ait eu aussi ses agrémens, le Lecteur me permettra de finir ici ma Relation, pour me renfermer dans les bornes que je me suis prescrites.

FIN.





SPA

GRAND HOTEL DES BAINS

ET

ROCHER DE CANCALE

TENU PAR

BAAS-COGEZ

MAITRE D'HOTEL, FOURNISSEUR DE LA
COUR

PLACE ROYALE

En face le Kiosque de musique et l'Etablissement
des Bains

HOTEL ET RESTAURANT DE PREMIER ORDRE

ET DES PLUS CONFORTABLES

INTERPRÊTE ET OMNIBUS DE L'HOTEL A LA STATION

Ascenseur hydraulique pour monter
les voyageurs à tous les étages

FABRICATION
DU
FROID ET DE LA GLACE ARTIFICIELLE

La seule et unique machine produisant de la glace
limpide, parfaitement pure et transparente,
sans globules d'air, ni goût ni odeur

EN BLOCS DE 1^m20 × 1^m20 × 0^m30 PESANT 400 KILOS

SIDDELEY ET MACKAY'S PATENT

JOLLEY ET C^{IE}

57, Chaussée de Ninove, BRUXELLES

(BELGIQUE)

Ingénieurs-Constructeurs d'Appareils Frigorifiques
en tous genres

INSTALLATION D'USINES FRIGORIFIQUES.

(Système américain)

DEPUIS 5,000 FRANCS

Pour Brasseries, Distilleries, Chocolateries, mar-
chands de Levûres, fabriques d'Oléines, raffineries
d'Huiles, Parafine, Stéarines, fabriques de Bougies
produits chimiques, Colle-forte, Caoutchouc, etc
Fabriques d'Acides en tous genres et autres in-
dustries où l'application du froid est nécessaire.

Fabrication de la glace en petite quantité

ET

APPAREILS A GLACE

pour ménagères et châteaux, etc., depuis 20 fr. pièce

APPAREILS A FROID

pour fabriquer des carafes frappées, depuis
25 par heure

REFROIDISSEMENT DES BRASSINS & DES CAVES

de conserve

PAR LA VENTILATION FROIDE DE L'AIR ET DE L'EAU

EPURATION DES OLÉINES

Conservation des Viandes

FILTRES DE TOUS LES GENRES DEPUIS 2 fr.

Construction de Glacières américaines, norwégiennes, etc. au-dessus du sol.

Chambres froides et Armoires-glacières pour Distillateurs, Brasseurs, Raffineries d'Huiles, Fabriques d'Oléines, marchands de Levûres, etc., etc.

Manufactures de Tonneaux glacières brevetés pour le transport de la Glace.

Fabricants de réfrigérants mobiles.

Fabricants d'Armoires-glacières, timbres à glace, Boîtes, etc., pour conservation de la glace et des provisions de toutes espèces pendant l'été et les changements de température tels que : viandes, volailles, gibiers, poissons, beurre, lait, fruits, etc., etc.

Dans ces Armoires-Glacières nous pouvons garantir conserver les viandes, volailles, gibiers, poissons, beurre, fromages, pâtisseries, fruits, levûres, champignons, légumes, œufs, etc., etc., et autres provisions pendant plusieurs semaines, et cela sans extraire la valeur nutritive des objets placés à l'intérieur de l'Armoire, et tout en les conservant dans leur état naturel et primitif aussi longtemps, en été qu'en hiver, sans le moindre préjudice au fumet. Les viandes dans ce cas sont beaucoup plus tendres et digestibles tout en conservant leur saveur et fraîcheur.

Elle sert également à rafraîchir les vins, champagne, bière, eaux gazeuses et minérales, Soda-Water,

l'eau filtrée et glacée, et n'a besoin pour son alimentation que du tiers de la glace employée par les autres systèmes de même capacité.

JOLLEY et Cie

Négociants en glace artificielle.

Transparente, opaque, naturelle et norvégienne,
Carafes frappées, etc., etc.

87, Chaussée de Ninove, Bruxelles.

DÉPOT :

Des Refrigérants mobiles de Lawrence et Cie,
Londres;

Filtres en carbon d'Atkins et Cie, Londres;
Pompes américaines de Goulds et Cie, New-York;

Feutres nos Conducteurs pour glacières, etc.;
Appareils continus et intermittents pour fabricants d'Eaux Gazeuses et Limonades

P. METZ

MARCHAND - TAILLEUR

SPA, 6, RUE ROYALE, 6, SPA

MAISON DE PREMIER ORDRE

HOTEL DE BELLE-VUE

A VIELSALM

PRÈS DE SPA

BEAU PAYS, AIR SALUBRE

PRIX RAISONNABLES POUR FAMILLES

SPA

HOTEL DE LAEKEN

RESTAURANT FRANÇAIS

Ci-devant Hôtel d'Allemagne, joignant
la source du Pouhon, tenu par
DUVIVIER-BOMPY

Rue du Marché, 1, et rue de la Cascade, 2

Table d'hôte à 5 h. prix fr. 2-50. — Dîners à la
carte et à prix fixe. — Déjeûners, dîners et soupers
à toute heure.

Cuisine spéciale pour les étrangers qui suivent le
traitement des Eaux.

Pensions : Prix très-modéré. Maison ouverte toute
l'année.

S P A
HOTEL DE BELLE-VUE
HOTEL DE PREMIER ORDRE

Près de l'établissement des Bains et au milieu des
promenades

OMNIBUS A TOUS LES TRAINS

BODSON-KERBY

HOTEL DU NORD

3, RUE DE LA CASCADE, EN FACE DU POUHON

TENU PAR

DUPOND-HODIAMONT

Restaurant à la carte et à prix fixe. — Table d'hôte à 1 heure et à 5 heures. — Déjeuner à la fourchette fr. 1-50. — Diner à 2 fr. et au-dessus. — Pension 5 fr. par jour. On porte en ville. L'hôtel reste ouvert toute l'année.

HOTEL VICTORIA

EN FACE DE L'ÉTABLISSEMENT DES BAINS

ET DE LA PLACE ROYALE

ANCIENNEMENT HOTEL DES ÉTATS-UNIS

TENU PAR

F. KLINGER

A SPA

DINERS A 3 FRANCS

ON PARLE ANGLAIS ET ALLEMAND

A VENDRE

CHEZ

KÆUFFER & COLSOUL

Verviers, 65, rue Tranchée (entrée rue aux Laines)

Liège, 58, quai d'Avroy.

SIROPS DIVERS A FR. 2-30 LE LITRE

BOISSONS GAZEUSES RA Fraichissantes

DEPUIS 12 CENTIMES

Eaux minérales naturelles des sources de

Adélaïde, Heilbrunn; Barèges; Bonnes; Carlsbad; Contrexéville;
Creuznach; Ems; Friedrichshall; Hombourg; Kissingen, Rackoczy;
Krankenheil; Marienbad; Püllna; Saint-Galmier; Saint-Alban;
Schwalheim; Schwalbach; Selters; Spa; Vals; Vichy; Weilbach,
Hunyadi Janos; Pouhon des Iles (Malmédy), etc., etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS

SPÉCIALITÉ

MALADIES DE LA PEAU

DOCTEUR DU YIVIER

37, RUE DU POT-D'OR, 37

LIÈGE

OCTAVIE DESSY

Fournisseur breveté de S. M. la Reine des Belges.

Lingerie, Dentelles, Broderies, Coiffures Fichus.
Parures, Haute nouveauté, Trousseaux, Layettes,
Costumes pour dames et enfants.

61. Montagne de la Cour, 61

BRUXELLES

ARMES DE LUXE

JOSEPH JULIEN

Fabricant breveté, fournisseur de S. A. R. le Comte
de Flandre.

3, RUE NAGELMACKERS

LIÈGE

Bel assortiment d'armes de chasse. de tir et de
précision ; solidité garantie. Prix avantageux
English spoken. Man spricht deutsch.

AGENCE

Pour la location des maisons et appartements meublés,
établie à Spa, chez J. Goffin, 48, avenue
du Marteau.

Cette Agence a pour but d'indiquer gratuitement
à MM. les étrangers, des maisons, des appartements
ou des chambres meublées et de fournir, par cor-
respondance, tous les renseignements nécessaires
sur le séjour de Spa, ainsi que sur les prix, condi-
tions et situation des maisons, appartements qui
sont à louer. Bureau des journaux *le Mémorial* et
la Saison de Spa (liste officielle des étrangers).

HOTEL DE FLANDRE

A SPA

M. ED. SURY PÈRE, PROPRIÉTAIRE

GRANDS APPARTEMENTS

MAGNIFIQUE SALLE A MANGER

SALON POUR DAMES

FUMOIR. GRAND JARDIN

OMNIBUS A TOUS LES TRAINS







